

HISTOIRE DES EMPEREURS ROMAINS

DEPUIS AUGUSTE JUSQU'À CONSTANTIN

TOME CINQUIÈME

PAR JEAN-BAPTISTE CREVIER

Professeur émérite de rhétorique au collège de Beauvais.

PARIS - FIRMIN DIDOT - 1824

VESPASIEN.

LIVRE SECOND.

§ I. La ruine des Juifs, événement très-intéressant, surtout par rapport à la religion. — § II. Description de la ville de Jérusalem.

TITUS ET DOMITIEN.

LIVRE UNIQUE.

§ I. Titus reconnu empereur malgré les intrigues de Domitien son frère. — § II. Tous les vices réunis en Domitien. — § III. Agricola n'est connu que par Tacite. — § IV. Révolte, défaite et mort de L. Antonius. — § V. Digression sur Apollonios de Tyane.

NERVA.

LIVRE UNIQUE.

VESPASIEN

LIVRE SECOND

§ I. La ruine des Juifs, événement très-intéressant, surtout par rapport à la religion.

La ruine des Juifs est un événement très-intéressant par lui-même, et qui le devient encore infiniment davantage lorsqu'il est considéré sous le rapport qu'il a avec la religion. Une guerre sanglante, et où les fureurs des partis conspiraient avec les armes de l'étranger pour la destruction de la nation, ou plutôt y forcent malgré lui un ennemi plein de clémence, qui ne demandait qu'à épargner les vaincus ; un peuple ancien et fameux, qui de son pays, comme d'un centre, s'était répandu dans toutes les parties du monde connu, frappé des plus horribles calamités dont aucune histoire ait conservé le souvenir ; une grande et superbe ville livrée en proie aux flammes, et onze cent mille habitants ensevelis sous ses ruines ; un temple, la merveille de l'univers, et l'objet de la vénération de ceux mêmes qui suivaient un autre culte, tellement détruit qu'il n'en reste pas pierre sur pierre : voilà sans doute des faits bien capables, quand ils seraient purement humains, d'exciter l'intérêt le plus vif. Mais combien ces mêmes faits nous deviennent-ils précieux, lorsque nous faisons réflexion qu'ils renferment une des preuves des plus éclatantes de la vérité de notre sainte religion ? qu'ils avaient été prédits par Jésus-Christ quarante ans auparavant, lorsqu'ils étaient sans aucune apparence ; que la dispersion du peuple juif et la ruine du temple entrent dans le système de l'évangile, au moyen duquel la connaissance du vrai Dieu ne devait plus être renfermée dans une seule nation, ni son culte attaché à un lieu particulier ; enfin que ces désastres, les plus affreux qu'il soit possible d'imaginer, sont la vengeance que Dieu tira du plus grand crime qui ait jamais été commis sur la terre, et de la mort cruelle et ignominieuse de son fils.

La providence divine a voulu qu'une histoire si importante nous fut transmise par un témoin oculaire, et qui a eu lui-même grande part aux principaux événements ; par un témoin nullement suspect de favoriser les chrétiens, et qui a vu les preuves de la colère céleste sur sa malheureuse patrie, comme il le remarque à plusieurs reprises dans son ouvrage, mais qui en a ignoré la cause. Josèphe n'avait garde de penser que les Juifs se fussent attiré l'indignation de Dieu en rejetant et crucifiant le Messie promis à leurs pères, puisque, par une adulation aussi folle qu'impie, il appliquait aux ennemis et aux destructeurs de sa nation les oracles qui lui annonçaient un libérateur.

Il a traité sa matière dans un très-grand détail ; se faisant un devoir de n'omettre aucune circonstance, parce que dans un ouvrage consacré à cet unique objet, il se proposait d'en instruire pleinement et ses contemporains et toute la postérité. Parmi nous ces faits sont fort connus, non seulement des savants, mais du commun des lecteurs, au moyen de la traduction de Josèphe qui a paru dans le siècle dernier, et qui a été et est encore lue avidement. D'ailleurs, ce qui faisait l'objet unique de l'historien juif, n'est qu'une petite partie de l'ouvrage que j'ai entrepris. C'est donc pour moi une nécessité de me serrer et d'abrégier ma narration, en tâchant néanmoins de ne manquer aucun des

traits qui caractérisent les principaux acteurs, et surtout aucun de ceux qui portent l'empreinte du doigt de Dieu visiblement marqué dans ce grand événement.

La nation juive était alors plus attachée qu'elle ne l'avait jamais été à la religion de ses pères. Il est vrai que le commerce avec les étrangers, et l'étude de la philosophie des Grecs, avaient gâté quelques particuliers. L'épicurisme, si contraire à la religion même naturelle, s'était introduit parmi eux, et avait formé la secte des Sadducéens. Mais cette secte, quoique embrassée par les plus illustres d'entre les prêtres, était renfermée dans un petit nombre de personnes. Le gros de la nation semblait, en conséquence de son mélange avec les idolâtres, avoir redoublé de zèle pour la pureté de son culte. Les Pharisiens, qui affectaient une grande rigidité, avaient seuls du crédit parmi le peuple : il les écoutait seuls, et il avait même, sur leur autorité, reçu diverses observances, qui ajoutées à la loi lui servaient comme de haie, et fortifiaient le mur de séparation entre les Juifs et les Gentils. De là plusieurs séditions, soit contre leurs rois, lorsqu'ils les trouvaient trop complaisants pour les usages des Romains, soit contre les Romains eux-mêmes. J'ai décrit avec étendue celle qu'excita l'affaire de la statue de Caligula, et qui mit la nation à deux doigts de sa ruine. Le zèle des Juifs était si vif et si ardent, qu'ils ne souffraient pas que l'on fit même entrer dans leur pays les images des Césars, adorées partout ailleurs : et les magistrats et les généraux romains avaient égard à ce scrupule. Josèphe rapporte que Vitellius, gouverneur de Syrie, se préparant à traverser la Judée avec son armée pour aller faire la guerre à Arétas, roi des Arabes, les premiers de la nation vinrent au-devant de lui, et lui représentèrent que les drapeaux de ses légions étaient chargés d'images qui selon leur loi ne devaient point paraître dans toute la contrée. Vitellius reçut favorablement leur requête, et ayant fait prendre une autre route à son armée, il vint à Jérusalem accompagné seulement de ses amis.

Un autre principe de révolte chez les Juifs, étaient les oracles qui regardaient le Messie, mal entendus et mal interprétés. Ils savaient que les temps marqués par les prophètes étaient accomplis : et leurs passions ne leur ayant pas permis de reconnaître un sauveur, qui ne les délivrait que de la servitude du péché, et non de celle des Romains, ils étaient toujours prêts à écouter tout imposteur, qui leur annoncerait la liberté et la domination sur leurs ennemis. Aussi l'histoire de Josèphe est remplie dans les temps dont je parle, d'entreprises tentées par des fourbes de toute espèce pour se faire rois, ou pour secouer le joug de l'étranger. Souvent ils emmenaient un grand peuple dans les déserts en promettant de magnifiques prodiges. A peine une de ces troupes était-elle dissipée, qu'il s'en formait une nouvelle quelque nouveau séducteur. Celui dont la faction se perpétua le plus longtemps et avec le plus d'éclat, fut Judas le Galiléen, dont il est parlé dans les *Actes des apôtres*.

C'était un homme habile, éloquent, attaché aux principes des Pharisiens, qu'il oubliait encore, et auxquels il ajoutait un amour de la liberté qui allait jusqu'au fanatisme. Lorsque la Judée, après la mort d'Archélaüs, fut réduite en province romaine, Quirinius y étant venu par ordre d'Auguste, pour faire le dénombrement¹ des personnes et des biens, Judas appuyé d'un autre Pharisien, nommé Sadoc, s'éleva publiquement contre un usage qu'il traitait de tyrannique. Il prétendit que les déclarations auxquelles on voulait les astreindre étaient une

¹ Ce dénombrement n'est pas celui dont est parlé dans saint Luc, c. 2. Il lui est postérieur de 10 à 11 ans.

vraie servitude. Il excita ouvertement le peuple à la révolte, soutenant que les Juifs n'avaient point d'autre seigneur ni d'autre maître que Dieu seul. Ses clameurs séditieuses n'eurent pas de grandes suites dans le moment : ceux qu'il avait ameutés furent obligés de se disperser par la fuite. Mais il laissa des sectateurs, qui embrassèrent son dogme favori avec tant d'obstination, qu'il n'est point de supplice si cruel qu'ils ne souffrissent volontiers plutôt que de donner à aucun mortel le nom de maître et de seigneur. Ces forcenés, par leurs maximes orgueilleuses, entretenirent dans l'esprit des peuples un levain de rébellion, qui après avoir causé plusieurs troubles passagers, s'échauffa enfin si violemment, à l'occasion des injustices et des excès odieux de l'intendant Gessius Florus, que le feu ne put s'éteindre que par la ruine totale de la nation.

Florus fut envoyé pour gouverner la Judée l'an onzième de l'empire de Néron, ayant obtenu cet emploi par le crédit de sa femme, qui était amie de Poppéa. Il trouva le pays dans un état qui eût offert à un gouverneur sage, actif, et bien intentionné, une belle matière à exercer ses talents et ses vertus, mais qui ne parut à Florus qu'une occasion de piller et de s'enrichir. Il n'est aucun de cette foule de séducteurs que j'ai dit s'être élevés depuis que la Judée obéissait aux Romains, dont les mouvements n'eussent laissé de fâcheux restes. Quoiqu'ils n'eussent pas réussi, leurs factions n'avaient pas pu être tellement exterminées, qu'il ne s'en sauvât plusieurs particuliers : et comme la Judée est un pays de montagnes, et qui dans son voisinage a de grands déserts, ceux qui avaient échappé au fer des Romains trouvaient aisément des asiles et de sûres retraites, d'où se réunissant ensuite et s'atroupant ils désolaient le pays par des brigandages affreux. Toutes ces différentes branches de sédition s'accordaient dans l'attachement aux maximes de Judas le Galiléen. Tous couvraient leurs fureurs du prétexte d'un zèle ardent pour la défense de la liberté commune, se prétendant suscités de Dieu pour lever l'opprobre de la nation assujettie à l'étranger, et menaçant de la mort quiconque demeurerait soumis aux Romains. Ainsi tout ami de la paix devenait l'ennemi de ces furieux : ils pillaient les maisons, tuaient les personnes, brûlaient les villages ; et se répandant dans toutes les parties de la Judée, ils la remplissaient de carnages et d'horreurs.

De ces troupes de brigands se détachaient quelques-uns des plus audacieux, qui venaient à Jérusalem dans le dessein d'y allumer le feu de la sédition, et d'y détruire le parti de ceux qui se seraient opposés à une révolte. N'étant pas assez forts pour les attaquer ouvertement, ils employaient la voie des assassinats, qu'ils commettaient journellement jusque dans le temple. Ils étaient munis d'une arme très-courte, qu'ils portaient cachée sous leurs robes, et se mêlant dans la foule aux grands jours de fêtes, ils frappaient tout d'un coup ceux qui avaient le malheur de leur être suspects ; et ensuite ils faisaient les étonnés, ils joignaient leurs plaintes à celles des spectateurs, en sorte qu'il n'était pas possible de les reconnaître. Ils prirent pour première victime Jonathas, qui avait été grand pontife ; ils tuèrent encore plusieurs autres illustres citoyens : et ces sortes de meurtres devinrent si fréquents, que tout le monde était dans des défiances continuelles, et que personne ne croyait pouvoir paraître dans les rues sans courir risque de la vie.

Albinus, prédécesseur immédiat de Florus, avait nourri l'audace de ces scélérats par l'impunité. Bassement et indignement avide, il vendait la sûreté publique à prix d'argent. Ceux qui étaient arrêtés et mis dans les prisons pour cause de brigandages, obtenaient, moyennant les présents qu'ils avaient soin de lui faire, leur élargissement : et nul n'était criminel que celui qui n'avait rien à donner. Il vendait aux factieux la licence de tout oser : et ses officiers, imitant son

exemple, tiraient des petits les contributions que les puissants payaient au gouverneur. Il se forma ainsi plusieurs bandes de brigands, qui, rangées chacune sous un chef, exerçaient impunément toutes sortes de violences. Les citoyens amateurs de la tranquillité devenaient leur proie : et n'espérant obtenir aucune justice, s'ils étaient pillés, ils gardaient le silence ; s'ils avaient été épargnés, ils se trouvaient heureux, et la crainte d'un danger toujours présent les réduisait à faire leur cour à des misérables dignes des plus grands supplices.

Florus, qui succéda à Albinus, le fit regretter. Albinus cachait au moins sa marche, et paraissait susceptible de quelque honte. Florus au contraire fit publiquement trophée de ses injustices, de ses rapines, de ses cruautés, et il se conduisit à l'égard de la nation des Juifs comme un bourreau qui eût été envoyé pour exécuter des criminels. Sans miséricorde, sans pudeur, il ne savait ni s'attendrir sur les maux, ni rougir de tout ce qui est le plus honteux. Réunissant la ruse à l'audace, il excellait dans l'art funeste de jeter des nuages sur l'évidence de la justice et du bon droit. C'était peu pour lui de vexer et de piller les particuliers, il dépouillait les villes entières, il ravageait un grand pays tout à la fois. Ses intelligences avec les brigands éclataient à la vue de tous, et il n'y manquait que de publier à son de trompe une permission générale de voler et de tuer, à condition de lui réserver une part du butin. Un gouvernement si tyrannique fit désertier la contrée : et il y eut un grand nombre de familles qui abandonnèrent leurs établissements et leurs biens, pour aller chercher au moins chez l'étranger la sûreté et la paix.

Les Juifs avaient une ressource dans le gouverneur de Syrie, Cestius Gallus, qui depuis la guerre des Parthes terminée par Corbulon avait réuni le commandement des légions à l'administration civile, et de l'autorité duquel relevait l'intendant de la Judée. Mais nul ne fut assez hardi pour aller lui porter des plaintes à Antioche, lieu de sa résidence ordinaire. On attendit qu'il vînt à Jérusalem. Il s'y rendit pour la fête de Pâques de l'an de Jésus-Christ soixante-six, douzième de Néron. Les Juifs, au nombre de trois millions, l'environnèrent, le suppliant de prendre pitié des malheurs de la nation, et lui demandant justice de Florus qui en était le fléau. Cestius apaisa cette multitude par de belles paroles, mais il n'apporta aucun remède efficace au mal : et s'en retournant à Antioche, il fut accompagné jusqu'à Césarée par Florus, qui lui déguisa les choses et les tourna à son avantage.

Néanmoins cet intendant craignit les suites d'une affaire où tout le tort était de son côté, et il résolut pour l'étouffer de faire naître la guerre. Il ne doutait pas que, si le pays demeurait en paix, les Juifs excédés de mauvais traitements ne s'adressassent enfin à l'empereur : au lieu qu'une révolte ouverte les rendant coupables, leur ôterait tout moyen de se faire écouter. Ainsi, pour les contraindre de se porter aux dernières extrémités, il s'étudia à aggraver de plus en plus leur misère. Dans ces circonstances survint à Césarée un mouvement qui favorisa ses vues, et lui fournit un prétexte pour en entamer l'exécution.

La ville de Césarée, avant que d'être bâtie par Hérode, subsistait défilée sous le nom de Tour de Straton, mais elle était délabrée et tombait presque en ruine. Hérode, invité par la situation, en voulut faire un monument de sa magnificence et de sa reconnaissance envers Auguste. Il la rebâtit à neuf, il y creusa un port, il y construisit un palais pour lui ; et comme jamais la religion n'embarrassa sa politique, il y dressa des statues, il y éleva un temple en l'honneur du prince qu'il révèrait bien plus sincèrement que le dieu du ciel. Ainsi dans cette ville habitée par des Syriens et par des Juifs se voyait un mélange d'idolâtrie et de culte du

vrai Dieu. C'était une source de division, et pendant que Félix, frère de Pallas, gouvernait la Judée, la querelle s'échauffa entre les deux nations qui habitaient Césarée. Les Juifs prétendaient tenir le premier rang dans une ville qui reconnaissait Hérode leur roi pour fondateur. Les Syriens au contraire soutenaient qu'ils représentaient les anciens habitants de, la Tour de Straton : et ils ajoutaient qu'Hérode n'avait pas prétendu la 'rebâtir pour l'usage des Juifs, puisqu'il y avait érigé des temples et des statues. On ne s'en tint pas de part et d'autre à de simples paroles : on en vint aux mains ; il y eut des séditions, il y eut des combats. Enfin le magistrat romain intervint, et ayant réduit par la force les plus opiniâtres, il obligea les deux partis à vivre en paix jusqu'à ce que l'empereur eût prononcé sur le fond du différend. La réponse de Néron donna gain de cause aux Syriens, et elle arriva précisément dans le temps que tout était en feu dans la Judée sous Florus. On peut bien penser que les Juifs de Césarée furent peu contents de ce jugement : et leurs adversaires en triomphèrent avec une arrogance qui augmenta le dépit de ceux qui avaient succombé, et leur donna lieu de le faire éclater.

Les Juifs avaient une synagogue dans Césarée, près los, de B. d'un terrain qui appartenait à un Syrien. Ils tentèrent plusieurs fois d'engager le propriétaire à leur vendre cet emplacement, lui en offrant un prix beaucoup au-dessus de sa valeur. Mais il rejeta avec dédain leurs propositions, et même il entreprit d'y bâtir, et il y commença des boutiques, qui gênaient et rendaient fort étroit le passage pour aller à la synagogue. Les plus échauffés de la jeunesse des Juifs eurent recours à la force et tombèrent sur les ouvriers. Florus condamna et arrêta cette voie de fait. Alors les plus puissants et les plus riches de la nation entrèrent en négociation avec lui, et moyennant huit talents¹ qu'ils lui donnèrent, ils en tirèrent une promesse d'empêcher la construction des boutiques. Mais Florus, aussi perfide qu'intéressé, ne leur avait donné cette parole que pour avoir leur argent : et lorsqu'il l'eut touché, il s'en alla à Sébaste ou Samarie, les laissant en liberté d'agir selon qu'ils le voudraient, comme s'il leur eût vendu simplement la permission de se faire justice à eux-mêmes. Cette politique tendait visiblement à allumer la querelle, au lieu de l'éteindre : et c'est ce qui ne manqua pas d'arriver.

Le lendemain du départ de Florus était un jour de sabbat : et pendant que les Juifs s'assemblaient dans leur synagogue, un idolâtre des plus factieux plaça précisément à leur passage un vase de terre renversé, sur lequel il se mit en devoir de sacrifier des oiseaux selon le rite du paganisme. Les Juifs furent outrés de cette insulte faite à leur religion, et de la profanation d'un lieu qu'ils regardaient comme saint. Les plus âgés et les plus sages d'entre eux voulaient que l'on s'adressât au magistrat. Mais la jeunesse fougueuse n'écouta point les remontrances de ses anciens. Elle court aux armes ; et comme les adversaires, qui avaient comploté l'affaire du sacrifice, s'étaient tenus soigneusement prêts, il se livre un combat, dans lequel les Syriens eurent l'avantage non seulement sur les Juifs, mais sur l'officier romain qui était venu avec des soldats pour apaiser le tumulte : en sorte que les Juifs, emportant les livres de la loi, se retirèrent en un lieu nommé Narbata, à soixante stades² de Césarée. Les plus illustres d'entre eux, au nombre de douze, allèrent à Sébaste trouver Florus pour implorer sa protection, le faisant souvenir respectueusement des huit talents qu'il avait reçus. Mais au lieu d'accomplir ses engagements, Florus ordonna que les

¹ Vingt-quatre mille livres.

² Deux lieues et demie.

suppliants fussent mis en prison, leur faisant un crime de l'enlèvement des livres de la loi.

Les Juifs de Jérusalem furent touchés de ce que souffraient leurs frères de Césarée, et néanmoins ils se contenaient dans le devoir. Mais Florus, qui avait pris à tâche d'allumer la guerre, envoya dans le même temps enlever du trésor du temple dix-sept talents¹, sous le prétexte du service de l'empereur. Cet attentat poussa à bout la patience du peuple. On accourut de toute part au temple, et une multitude infinie, jetant des cris d'indignation et de douleur, invoque le nom de César et demande d'être délivrée de la tyrannie de Florus. Quelques-uns de ces boute-feux de sédition qui s'étaient introduits, comme je l'ai dit, dans Jérusalem, invectivèrent contre l'intendant, le chargèrent d'injures, et pour le tourner en ridicule, ils allaient, une tasse à la main, par toute la ville, quêter pour lui comme pour un misérable tourmenté de la faim. Cette dérision publique ne fit pas honte à Florus de son amour pour l'argent, mais ajouta à la cupidité le motif de la colère. Oubliant Césarée, où avaient commencé les troubles, pour la pacification desquels il était même payé, il marche furieux du côté de Jérusalem, et plus avide encore de butin que de vengeance, il mène avec lui grand nombre de soldats, cavalerie et infanterie, cherchant le bruit et l'éclat, et voulant d'une étincelle aisée à étouffer produire un incendie. Le peuple intimidé pensa à conjurer l'orage, et sortant au-devant de l'armée, il se disposait à recevoir Florus avec tous les honneurs dus à sa place. Florus détacha un officier à la tête de cinquante cavaliers avec ordre de dissiper cette multitude, et de déclarer qu'il ne s'agissait point d'apaiser par des soumissions feintes celui qu'ils avaient outragé avec tant d'insolence, et que le temps était venu de montrer leur amour pour la liberté par des effets, et non par de simples discours. C'était-là porter aux Juifs un défi, mais il ne fut point accepté. Le peuple avait des intentions pacifiques, et bien fâché de ne pouvoir rendre les Romains témoins de son obéissance, chacun se retira chez soi ; et la nuit se passa dans les craintes et dans les alarmes.

Florus alla se loger au palais d'Hérode ; et le lendemain s'étant assis sur son tribunal, il vit venir à lui les chefs des prêtres et tous les plus illustres personnages de la ville, à qui il dénonça qu'ils eussent à lui livrer ceux qui l'avaient insulté, s'ils ne voulaient attirer eux-mêmes sur leurs têtes la punition que méritaient les coupables. Ils répondirent : **Que le peuple de Jérusalem était ami de la paix, et qu'ils lui demandaient grâce pour ceux qui l'avaient offensé. Que dans une si grande multitude il n'y avait pas lieu de s'étonner qu'il se trouvât quelques téméraires, que la vivacité de l'âge portât à s'oublier. Qu'il était actuellement impossible de démêler ceux qui étaient en faute, vu que la crainte et le repentir les réunissaient avec les autres dans un même langage, et qu'il ne restait plus aucun caractère qui les distinguât. Qu'il convenait à Florus de maintenir la nation en paix ; qu'il devait conserver pour les Romains une ville qui faisait un des ornements de leur empire ; et qu'il était plus juste de pardonner à un petit nombre de coupables en faveur d'une foule infinie d'innocents, que de perdre tout un peuple bon et fidèle en haine d'une poignée d'audacieux.**

Ces représentations n'eurent d'autre effet que d'aigrir Florus. Enflammé de colère, il ordonne aux soldats d'aller piller la ville haute, qui était l'ancienne forteresse de David sur la montagne de Sion, et de faire main basse sur tous ceux qu'ils rencontreraient. Les soldats, aussi avides que leur chef, et autorisés

¹ 51.000 livres.

par ses ordres, les passèrent encore. Leur fureur ne se renferma pas dans les bornes qui leur étaient marquées : ils forçaient l'entrée de toutes les maisons, tuant tout ce qui se présentait à eux, sans distinction de sexe ni d'âge. Le nombre des morts, en y comprenant les enfants et les femmes, se monta à trois mille six cents. Il y eut quelques personnages distingués, qui, saisis par les soldats, furent amenés à Florus : et il les fit battre de verges, et mettre en croix. Parmi eux on remarqua quelques chevaliers romains ; et Josèphe a raison d'observer que c'était une entreprise bien tyrannique à Florus, que de traiter si cruellement des hommes Juifs de naissance, mais Romains par état et par les titres qui leur avaient été communiqués.

Bérénice était alors à Jérusalem pour l'accomplissement d'un vœu de naziréat, qu'elle avait fait à Dieu. Attendrie sur le triste sort de ses compatriotes, cette princesse fit ce qui dépendait d'elle pour fléchir la colère impitoyable de Florus. Elle lui envoya, à diverses reprises, plusieurs de ses officiers ; et voyant qu'elle n'obtenait rien, et que les soldats exerçaient jusque sous ses yeux toutes sortes de cruautés sur les malheureux Juifs, elle vint elle-même se présenter à l'intendant comme suppliante. Mais rien n'était capable de vaincre dans Florus la fureur de la vengeance soutenue de la cupidité de s'enrichir. Il rebuta Bérénice : elle courut risque d'être insultée en sa présence et blessée par les soldats ; et elle s'estima heureuse d'aller chercher sa sûreté dans son palais, où elle s'enferma avec une bonne garde.

Cet événement, que nous pouvons regarder comme l'époque du commencement de la guerre, tombe sous l'an de Jésus-Christ 66, et est fixé par Josèphe au seize du mois Artémisius, qui, suivant l'estimation de Scaliger et de M. de Tillemont, répond à peu près à notre mois de mai.

Nous y voyons concourir de la part des Juifs trois ordres différents d'acteurs, qu'il est important de distinguer pour se former une idée juste de l'état des choses, et pour bien entendre tout ce que nous aurons à raconter dans la suite : les grands et les premiers de la nation, toujours amis de la paix et attentifs à la maintenir, parce qu'ils voyaient les conséquences funestes d'une révolte ; un parti de séditieux, qui, par un amour forcené de la liberté, ou plutôt pour acquérir sous ce prétexte la licence de toutes sortes de crimes, soufflaient le feu de la guerre ; enfin le gros de la multitude, disposée par elle-même à suivre l'impression de ses chefs, mais quelquefois entraînée par l'audace des séditieux, qui réussirent à la fin à s'en rendre les maîtres.

Le lendemain de l'exécution militaire dont je viens de parler, le peuple outré de douleur s'attroupa dans la ville haute, et là, redemandant à Florus le sang de ceux qui avaient été tués la veille, il se livrait aux plus violents emportements. Les chefs des prêtres et les grands alarmés de ce commencement de sédition accoururent en hâte, et déchirant leurs vêtements, mêlant les prières et les exhortations, ils persuadèrent à cette multitude de se séparer : et la tranquillité parut rendue à la ville.

Ce n'était pas le plan de Florus, aux intérêts duquel convenaient le trouble et la guerre. Il avait mandé de Césarée deux cohortes, qui actuellement n'étaient pas loin de la ville : et par une horrible perfidie, il entreprit de livrer à leur merci le peuple de Jérusalem. D'une part il déclara aux principaux d'entre les prêtres qu'il fallait qu'ils engageassent le peuple à aller au-devant de ces cohortes, et qu'il regarderait cette démarche comme une preuve de la soumission sincère de la nation. De l'autre part il envoya aux deux cohortes un ordre secret de ne point rendre le salut aux Juifs : et supposant, avec beaucoup de vraisemblance, que

cette marque d'inimitié et de hauteur irriterait ceux qui se croiraient méprisés, et les porterait à renouveler les clameurs contre lui, par le même ordre il enjoignait aux cohortes de charger les Juifs, et de les traiter en ennemis, au premier cri par lequel ils oseraient témoigner leur indignation. Ce noir projet réussit. Les prêtres ayant déterminé le peuple avec bien de la peine à sortir de la ville pour aller recevoir les cohortes qui arrivaient, quelques séditeux qui s'étaient mêlés parmi la troupe s'irritèrent de ce qu'on leur refusait le salut ; et s'en prenant à Florus, ils élevèrent leurs voix pour invectiver contre sa tyrannie. Dans le moment les cohortes se jettent sur une multitude sans armes et sans défense, qui n'eut de ressource que dans la fuite. La précipitation et le désordre furent tels, qu'il y en eut un plus grand nombre d'étouffés aux portes de la ville, que de tués par les soldats.

Les cohortes entrèrent pêle-mêle avec le peuple qu'elles poursuivaient, par le quartier nommé Bézétha, qui était au nord du temple : et elles voulaient gagner la forteresse Antonia. Cette forteresse, bâtie par les rois Asmonéens, et considérablement augmentée et fortifiée par Hérode, qui lui avait donné le nom d'Antoine son bienfaiteur, dominait sur le temple, dont elle occupait l'angle entre le Septentrion et l'Occident. Les Romains y tenaient garnison, et je ne sais pourquoi Josèphe ne fait aucune mention de ces troupes dans le combat dont il s'agit. Quoi qu'il en soit, les efforts des deux cohortes furent inutiles. En vain Florus, avide de s'emparer du trésor du temple, vint à leur appui avec les soldats qu'il avait près de sa personne. Les Juifs remplissant les rues leur fermèrent les passages, et plusieurs montant sur les toits les accablaient d'une grêle de traits de toute espèce. Il fallut reculer, et les Juifs restèrent en possession du temple.

Mais ils appréhendèrent que Florus ne revînt à la charge : et comme il était toujours maître de la forteresse Antonia par la garnison qui y résidait, et qu'ils ne se sentaient pas assez forts pour l'attaquer, les séditeux abattirent les galeries qui faisaient la communication de cette forteresse avec le temple : elle devint ainsi isolée, et fut beaucoup moins en état de leur nuire.

Florus prit alors un parti qui paraît singulier. Jamais sa présence à Jérusalem ne pouvait être plus nécessaire. Il en sortit, n'y laissant, de concert avec les chefs du peuple, qu'une seule cohorte pour garde, et il se retira à Césarée. Josèphe ne lui attribue d'autre motif, que l'impuissance où il se voyait de piller le trésor du temple : en sorte qu'ayant perdu l'espérance de la proie qui l'avait attiré, il n'avait plus de raison de demeurer à Jérusalem. Peut être était-il lâche, et voulait-il avant tout mettre sa personne en sûreté, se réservant à appeler Cestius pour soutenir une guerre que sa tyrannie avait excitée.

Cestius reçut en même temps les lettres de Florus, qui accusaient les Juifs de révolte, et celles de Bérénice et des premiers de Jérusalem, qui se plaignaient amèrement de Florus. Incertain de ce qu'il devait penser sur deux exposés si différents, il résolut d'envoyer sur les lieux un tribun nommé Néapolitanus pour vérifier les faits et lui en rendre compte.

Dans le même temps Agrippa, second du nom, frère de Bérénice, et roi d'une partie de la Judée sous la protection des Romains, arriva d'Alexandrie, où il était allé pour féliciter Tibère Alexandre sur la préfecture d'Égypte qui venait de lui être donnée. Il se rencontra à Jamnia avec Néapolitanus, et les chefs des prêtres et du sénat de Jérusalem vinrent les y trouver. Agrippa aimait sa nation. Mais, quoique sensible aux maux que souffraient les Juifs, comme il connaissait la dureté intraitable de leur caractère, il crut devoir, pour leur propre bien, rabattre leur fierté, et il leur donna le tort, Les députés ne prirent point le change : ils

conçurent quel motif faisait agir le roi, et lui sachant gré d'une réprimande d'amitié, ils l'engagèrent à venir à Jérusalem avec Néapolitanus.

Le peuple de la ville sortit au-devant d'eux jusqu'à la distance de soixante stades. Là se renouvelèrent les plaintes et les pleurs : et tous d'une commune voix de mandaient qu'on délivrât le pays des fureurs de Florus. Le roi et l'officier romain étant entrés dans la ville, virent de leurs yeux les témoignages subsistants des ravages que Florus y avait exercés : et les Juifs, pour prouver à Néapolitanus qu'ils étaient parfaitement soumis aux Romains, et qu'ils n'en voulaient qu'au seul Florus, qui avait trop bien mérité leur haine, obtinrent de ce tribun, par l'entremise d'Agrippa, qu'il voulût bien faire le tour de la ville à pied avec un seul esclave. Néapolitanus fut si content de la tranquillité, du bon ordre, et de la soumission qu'il reconnut partout, qu'étant monté au temple, il y assembla le peuple, et le loua de sa fidélité envers les Romains, dont il promit de rendre un bon compte au gouverneur de Syrie ; et après avoir offert son hommage au Dieu dans le temple duquel il était, il se retira, et partit.

Tout n'était pas fait néanmoins. Les Juifs ne voulaient plus reconnaître l'autorité de Florus. Ils souhaitaient au contraire que l'on envoyât des députés à Néron pour l'informer de tout ce qui s'était passé, et ils firent sur ce point de vives instances auprès d'Agrippa et des chefs de l'ordre des prêtres, représentant que si on laissait le champ libre à Florus, il rejeterait sur la nation tout l'Adieux des mouvements dont il était seul coupable, et qu'il la ferait passer pour rebelle dans le conseil de l'empereur. Ces raisons étaient fortes. Mais ceux qui tiennent un haut rang sont toujours plus timides que le commun peuple, parce qu'ils ont plus à perdre. Agrippa et les premiers de la nation craignirent de se commettre par une accusation intentée contre Florus : et le roi, voyant la multitude disposée à entreprendre la guerre plutôt que de se soumettre à celui qu'elle regardait comme son tyran, essaya de l'intimider en la faisant ressouvenir de la prodigieuse disproportion entre ses forces et celles des Romains. C'est à peu près à cette idée que se réduit un discours très-prolix, que Josèphe lui fait tenir au peuple assemblé, et qui est terminé par une protestation nette et précise de ne point partager leurs périls, s'ils veulent courir à une perte inévitable. Bérénice était présente à ce discours, placée en un lieu élevé, et elle appuya de ses larmes le discours de son frère.

Le peuple répondit qu'il ne faisait point la guerre aux Romains, mais à Florus. [Vous la faites aux Romains](#), reprit Agrippa, [puisque vous ne payez point les tributs à César, et que vous avez abattu les portiques qui joignaient au temple la forteresse Antonia](#). Le peuple sentit la justice de ce reproche : et pour se mettre en règle on commença sur-le-champ à reconstruire les portiques abattus ; et les magistrats, les sénateurs se distribuèrent dans les bourgades, pour lever quarante talents, qui restaient encore dus aux Romains sur le tribut qu'il fallait leur payer. Mais il ne fut pas possible de vaincre l'opiniâtreté des Juifs sur ce qui concernait Florus. Agrippa ayant voulu leur persuader d'obéir à cet intendant, jusqu'à ce que l'empereur en eût envoyé un autre en sa place, ils s'emportèrent contre le roi, ils lui dénoncèrent qu'il eût à sortir de la ville : quelques-uns mêmes des plus séditieux lui jetèrent des pierres ; en sorte qu'Agrippa, voyant qu'il ne gagnait rien, et justement choqué des excès d'une multitude insolente, se retira dans ses états, qui s'étendaient principalement vers les sources et au-delà du Jourdain.

La retraite d'Agrippa mit en pleine liberté les factieux, qui levant enfin le masque se déclarèrent ouvertement contre les Romains. Éléazar, fils du grand pontife

Ananias, jeune homme plein d'audace, actuellement capitaine des troupes qui gardaient le temple, persuada aux ministres des sacrifices de ne recevoir l'offrande d'aucun étranger. Or c'était l'usage d'offrir tous les jours un sacrifice pour les Romains fondé par Auguste, comme il a été dit ailleurs. Les prêtres instruits par

Éléazar refusèrent les victimes présentées pour ce sacrifice, et ainsi rompirent avec les Romains, et manquèrent au devoir de sujets.

Les grands furent alarmés de cet attentat, dont ils prévoyaient les terribles conséquences. Ils essayèrent de ramener par leurs discours des furieux qui s'égarèrent, et ayant assemblé le peuple : **A quoi pensez-vous ? dirent-ils. Vos ancêtres, bien loin de rejeter les sacrifices d'aucun homme, quel qu'il pût être, ce qui est une impiété, ont orné ce temple des dons des étrangers, et ils ont cru en relever la gloire en y consacrant des monuments offerts par les rois et les princes de toutes les nations : et vous, par un zèle aussi inconsidéré que dangereux, vous refusez les offrandes de ceux sous la puissance desquels vous vivez ! vous privez ce temple de ce qui fait une grande partie de sa célébrité, et vous voulez que les Juifs soient les seuls chez qui soit interdit aux étrangers tout acte de religion ! Si c'était contre des particuliers que vous introduisissiez cette nouvelle loi, ce serait un schisme contraire à l'humanité. Mais séparer César et les Romains de toute communication à votre culte, n'est-ce pas vous séparer de la protection de leur empire ? En refusant d'offrir pour eux des sacrifices, prenez garde de les mettre dans le cas de vous empêcher d'en offrir pour vous-mêmes. Ah ! plutôt, pensez à votre faiblesse et à leur puissance, et faites cesser l'insulte avant que ceux que vous insultez en soient instruits.**

Les séditeux, qui voulaient la guerre, ne furent nullement touchés de ces remontrances ; et ils dominaient parmi le peuple, à qui un faux zèle de religion en impose aisément. Ainsi les grands, les chefs des prêtres, les premiers sénateurs, ne songèrent plus qu'à séparer leur cause de celle de ces forcenés, et à tenter un remède extrême en implorant les secours du dehors contre leurs concitoyens. Ils députèrent à Florus et à Agrippa, pour leur demander des troupes avec lesquelles ils pussent réduire les mutins.

Le trouble parmi les Juifs était une heureuse aventure pour Florus, qui voyant la guerre s'allumer selon ses vœux se tint tranquille et ne fit aucune réponse aux députés. Agrippa pensait différemment. Il aimait les Juifs, il était attaché aux Romains : il voulait conserver aux uns leur temple et leur capitale, et aux autres une belle province ; d'ailleurs il ne croyait pas que la guerre dans la Judée fût avantageuse pour lui, et il craignait avec fondement que la contagion de la révolte ne se communiquât au pays qui lui obéissait. Il écouta donc les prières qui lui étaient adressées, et il envoya trois mille chevaux à Jérusalem.

Les grands et la partie la plus saine du peuple fortifiés de ce secours s'emparèrent de la ville haute. Car Éléazar et sa faction étaient maîtres de la ville basse et du temple. De ce moment, Jérusalem devint un champ de bataille entre ses citoyens, qui ne cessèrent de s'égorger mutuellement. Après plusieurs jours de combats continuels, enfin les factieux l'emportèrent, et ayant chassé leurs adversaires de la plus grande partie de la ville haute, ils brûlèrent les archives publiques et le greffe où se gardaient les actes qui liaient les débiteurs à leurs créanciers : et par ce service ils attirèrent à eux toute la vile canaille, qui se trouvait affranchie de ses dettes sans les avoir payées.

Les vaincus se retirèrent au palais d'Hérode, près duquel était le camp des Romains, que Florus avait laissés pour garder la ville. Là ils eurent quelque relâche pendant deux jours que les séditieux employèrent à assiéger et à forcer la tour Antonia. Ils la brûlèrent, ils massacrèrent tous les Romains qui y étaient en garnison ; en sorte qu'Éléazar n'avait plus, pour être maître de toute la ville, qu'à s'emparer du poste que tenaient encore les restes d'un parti sur lequel il avait déjà remporté un très-grand avantage. Il en entreprit le siège ; et un renfort qui lui survint l'aida beaucoup à réussir.

Le château Massada¹, fortifié avec un très-grand soin par Hérode, et muni abondamment de toutes sortes de provisions de guerre et de bouche, avait été surpris peu de temps auparavant par une bande de ces factieux qui suivaient les maximes prêchées autrefois par Judas le Galiléen. Ils avaient égorgé la garnison que les Romains y entretenaient : et cette forteresse était devenue leur retraite et leur place d'armes. Ménahem, fils de ce même Judas, s'y transporta bien accompagné, et s'étant fait ouvrir l'arsenal, qui contenait de quoi armer dix mille hommes, il distribua des armes aux brigands qui le suivaient et à ceux qu'il ramassa dans le pays ; ensuite de quoi marchant à la tête de cette troupe il revint à Jérusalem avec la magnificence et le faste d'un roi, et fut reconnu chef de toute la faction.

Il prit la conduite du siège qu'Éléazar avait commencé : et comme il n'avait point de machines pour battre les murs, il creusa une mine, et la poussa sous une tour, qui tomba avec un grand fracas. Il se crut vainqueur : mais les assiégés, qui s'étaient aperçus des travaux des ennemis, avaient élevé en dedans un nouveau mur, derrière lequel ils se trouvèrent en sûreté au moment de la chute de la tour : et cette barrière les mit en état de demander à capituler. Ménahem fit une distinction. Il accorda une composition honorable aux troupes d'Agrippa et aux Juifs de Jérusalem : pour ce qui est des Romains, il ne voulait leur faire aucun quartier. Ceux-ci ne pouvaient tenir seuls dans un si mauvais poste : et pendant que leurs alliés, profitant de la capitulation, sortaient du château, les Romains se retirèrent dans trois tours bâties par Hérode, que l'on nommait Hippicos, Phasaël et Mariamne. Les vainqueurs tuèrent quelques traîneurs, pillèrent les bagages, et mirent le feu au palais et au camp. Ceci arriva le six du mois Gorpiaëus, qui répond en partie à notre mois de septembre.

La prospérité des armes des séditieux produisit entre eux la discorde. Ménahem était enflé d'un orgueil qui le rendait insupportable, et Éléazar regardait d'un œil jaloux un faste qui l'obscurcissait. Celui-ci exhorta ses amis à secouer un joug honteux : et lorsque Ménahem entra au temple environné de ses gardes, Éléazar suivi aussi d'un gros de gens armés l'attaqua subitement. Il fut aidé par le peuple, qui croyait en détruisant le tyran détruire la tyrannie. La troupe de Ménahem fut accablée sous le nombre. Plusieurs demeurèrent sur la place, quelques-uns s'enfuirent, entre autres Éléazar, fils de Jaïr, qui se retira à Massada, et resta en possession de ce fort château jusqu'à la fin de la guerre. Ménahem réduit à se cacher fut bientôt découvert, et on le fit mourir dans les supplices ; avec plusieurs de ses principaux partisans.

Le peuple ne tarda pas à s'apercevoir qu'il s'était trompé dans ses espérances. Ceux qui avaient tué Ménahem ne voulaient pas mettre fin à la guerre, mais en avoir seuls le commandement. Ainsi, quoique le très-grand nombre des citoyens les suppliât de ne point pousser les Romains qui s'étaient renfermés dans les

¹ Cette place importante était située au midi du Lac Asphaltite.

trois tours que j'ai nommées, ils n'en furent que, plus ardents à les assaillir avec furie : et en peu de temps ils les réduisirent à se trouver heureux, s'ils pouvaient obtenir la vie sauve et la liberté de sortir de Jérusalem. Métilius commandant de ces troupes assiégées en fit la proposition, qui fut reçue avidement par des ennemis perfides et résolus de ne point tenir ce qu'ils promettaient. En effet les Romains étant sortis de leurs tours sur la foi jurée, et ayant quitté suivant la convention leurs boucliers et leurs épées, Éléazar et les siens se jetèrent sur eux, et les massacrèrent tous hors Métilius, qui promit de se faire Juif jusqu'à souffrir la circoncision.

Une si horrible perfidie rendait les haines désormais irréconciliables : et c'était le but des factieux. Mais la multitude pacifique et les premières têtes de la nation détestèrent un attentat qui offensait également Dieu et les hommes, et qui, afin qu'il n'y manquât aucune circonstance capable d'en augmenter la noirceur, avait été commis un jour de sabbat. Ils en regardaient la vengeance comme inévitable, et ils déploraient la triste nécessité où ils se voyaient de partager le supplice de ceux dont le crime leur faisait horreur.

Le même jour et à la même heure, les Juifs de Césarée furent exterminés par les idolâtres au milieu desquels ils habitaient. Cette sanglante exécution fut la suite des anciennes querelles dont j'ai parlé, et on peut croire que Florus qui résidait sur les lieux autorisa et encouragea une cruauté si conforme à ses sentiments contre les Juifs. Il en périt vingt mille : ceux qui échappèrent au carnage furent arrêtés et mis en prison par ordre de l'intendant, et il ne resta plus un seul Juif dans Césarée.

Ce massacre aigrit toute la nation, qui s'en vengea sur les villes et les villages des Syriens. Partout les Juifs, distribués en plusieurs petites armées, y portaient le fer et le feu. Les Syriens, comme l'on peut croire, ne se laissaient pas égorger sans défense. Ainsi toutes les villes de Syrie étaient partagées en deux camps, qui se faisaient une guerre implacable. L'avidité, comme il ne manque jamais d'arriver en pareil cas, se joignait à la cruauté et à la haine. Les meurtriers s'enrichissaient, des dépouilles de ceux qu'ils avaient tués : et ce nouvel aiguillon multipliait les horreurs, tellement que, les places et les rues étaient jonchées de corps morts, hommes, femmes et enfants : spectacle plus affreux encore que celui d'un champ de bataille après une action sanglante. Quatre villes seulement dans toute la Syrie ne prirent point de part à ces fureurs, et demeurèrent paisibles : Antioche, Sidon, Apamée et Géraza.

Pendant ce même temps les séditeux s'emparèrent de Cypros, fort château bâti par Hérode au-dessus de Jéricho, et ils en abattirent les fortifications ; et les habitants de Machéronte, place très-importante, que Pline¹ qualifie la seconde citadelle de la Judée après Jérusalem, engagèrent la garnison romaine à sortir de bonne grave de leur ville, dont ils restèrent ainsi les maîtres.

Ce fut par cette suite d'excès intolérables que les Juifs s'attirèrent enfin la guerre de la part des Romains. Cestius, voyant toute la nation courir aux armes, fut contraint de se mettre lui-même en mouvement. Il prit avec lui l'élite de ses légions ; il y joignit les troupes auxiliaires que lui fournirent les rois voisins, Antiochus de Commagène, Soémus d'Émèse et Agrippa. Ce dernier l'accompagna en personne, et ils entrèrent ensemble dans la Judée. Cestius n'eut pas de peine à s'ouvrir les passages jusqu'à la capitale : il prit et détruisit Joppé, qui osa lui

¹ PLINE, V, 16.

faire résistance ; et il vint camper à cinquante stades de Jérusalem, pendant que les Juifs célébraient la fête des Tabernacles.

Ils sortirent sur lui avec audace : et leur attaque fut si brusque et si vive, qu'ils rompirent les rangs des Romains, et mirent toute leur armée en danger. Elle se rétablit néanmoins, et repoussa les Juifs vers la ville : mais dans le premier choc les Romains avaient perdu cinq cent quinze hommes, et du côté des Juifs il n'y eut que vingt-deux de tués. Dans cette action se distingua beaucoup Simon, fils de Gioras, dont nous n'aurons que trop d'occasion de parler dans la suite.

Cestius demeura trois jours dans le même poste, et les Juifs se tinrent en présence pour défendre les avenues de leur ville. Ils s'établirent même sur des hauteurs qui dominaient les passages, prêts à fondre sur l'armée romaine au premier mouvement qu'elle ferait. Agrippa s'aperçut de leur dessein, et il leur envoya des députés porteurs de paroles de paix, espérant ou tirer les Romains d'un pas qui lui paraissait dangereux, eu persuadant aux Juifs de mettre les armes bas, ou du moins faire naître entre les séditeux et le peuple de Jérusalem une division capable de les affaiblir. Les députés d'Agrippa ayant fait leur commission, et annoncé aux Juifs de la part de Cestius une amnistie de tout le passé, s'ils se soumettaient à lui ouvrir les portes de leur ville, les séditeux pour toute réponse se jetèrent sur ces députés, tuèrent l'un, blessèrent l'autre, et à coups de pierres et de bâtons ils dispersèrent ceux d'entre le peuple qui témoignaient leur indignation de ce violement des droits les plus saints. Cestius, aux yeux duquel avait éclaté la discorde entre les ennemis, crut ce moment favorable pour les attaquer : il vint avec toutes ses forces leur présenter le combat, et les ayant mis en fuite, il les poursuivit jusqu'à Jérusalem, et se plaça à sept stades de la ville.

Il s'y tint encore tranquille pendant trois jours, voulant sans doute reconnaître les lieux, et faire les dispositions nécessaires pour un assaut. Le quatrième jour, qui était le trente du mois Hyperberetœus, premier mois de l'automne, il s'avança au pied des murailles. Le peuple était comme tenu en captivité par les séditeux. Ceux-ci, malgré leur audace, furent effrayés de l'approche de l'armée romaine, et abandonnant le faubourg, ils s'enfermèrent dans le temple. Cestius brula le quartier de Bézétha : et s'il eût poussé sa victoire, et profité de l'effroi qu'il avait jeté parmi les ennemis, il pouvait prendre la ville et terminer sur-le-champ la guerre. Il demeura dans l'inaction, trompé par quelques officiers de son armée, qui, si nous en croyons Josèphe, gagnés par l'argent de Florus, ne voulaient pas que la guerre finît si promptement, et souhaitaient rendre la nation des Juifs de plus en plus, coupable par la longue résistance qu'elle ferait aux armes romaines.

Il paraît que ce général avait peu de tête et peu de talent. Une intrigue s'était formée dans la ville pour lui en ouvrir les portes. Il en fut averti : et au lieu de saisir une si belle occasion, il donna lieu par ses lenteurs aux séditeux de découvrir la conspiration> et d'en faire périr les auteurs.

Après cinq jours d'assauts inutilement tentés, le sixième enfin il pénétra jusqu'à la porte du temple du côté du septentrion, et il n'avait presque plus qu'à y mettre le feu. Déjà les séditeux consternés pensaient à quitter la ville, qu'ils voyaient en un danger prochain d'être prise : et le peuple au contraire, commençant à respirer et à ne plus craindre ses scélérats oppresseurs, .appelait les Romains, et se disposait à leur faciliter les entrées. Cestius, par un aveuglement inconcevable, fit sonner la retraite, et condamnant son entreprise comme impossible au moment précis où il allait l'achever, il abandonna le siège,

et regagna le camp qu'il avait occupé quelques jours auparavant à sept stades de la ville. Une conduite si contraire à toutes les règles de la prudence humaine paraît à Josèphe n'être pas naturelle. Il remonte plus haut pour en assigner la cause : Dieu, dit-il, offensé par les crimes de nos tyrans avait pris en haine son sanctuaire, et il ne voulut pas qu'une victoire trop prompte le lascia subsister.

La timidité de Cestius rendit le courage aux séditeux. Ils le poursuivirent dans sa retraite, et lui tuèrent quelques soldats de l'arrière-garde. De ce moment la terreur dont le général romain était frappé ne le quitta point, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Antipartis, ville assez considérablement éloignée de Jérusalem. Toujours harcelé par les ennemis, dont le nombre croissait par les succès, toujours fuyant devant eux, il se crut obligé, pour, faire plus de diligence, de tuer ses mulets et ses bêtes de somme, et ensuite d'abandonner même les machines de guerre, que les Juifs enlevèrent, et dont ils firent grand usage dans le siège qu'ils eurent à soutenir contre Titus. Il perdit, dans les différents combats qui se livrèrent pendant cette retraite, près de six mille hommes tant cavaliers que fantassins : il perdit une de ses aigles.

En un mot la victoire, qu'il avait eue entre les mains, resta pleinement aux Juifs. Josèphe date le retour des vainqueurs à Jérusalem du huit du mois Dios, second mois de l'automne.

Ce succès passager pouvait bien enivrer les séditeux d'un fol orgueil. Mais il n'était point d'homme sensé dans Jérusalem qui ne comprît que la perte de la ville n'était que différée, et que la colère des Romains, aigrie par la honte, en deviendrait plus redoutable et s'appesantirait plus violemment sur les Juifs. Ces réflexions en déterminèrent plusieurs à s'enfuir de Jérusalem, comme on se sauve d'un vaisseau qui va couler à fond. Josèphe nomme en particulier trois illustres personnages, qui se rendirent auprès de Cestius.

Les chrétiens avaient un avertissement bien supérieur à toutes les vues de prudence humaine. Jésus-Christ leur avait prédit que, lorsqu'ils verraient les idoles dans le lieu saint, il n'y aurait pas un moment à perdre, et qu'il faudrait abandonner une ville sur laquelle la vengeance divine allait éclater. Les idoles ayant paru aux pieds des murs de Jérusalem parmi les enseignes de l'armée de Cestius, les chrétiens qui étaient dans la ville conçurent que le temps marqué par leur divin maître était arrivé. Une révélation précise, faite aux plus saints d'entre eux, mit la chose hors de doute ; et ils profitèrent de la liberté que leur laissait la levée du siège pour se retirer à Pella, ville de la Pérée, à l'orient du Jourdain.

Cestius n'entreprit plus rien contre les Juifs. Occupé de ses propres dangers, et craignant que sa défaite ne lui attirât le courroux du prince, il accorda volontiers aux Juifs retirés près de lui la permission d'aller trouver Néron en Achaïe, pour lui exposer les causes qui avaient excité la guerre, et en rejeter la faute sur Florus. Cestius, en présentant ainsi une victime à la colère de l'empereur, s'imaginait se dérober plus aisément lui-même à la disgrâce qu'il appréhendait.

Le calme dont Cestius laissait jouir les Juifs fut employé par eux à faire les préparatifs nécessaires pour soutenir la guerre. Le conseil de la nation, qui résidait à Jérusalem, choisit pour commander dans la ville Josèphe, fils de Gorion, et le grand-prêtre Ananus. Éléazar, fils de Simon, chef des factieux, aspirait à ce commandement. Il s'était signalé dans la poursuite de Cestius, et en avait rapporté un riche butin. Mais on se défiait avec raison de ses sentiments tyranniques, et ces soupçons lui firent donner l'exclusion. Il ne lascia pas, par ses insinuations séduisantes, et par l'usage qu'il savait faire des richesses dont il

était maître, de prendre sur le peuple une autorité dont ou lui avait refusé le titre.

Le conseil distribua d'autres chefs de guerre dans les différents départements, dans l'Idumée, à Jéricho, dans la Pérée. Josèphe l'historien fut chargé de la Galilée. Il nous a laissé ignorer le détail de ce que firent ses collègues, et il s'est fort étendu sur ce qui le regarde lui-même : conduite qui décèle une vanité dont les traits ne sont pas rares dans ses ouvrages. Mais ce n'est pas une raison de négliger ce qui peut être intéressant et utile dans le récit qu'il a dressé de son gouvernement et de ses exploits. J'en extraurai les circonstances qui me paraîtront les plus propres à plaire au lecteur ou à l'instruire.

Les procédés qu'il tint annoncent un homme qui pense supérieurement en affaires. Son premier objet fut de se faire aimer de ceux qui devaient lui obéir. Sachant donc que le moyen de se concilier les principaux de la contrée était de leur faire part de l'autorité, et que le peuple pareillement serait charmé d'être gouverné par des magistrats tirés d'entre ses compatriotes, il érigea un conseil de soixante-et-dix Anciens, pour avoir une inspection générale sur toute la Galilée, et pour juger les affaires importantes. Celles de moindre conséquence étaient décidées sur les lieux par un tribunal de sept juges, qu'il institua dans chaque ville ; et il ne se réserva que les grandes causes, et celles qui pouvaient aller à la mort.

Tel fut l'ordre qu'il établit par rapport à la police intérieure. Il ne prit pas moins habilement ses mesures pour se préparer à la guerre dont le pays était menacé. Il fortifia un très-grand nombre de places ; il enrôla toute la jeunesse de la Galilée, qui se monta à cent mille soldats ; mais il n'employait pas toute cette multitude à la fois pour le service de la guerre : la moitié marchait en expédition ; l'autre moitié restait dans les villes et dans les bourgades, chargée de fournir à la subsistance de ceux qui combattaient.

Persuadé que le courage ne suffisait pas pour faire de bonnes troupes, et qu'il est besoin que la discipline règle la valeur, Josèphe prit exemple sur les Romains, et il se proposa de former ses Galiléens sur leur modèle. Les deux principaux avantages qu'avaient les armées romaines sur celles de leurs ennemis étaient la promptitude de l'obéissance, et la science dans les exercices militaires. Josèphe avait remarqué que le grand nombre des officiers contribuait infiniment à rendre prompte et facile l'obéissance du soldat. Ainsi il multiplia les divisions de ses troupes, et conséquemment le nombre des commandants. Pour ce qui est de l'exercice, il n'espérait pas d'égaliser en cette partie la longue expérience des Romains ; mais il ne négligea rien de ce qui était en son pouvoir pour accoutumer ses soldats, par une pratique fréquemment réitérée, à reconnaître les signaux donnés avec la trompette, à faire toutes les évolutions nécessaires dans un combat pour attaquer ou pour se défendre ; et parmi ses leçons il mêlait des exhortations puissantes, par lesquelles il leur représentait sans cesse à quels ennemis ils avaient affaire, et combien d'efforts il leur en devait coûter pour vaincre les vainqueurs de l'univers.

Il entreprit même de bannir d'entée eux les vices qui sont trop ordinaires aux troupes, et qui régnaient alors chez les Juifs avec fureur. Il leur disait souvent qu'il jugerait du service qu'il pouvait espérer d'eux dans les combats par l'attention qu'ils auraient à s'abstenir des crimes auxquels ils s'étaient accoutumés, du vol, de la licence de piller, du brigandage ; s'ils cessaient de se croire permis de tromper leurs compatriotes, et s'ils ne regardaient plus comme un gain pour eux la ruine de ceux qu'ils étaient chargés de protéger par leurs

armes. Jamais, ajoutait-il, les guerres ne sont mieux conduites que lorsque les Soldats qu'on y emploie ont la conscience pure. Au contraire, ceux qui y apportent des vices s'attirent pour ennemis non seulement les hommes, mais Dieu même.

Josèphe donnait l'exemple de la modération et de la retenue à laquelle il exhortait les siens. Agé pour lors de trente ans, la volupté n'eut pas plus de pouvoir sur son cœur que l'avidité des richesses. Il respecta la pudeur des femmes ; il refusa les présents qu'on voulait lui faire ; il ne recevait pas même les dîmes qui lui étaient dues en sa qualité de prêtre ; et, ayant eu plusieurs fois l'occasion de se venger des ennemis que lui suscita l'envie, il aima mieux Licher de les gagner par sa douceur.

Le plus dangereux de ces ennemis était Jean, né à Giscala, ville de la Galilée, et qui eu porte le surnom dans l'histoire. Cet homme, que nous verrons bientôt devenir l'un des principaux instruments des malheurs de Jérusalem, est dépeint par Josèphe comme le plus fourbe et le plus perfide des mortels, artisan de mensonges ; et habile à couvrir ses inventions calomnieuses d'une couleur de vraisemblance. Pour lui l'artifice était une vertu, et il s'en servait à l'égard des personnes qui devaient lui être les plus chères. Cruel et sanguinaire, il cachait son noir penchant sous une douceur feinte, jusqu'à ce que l'espoir du gain le démasquât. Il avait été pauvre d'abord, et pendant longtemps l'indigence renferma dans de petits objets In mal qu'il était capable de faire : mais dès lors il avait une ambition démesurée, et portait ses vues à tout ce qu'il y a de plus haut. Il commença par être voleur de grands chemins, et dans ce noble exercice il se forma une compagnie qui s'accrut peu à peu, jusqu'au nombre de quatre cents hommes, tous vigoureux, tous audacieux, et habitués depuis longtemps aux meurtres et aux brigandages ; car il les choisissait tels avec grand soin, et il n'eut admettait aucun qui n'eût fait ses preuves. A la tête de cette troupe il courait la Galilée et ajoutait les horreurs dei ravages aux troubles qu'y excitaient déjà les approches de la guerre.

Lorsque Josèphe vint commander dans cette province, il ne connaissait point le mauvais caractère de Jean de Giscala, et il le regardait comme un homme dont l'activité et l'audace pouvaient dans la circonstance lui être d'une grande utilité. Celui-ci profita adroitement des dispositions favorables où il voyait le commandant à son égard. Il avait besoin d'argent pour remplir les vues ambitieuses que les succès continuels nourrissaient dans son âme. Il obtint de Josèphe la commission de fortifier Giscala sa patrie, et il imposa pour les frais de cette entreprise de fortes contributions, dont la plus grande partie resta entre ses mains. De plus, il se fit accorder le privilège exclusif de la traite des huiles de Galilée, pour l'usage des Juifs répandus dans la Syrie, qui se trouveraient ainsi affranchis de la fâcheuse nécessité d'employer des huiles façonnées par les mains impures des idolâtres. La Galilée était remplie d'oliviers, et cette année la récolte avait été très-abondante. Ainsi Jean eut un débit prodigieux de sa marchandise, sur laquelle il gagnait sept cents pour cent.

Ayant amassé par ces différentes voies de grandes richesses, il ne tarda pas à s'en servir contre celui à la protection duquel il en était redevable. Il entreprit de détruire Josèphe, dans l'espérance de lui succéder et de devenir commandant de la Galilée. Il ordonna aux brigands qui lui obéissaient de renouveler leurs courses et leurs ravages avec plus de fureur que jamais, se proposant de deux choses l'une, ou de surprendre Josèphe dans quelque embuscade s'il courait lui-même en personne arrêter les désordres ; ou, s'il demeurait tranquille, de le calomnier

comme peu attentif à veiller à la sûreté du pays. Il fit aussi répandre le bruit par ses émissaires, que Josèphe entretenait des intelligences avec les Romains. Enfin il parvint à exciter contre lui des séditions, à soulever des villes entières, à le mettre plusieurs fois en un danger prochain de périr : et Josèphe eut besoin de toute sa présence d'esprit, de toute son habileté, de toute l'affection que sa bonne conduite -lui avait méritée de la part des peuples, pour échapper aux trahisons de Jean de Giscala, et pour se maintenir. On peut le consulter lui-même sur le détail de ces faits, qui ne me paraît pas de nature à devoir entrer dans une histoire générale telle que celle-ci.

Cestius étant mort dans cet intervalle, peut-être du chagrin que lui avait causé son expédition malheureuse, le gouvernement de la Syrie fut donné à Mucien. Mais de la guerre la guerre des Juifs demandait un chef particulier, qui pût se livrer à cet unique objet. Vespasien en fut chargé sans aucune dépendance du gouverneur de Syrie. J'ai parlé ailleurs des motifs qui déterminèrent Néron à ce choix.

Aussitôt après sa nomination, Vespasien envoya Titus son fils à Alexandrie pour y prendre la cinquième et la dixième légions. Lui-même ayant passé le détroit de l'Hellespont, il se rendit par terre à Antioche, et de là à Ptolémaïde, où il avait indiqué le rendez-vous général de son armée. Il y amena la quinzième légion, à laquelle se joignirent vingt cohortes, plusieurs régiments de cavalerie, les troupes auxiliaires que lui fournirent les rois Agrippa, Antiochus de Commagène, Soémus d'Émèse, et l'Arabe Malchus : et lorsque Titus fut arrivé avec les deux légions tirées d'Alexandrie, cette armée se trouva forte de soixante mille hommes.

Vespasien y établit une exacte discipline, et par cette attention, qui fut toujours le premier objet des grands hommes de guerre, il commença à s'attirer l'estime des alliés et des ennemis.

Il entra en campagne l'an de Rome 818, de Jésus-Christ 67, et il entreprit d'abord de réduire la Galilée, province remplie de villes fortes, qui couvraient Jérusalem. Il était déjà maître de la capitale du pays, c'est-à-dire de Séphoris, place très-importante et très-bien fortifiée. Les habitants de cette ville n'étaient point entrés dans la conspiration générale des Romains, et ils avaient même pris des engagements avec Cestius. Dès qu'ils surent l'arrivée de Vespasien à Ptolémaïde, ils allèrent lui renouveler les assurances de leur fidélité, et lui promettant de servir les Romains contre leurs compatriotes, ils lui demandèrent des troupes qui missent leur zèle en liberté d'agir sans crainte. Vespasien, qui comprenait combien lui était avantageuse la proposition des Séphorites, l'accepta avec joie, et il leur envoya six mille hommes de pied et mille chevaux sous la conduite du tribun Placidus. Cet officier ne se contenta pas d'assurer contre les attaques des rebelles la ville dont il avait la garde. Il courait la campagne, il ravageait tout le plat pays : et Josèphe, qui commandait, comme je l'ai dit, dans la Galilée pour les Juifs, n'osa nulle part venir à sa rencontre. Il tenta pourtant une entreprise sur Séphoris : et l'ayant manquée, il ne fit qu'enflammer davantage la colère des Romains, qui, en vengeance de cette audace par laquelle ils se crurent insultés, remplirent toute la contrée de carnages et d'horreurs, en sorte que personne n'osait paraître hors des villes fortifiées par Josèphe.

Placidus, voyant la terreur répandue dans les campagnes, se flatta qu'elle pourrait avoir aussi pénétré dans les villes, et il se présenta devant Jotapata, qui était la plus forte place de la Galilée. Il trouva des courages fermes. La garnison sortit sur lui, et lui apprit à ne point porter si haut ses espérances. Il fit

néanmoins sa retraite en bon ordre, et par cette raison il n'eut que sept hommes tués et quelques blessés.

Cependant Vespasien étant parti de Ptolémaïde avec toutes ses forces, arriva sur les frontières de la Galilée, et il s'y arrêta quelque temps pour essayer si la vue d'une armée romaine prête à entrer dans leur pays intimiderait les rebelles, et les porterait au repentir. Ils furent effrayés, mais non jusqu'à prendre un conseil salutaire. Josèphe était campé près de Séphoris avec un corps de troupes dont il ne détermine pas le nombre. La terreur s'en empara : presque tous se débandèrent, non seulement sans avoir rendu de combat, mais sans avoir vu l'ennemi. Dès lors Josèphe conçut un très-mauvais augure du succès de la guerre : et ne pouvant tenir la campagne avec le peu de monde qui lui restait, il s'éloigna du danger, et se retira à Tibériade.

Vespasien n'eut donc à faire la guerre qu'aux villes de la Galilée, et toute son expédition se passa sans aucune bataille. Il emporta d'emblée Gadara, et quoiqu'il n'y eût trouvé aucune résistance, il en fit passer les habitants au fil de l'épée, voulant jeter tout d'un coup la terreur dans le pays, et donner un exemple de rigueur qui abattît les courages. Après avoir exterminé tout le peuple de Gadara, il mit le feu à la place, il brûla pareillement les bourgades et les environs, et de là il s'avança vers Jotapata. Comme le chemin qui y conduisait était semé de rochers et de collines, difficile pour les gens de pied, impraticable à la cavalerie, il commença par envoyer des troupes pour l'aplanir. Elles travaillèrent pendant quatre jours, et elles ouvrirent à l'armée une route large et commode. Le cinquième jour, Josèphe se jeta dans la place, résolu de la défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Ce n'était pas qu'il espérât une heureuse issue de la guerre. J'ai déjà dit qu'il prévoyait quelle en serait la fin, et il était persuadé qu'il n'y avait de ressource pour sa nation que dans la soumission à une puissance qui l'écrasait. D'ailleurs, il savait que personnellement il trouverait grâce auprès des Romains. Mais il aimait mieux, dit-il, s'exposer à mourir mille fois, que de trahir sa patrie et de déshonorer par une lâcheté le commandement qui lui avait été confié. Plein de ces pensées, il avait écrit de Tibériade au conseil général de la nation, qui résidait à Jérusalem, exposant exactement l'état des choses, sans grossir ni diminuer les objets, afin d'éviter le double inconvénient, soit de se faire accuser de timidité, soit d'inspirer à ceux à qui il écrivait une confiance téméraire qui les conduisit à leur ruine. Il ne paraît pas que Josèphe eût reçu la réponse à cette dépêche, lorsqu'il entra dans Jotapata.

Vespasien fut charmé d'apprendre que le commandant de la Galilée, qu'il regardait comme le plus habile chef de guerre qu'eussent les ennemis, se fût enfermé dans une ville qui allait être assiégée. Dès qu'il sut cette nouvelle, il envoya le tribun Placidus et un autre officier avec mille chevaux pour investir la place, de façon que Josèphe ne pût lui échapper. Le lendemain Vespasien vint lui-même pour former le siège avec toute son armée.

La description de ce siège a été faite avec un très-grand soin par Josèphe, qui commandait dans la place, et elle mériterait d'être transcrite ici tout entière. Mais comme elle est très-longue, je me crois obligé de l'abrégé, et de donner plutôt une idée générale des faits qu'un récit exact et circonstancié.

Le siège dura quarante-sept jours, et pendant cet intervalle il prit différentes formes. D'abord le général romain tenta d'insulter la place, et de l'emporter par des attaques brusques et tous les jours réitérées. Ensuite la résistance qu'il

trouva, et l'espérance de mâter par la disette d'eau l'opiniâtreté des assiégés, l'engagèrent à convertir le siège en blocus, pendant lequel il ne discontinua pas néanmoins les travaux nécessaires pour approcher du corps de la place, et pour la réduire par la force s'il en était besoin. Enfin, rebuté des longueurs, et piqué de l'audace des ennemis, qui croissait par son inaction, il reprit les attaques, il battit les murs avec le bélier, il fit brèche : et cependant ce ne fut que par une espèce de surprise qu'il parvint à se rendre maître de la ville. Je ne dois pas omettre que dans une occasion Vespasien fut blessé d'un trait lancé de dessus la muraille, et que par la constance avec laquelle il vainquit la douleur, et persista à se montrer à ses soldats comme s'il ne lui était rien arrivé, il prévint le trouble et la consternation que sa blessure allait répandre parmi eux.

Josèphe remplit tous les devoirs d'un bon gouverneur de place assiégée. Il encouragea les siens autant par son exemple que par ses exhortations ; il employa toutes les ressources que l'art de la guerre pouvait lui fournir contre les divers genres d'attaques livrées à la ville ; il ménagea des communications avec les dehors ; il fit de fréquentes et vigoureuses sorties ; il brûla à diverses reprises les machines des assiégeants ; il les trompa par un stratagème sur le besoin qu'il souffrait par rapport à l'eau. Car, quoiqu'il n'eût que de l'eau de citerne, qu'il était obligé de distribuer par mesure, il y fit tremper des vêtements, qui furent ensuite suspendus à la muraille en dehors, et la mouillèrent tout entière ; en sorte que les Romains, ne pouvant se persuader qu'il se fit un jeu de prodiguer ainsi l'eau s'il était en danger d'en manquer, recommencèrent les attaques, au grand contentement des assiégés, qui aimaient mieux mourir en braves gens dans les combats, que de languir dans les misères de la faim.

Sur une conduite si belle et si louable se trouve néanmoins une tache. Josèphe, frappé du danger qu'il courait si la ville venait à être prise, lorsqu'il vit qu'elle ne pouvait pas tenir encore longtemps, délibéra de s'enfuir et il l'aurait fait, si la multitude ayant eu vent de son dessein, ne l'en eût détourné par les instances les plus pressantes. *Vous êtes, lui disaient-ils, notre espérance, tant que la ville se défend ; et notre consolation, s'il faut qu'elle soit prise, il ne vous convient ni de fuir devant vos ennemis, ni d'abandonner vos amis. C'est vous qui nous avez rendu le courage en venant ici, vous nous l'ôteriez en vous retirant.* De telles prières étaient bien capables de bannir de son esprit une résolution qui n'y aurait jamais dû naître. Il résista pourtant, et voulut même donner le change aux habitants de Jotapata, et leur faire croire qu'il leur rendrait plus de services lorsqu'il serait hors des murailles. Ils ne se laissèrent point amorcer par ces belles paroles : et Josèphe, moitié de gré, moitié de force, resta avec eux.

Le quarante-septième jour du siège, un transfuge vint avertir les Romains que les assiégés étaient réduits à un petit nombre et épuisés de fatigues ; et que sur la fin de la nuit, domptés par la lassitude, les gardes avaient coutume de s'endormir, en sorte que dans ces moments il serait aisé de surprendre la ville. Vespasien profita de l'avis, et par ses ordres Titus son fils, à la tête d'un bon corps de troupes, s'approcha sans bruit de la muraille vers la quatrième veille de la nuit. Il y monta le premier, et il fut bientôt suivi d'un grand nombre d'officiers et de soldats, qui, trouvant les gardes endormies, entrèrent sans résistance dans la ville et s'en rendirent les maîtres en un instant. Ils en ouvrirent les portes à l'armée, qui n'eut la peine que de tuer et de piller. Les Romains n'auraient pas perdu un seul homme dans la prise de Jotapata, si un centurion nommé Antoine ne se fût fié inconsidérément aux discours d'un Juif, qui lui demandait quartier, et qui abusa de sa sécurité pour lui enfoncer un coup d'épée dans le corps. Les vainqueurs firent main basse sur tous ceux qui étaient en âge de porter les

armes, et n'épargnèrent que les femmes et les enfants. Le nombre des prisonniers se monta à douze cents ; celui des morts, tant durant le siège que dans le sac de la ville, est porté par Josèphe jusqu'à quarante mille. Après qu'elle eut été pillée, Vespasien y fit mettre le feu. La prise de Jotapata est datée par l'historien du 1er du mois Panémus, qui répond en partie à notre mois de juillet.

Je suis encore étonné, pour l'honneur de Josèphe, de ne le voir paraître nulle part au moment terrible de la prise d'une ville dont il était gouverneur, et de ne le retrouver qu'après la décision de l'affaire, caché dans une caverne, où il était allé mettre sa vie en sûreté. Il avait eu grande attention à se dérober aux ennemis dans le premier tumulte, et ayant rencontré un puits profond, qui communiquait par le côté avec une ample et large grotte, il s'y était enfoncé, et il s'y tint tranquille avec quarante hommes qu'il y trouva, et de bonnes provisions de tout ce qui est nécessaire à la vie. Comme il savait qu'on le cherchait, et que les Romains désiraient extrêmement de l'avoir sous leur puissance, il sortit pendant deux nuits consécutives, pour essayer de s'échapper par quelque endroit, et de gagner une des villes de la Galilée. Mais on faisait si bonne garde, qu'il ne put exécuter son dessein, et fut obligé de rentrer dans sa caverne. Le troisième jour, une femme qui s'était retirée dans le moine asile s'étant fait prendre, le décela : et sur-le-champ Vespasien envoya deux tribuns pour lui offrir la vie sauve, s'il voulait se rendre.

Josèphe n'osait prendre confiance aux paroles qu'on lui donnait : et il fallut que Vespasien le fit solliciter vivement par un troisième tribun, de sa connaissance et de ses amis, nommé Nicanor, qui lui représenta que si le général romain voulait sa vie, il en était le maître : mais qu'il estimait sa vertu, et qu'il n'avait d'autre intention que de sauver un brave homme, qui ne méritait pas de périr. Comme Josèphe hésitait encore, les soldats qui accompagnaient Nicanor s'impatientèrent, et ils menaçaient de boucher la caverne, et d'allumer un grand feu à l'entrée. En ce moment Josèphe raconte qu'il se ressouvint des songes par lesquels Dieu lui avait révélé les calamités futures des Juifs et la succession des empereurs romains : et afin d'accréditer ce qu'il débitait, il se donna hardiment pour habile, non seulement dans l'intelligence des anciens oracles de sa nation, mais dans l'interprétation des songes et dans l'explication des énigmes mystérieuses sous lesquelles il plaît quelquefois à Dieu d'envelopper le vrai qu'il annonce. Entrant donc, selon qu'il l'assure, dans un enthousiasme surnaturel, il fit à Dieu secrètement cette prière : *Grand Dieu, puisque vous avez résolu de punir votre peuple, puisque la fortune a passé toute entière du côté des Romains, il ne me reste plus d'autre ministère que celui de publier vos décrets sur l'avenir, que vous m'avez révélé. Je me soumetts aux Romains, je consens de vivre : et je vous prends à témoin que ce n'est pas comme traître que je me sépare de ma nation, mais pour obéir à vos ordres. Après cette prière, où Josèphe pouvait bien se dispenser de faire entrer la fortune, il promit à Nicanor de le suivre.*

Mais peu s'en fallut que la fureur de ceux qui étaient avec lui dans la caverne ne le mît hors d'état d'exécuter sa promesse. C'étaient des désespérés, à qui il paraissait plus doux de mourir que de tenir la vie du bienfait des Romains. Lorsqu'ils virent que Josèphe était disposé à se rendre, ils l'envoyèrent tous ensemble. *Certes, s'écrièrent-ils, voilà un grand opprobre pour les lois de nos pères, pour ces lois saintes, établies par l'autorité de Dieu même, qui a donné aux Juifs des âmes élevées au-dessus de la crainte de la mort. Vous aimez la vie, Josèphe, et vous pouvez vous résoudre à l'acheter aux dépens de votre liberté ! Jusqu'à quel point vous oubliez-vous ! Ne vous souvenez-vous plus combien de*

Juifs vous avez engagés par vos exhortations à préférer la mort à la servitude ? Ah ! c'est bien à tort que l'on vous attribuait le double éloge du courage et de la prudence. Est-il digne d'un homme prudent de se fier à ses ennemis ? Est-il digne d'un homme de cœur de recevoir d'eux la vie, quand même on serait assuré de l'obtenir ? Si la fortune des Romains a ébloui votre vue, c'est à nous de maintenir la gloire de notre patrie. Nous vous prêterons nos bras et nos épées. Consentez ou refusez : la chose est égale. Vous n'avez le choix que de mourir en général des Juifs ou en traître. En même temps qu'ils lui tenaient ce langage, ils tiraient leurs épées, et ils se montraient prêts à le percer s'il se rendait aux Romains.

Malgré une si pressante nécessité, Josèphe persista dans sa résolution ; et si nous l'en croyons, son motif n'était pas de se conserver la vie, mais il pensait qu'il se rendrait coupable d'infidélité envers Dieu, s'il mourait avant que de remplir le ministère prophétique dont il était chargé. Il fit donc un long discours à ces furieux : et par des raisonnements philosophiques, ainsi qu'il les qualifie lui-même, il entreprit de toucher des cœurs de bronze. Il leur prouva que le meurtre de soi-même emportait ingratitude et impiété envers Dieu. *Si un homme, dit-il, détourne ou fuit disparaître le dépôt qu'un autre homme lui a confié, il est injuste : et celui qui chasse de son corps le dépôt que Dieu y a placé, peut-il passer pour innocent ?* Il leur montra la félicité du ciel comme la récompense destinée à ceux qui attendent l'ordre de Dieu pour lui remettre leur aine ; et au contraire l'enfer, comme la punition des, forcenés dont les mains se sont portées à de criminelles violences contre eux-mêmes. Au reste la félicité qu'il promet aux bons est mêlée d'idées pythagoriciennes, selon la doctrine des Pharisiens ; et il suppose que les aines des justes, après avoir habité pendant un temps le plus haut des cieux, sont renvoyées sur la terre pour animer des corps chastes et purs. Il finit tous ces longs raisonnements par déclarer qu'il est résolu à ne point devenir traître à lui-même, et que s'il faut périr, il aime mieux que ce soit par le crime d'autrui que par le sien.

Ce discours ne fit qu'irriter des hommes qu'une aveugle manie rendait sourds à la raison. Ils se disposèrent à tuer. Josèphe, et, l'épée à la main, ils l'attaquèrent de toutes parts. Cependant ses efforts, ses regards imposants, et un reste de respect qu'ils n'avaient pu dépouiller envers leur général, suspendit leurs coups.

Mais le danger n'était point passé : et Josèphe, n'espérant plus de vaincre leur rage opiniâtre, prit un parti hasardeux, mais unique dans la circonstance, se remettant pour le succès à la protection de Dieu. *Puisque nous sommes, dit-il, déterminés à mourir, au moins ce évitons une exécution odieuse, et n'imposons point à chacun la triste nécessité de se tuer lui-même. Tirons au sort. Le premier sur qui le sort tombera, sera tué par le suivant, et ainsi jusqu'à la fin. Nous mourrons tous, et personne n'aura trempé les mains dans son propre sang.* La proposition fut acceptée : et, soit par hasard, dit l'historien, soit par une Providence spéciale, les choses s'arrangèrent de façon que Josèphe resta seul avec un autre, à qui il persuada de prendre confiance aux promesses des Romains. Il se livra donc avec lui à Nicanor, qui, accompagné d'une troupe de soldats, avait eu la patience d'attendre la fin d'une si longue aventure ; et il fut amené par cet officier à Vespasien.

Il n'est pas besoin que j'avertisse le lecteur que tout ce récit a l'air un peu romanesque, et pourrait bien avoir été brodé et embelli par l'auteur. Il est dignement couronné par la prédiction que fit Josèphe à Vespasien de l'empire. J'en ai parlé ailleurs. J'ajouterai ici que Josèphe se vante encore d'une autre

prédiction pareillement vérifiée par l'événement. Il prétend qu'il avait annoncé aux habitants de Jotapata que le siège durerait quarante-sept jours, au bout desquels leur ville serait prise ; et que pour lui, il deviendrait prisonnier des Romains. Sans m'arrêter à réfuter une forfanterie qui se détruit d'elle-même, je passe à ce qui est constant. Josèphe, protégé par Titus, âme généreuse, qui estimait le mérite même dans un ennemi, reçut de Vespasien toutes sortes de bons traitements, mais fut retenu néanmoins dans les chaînes.

Pendant le siège de Jotapata, Vespasien prit une autre ville de Galilée, et détruisit un attroupement nombreux de Samaritains.

Japha, ville peu éloignée de Jotapata, enflée de la résistance que faisaient ses voisins aux armes romaines, montrait une audace au-dessus de ses forces. Trajan, commandant de la dixième légion, y fut envoyé avec deux mille hommes de pied et mille chevaux. Il s'empara d'abord sans beaucoup de difficulté de la première enceinte, car Japha en avait deux : et ceux qui s'étaient retirés dans la seconde en ayant fermé les portes, de peur que les ennemis n'entrassent avec leurs concitoyens, les malheureux qui se trouvèrent enfermés entre les deux enceintes y furent massacrés au nombre de douze mille. Trajan voulut réserver au fils de son général l'honneur de la prise de la place : et il manda l'état des choses à Vespasien, qui donna mille fantassins et cinq cents chevaux à Titus, pour mettre fin à l'entreprise. La seconde enceinte de Japha fut forcée par escalade : les vainqueurs passèrent au fil de l'épée tous ceux qui étaient en âge de porter les armes : les femmes et les enfants restèrent prisonniers.

Les Samaritains s'étaient rassemblés en armes sur le mont Garizim, et quoiqu'ils ne fissent aucune hostilité, leur attroupement était suspect. Vespasien fit marcher contre eux Cérialis, commandant de la cinquième légion, avec trois mille hommes de pied et six cents chevaux. Cet officier, arrivé au pied de la montagne, ne jugea pas à propos d'aller tout d'un coup attaquer des ennemis qui avaient sur lui l'avantage du lieu, mais il les environna et les enferma de tranchées. On était alors à la fin du mois Désius, qui termine le printemps : et les chaleurs déjà très-grandes incommodaient extrêmement les Samaritains logés au haut d'une montagne aride, mal approvisionnés, et souffrant surtout de la disette de l'eau. Plusieurs périrent de soif, d'autres vinrent se rendre aux Romains. Cérialis, informé par ces transfuges de l'abattement où étaient tombés les ennemis, pensa qu'il était temps alors de monter à eux. Il leur offrit la vie sauve, s'ils voulaient mettre bas les armes : et sur leur refus, il les attaqua, et en tua onze mille six cents.

Les deux exploits que je viens de raconter précèdent de peu de jours la prise de Jotapata. Lorsque Vespasien se fut enfin rendu maître de cette ville, il crut devoir accorder quelque repos à ses troupes après un siège si laborieux, et il les plaça en quartiers de rafraîchissement, partie à Césarée, partie à Scythopolis.

Il ne se tint pas néanmoins dans une inaction totale : et ayant appris qu'une troupe de brigands, qui avait relevé les ruines de la ville de Joppé, détruite par Cestius, courait la mer avec un assez grand nombre de bâtiments légers, et exerçait la piraterie sûr toutes les côtes, il envoya un détachement composé d'infanterie et de cavalerie pour déloger ce nid de pirates. A l'approche des Romains les brigands se sauvèrent dans leurs vaisseaux. Mais une tempête, qui s'éleva fort à propos, empêcha ces scélérats d'échapper à la vengeance qui leur était due. La rade de Joppé est fort mauvaise, exposée aux vents du nord, et bordée d'écueils. Ainsi les fugitifs, poussés par le vent contre la terre, dont les Romains étaient maîtres, furent ou brisés contre les rochers, ou coulés à fond ;

ou enfin si quelques-uns purent aborder à terre, ils tombèrent entre les mains des ennemis, qui ne leur firent point de quartier. Il en périt plus de quatre mille par ces différents genres de morts. Joppé fut rasée une seconde fois, et Vespasien laissa une garnison dans la citadelle, pour tenir en bride tout le pays voisin.

Après cette expédition, plus importante que difficile, Vespasien, invité par le roi Agrippa, vint à Césarée de Philippe, près de la source du Jourdain, et il y passa vingt jours en fêtes et en réjouissances. Outre l'intérêt général qu'avait Agrippa de lui faire sa cour, un motif particulier animait son zèle. Tibériade et Tarichée, deux villes des plus considérables de ses états, ne lui étaient pas bien soumises, et il souhaitait que Vespasien les réduisît au devoir. Comme il s'agissait de diminuer d'autant les forces des rebelles, et que l'intérêt des Romains était joint à celui d'Agrippa, le général se laissa aisément persuader. Il manda les troupes qu'il avait laissées à Césarée de Palestine, et les ayant réunies à celles qui étaient à Scythopolis, il marcha d'abord vers Tibériade.

Cette ville, comme la plupart des autres de la Galilée et de la Judée, était divisée en deux partis. Un nombre de factieux voulait la guerre : le peuple et les meilleures têtes sentaient qu'il n'y avait de sûreté que dans la soumission et dans la paix. L'approche de l'armée romaine rendit ceux-ci les plus forts : et quoique les factieux eussent commencé par insulter un détachement envoyé pour les reconnaître, les pacifiques, après s'être assurés, par l'entremise d'Agrippa, qu'ils seraient bien traités, ouvrirent leur portes à Vespasien, qui leur tint parole, les exempta du pillage, et laissa subsister leurs murailles.

Tarichée ne fut pas une conquête tout-à-fait aussi aisée. Les factieux de Tibériade et de tout le pays des environs s'étaient renfermés dans cette place, qui était bien fortifiée ; et ils avaient sur le lac de Génésareth, qui baignait la ville, un grand nombre de barques toutes prêtes, soit à leur servir d'asiles en cas qu'ils fussent vaincus sur terre, soit même à combattre.

L'audace de ces aventuriers était extrême, et une de leurs bandes vint attaquer les Romains qui s'établissaient un camp à la vue de la ville. Comme ils n'étaient point du tout attendus, ils troublèrent d'abord les travailleurs et comblèrent une partie des ouvrages, mais ils ne soutinrent pas la vue des légions, et poursuivis l'épée dans les reins, ils se sauvèrent dans les barques dont je viens de parler.

Un autre corps beaucoup plus nombreux vint se ranger en bataille dans la plaine, et Titus s'étant approché d'eux avec six cents chevaux d'élite, les trouva en si bonne posture, et si fiers de leur multitude, qu'il envoya demander du renfort. Vespasien commanda quatre cents chevaux et deux mille archers pour aller le joindre, sous la conduite de Trajan et d'un autre officier. Lorsque Titus eut reçu ce secours, il donna sur les ennemis, marchant à la tête des siens, et par l'avantage du bon ordre et de la discipline il rompit sans peine une troupe tumultueuse, qui n'avait qu'un courage impétueux et mal conduit. Il ne put néanmoins empêcher que les fuyards ne rentrassent dans la ville, quoiqu'il eût tâché de leur en couper les passages. Mais leur défaite les y avait décrédités : et le peuple, qui voulait la paix, osa élever sa voix contre les factieux.

La division se mit donc dans la ville, et elle éclata en menaces et en clameurs, qui se firent entendre jusque hors des murs. Titus conçut que c'était le moment favorable de livrer un assaut ; et, montant à cheval, il vint se présenter du côté du lac. A la vue des Romains la confusion devint horrible dans Tarichée. Les factieux ou s'enfuient, ou, s'ils ne peuvent en trouver le moyen, ils se mettent en

défense : les habitants demeurent tranquilles, comptant n'avoir rien à craindre des Romains, contre lesquels ils n'avaient jamais eu dessein de se révolter. Ils ne se trompèrent pas dans leur espérance. Du moment que Titus fut maître de la ville, il sépara les innocents des coupables ; et, ayant fait main basse sur ceux-ci, il fit jouir les autres d'une pleine sûreté pour leurs vies et pour leurs biens.

Vespasien, informé de la prise de Tarichée, vint dans la ville, charmé des succès et de la gloire qu'acquerrait son fils. Pour achever la victoire, il entreprit de nettoyer le lac des brigands qui le couvraient, et qui, s'étant sauvés en grand nombre dans les barques, faisaient bonne contenance, et paraissaient plutôt se disposer à attaque-, si l'occasion s'en présentait, qu'à fuir à l'autre bord. Ils attendirent en effet que Vespasien eût fait construire une flottille, et lorsqu'elle vint leur présenter la bataille, ils acceptèrent le défi, et se battirent en désespérés. Il n'en échappa pas un seul : tous périrent, ou par les traits des ennemis, ou suffoqués par les eaux ; et leur nombre, joint à ceux qui avaient été tués dans les combats sur terre, se monta à six mille cinq cents.

Tarichée avait été un centre où s'était ramassé tout ce qu'il y avait de turbulent et d'ennemi de la paix dans les pays voisins, et il y restait encore près de quarante initie anses de cette espèce, qui comptaient jouir du pardon accordé par Titus aux Tarichéates. Vespasien tint conseil de guerre pour délibérer sur le parti qu'il convenait de prendre par rapport à une multitude qu'il n'était pas possible de laisser dans la ville dont elle aurait troublé la tranquillité, ni de renvoyer, parce qu'on ne pouvait pas douter que des gens accoutumés à la sédition, au brigandage et à la guerre, ne renouvelassent leurs excès dès qu'ils se verraient en liberté. D'un autre côté, les lois de l'humanité et de la justice ne permettaient pas de traiter en ennemis ceux qui s'étaient soumis sur la parole donnée qu'on leur ferait bon quartier. Cette considération si importante, et même sacrée, n'arrêta point les officiers qui composaient le conseil. Pleins de haine et de mépris pour les Juifs, ils soutinrent qu'il ne pouvait y avoir rien d'injuste ni de cruel à leur égard, et que c'était le cas de faire céder sans difficulté l'honnête à l'utile. Vespasien se rendit à cet avis, et il ajouta même la supercherie à l'inhumanité. Comme on appréhendait que le peuple de Tarichée ne s'intéressât au sort des malheureux qu'on voulait perdre, on leur ordonna de sortir tous par la porte qui conduisait à Tibériade ; et là on les rassembla dans le stade¹, où Vespasien s'étant transporté commença par faire égorger les vieillards et ceux, de qui l'on ne pouvait tirer aucun service, au nombre de douze cents. Il choisit six mille des plus vigoureux, qu'il envoya à Néron en Achaïe, pour être employés aux travaux de l'isthme. Le reste, qui se montait à plus de trente mille têtes, fut vendu. Cette exécution perfide et sanglante convenait peu au caractère de Vespasien, qui savait que la guerre a ses lois, ainsi que la paix, et que les grandes aines se piquent d'y montrer autant de justice que de courage. Josèphe date ce fait du huit du mois Gorpiaëus, troisième mois de l'été.

La prise de Tarichée répandit la terreur dans toute la Galilée : les villes et les forteresses s'empressèrent de se soumettre aux Romains. Il fallut pourtant qu'ils emportassent de force Gamala², place située vis-à-vis de Tarichée, de l'autre côté du lac. Le mont Itabyrius, qui est le même que le Thabor, les arrêta aussi

¹ Lieu destiné à la course et aux combats des athlètes.

² Cette ville n'appartenait pas à la Galilée, puisqu'elle était située au-delà du Jourdain et du lac de Génésareth. Mais elle était liée d'intérêt avec les Galiléens rebelles, et Josèphe, gouverneur de la Galilée, compte Gamala parmi les villes de son département.

quelque temps, et ils n'en devinrent maîtres que par un combat livré contre une troupe de rebelles qui s'y étaient postés. Giscala se rendit, après que Jean qui s'en était rendu le tyran en fut sorti pour se retirer à Jérusalem, comme je vais le raconter.

Cette ville fut la dernière de la Galilée qui tint contre les Romains. Elle n'était originellement qu'une bourgade, dont les habitants, occupés de l'agriculture, ne pensaient nullement à la guerre. Jean y ayant introduit une troupe de brigands, fortifia la place, comme nous l'avons dit, avec la permission de Josèphe, et la maintint dans la rébellion jusqu'à la fin.

C'était une témérité poussée à l'excès ; car les forces ne répondaient nullement à une telle audace, et Titus en arrivant avec mille chevaux pouvait aisément emporter la ville d'emblée. Mais las du carnage, et plaignant le sort des innocents qui se trouveraient enveloppés avec les coupables, ce généreux vainqueur s'approcha des murs, et voulut tâcher de guérir, par ses représentations salutaires, un aveugle entêtement. *Sur quoi vous fondez-vous, disait-il à ceux qui bordaient les murailles, pour attendre seuls l'effort des armes romaines, après la prise de toutes les autres villes de la Galilée ? N'avez-vous pas d'assez fortes leçons dans les exemples contraires de vos compatriotes, dont les uns se sont attiré les plus affreux désastres par une résistance opiniâtre, les autres, qui se sont fiés à notre clémence, jouissent de leurs biens et de leur fortune sous notre protection ? Je vous fais les mêmes offres, sans vouloir tirer vengeance de votre fierté jusqu'ici intraitable. L'espérance de conserver sa liberté mérite grâce, mais non l'obstination à tenter l'impossible.*

Ces discours ne furent entendus que par des cœurs endurcis. Car Jean avait pris soin d'écartier des murailles et des portes tous les habitants, et ses satellites seuls occupaient les remparts. Il sentait néanmoins combien le parti de la résistance était insensé et impraticable, et il entreprit de tromper Titus par une supercherie. Il répondit qu'il acceptait ses offres avec reconnaissance, et qu'il amènerait à la soumission les plus mutins par persuasion ou par contrainte. Mais il demanda un jour de délai, parce que le sabbat, qu'ils célébraient actuellement, ne permettait pas plus aux Juifs de conclure un traité que de manier les armes. Le dessein de Jean était de profiter de cet intervalle pour s'enfuir. Mais ce qui le fit réussir, dit Josèphe, c'est que Dieu voulait sauver Jean pour la punition et pour le malheur de Jérusalem. Telle est, ajoute l'historien, la véritable cause de la facilité avec laquelle Titus non seulement donna créance aux discours de ce fourbe, mais s'éloigna à quelque distance de Giscala, pour s'approcher de Cydœssa, bourgade de la dépendance des Tyriens, dont les habitants étaient de perpétuels ennemis de ceux de la Galilée. Jean eut donc toute liberté de s'enfuir pendant la nuit. Il emmena avec lui non seulement des hommes armés, mais des familles entières, des femmes, des enfants. Une telle compagnie ne pouvait pas faire grande diligence. Aussi, après quelques stades, Jean prit les devants, malgré les cris et les pleurs des faibles qu'il abandonnait.

Le jour venu, Titus se présenta devant les murs pour l'exécution du traité. Le peuple lui ouvrit les portes avec mille acclamations de joie, et en lui rendant grâces de l'avoir délivré de son tyran dont on lui apprit la fuite. Titus fut piqué de s'être laissé surprendre, et il envoya à la poursuite des fuyards une partie de la cavalerie qui l'accompagnait. Jean avait trop d'avance pour pouvoir être atteint, et il arriva à Jérusalem. La troupe impuissante qui n'avait pu le suivre devint la proie des Romains. Ils en tuèrent six mille, et ramenèrent près de trois mille femmes et enfants.

Titus ordonna à ses soldats de faire une brèche à la muraille, voulant entrer comme dans une ville prise. Du reste il montra une clémence parfaite, et, quoiqu'il fût resté dans la ville un assez grand nombre de partisans de la rébellion, il aima mieux pardonner à tous les habitants indistinctement que de présenter matière à des délations où la haine et la prévention pourraient avoir souvent plus de part que la raison et la justice. Mais il eut soin de laisser dans Giscala une garnison qui pût tenir en respect ceux qui seraient tentés de remuer. Ainsi fut achevée en une campagne la conquête de la Galilée ; et Titus n'y laissant plus aucun ennemi, retourna auprès de Vespasien, qui s'était mis en quartier d'hiver avec deux légions à Césarée : la dixième hivernait à Scythopolis.

La facilité avec laquelle la Galilée avait été soumise était un nouvel avertissement pour les habitants de Jérusalem, et devait leur ouvrir les yeux sur le sort qui attendait leur ville malheureuse : mais la fureur et l'aveuglement y croissaient à mesure que le péril devenait plus présent. L'arrivée de Jean de Giscala et de sa troupe haletante donna lieu à plusieurs de faire bien des réflexions, qui les amenaient à concevoir de justes alarmes. Cet homme audacieux se moqua de leur sage timidité : et tirant vanité de ce qui faisait sa honte : *Je n'ai point fui les Romains, disait-il, mais je suis venu chercher un poste d'où je pusse leur faire bonne guerre. C'est folie de consumer nos forces pour la défense de Giscala et de semblables bourgades, pendant que nous devons les réserver pour la métropole de la nation.* Il parlait des Romains avec un extrême mépris : il exaltait les ressources qui restaient aux Juifs. *Voyez, disait-il, quelles peines et quelles fatigues les Romains ont souffertes devant les chétifs hameaux de la Galilée. Quarante-sept jours de siège les ont à grande peine rendus maîtres de Jotapata. Que sera-ce, s'ils viennent se présenter devant Jérusalem ? Non, quand même ils auraient des ailes, ils ne pourraient s'élever à la hauteur de nos murailles.* Ces discours fanfarons enflaient les courages de la jeunesse, et leur inspiraient une folle ardeur pour la guerre. Les vieillards et les hommes judicieux en sentaient tout le vide et tout le faux : mais ils étaient réduits à des plaintes inutiles.

Car Jérusalem, outre les factieux qu'elle portait dans son sein, était inondée de la multitude de ceux qui y accouraient de toutes les parties de la Palestine. A mesure que les Romains gagnaient du terrain et faisaient une conquête, les amateurs du trouble qui pouvaient échapper n'avaient point d'autre retraite que la capitale, dont les portes avaient été toujours ouvertes à tous les Juifs, et où l'on recevait alors avec empressement des compatriotes qui se disaient pleins de zèle pour la défense de la ville sainte. Le moindre des inconvénients qu'apporta avec soi cette foule étrangère dont Jérusalem fut surchargée, étaient les bouches inutiles, qui consumèrent les provisions nécessaires aux combattants.

Ce mal ne se fit sentir qu'à la longue. Mais les rapines, les brigandages, les meurtres, changèrent la face de la ville en celle d'un bois rempli de voleurs. Les scélérats qui l'inondaient étendaient leurs cruautés jusque sur les premières têtes de Jérusalem. Ils arrêtaient publiquement plusieurs illustres personnages, dont trois étaient de la race royale, et ils les envoyèrent égorger dans la prison. Le prétexte dont ils colorèrent une si odieuse violence fut une accusation de trahison et d'intelligence avec les Romains. Ils étaient les oppresseurs et les tyrans de Jérusalem, et ils s'en faisaient passer pour les vengeurs.

De tels excès répandaient la terreur parmi le peuple : mais ils excitaient en même temps une juste indignation, qui n'avait besoin que d'un chef pour oser éclater. Le peuple en trouva un en la personne d'Ananus, ancien pontife, qui avait été

établi ancien gouverneur de Jérusalem au commencement de la guerre, et dont Josèphe relève ici par les plus grands, éloges la sagesse et le courage. Les zéloteurs — car c'était le nom que se donnaient ces hommes abominables, qui voulaient travestir en zèle de religion leur audace à commettre les crimes les plus horribles —, les zéloteurs sentirent le danger. Ils comprirent qu'une multitude immense, réunie sous un chef habile et accrédité, deviendrait redoutable pour eux. Ils prirent donc pour place de sûreté le temple, dont ils firent la citadelle de leur tyrannie. C'est ainsi qu'après avoir violé tous les droits humains ils se déclarèrent ouvertement les ennemis de Dieu même, dont ils profanaient et foulaient aux pieds le sanctuaire.

A ce sacrilège ils ajoutèrent une nouvelle impiété, en élevant par sort au souverain pontificat un certain Phannias, qui véritablement était de la race d'Aaron, mais homme grossier, nourri dans l'obscurité d'un village, et sachant à peine ce que c'était que la dignité de grand-prêtre ; personnage de théâtre, dont ils faisaient leur jouet, et qui, incapable de prendre aucune autorité, était forcé de leur prêter son nom pour couvrir leurs attentats.

Ce mépris de la religion tournée en risée acheva de porter l'indignation du peuple à son comble. Les prêtres et les grands venaient à l'appui, et se mêlant dans les pelotons, ils exhortaient la multitude à prendre les armes contre les oppresseurs de la liberté, contre les profanateurs des choses saintes. On écoutait avidement ces discours : mais la difficulté de l'entreprise contrebalançait le désir d'une si juste vengeance. On craignait de ne pas réussir à déloger d'une forteresse telle que, le temple une troupe nombreuse de brigands endurcis au crime, déterminés à tout oser, et en qui le désespoir du pardon augmentait l'audace.

Enfin dans une assemblée générale Ananus se lève, et tournant ses regards vers le temple, les yeux baignés de larmes : Ah ! qu'il m'eût été doux de mourir, s'écria-t-il, avant que de voir la maison de Dieu souillée de tant d'horreurs, et le lieu saint profané par les pieds impurs des plus scélérats de tous les mortels ! Encore, si j'espérais trouver dans ce peuple qui m'écoute une ressource contre de si grands maux ! Mais je le vois insensible à ses propres calamités, et uniquement dominé par la crainte. On vous pille, et vous le souffrez ; on vous frappe, et vous gardez le silence : aucun de vous n'est même assez hardi pour gémir librement sur le sang innocent qu'il voit répandre. Non, ce n'est point aux tyrans que je m'en prends : c'est à vous, qui les avez fortifiés par votre indolence. Ils étaient d'abord en petit nombre, et votre tranquille sécurité leur a donné moyen de s'accroître. Ils ont commencé par piller vos maisons, aucun de vous ne s'en est ému ; et devenus plus audacieux, ils ont attaqué vos personnes. Vous avez vu traînés indignement par les rues, jetés dans des prisons, chargés de chaînes, je ne dis pas des hommes illustres par leur naissance et par leur mérite, mais des citoyens, contre lesquels il n'y avait ni accusation en forme, ni jugement prononcé : et ces infortunés n'ont trouvé personne qui réclamât en leur faveur ! Que devait-il s'ensuivre ? La mort et le supplice. C'est aussi ce qui est arrivé : et de même que l'on choisit dans un troupeau les victimes les plus grasses, nos tyrans ont immolé par préférence les premières têtes de la nation. Leur audace nourrie par le succès insulte aujourd'hui Dieu même. Vous les voyez profaner indignement son temple, et de ce lieu, le plus fort et le plus élevé de la ville, comme le plus saint de l'univers, vous imposer le joug de la servitude. Quels nouveaux excès attendez-vous, pour sortir de votre inaction ? Ils ont comblé la mesure du crime : leurs attentats ne peuvent plus croître : et si ceux qu'ils ont commis ne suffisent pas pour vous tirer de votre assoupissement, rien ne sera capable de vous réveiller.

Quel motif vous anime à soutenir la guerre contre les Romains ? N'est-ce pas l'amour de la liberté ? ce sentiment précieux, qui convient si bien à des âmes généreuses. Eh quoi ! vous refusez d'obéir aux maîtres du monde entier, et vous consentez à devenir les esclaves de vos compatriotes, et à souffrir de leur part des traitements que vous n'auriez pas à craindre de la part de l'étranger !

Comparez la conduite des uns et des autres. Votre temple est orné des offrandes des Romains : et ceux-ci le dépouillent des monuments de vos anciennes victoires. Les Romains respectent vos lois, et n'osent franchir la barrière du lieu saint : et ceux-ci font du temple leur place d'armes, et y portent leurs mains toutes fumantes du sang de leurs frères. Et vous vous précautionnez contre les ennemis du dehors, pendant que vos véritables ennemis vivent au milieu de vous, et assiègent votre sanctuaire !

Prenez donc les armes avec courage, et ne craignez ni leur nombre beaucoup moindre que le vôtre, ni leur audace qu'affaiblit une conscience souillée de crimes ; ni l'avantage du lieu dont la protection n'est pas assurément pour les impies, mais plutôt pour ceux qui en vengent la sainteté. Montrez-vous, et ils sont détruits. Et quand même vous vous exposeriez à quelque danger, quel sort plus digne d'envie que de mourir devant les sacrés portiques, en combattant pour vos femmes et pour vos enfants, pour Dieu et pour son temple ? Je m'offre à vous servir de la tête et de la main. Je vous conduirai par mes conseils, et dans l'occasion je paierai de ma personne.

Le peuple, échauffé par un discours si véhément, se déclara disposé à détruire la tyrannie. Ananus enrôla ceux qui se présentèrent en foule, les arma, les distribua en compagnies ; et il se préparait à attaquer les zéloteurs : ceux-ci le prévirent, et firent une sortie sur le peuple. Le combat fut rude ; le nombre d'un côté, l'audace et l'exercice de l'autre. Enfin les brigands, accablés par la multitude de leurs ennemis, qui croissait à chaque instant, et se voyant près de succomber, furent forcés d'abandonner la première enceinte du temple, et ils se retirèrent dans la seconde, dont ils fermèrent les portes avec empressement. Ananus ne poussa pas plus loin sa victoire. L'assaut eût été dangereux : et d'ailleurs la sainteté du lieu le retint. Il n'osa entreprendre d'introduire dans l'intérieur du temple des soldats teints de sang. Il se contenta de bloquer les zéloteurs, laissant une garde de six mille hommes dans les portiques de la première enceinte.

Son respect pour le temple l'engagea encore à tenter les voies de conciliation avec les zéloteurs. Il voulait, s'il était possible, s'épargner la dure nécessité de souiller le lieu saint par le sang de ses compatriotes. Il envoya donc leur faire des propositions de paix : mais il choisit bien mal son ambassadeur.

Jean de Giscala, lié par de secrètes intelligences avec les zéloteurs, était demeuré en apparence attaché au parti du peuple ; et suivant la pratique des traîtres il montrait plus d'ardeur, plus d'empressement, que ceux mêmes dont l'attachement était sincère. Il ne quittait Ananus ni jour ni nuit ; il s'introduisait hardiment dans tous les conseils, assaisonnant ces procédés de flatteries démesurées envers tous ceux qui étaient en autorité. Il parvenait ainsi à être instruit de tout ce qui se délibérait, et il ne manquait pas d'en donner avis aux assiégés. Ananus s'aperçut que les ennemis éventaient toutes ses entreprises. Persuadé qu'il y avait de la trahison, ses soupçons tombèrent sur celui qui en était véritablement coupable, et que son zèle hypocrite démasquait. Mais il n'était pas aisé de détruire Jean de Giscala, qui avait un puissant parti dans la ville. Ananus le prit à son serment. Ce scélérat, à qui les parjures ne coûtaient

rien, jura une fidélité inviolable aux intérêts du peuple. Ananus fut assez simple pour y ajouter foi : et, par une faute inexcusable dans un homme à la tête de grandes affaires, il prit confiance en celui que tant de circonstances rendaient légitimement suspect, et il le choisit pour aller porter aux zéloteurs des ouvertures de paix et d'accommodement.

Jean introduit dans le temple, au lieu de propositions de paix, tint les discours les plus propres à souffler le feu de la guerre. Il dit qu'Ananus ayant gagné le peuple, avait envoyé inviter Vespasien à venir se rendre maître de la ville ; qu'il avait ordonné à ses troupes de se purifier, afin qu'elles fussent en état d'entrer le lendemain dans le temple, de gré ou de force ; que s'il proposait un traité aux zéloteurs, ce n'était que pour les endormir dans une fausse sécurité et pour les surprendre. Il insista à leur prouver qu'ils en avaient trop fait pour espérer qu'on se réconciliât jamais sincèrement avec eux : et il conclut qu'ils devaient se procurer quelque secours du dehors, sans quoi leur perte était certaine.

Les zéloteurs suivirent l'avis de Jean, et ils résolurent d'appeler à leur secours les Iduméens, nation voisine, turbulente, à qui toute occasion de prendre les armes était bonne, qui allait à la guerre comme à une fête, et qui depuis qu'elle avait embrassé la religion judaïque, ne le cédait point aux Juifs naturels en attachement pour le temple et pour la ville sainte. Des dispositions si favorables déterminèrent les zéloteurs à députer aux Iduméens deux d'entre eux, chargés d'une lettre qui portait : Qu'Ananus avait séduit le peuple, et qu'il voulait livrer Jérusalem aux Romains ; que pour eux, résolus de défendre la liberté jusqu'à la mort, ils s'étaient séparés d'un traître, qui les tenait assiégés dans le temple ; que si les Iduméens ne faisaient diligence pour venir à leur secours, les défenseurs de la patrie allaient tomber sous le pouvoir d'Ananus et de leurs ennemis, et la ville sous celui des Romains. Les députés qui étaient des gens habiles et ardents, avaient ordre d'exposer plus en détail l'état des choses, et de mettre dans leurs sollicitations tout le feu et toute la vivacité dont ils étaient capables.

Ils réussirent sans peine dans leur négociation. Les chefs des Iduméens, sur la lecture de la lettre et le rapport des députés, entrèrent en fureur : ils publièrent une proclamation pour inviter toute la nation à prendre les armes, et avant le terme qu'ils avaient prescrit ils virent s'assembler autour d'eux une armée de vingt mille hommes, avec laquelle ils marchèrent vers Jérusalem.

Ananus, qui ne fait pas en tout ceci preuve de vigilance, ne fut informé d'un si grand mouvement dans la nation iduméenne, que par l'arrivée du secours. Il ordonna que l'on fermât promptement les portes de la ville, que l'on gardât les murailles. Il ne fit pourtant aucune hostilité contre les Iduméens, et désirant les ramener par voie de persuasion, il engagea Jésus, l'un des grands pontifes, à monter à une tour qui regardait leur armée pour les haranguer. Les Iduméens se disposèrent à écouter l'orateur du peuple de Jérusalem, et il leur parla en ces termes :

Si vous ressembliez à ceux que vous venez secourir, ma surprise serait moindre. Mais n'est-ce pas l'événement du monde le plus singulier, qu'une nation entière, qu'une belle et florissante armée prenne en main la défense d'une poignée de scélérats, dignes de mille morts ? Le zèle pour la, sainteté du temple vous conduit : et ceux dont vous embrassez la querelle le souillent par la cruauté et par les débauches : ils s'enivrent dans le lieu saint, et ils y partagent les dépouilles sanglantes de leurs frères massacrés.

J'apprends qu'ils nous accusent d'intelligence avec les Romains et de trahison. Il ne fallait pas un motif moins pressant pour vous engager à prendre les armes contre un peuple uni avec vous dans la société d'un même culte. Mais où sont les preuves du crime qu'ils nous imputent ? C'est leur intérêt seul qui nous rend coupables. Tant qu'ils n'ont eu rien à craindre, aucun de nous n'a été traître. Nous le sommes devenus, depuis qu'ils ne peuvent plus éviter la juste punition de leurs forfaits. Ah ! si le soupçon de trahison doit tomber sur quelqu'un, il convient bien mieux sans doute à nos accusateurs, aux crimes desquels il ne manque que celui-là seul, pour être portés à leur comble.

Quel est donc le plus digne usage que vous puissiez faire de vos armes ? C'est de les employer en faveur de la métropole de votre religion, et de punir des scélérats de la surprise qu'ils ont osé vous faire, en vous implorant pour défenseurs, pendant qu'ils devaient vous craindre pour vengeurs. Si cependant vous respectez les engagements que vous avez pris avec eux, un second parti s'offre à vous. C'est de quitter les armes, et de venir dans la ville comme amis et alliés vous porter pour arbitres et pour juges entre les zéloteurs et nous. Et voyez combien la condition que nous voulons leur faire est avantageuse, puisqu'ils auront pleine liberté de nous répondre devant vous sur les crimes que nous avons à leur reprocher, eux qui ont inhumainement égorgé les chefs de la nation, sans aucune forme de justice, sans leur permettre de défendre leur innocence. Si vous ne voulez ni vous unir à nous, ni vous rendre les juges de la querelle, il vous reste de demeurer neutres, sans aggraver nos malheurs, sans vous lier avec les oppresseurs de Jérusalem et les profanateurs du temple. Si aucun de ces trois partis ne vous convient, ne soyez pas étonnés que l'on vous ferme les portes d'une ville dont vous vous déclarez les ennemis.

Un discours si plein de raison ne fit aucune impression sur les Iduméens prévenus. Ils regardaient comme un affront le refus de les recevoir dans la ville, et encore plus la proposition qu'on leur faisait de mettre bas les armes s'ils voulaient y entrer. Un de leurs chefs répondit à Jésus avec une fierté et une hauteur qui lui ôtèrent toute espérance de pacification : et ce pontife se retira pénétré de douleur de voir la ville assiégée en même temps de deux côtés, et menacée dedans et dehors par les zéloteurs d'une part et les Iduméens de l'autre.

Cependant l'armée du secours n'était pas contente de l'inaction de ceux qui l'avaient appelée. Les Iduméens avaient compté trouver un parti puissant, qui les seconderait et leur ouvrirait l'entrée de Jérusalem : et voyant que les zéloteurs n'osaient sortir de l'enceinte du temple, plusieurs se repentirent d'être venus, et la honte seule les empêcha de reprendre la route de leur pays. Un orage qui survint durant la nuit, augmenta encore leur dégoût. La pluie, la grêle, les éclairs, les tonnerres, les mugissements de la terre ébranlée sous leurs pieds, toute la nature semblait déchaînée contre eux : et en même temps qu'exposés aux rigueurs de la tempête, ils souffraient beaucoup, n'ayant d'autre abri que leurs casaques dont ils s'enveloppaient, et leurs boucliers qu'ils mettaient sur leurs têtes, la crainte de la colère divine les troublait dans l'âme, et ils se persuadaient que Dieu condamnait leur entreprise.

Cependant ce fut précisément cette circonstance qui leur en facilita le succès. Les Juifs de la ville crurent pareillement que Dieu se déclarait pour leur querelle, et en conséquence de cette idée flatteuse ils firent la garde avec moins de vigilance. Leur négligence présenta à quelques-uns des zéloteurs l'occasion de sortir furtivement du temple pendant la nuit, au plus fort de l'orage, et de gagner

la porte de la ville qui donnait vis-à-vis de l'armée des Iduméens. Ils la leur ouvrirent, et les introduisirent dans Jérusalem.

Le premier soin des Iduméens fut de courir au temple, et de se réunir aux zélateurs pour attaquer ceux qui en faisaient le blocus. Ils eurent bon marché d'une garde, dont une partie était endormie, et l'autre s'effraya à la vue d'une multitude de nouveaux ennemis joints subitement aux anciens. Les troupes de la ville, qui au cri des combattants étaient accourues, ne firent pas plus de résistance. Les Iduméens n'eurent guères que la peine de tirer ; et comme ils étaient naturellement cruels, et d'ailleurs irrités de ce qu'on leur avait refusé l'entrée de la ville et imposé la nécessité de subir hors des murs toute la violence d'un orage affreux, ils ne firent quartier à personne, et passèrent au fil de l'épée tout ce qui s'offrit à leurs coups. Le carnage fut d'autant plus horrible, que dans un lieu fermé la fuite devenait impraticable. Toute la première enceinte du temple fut inondée de sang, et lorsque le jour fut venu, on compta plus de huit mille morts.

Maîtres du temple, les Iduméens se répandirent dans la ville, où ils pillèrent et tuèrent à discrétion. Leur fureur prit pour premières victimes les deux pontifes Ananus et Jésus ; et non contents de leur pontife Ananus, tué par avoir ôté la vie, les outragèrent par mille insultes après leur mort, et jetèrent leurs corps sans sépulture.

Josèphe déplore amèrement la mort d'Ananus, dont il prétend que les grandes qualités et la bonne conduite auraient infailliblement, s'il eût vécu, sauvé Jérusalem. Ananus, dit-il, aimait la paix : il savait qu'il n'était pas possible de vaincre les Romains : et par son éloquence persuasive il aurait déterminé les Juifs à se soumettre, pendant que la belle résistance qu'il était capable de faire aurait amené les Romains à s'adoucir sur les conditions du traité. Mais Dieu ¹, ajoute l'historien, avait prononcé sa sentence de condamnation contre une ville souillée de crimes : il voulait que le lieu saint fût purifié par le feu : et pour accomplir ses desseins de justice sur la ville et sur le temple, il écartait fie ôtait du monde ceux qui étaient attachés à l'un et à l'autre par un zèle pur et sincère.

Ainsi parle Josèphe, qui pourtant ignorait la vraie cause de la colère de Dieu sur les Juifs. Ananus était bien peu propre à désarmer la vengeance divine. Fils du grand-prêtre Anne¹, qui avait pris part à la condamnation de Jésus-Christ, il s'était montré digne imitateur d'un tel père par le meurtre de l'apôtre saint Jacques le Mineur, que l'éminence de sa sainteté rendait vénérable à tout le peuple de Jérusalem. C'était un Sadducéen, qui n'avait par conséquent ni espérance ni crainte d'une vie à venir ; et Josèphe, qui le comble ici d'éloges, ailleurs l'accuse d'audace et de cruauté dans ses vengeances.

Les zélateurs et les Iduméens firent un grand carnage du peuple. Mais ils traitèrent avec une singulière inhumanité la jeune noblesse, parmi laquelle ils auraient souhaité se faire des partisans. Ils en remplirent les prisons, et ensuite ils invitaient chacun en particulier à s'unir à eux. Josèphe assure que tous préférèrent sans difficulté la mort à la société avec les ennemis de la patrie. La

¹ Anne est aussi appelé Ananus dans Josèphe. Mais il n'est pas vraisemblable qu'il ait vécu jusqu'au temps dont il s'agit ici, et encore moins qu'un vieillard pins qu'octogénaire eût en assez de vigueur pour remplir les fonctions de gouverneur de la ville. Ces raisons ont déterminé M. de Tillemont à penser que le pontife Ananas tué par les Iduméens est le fils du grand-prêtre Anne nommé dans l'évangile, et le même dont Josèphe fait mention au l. XX de ses *Antiquités*, c. 8.

rage des zéloteurs s'exerça à leur faire souffrir les plus cruels supplices : et ce n'était que lorsque leurs corps ne pouvaient plus soutenir les fouets et les tortures, qu'on leur accordait la mort, comme par grâce. L'historien fait monter à douze mille le nombre de ceux que les zéloteurs firent ainsi périr successivement dans l'espace de peu de jours.

Il convenait bien peu à de pareils scélérats de vouloir observer les formes de la justice. Ils eurent néanmoins cette fantaisie à l'égard de Zacharie, fils de Baruch, homme riche, amateur de la liberté, ennemi des méchants, et dont la fortune et la vertu irritaient en même temps la cupidité et la haine des zéloteurs. Ils érigèrent un tribunal de soixante-et-dix juges choisis entre les notables du peuple, et ils y firent comparaître Zacharie, l'accusant d'avoir tramé une intrigue pour livrer la ville aux Romains. Ils n'apportaient ni preuves ni indices ; mais ils se disaient bien assurés du fait, et ils prétendaient en être crus sur leur parole. Zacharie, voyant qu'il n'avait aucune justice à attendre et que sa mort était résolue, parla avec une liberté digne d'un grand cœur. Il traita d'un air de mépris les accusations vagues dont on le chargeait, et il en fit sentir en peu de mots la ridicule faiblesse. Après quoi il tourna son discours contre ses accusateurs, et il leur mit sous les yeux toute la suite de leurs attentats, déplorant les malheurs publics et la confusion horrible où toutes choses étaient tombées. Il est aisé de juger quelle fut à ce discours la rage des zéloteurs. Cependant ils achevèrent la comédie, et laissèrent prononcer les juges. Il n'y en eut aucun qui ne donnât un suffrage d'absolution, et tous aimèrent mieux périr avec l'innocent que de se rendre coupables de sa mort. Les zéloteurs poussèrent un cri d'indignation, et deux des gus audacieux massacrèrent sur-le-champ Zacharie au milieu du temple, en lui disant avec insulte : **Nous te donnons aussi notre suffrage ; te voilà plus sûrement absous.** Après l'avoir tué, ils jetèrent le corps dans le précipice qui bordait la montagne sur laquelle le temple était bâti. Pour ce qui est des juges, ils se contentèrent de les chasser à coups de plat d'épée, étant bien aises que les témoins de leur domination tyrannique allassent partout dans la ville en semer la terreur.

M. de Tillemont pense avec plusieurs interprètes de l'écriture, que l'événement que je viens de raconter est celui que Jésus-Christ avait en vue, lorsqu'il parlait de Zacharie, fils de Barachie, tué par les Juifs entre le temple et l'autel¹. En ce cas les paroles de Jésus-Christ sont une prophétie, qui se trouve vérifiée par un accomplissement parfait. Si l'on admet ce sentiment, on ne pourra pas douter que Zacharie ne fût chrétien ; et le même M. de Tillemont remarque qu'il n'est pas nécessaire de supposer qu'il ne soit pas resté un seul chrétien dans Jérusalem.

Les Iduméens, qu'une aveugle fureur avait portés à de grandes violences, mais qui n'étaient pas, comme les zéloteurs, consommés et endurcis dans le crime, eurent horreur des excès de ceux auxquels ils s'étaient associés. Quelqu'un, qui n'est pas nommé dans Josèphe, fortifia en eux ces sentiments, et représenta à leurs chefs qu'ils ne pouvaient se laver de la taché. qu'ils avaient contractée en se liquant avec des scélérats, que par une prompte retraite et une séparation éclatante. C'était bien peu faire pour réparer les cruautés et les injustices dont ils s'étaient rendus coupables. Les Iduméens auraient dû embrasser la défense du peuple dont ils avaient aggravé l'oppression, et le délivrer de ses tyrans. Mais les hommes se portent au mal de toute la plénitude de leur cœur ; et quand il s'agit

¹ MATTHIEU, XXIII, 35.

du bien, ils ne le font presque jamais qu'imparfaitement. Les Iduméens se contentèrent de mettre en liberté ceux qui étaient détenus dans les prisons au nombre d'environ deux mille, et ils se retirèrent en leur pays.

Les zéloteurs les virent partir avec joie, les regardant, non plus comme des alliés du secours desquels ils fussent privés, mais comme des surveillants dont la présence gênait leur audace. Ils en devinrent plus insolents, et leur licence plus effrénée ; et ils achevèrent d'abattre les têtes illustres qui leur faisaient ombrage. Ils massacrèrent Gorion, homme distingué par sa naissance, par son rang, et par son zèle pour la liberté de sa patrie ; Niger, brave capitaine, qui s'était signalé dans plusieurs combats contre les Romains, et qui ne put obtenir de ses meurtriers même la grâce de la sépulture. Parmi le peuple ils recherchèrent soigneusement tous ceux dont ils croyaient avoir raison de se défier ; et le moindre prétexte suffisait pour autoriser leurs funestes soupçons. Celui qui ne leur parlait point passait dans leur esprit pour superbe ; celui qui leur parlait avec liberté, pour ennemi. Si quelqu'un au contraire leur faisait la cour, c'était un flatteur qui cachait de mauvais desseins. Et ils ne connaissaient point la distinction de grandes et petites fautes ; la mort était la peine commune à toutes également. En un mot, la seule sauvegarde contre leurs fureurs était l'obscurité de la naissance et de la fortune.

Une si cruelle tyrannie déterminait une multitude de Juifs à désertir la ville et à aller chercher leur sûreté parmi les ennemis. Mais la fuite était périlleuse. Des soldats postés par les zéloteurs assiégeaient tous les chemins, tous les passages ; et quiconque avait le malheur d'être pris, payait de sa tête, s'il ne répandait l'argent à pleines mains. Celui qui n'avait rien à donner était un traître, dont la mort seule pouvait expier l'infidélité. Ainsi, contrebalançant une crainte par une autre, la plupart aimaient mieux rester dans la ville et mourir dans le sein de leur patrie.

Vespasien fut pendant l'hiver le tranquille spectateur de tous les différents mouvements qui agitaient si violemment les Juifs. Il prit seulement les villes de Jamnia et d'Azot. Mais il ne fit aucune démarche qui menaçât directement Jérusalem, quoique tous les principaux officiers de son armée l'exhortassent à profiter des divisions nées parmi les ennemis pour aller assiéger leur capitale. *Laissez-les, dit-il à ceux qui lui faisaient ces représentations, laissez-les se détruire les uns les autres. Dieu gouverne mieux nos affaires, en nous préparant, sans que nous nous en mêlions, une victoire aisée. Notre arrivée en pareille circonstance réunirait contre nous tous les partis, qui maintenant, par la rage avec laquelle ils sont acharnés à s'exterminer mutuellement, diminuent les forces de la nation. Nous pouvons espérer de vaincre sans tirer l'épée ; et une conquête qui est le fruit de la prudence et de la bonne conduite m'a toujours paru préférable à celle dont les armes ont tout l'honneur.* Il suivit constamment ce plan ; et malgré les Juifs échappés de Jérusalem, qui le conjuraient de venir sauver les restes d'un peuple malheureux, de venger ceux qui avaient péri pour leur attachement aux Romains, et de tirer de danger ceux qui conservaient au milieu des plus grands risques les mêmes sentiments, il se mit en campagne au commencement de l'année 68 de Jésus-Christ¹, dernière de Néron, non pour marcher vers la capitale, mais pour aller subjuguier la Pérée, alléguant qu'il devait commencer par réduire les places et les pays qui étaient encore en armes,

¹ An de Rome 819.

et lever ainsi tous les obstacles qui pourraient empêcher ou retarder le succès du siège de Jérusalem.

Il passa donc le Jourdain, et s'avança vers Gadara, capitale de la Pérée, où il avait une intelligence. Cette ville contenait un grand nombre de riches habitants, tout le pays qui, ayant beaucoup à perdre, craignaient la guerre et souhaitaient la paix, et qui en conséquence avaient député à Vespasien, promettant de lui ouvrir leurs portes. Mais tous ne pensaient pas comme eux dans Graciera, et les factieux qui se trouvaient dans cette ville, ainsi que dans toutes les autres de la Judée, n'ayant pu ni traverser une négociation, qu'ils avaient ignorée, ni lorsqu'ils en furent instruits la rendre inutile, parce que les Romains approchaient déjà, résolurent au moins de se venger sur celui qui en était l'auteur. Ils se saisirent de Dolésus, qui par sa naissance et par son mérite tenait le premier rang entre tous les habitants, et après l'avoir tué, après avoir outragé indignement son cadavre, ils s'enfuirent de la ville. Les Gadariens, devenus seuls arbitres de leur sort par la retraite des factieux, reçurent Vespasien avec mille acclamations de joie, et ils abattirent leurs murailles, sans en attendre l'ordre, afin de lui donner la preuve d'une fidélité qui ne voulait pas même se laisser de ressource, s'ils étaient jamais capables de manquer à leur devoir. Pour les assurer en cet état contre les attaques des rebelles, Vespasien leur donna une garnison romaine.

Après la soumission de Gadara, le reste de la Pérée ne méritait pas d'occuper Vespasien. Il s'en retourna à Césarée, pour de là veiller sur la conduite générale de la guerre ; et il laissa sur les lieux le tribun Placidus avec trois mille hommes de pied et six cents chevaux, pour donner la chasse aux brigands et achever de réduire ce qui n'était pas encore soumis. Cet officier s'acquitta en brave homme de l'emploi dont il était chargé. Il poursuivit ceux qui s'étaient enfuis de Gadara, et força la bourgade de Béthennabris, qu'ils avaient choisie pour retraite. Il s'en échappa plusieurs, qui se répandirent dans le pays et y sonnèrent l'alarme. Une multitude confuse de gens de la campagne s'attroupa, résolue de passer le Jourdain pour aller chercher un asile dans Jéricho. Mais le fleuve grossi par les pluies n'était pas guéable ; et Placidus survenant accula contre la rive cette troupe sans ordre, sans discipline, sans chef. Elle était très-nombreuse, et trois mille six cents hommes la défirent entièrement. Quinze mille Juifs restèrent sur la place : un plus grand nombre encore furent poussés ou se précipitèrent dans le Jourdain, et le lac Asphaltite fut tout couvert de corps morts qui surnageaient sur les eaux plus pesantes que l'eau commune. Placidus acheva la conquête de la Pérée par la réduction des villes et châteaux qui pouvaient être de quelque importance ; et tout le pays, hors la forteresse de Machéronte, reconnut les lois des Romains.

Vespasien étant à Césarée apprit le soulèvement de Vindex contre Néron. Cette nouvelle fut pour lui un motif de se hâter de finir la guerre des Juifs. Pendant que l'Occident commençait à s'agiter par des troubles dont les suites pouvaient être longues et funestes, il crut qu'il était important de pacifier l'Orient, et d'empêcher, s'il était possible, qu'une guerre étrangère ne concourût avec la guerre civile. Après donc avoir employé le temps de l'hiver à s'assurer par de bonnes garnisons des places qu'il avait conquises, il partit de Césarée avec toutes ses troupes au commencement du printemps, ayant pour point de vue le siège de Jérusalem, mais résolu d'ôter d'abord à cette ville opiniâtrement rebelle toutes les ressources de secours dont l'espérance pouvait entretenir sa fierté.

Il se fraya la route de Césarée à Jérusalem, en s'emparant d'Antipatris, de Lydda, de la contrée dépendante de Thamna, et il vint à Emmaüs, lieu célèbre dans l'évangile, situé à soixante stades, ou deux lieues et demie, de la capitale. Là il dressa un camp, et il y établit la cinquième légion, pour commencer à bloquer Jérusalem du côté du Nord. Il passa ensuite vers le Midi dans l'Idumée, dont les habitants avaient si bien manifesté leur zèle aveugle et impétueux pour la métropole de leur religion. Il se rendit maître de tout ce pays, soit en détruisant les forteresses des Iduméens, soit en fortifiant lui-même certains postes avantageux, où il laissa de bonnes troupes pour tenir tous les environs en respect. De retour à Emmaüs, il se transporta dans la Samarie, qu'il parcourut pour s'en assurer la possession, et il vint à Jéricho, où il fut joint par le détachement qui avait soumis la Pérée. La ville de Jéricho ne fit aucune résistance : la plupart des habitants s'étaient enfuis à l'approche de l'armée romaine, et ceux qui restèrent furent taillés en pièces. Vespasien y établit une garnison aussi bien qu'à Adida, qui n'en était pas éloignée. Ainsi Jérusalem se trouva investie de tous côtés par les armes romaines.

Il ne s'agissait plus que de l'assiéger en forme, et Vespasien s'y préparait lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de Néron. Il suspendit son activité, et avant que de s'embarquer dans une entreprise qui pouvait être longue et difficile, il voulut voir comment tourneraient les affaires générales de l'empire. Pour ne pas néanmoins demeurer dans l'inaction, ni perdre de vue son objet, il acheva de nettoyer le pays, emportant quelques places autour de Jérusalem, qui tenaient encore. C'est ainsi que se passa le reste de la campagne, à la fin de laquelle toute la Judée se trouva soumise, hors Jérusalem, et trois forteresses occupées par les brigands, Hérodium¹, Machéronte, et Massada.

L'année suivante survint une diversion, qui attira ailleurs toute l'attention de Vespasien. Les négociations pour son élévation à l'empire, et les soins de la guerre qui l'en mit en possession, l'obligèrent de donner du relâche aux Juifs. Il quitta même la Judée, et se transporta, comme je l'ai dit, à Alexandrie. Mais tout resta en état : et si les Juifs eurent le temps de respirer, il n'est pas dit qu'ils aient rien reconquis de ce qu'ils avaient perdu.

L'unique fait dont je doive ici rendre compte est la délivrance de Josèphe. Lorsque Vespasien eut été proclamé empereur par ses légions et par celles de Syrie et d'Égypte, il se rappela avec complaisance les prétendus présages ou oracles par lesquels il se persuadait que lui avait été annoncée une grandeur au-dessus de ses espérances et même de ses vœux ; et en particulier il se souvint que Josèphe lui avait prédit l'empire du vivant même de Néron. Il eut honte de laisser dans les fers celui qu'il regardait comme l'interprète des volontés divines à son égard. Il le manda, et en présence de Mucien et des principaux officiers de son armée, il ordonna qu'on lui ôtât les chaînes. Titus, toujours plein de bonté, représenta à son père qu'il était juste d'affranchir Josèphe, non seulement de la peine, mais de l'ignominie, et qu'il fallait rompre ses draines, et non pas seulement les délier, afin qu'il fût réintégré dans le même état que s'il ne les avait jamais portées. Vespasien acquiesça à la prière de son fils, et par son ordre les chaînes du captif furent rompues à coups de hache. Depuis ce moment Josèphe jouit d'une grande considération dans l'armée romaine, et nous le

¹ Hérode avait bâti et fortifié deux châteaux auxquels il donna ce nom, l'un à soixante stades de Jérusalem, l'autre, qui est celui dont il s'agit ici, au-delà du Jourdain, dans le voisinage des Arabes.

verrons plus d'une fois employé par Titus pour combattre par ses salutaires avis l'inflexible dureté de ses compatriotes.

La guerre civile entre Vespasien et Vitellius ayant été terminée à l'avantage du premier dans une seule campagne, le nouvel empereur, en partant d'Alexandrie pour aller à Rome, renvoya Titus en Judée. Il jugeait avec raison devoir mettre fin à une guerre très-importante par elle-même, et qui pouvait le devenir encore davantage, si l'on donnait le temps aux Juifs de Jérusalem d'intéresser dans leur querelle, comme ils avaient tenté de le faire, ceux de leur nation qui habitaient au-delà de l'Euphrate. D'ailleurs, dans une fortune naissante, dans un commencement de règne, où les troubles et les revers sont toujours à craindre, il était utile à Vespasien d'avoir son fils à la tête d'une puissante armée. Titus eut donc ordre d'assiéger et de prendre Jérusalem, dernière opération qui restât, mais sans contredit la plus difficile.

§ II. Description de la ville de Jérusalem.

La nature et l'art avaient concouru à faire de Jérusalem une des plus fortes places du monde entier. Elle occupait deux collines, sans y comprendre celle sur laquelle le temple était bâti. Ces deux collines, dont l'une est la fameuse Sion, l'autre se nommait Acra, se regardaient réciproquement, Sion au midi, Acra au septentrion, et elles étaient séparées par une vallée, où les édifices de part et d'autre venaient se rencontrer. La première s'élevait beaucoup plus que la seconde, et formait la ville haute ; l'autre s'appelait la ville basse. Au dehors elles étaient toutes deux bordées de profondes ravines, qui en rendaient l'accès impraticable. C'est ce qu'on appelait la vallée des enfants d'Hennon, qui courant du couchant au levant par le midi du mont de Sion, allait joindre celle de Cédron, à l'orient du temple, au pied de la montagne des Oliviers.

Acre par sa face orientale était directement opposée à une troisième colline, qui était celle du temple, le mont Moria. Elle le surpassait originairement en hauteur. Aussi sous Antiochus Épiphanes servit-elle de citadelle aux Syriens, qui de là dominaient sur le temple, et exerçaient toutes sortes de violences et de cruautés sur les Juifs que la religion y rassemblait. Les rois asmonéens, non contents d'avoir détruit la forteresse que les Syriens avaient construite, aplanirent même le sol de la montagne, et comblèrent le vallon qui était au bas du côté de l'orient ; en sorte qu'en même temps le temple devint plus élevé qu'Acre, et la communication de l'un à l'autre plus aisée.

Une quatrième colline au nord du temple avait été ajoutée dans les derniers temps à la ville, qui ne pouvait contenir la multitude immense de ses habitants. Il fallut donc s'étendre, et plusieurs Juifs se bâtirent des maisons à Bézétha : c'était le nom du nouveau quartier, que l'on sépara de la forteresse Antonia par un large fossé. Tout le circuit de la ville est évalué par Josèphe à trente-trois stades, ou un peu plus de quatre mille pas¹.

Telle était la situation naturelle des lieux, très-avantageuse par elle-même. La main des hommes y avait ajouté une triple enceinte de hautes et épaisses murailles. La première et la plus ancienne enfermait Sion par deux espèces de bras, dont l'un séparant la ville haute de la ville basse allait gagner l'angle sud-ouest du temple, et l'autre faisant le tour de la montagne par le couchant, le midi, et le levant, après divers contours qu'exigeait l'irrégularité du terrain, venait se terminer à la face orientale du temple. Les deux autres murailles, partant de différents points du mur qui séparait Sion d'Acra, s'étendaient au nord, d'où elles se repliaient vers le temple, pour aboutir l'une à la forteresse Antonia, et l'autre, par un circuit beaucoup plus long, à la même face orientale du temple où s'appuyait la première.

Ces murailles étaient surmontées de tours, qui pour la beauté et la liaison des pierres ne le cédaient point aux temples les mieux construits. Sur un massif carré, qui avait vingt coudées en largeur et en hauteur, s'élevaient des appartements magnifiques, avec des chambres hautes, des citernes pour recevoir l'eau de la pluie, très-précieuse dans tan pays aride, et de larges

¹ Si l'on pense avec M. d'Anville, dans sa *Dissertation sur l'étendue de l'ancienne Jérusalem*, que le stade employé ici par Josèphe est plus court d'un cinquième que le stade olympique, le circuit de Jérusalem se réduit à trois mille trois cents pas.

escaliers. La troisième enceinte de mur avait quatre-vingt-dix de ces tours, celle du milieu quatorze, la plus ancienne soixante. Les intervalles entre chaque tour étaient de deux cents coudées.

Entre ces tours quatre se faisaient remarquer par une beauté et une hauteur singulières. La première est la tour Pséphina¹, bâtie dans l'angle du troisième mur qui regardait le septentrion et l'occident, c'est-à-dire à l'endroit où ce mur quittant sa direction vers le septentrion faisait un coude pour se tourner du côté de la ville et du temple. Elle était octogone, et avait soixante-dix coudées de hauteur ; et au lever du soleil elle découvrait l'Arabie, et de l'autre côté toute la largeur de la Terre-Sainte jusqu'à la mer.

Les trois autres tours avaient été construites sur l'ancien mur par Hérode, qui, outre son goût de magnificence et son zèle pour l'ornement de la ville, avait eu un motif particulier de mettre sa complaisance dans ces ouvrages, parce qu'il les consacrait à la mémoire des trois personnes qui lui avaient été les plus chères, d'Hippicus son ami de cœur, de Phasaël son frère, et de l'infortunée Mariamne son épouse, à qui les fureurs de son amour avaient coûté la vie. Ces trois tours portaient donc des noms si chers à Hérode, Hippicus, Phasaël, Mariamne. La première occupait l'angle septentrional de Sion du côté de l'occident, et la naissance du mur qui séparait la ville haute de la ville basse. Les deux autres paraissent avoir été placées sur la même ligne de mur en tirant vers l'orient entre Sion et Acra. Leur hauteur était inégale : la première s'élevait à quatre-vingts coudées, la seconde à quatre-vingt-dix, la troisième à cinquante-cinq ; et cette inégalité provenait sans doute de ce que le terrain haussait et baissait inégalement ; mais leurs façades étaient de niveau, et à les regarder de loin elles paraissaient égales entre elles, et à toutes les autres tours de la même muraille.

Il n'est personne un peu instruit qui ne sache que l'on ne doit pas se figurer le temple de Jérusalem comme nos églises, même les plus vastes. C'était moins un seul édifice, qu'un grand et immense corps de bâtiment, partagé en plusieurs cours et en plusieurs enceintes, et environné de grandes et magnifiques galeries, qui lui servaient de fortifications ; en sorte qu'il ressemblait mieux à une citadelle qu'aux lieux consacrés selon ce qui se pratique parmi nous aux exercices de religion. Au centre était le temple proprement dit, isolé de toutes parts, et coupé intérieurement en deux parties par un voile, qui séparait le lieu saint du Saint des Saints. De là jusqu'aux galeries extérieures tout l'espace était occupé, comme je viens de le dire, par divers bâtiments destinés aux usages du culte et de ceux qui y servaient par plusieurs cours, dont la plus grande partie, qui était celle où l'on entraît immédiatement au sortir des galeries, régnait tout autour des édifices intérieurs, et s'appelait la Cour ou le Parvis des Gentils, parce qu'ils y étaient admis indistinctement avec les Juifs. Tout le corps de l'édifice formait un carré, dont le circuit était de six stades², selon Josèphe, c'est à dire d'un quart³ de lieue. Les quatre côtés de ce carré regardaient assez exactement les quatre points cardinaux du monde.

¹ M. d'Anville, dans la savante dissertation que je viens de citer, prouve que cette tour occupait le même emplacement où est aujourd'hui *Castel Pisano*.

² M. d'Anville fait l'étendue du temple beaucoup plus considérable. Voyez ses preuves et ses raisons.

³ Ce quart de lieue ne sera que de six cents pas, si l'on s'en tient à la mesure du stade indiquée dans la première note.

Le sommet du mont Moria, sur lequel le temple était bâti, n'offrait pas d'abord une assez grande étendue de terrain uni pour recevoir un si vaste édifice. Il avait fallu relever le sol, dont la pente était trop précipitée, par des terrasses de trois cents coudées de hauteur.

J'ai déjà remarqué que par l'abaissement du terrain d'Acra le temple était devenu plus haut que cette partie de la ville : il avait à l'orient la vallée de Cédron ; au midi en tirant vers l'occident il communiquait avec Sion par un pont dressé sur une profonde ravine. Seulement au septentrion la colline Bézétha le commandait un peu. Par rapport à tout le reste de la ville, il faisait office de citadelle.

Mais la tour Antonia, bâtie à l'angle nord-ouest du temple, le dominait pleinement. De cette tour deux escaliers conduisaient, l'un à la galerie du septentrion, l'autre à celle de l'occident. Les Romains y tenaient garnison : et par la tour Antonia, maîtres du temple, ils étaient par le temple maîtres de la ville. Aussi le premier soin des rebelles fut-il, comme nous l'avons vu, de les chasser de cette forteresse, qui aurait captivé et rendu inutiles tous leurs mouvements.

La ville de Jérusalem, si forte par elle-même, était prodigieusement peuplée, surtout au temps de la fête de Pâques, où se rendaient de toutes les parties de l'univers un nombre infini d'adorateurs. J'ai dit d'après Josèphe que Cestius s'était vu environné, dans une de ces solennités, de trois millions de Juifs. Ce nombre, qui étonne, n'est point avancé au hasard. Cestius, voulant faire comprendre à Néron qu'il avait tort de mépriser la nation des Juifs, pria les princes des prêtres de lui donner le dénombrement des habitants de Jérusalem. Pour le satisfaire les pontifes comptèrent les victimes pascales, et ils en trouvèrent deux cent cinquante-six mille cinq cents. Or chaque agneau pascal était mangé par dix personnes au moins : quelquefois même les tables étaient de vingt. Mais en se contentant du moindre nombre possible, deux cent cinquante-six mille cinq cents victimes prouvent deux millions cinq cent soixante cinq mille habitants. Ajoutez ceux qui, empêchés par quelque impureté légale, ne pouvaient participer à la Pâque, et les étrangers que la simple curiosité attirait : on voit que le nombre de trois millions n'est pas exagéré.

Mais ce peuple infini était plus capable d'affamer la ville que de la défendre. Ce qui en rendait la conquête difficile, c'est qu'elle était remplie, lorsque Titus vint se présenter devant ses murs, d'une multitude d'audacieux, qui depuis long - temps s'étaient accoutumés à l'exercice des armes et à toutes les horreurs de la guerre, qui ne craignaient ni le danger ni la mort, et qu'une aveugle prévention pour la sainteté de la ville et du temple animait d'une espèce d'enthousiasme, et d'une pleine confiance qu'ils ne pouvaient être vaincus : grands avantages pour une belle et longue résistance. Il leur manquait un point essentiel, c'était l'union sous un seul chef, qui eût su gouverner sagement leurs forces. Ils étaient partagés en trois factions, qui véritablement se concertaient pour la guerre contre les Romains, comme pour l'oppression des citoyens pacifiques, mais qui s'affaiblissaient mutuellement par leurs divisions intestines, et .qui dans les combats qu'elles se livraient avec fureur au dedans des murs ne pouvaient manquer de présenter souvent des occasions favorables à l'ennemi commun. Les chefs de ces trois factions étaient Éléazar fils de Simon, Jean de Giscala, et Simon fils de Gioras.

De ces trois tyrans, car nous verrons qu'ils méritaient bien ce nom, Éléazar était le premier dans l'ordre de l'ancienneté. Il avait un parti dans la ville dès le temps du siège entrepris par Cestius, et il se distingua dans la poursuite de ce général. C'est sous ses ordres que les zéloteurs s'étaient emparés du temple, et qu'ils y

avaient soutenu un siège contre le pontife Ananus. Ils s'étaient toujours depuis conduits par ses conseils, et il jouissait dans ce parti de l'autorité de chef, jusqu'à ce que Jean de Giscala fut venu s'y associer.

Celui-ci, joignant à l'audace la plus effrénée l'artifice et la fourberie, n'était pas plus tôt entré dans la faction des zéloteurs, en faveur de laquelle, ainsi que je l'ai rapporté, il avait trahi les intérêts du peuple et des grands, qu'il travailla à s'en rendre le seul chef et le seul maître. Son audace lui attirait des admirateurs, ses caresses lui gagnaient des partisans, auxquels il avait soin d'inspirer le mépris et la révolte contre tout ordre qui ne venait pas de lui. Comme ceux qui s'attachaient à Jean étaient les plus déterminés et les plus audacieux, leur conspiration les rendit bientôt redoutables, et la terreur leur donna de nouveaux associés. Jean parvint ainsi à former un parti dans un parti, et enfin effaçant totalement Éléazar, il lui fit perdre son crédit parmi les zéloteurs, et prit sur eux toute l'autorité. Ayant donc sous ses ordres les forces de cette puissante faction, il devint le maître de la ville, et il n'est point d'excès qu'il n'y exerçât. Ce qu'il y a de plus violent dans les rapines et les brigandages, ce qu'il y a de plus dissolu dans la débauche, c'était là ce qu'il regardait comme les fruits et les prérogatives de sa domination. Lui et ses criminels soldats, amollis jusqu'à l'infamie, ne redevenaient hommes que pour la cruauté envers leurs concitoyens : et les malheureux habitants de Jérusalem souffraient plus de leurs tyrans domestiques, qu'ils n'auraient eu à craindre de la part des Romains.

Jean s'applaudissait et triomphait. Mais il trouva un nouvel ennemi en la personne de Simon fils de Gioras, qui comme lui ayant eu de très-faibles commencements s'était accru par l'audace et par le crime. Simon, chassé de l'Acrabatène¹ par le pontife Ananus, à qui son esprit inquiet et entreprenant l'avait rendu suspect, n'eut d'abord d'autre ressource que de se retirer auprès des sectateurs de Judas le Galiléen, qui occupaient le château Massada, et qui de cette forteresse faisaient des courses et exerçaient un cruel brigandage sur tout le pays des environs. Encore ne fut-il reçu d'eux qu'avec défiance, car les scélérats se craignent mutuellement. Ils le logèrent dans les bas avec ses gens, se réservant le château haut, d'où ils le dominaient. Bientôt il leur prouva par ses exploits qu'il était aussi décidé qu'eux pour le mal, et ils l'associèrent à leurs pillages. Mais Simon avait des vues plus ambitieuses : il aspirait à la tyrannie, et son plan était de se servir des armes de ses hôtes pour y parvenir. Il tenta donc de les engager à quelque entreprise d'éclat, au lieu de se contenter de simples rapines sur le voisinage. Ce fut inutilement. Les brigands de Massada regardaient ce fort comme leur tanière, d'où ils ne voulaient point s'éloigner. Simon ne pouvant les amener à son but les quitta, lorsqu'il sut la mort d'Ananus ; et comme il était jeune, hardi, capable de braver tous les dangers par son courage et de surmonter toutes les fatigues par la vigueur robuste de son corps, en s'offrant pour chef à cette multitude de bandits qui couraient toute la Judée, en promettant la liberté aux esclaves et des récompenses à ceux qui étaient de condition libre, il grossit tellement sa troupe, qu'en peu de temps il en fit une armée et se vit à la tête de vingt mille hommes.

De si grandes forces donnèrent de la jalousie aux zéloteurs, qui se persuadaient avec fondement que le dessein de Simon était de venir à Jérusalem et de leur enlever la possession de cette capitale. Ils sortirent pour aller le chercher, et dans un combat qu'ils lui livrèrent ils eurent le désavantage. Simon néanmoins

¹ Canton de la Samarie.

ne se crut pas assez fort pour entreprendre d'attaquer Jérusalem, et il se jeta sur l'Idumée, qu'il ravagea tout entière, après avoir dissipé, moitié par force, moitié par la trahison d'un des chefs des Iduméens, une armée de vingt-cinq mille hommes qu'ils lui avaient opposée. Il fit le dégât dans le pays d'une manière horrible, brûlant, saccageant, coupant les blés, abattant les arbres : en sorte que tout canton par lequel il avait passé devenait désert, et ne montrait pas même de vestige d'avoir été habité ni cultivé. Après cette barbare expédition, il se rapprocha de Jérusalem, et bloqua la ville, cherchant l'occasion de s'y introduire.

Jean la lui présenta par ses fureurs, qui, portées aux excès que j'ai exposés, non seulement irritèrent le peuple, mais indisposèrent ceux de ses partisans en qui n'était pas éteint tout sentiment de pudeur et d'humanité. Son parti était composé de zélateurs proprement dits, qui étaient les premiers et les plus anciens auteurs des maux de la ville ; de Galiléens ses compatriotes, qui l'avaient suivi de Giscala ; et d'un nombre d'Iduméens, qui chassés de leur pays par Simon s'étaient réfugiés dans Jérusalem. Ces derniers tout d'un coup se séparent, font main basse sur les zélateurs qu'ils trouvèrent répandus dans les différents quartiers de la ville, pillent le palais où Jean avait retiré ses trésors, fruits de ses brigandages, et le forcent de se renfermer dans le temple avec ceux qui lui étaient demeurés fidèles.

De là il ne laissait pas de se faire craindre : et le peuple, les grands, et les Iduméens réunis appréhendaient, non une attaque à force ouverte, mais un coup de désespoir, qui portât cette troupe de forcenés à mi nager quelque surprise pour mettre pendant la nuit le feu à la ville. Ils délibérèrent entre eux, et Dieu t, dit Josèphe, tourna leurs pensées vers un mauvais conseil. Ils imaginèrent un remède pire que le mal : pour détruire Jean ils résolurent de recevoir Simon, et leur ressource contre un tyran fut de s'en donner un second. Matthias, grand pontife, fut député vers Simon pour le prier d'entrer dans la ville ; et un grand nombre de fugitifs, que les violences des zélateurs avaient contraints d'abandonner la ville, joignirent leurs prières aux siennes. Simon écouta d'un air d'arrogance ces humbles supplications, et il accorda comme une grâce ce qui le mettait au comble de ses vœux. Il entra donc en promettant de délivrer la ville de la tyrannie des zélateurs, mais bien résolu de se substituer en leur place : et le peuple reçut avec mille acclamations de joie comme son sauveur celui qui venait avec le dessein de traiter en ennemis autant ceux qui l'avaient appelé, que ceux contre lesquels on implorait son secours.

Ceci se passait vers les commencements du printemps¹ de l'an de Jésus-Christ 69, pendant lequel les troubles de l'empire romain laissaient aux Juifs une espèce de trêve dont ils abusaient pour se déchirer mutuellement.

Simon, devenu maître de la ville, livra plusieurs attaques au temple, et soutenu par le peuple il avait la supériorité du nombre. Mais l'avantage du lieu était pour Jean, qui sut en profiter si bien, qu'il se maintint contre tous les efforts de son ennemi. Il ajouta même aux fortifications du temple quatre nouvelles tours, qu'il garnit de différentes machines de guerre, de tireurs d'arc, de frondeurs ; en sorte que les gens de Simon ne pouvaient approcher qu'ils ne fussent accablés d'une grêle de traits de toute espèce. Leur ardeur pour les assauts se ralentit ; et ils désespérèrent de déloger Jean d'un poste si avantageux, et où il se défendait si vigoureusement.

¹ Au mois Xanthicus, que l'on regarde comme répondant à notre mois d'avril.

Cependant ils le tenaient en alarmes : et pendant que Jean était occupé du soin de se précautionner contre eux, il présenta l'occasion à Éléazar, qu'il avait éclipsé, de se remettre en état de faire un personnage. Éléazar, aussi ambitieux que Jean, mais ayant moins de talents et de ressources, souffrait avec impatience de se voir obligé de plier sous un nouveau venu, qui lui avait enlevé la première place. Mais cachant avec soin ces sentiments, il ne montrait que l'indignation contre un tyran cruel et détestable. Il gagna par ces discours quelques chefs de bande, et avec eux il s'empara de la partie intérieure du temple, qui était plus élevée que le reste.

De ce moment la situation de Jean devint des plus singulières. Placé entre deux ennemis, dont l'un était sur sa tête, pendant qu'il dominait l'autre, autant qu'il avait d'avantage sur Simon, autant Éléazar en avait sur lui. Jean se soutint néanmoins contre l'un et contre l'autre, repoussant Simon par la supériorité de son poste, écartant Éléazar par les traits que lançaient ses machines. C'étaient des combats continuels, sans que jamais une victoire décisive abattît aucun des partis.

Ce qui doit paraître surprenant, c'est que toutes ces fureurs dont le temple était le théâtre n'empêchaient point le cours du culte public. Quelque enragés que fussent les zéloteurs, ils laissaient entrer ceux qui venaient pour offrir des sacrifices, prenant seulement la précaution de les examiner et de les fouiller avec soin. Mais les cérémonies saintes des sacrifices n'empêchaient point non plus les opérations de la guerre. Les catapultes et les autres machines dont Jean avait bordé ses tours tiraient sans cesse, et souvent les traits qu'elles lançaient allaient percer au pied de l'autel et les sacrificateurs et ceux pour qui s'offrait le sacrifice. Des hommes religieux, dit Josèphe avec une amère douleur, venus des extrémités de la terre pour satisfaire leur piété, en visitant le temple célèbre et vénéré dans tout l'univers, trouvaient la mort au pied de l'autel, et le lieu saint nageait dans le sang humain mêlé avec celui des victimes.

Au moyen de la continuation des sacrifices, des libations, et de tout le culte, Éléazar et sa troupe jouissaient de l'abondance ; parce que n'ayant aucun respect pour les lois ni pour les choses saintes, ils tournaient à leur usage et les offrandes et les prémices. Jean et Simon vivaient de pillage, et ils enlevaient tout ce qu'ils trouvaient de vivres dans les maisons, dans les magasins. Leur attention ne s'étendait pas au-delà de la subsistance de chaque jour. Brutalement violents, et incapables d'aucune prévoyance pour l'avenir, souvent dans les combats qu'ils se livraient les uns aux autres, ils brûlèrent de grands amas des provisions les plus nécessaires, comme s'ils eussent eu dessein de travailler pour les Romains, et d'abrégé par la famine la durée du siège.

Le temple en proie à ces cruels tyrans n'avait que ses gémissements pour ressource, et était réduit à appeler par ses vœux les Romains, afin que les ennemis du dehors le délivrassent des maux affreux qu'il souffrait au dedans. Toutes les têtes étaient abattues, il ne s'agissait plus de conseil public, et chacun tristement occupé de soi ou attendait une mort inévitable, ou souvent même la hâtait par les mesures qu'il prenait pour la fuir. Car quiconque devenait suspect de penser à aller chercher sa sûreté dans quelque-une des places qu'occupaient les Romains, ou simplement d'aimer la paix, était tué sans miséricorde. Les tyrans, divisés entre eux par des haines irréconciliables, s'accordaient parfaitement à massacrer ceux qui par leurs dispositions pacifiques eussent mérité de vivre.

Telle était la situation des choses dans Jérusalem, lorsque le vengeur destiné de Dieu à punir les crimes de cette malheureuse ville arriva pour exécuter sa commission. Titus parut devant les murs de Jérusalem l'an de Jésus-Christ 70, aux approches de la fête de Pâques, qui ne manquait jamais d'y attirer un concours infini de Juifs, et qui devint ainsi un piège où la justice divine fit tomber une grande partie de la nation. L'armée de Titus était forte de quatre légions, savoir les trois qui avaient fait la guerre en Judée sous les ordres de Vespasien, et une quatrième venue de Syrie, qui, battue quelques années auparavant par les Juifs avec Cestus, apportait à cette expédition un courage enflammé par le désir d'effacer la honte. A ces forces romaines s'étaient jointes en beaucoup plus grand nombre les troupes alliées et auxiliaires fournies par les peuples et les rois du voisinage. Tacite spécifie en détail vingt cohortes alliées, huit régiments de cavalerie, les secours qu'avaient amenés les rois Agrippa et Soémus, qui accompagnaient Titus en personne, ceux qu'avait envoyés Antiochus de Commagène, et quelques bandes d'Arabes, nation toujours ennemie des Juifs, et avide de pillage. Un grand nombre de jeune noblesse romaine était aussi venue d'Italie, pour se signaler sous les yeux du fils de l'empereur. On s'empressait de faire la cour à un jeune prince, dont la fortune encore nouvelle n'avait point eu le temps de se faire des créatures, et ouvrait les plus flatteuses espérances à ceux qui les premiers mériteraient sa faveur. Mais de plus, le service était aussi agréable qu'utile sous Titus, dont les manières pleines de bonté, l'accueil gracieux, la politesse naturelle et sans aucun mélange de faste, charmaient tous les cœurs. Il donnait l'exemple de l'ardeur aux exercices militaires, dont il s'acquittait avec beaucoup de grâce. Il s'associait au soldat dans les travaux, dans les marches, sans néanmoins que ses façons populaires lui fissent oublier la dignité de son rang. Tibère Alexandre, homme de tête et d'expérience, ci-devant préfet d'Égypte, et Juif d'origine, ainsi que je l'ai observé plus d'une fois, avait, si nous nous en rapportons aux expressions de Josèphe, un commandement sur toute l'armée. Connaissant parfaitement les ennemis, qui étaient ses compatriotes, il avait été jugé plus capable qu'un autre d'aider la victoire par ses conseils. Par une raison semblable, Josèphe, qui avait suivi Vespasien à Alexandrie, fut renvoyé avec Titus en Judée, étant regardé comme un instrument qui pouvait être utile pour ramener les rebelles et par son exemple et par ses discours.

Lorsque Titus fut arrivé à trente stades de Jérusalem, il prit avec lui six cents chevaux d'élite, et s'avança pour reconnaître lui-même les fortifications de la ville, et les dispositions des habitants. Il savait qu'il y avait parmi eux de la division ; que le peuple voulait la paix, et était tenu dans une espèce de captivité par les factieux. Il ne désespérait donc pas qu'à sa présence il ne s'excitât dans la ville quelque sédition, qui pourrait le rendre victorieux sans tirer l'épée. Cette idée, qui l'avait engagé à prendre sur lui une fonction plus convenable à un officier subalterne qu'à un général, fut bien démentie par l'événement. Les Juifs le voyant à leur portée vis-à-vis de la tour Pséphina, sortirent sur lui, coupèrent sa troupe, et le mirent dans un danger dont il ne se tira que par des prodiges de bravoure, et, selon la remarque de Josèphe, par une protection spéciale de Dieu. Il alla donc rejoindre son armée, et les Juifs rentrèrent bien glorieux d'un premier succès, qui flatta et nourrit leur folle présomption.

Le lendemain Titus s'approcha de la ville avec son armée à la distance de sept stades du côté du nord, et vint à un lieu que l'on nommait Scopos, comme nous dirions *Guérite* ou *Védette*, parce que de cet endroit on découvrait en plein la ville et le temple. Là il établit deux de ses légions : la cinquième fut placée

derrière, à trois stades de distance ; la dixième eut ordre de camper sur la montagne des Oliviers à l'orient de la ville, qui en était séparée par la vallée de Cédron.

L'approche du danger contraignit les factieux de faire enfin réflexion sur la fureur qui les acharnait à leur perte mutuelle. Ils se reprochèrent à eux-mêmes une division par laquelle ils servaient si bien leurs ennemis : et prenant la résolution de se réunir, ils firent de concert une sortie sur la dixième légion, qui travaillait actuellement à ses lignes. Ils traversèrent le vallon avec vivacité, et leur attaque réussit d'autant mieux qu'elle était imprévue. Les Romains ne s'attendaient à rien moins, croyant les Juifs ou consternés et saisis de frayeur, ou du moins empêchés par leurs discordes de se concerter pour une entreprise commune. Le désordre se mit donc dans la légion, dans une grande partie avait quitté ses armes pour prendre les outils nécessaires à ses travaux. Elle courait risque d'être rompue et entièrement défaite, si Titus promptement averti ne fût venu au secours avec une troupe choisie. Il ramène ceux qui fuyaient, il prend en flanc les Juifs, et après en avoir tué plusieurs et blessé un plus grand nombre encore, il les rechasse dans le vallon, d'où ils regagnèrent la hauteur du côté de la ville, et s'y rangèrent faisant face aux Romains qui occupaient la hauteur opposée. Titus crut l'affaire finie, et renvoya la légion achever les ouvrages du camp commencés, la couvrant néanmoins avec sa troupe.

Le mouvement qu'il fallut faire pour exécuter cet ordre fut pris par les Juifs pour une fuite. Ils partent dans le moment, et font une nouvelle charge avec une furie que Josèphe compare à celle des bêtes les plus féroces. La troupe de Titus ne put soutenir leur choc : elle se dispersa par la fuite, et le prince resta peu accompagné au plus fort du danger. Ses amis lui conseillaient de mettre sa personne en sûreté ; mais son courage ne lui permit pas d'écouter même ce langage. Non seulement il tint ferme, mais il donna sur les ennemis avec tant de valeur qu'il leur imposa : et la plupart ne songeant qu'à l'éviter, se jetèrent sur les côtés pour aller à la poursuite des fuyards. Cependant la légion voyant arriver les ennemis vainqueurs, se trouble de nouveau ; et il n'y eut que la honte d'abandonner son prince dans un si grand péril, qui l'empêcha de se débander. Peu à peu les Romains se remirent de leur frayeur, et réunissant leurs forces, ils reprirent sur les Juifs l'avantage que des troupes bien disciplinées doivent avoir sur des furieux. Ils les repoussèrent dans la ville, et revinrent tranquillement fortifier leur camp. Titus eut en cette journée l'honneur d'avoir deux fois sauvé la dixième légion.

Le concert et l'union étaient trop contraires à l'inclination des factieux pour pouvoir durer longtemps. Pendant que les Romains, occupés des préparatifs du siège, laissaient jouir la ville de quelque tranquillité au dehors, la sédition se ralluma au dedans. Les gens d'Éléazar ayant ouvert les portes du temple pour la solennité de Pâques, qui arriva dans ce même temps, Jean mêla parmi le peuple qui entra en foule quelques-uns des siens, armés secrètement sous leurs robes. Ils se glissèrent ainsi sans être reconnus, et dès qu'ils furent entrés, ils ôtèrent leurs habillements de dessus, et montrèrent leurs armes. La confusion fut horrible. Le peuple crut qu'il allait être attaqué, et que la fureur des meurtriers ne ferait aucune distinction ; et il n'eut d'autre ressource que de se serrer et de s'entasser autour de l'autel et du lieu saint. Les zéloteurs, qui savaient bien que c'était à eux qu'on en voulait, allèrent se cacher dans les souterrains. Les partisans de Jean ne trouvèrent donc aucune résistance ; et après le premier moment de tumulte et de désordre, dont furent les victimes ceux qui avaient le moins d'intérêt à la querelle, ils demeurèrent maîtres de la place. Jean, satisfait

de sa conquête, laissa sortir le peuple en liberté, et invita les zélateurs à se joindre à lui en le reconnaissant pour chef. Ils y consentirent, et Éléazar continua de commander cette troupe, mais sous les ordres de Jean. Ainsi ces deux factions étant réunies, il n'en resta plus que deux dans Jérusalem, celle de Jean, cantonné dans le temple, qui lui appartient désormais sans partage, et celle de Simon, qui dominait dans la ville.

Dans l'espèce qui les séparait, ils s'étaient fait un champ de bataille, en brûlant tous les édifices qui occupaient la partie d'Acra vue par le côté occidental du temple. Jean avait six mille hommes à lui, et deux mille quatre cents zélateurs, qui venaient récemment de fortifier son parti. Simon était plus fort en nombre ; et sa troupe se montait à quinze mille hommes, dont dix mille Juifs et cinq mille Iduméens.

Cependant Titus préparait ses approches, et il commença par aplanir tout le terrain depuis Scopos jusqu'aux murs de la ville. Il fit travailler toute son armée à cet ouvrage. Seulement il posta à la tête un corps de cavalerie et d'infanterie pour réprimer les sorties des Juifs. On abattit les murs et les haies des jardins, on coupa les arbres, on combla les creux et les vallons, on rasa les petites éminences qui se présentaient en divers endroits, et tout le sol jusqu'à la ville devint uni, sans qu'il restât aucune inégalité, aucun obstacle qui pût embarrasser.

Pendant que les Romains poussaient ces travaux, les Juifs leur tendirent un piège qui ne fut pas sans succès. Une bande d'entre eux sortit de la ville par le côté du nord-ouest, vis-à-vis les travailleurs, feignant d'avoir été chassés par ceux qui voulaient la paix. D'autres se montrèrent sur les murs pour représenter le peuple, tendant les bras vers les Romains, demandant à être reçus à composition, et promettant d'ouvrir les portes. Ceux d'en bas tantôt paraissaient s'efforcer de rentrer dans la ville, tantôt faisaient quelques pas pour s'avancer du côté des Romains, ensuite retournaient en arrière comme retenus par la crainte ; et cependant leurs camarades, qui de concert avec eux jouaient d'en haut la comédie, jetaient sur eux des pierres, feignant de vouloir les écarter. Ce manège trompa les soldats romains. Titus n'en fut pas la dupe, et se souvenant que la veille il avait fait porter aux assiégés par Josèphe des propositions de paix qui avaient été rebutées il donna ordre que personne ne remuât de son poste. Mais ceux qui étaient à la tête des travailleurs, prévinrent l'ordre, et coururent vers la porte qu'on promettait de leur ouvrir. A leur approche la troupe de Juifs qui était hors des murs recula pour les engager plus avant, et lorsqu'elle les vit dans l'espace entre les tours qui garnissaient la porte, elle s'ouvre, et les enveloppe par derrière. Ainsi les Romains se trouvèrent enfermés entre les murs, d'où l'on commença à tirer sur eux, et un bataillon épais qui leur coupait la retraite du côté de la campagne. Ils se battirent avec courage, mais dans une position si désavantageuse ils perdirent beaucoup de monde : et lorsque enfin ils eurent réussi à se faire jour et à s'ouvrir par la force un passage, ils furent poursuivis par les Juifs, qui accompagnèrent leur victoire d'insultes amères et piquantes, traitant les Romains de dupes et d'imbéciles, agitant leurs boucliers, dansant et sautant de joie, comme des Barbares enivrés de leur bonne fortune.

Titus fut irrité d'une disgrâce et d'une honte qui étaient le fruit de la désobéissance à ses ordres. Il réprimanda sévèrement les coupables, il les menaça de les traiter selon toute la rigueur des lois, comme in-facteurs de la discipline. Néanmoins les légions s'étant intéressées en faveur de leurs camarades, et ayant imploré pour eux la clémence du prince, il se laissa fléchir.

Il savait, dit Josèphe, que lorsqu'il s'agit de supplice, on peut à l'égard d'un particulier aller jusqu'à l'effet, mais que par rapport à une multitude la menace suffit. Il consentit donc à user d'indulgence, et il se contenta d'avertir ceux à qui il pardonnait qu'ils eussent à ne se plus mettre dans le cas d'avoir le besoin de pardon, et qu'ils montrassent à l'avenir plus de circonspection et de docilité.

L'ouvrage qu'il avait commandé ayant été achevé en quatre jours, et le terrain jusqu'à la ville étant mis au niveau, Titus alla en avant pour s'établir plus près des murs : et comme il fallait que son armée et ses bagages défilassent devant les ennemis, afin que ce mouvement s'exécutât sans péril, il rangea en face des murs entre le septentrion et le couchant ce qu'il avait de meilleures troupes sur sept de profondeur, trois rangs d'infanterie, trois de cavalerie, et au milieu un rang de tireurs d'arcs. Il s'avança ainsi jusqu'à deux cent cinquante pas de la ville, et établit deux camps : l'un, où il prit lui-même son poste, vis-à-vis de la tour Pséphina, à l'angle nord-ouest de Jérusalem ; l'autre plus au midi, vis-à-vis de la tour Hippicos, qui était entre Sion et la ville basse. La dixième légion resta campée à l'orient sur la montagne des Oliviers.

Il s'agissait d'examiner de quel côté il faudrait attaquer la ville. Aux endroits où les ravines lui servaient de fortifications naturelles, elle n'avait qu'un mur ; et après avoir forcé Sion ou le temple, Titus eût été maître de la ville au lieu qu'en se tournant vers la partie qui était plus accessible, une première muraille forcée en laissait une seconde à prendre ; après quoi restaient encore Sion et le temple, deux places qui demandaient chacune un siège particulier. Néanmoins Titus ayant reconnu les lieux par lui-même, aima-mieux combattre contre les ouvrages de l'art que rentre la nature ; et il résolut de diriger son attaque vers le côté septentrional de Jérusalem, dont les approches étaient plus aisées.

Il éleva donc trois cavaliers ou terrasses en face de cette partie du mur, abattant tous les arbres des environs pour les employer aux ouvrages. Sur ces cavaliers il dressa ses batteries, composées principalement de catapultes et de balistes, qui lançaient des traits et de grosses pierres. Ces machines n'étaient point du tout méprisables, comme pourraient se l'imaginer ceux qui ne connaissent que le moderne. Sans parler des traits, elles lançaient des pierres du poids de soixante livres à la distance de deux cent cinquante pas et plus, et l'effet en était terrible. Josèphe rapporte dans la description du siège de Jotapata, qu'un homme ayant été atteint d'une de ces pierres à la tête, sa cervelle sauta à plus de soixante pas de l'endroit où il avait été frappé ; et qu'une femme grosse ayant reçu un pareil coup dans le ventre, son enfant fut jeté à près de quatre cents pas. Il est vrai que l'on pouvait assez aisément éviter ces pierres, parce qu'on les voyait venir, et que leur blancheur les faisait remarquer. Les Juifs tenaient une sentinelle qui avait soin d'y veiller, et de crier, [La pierre vient](#) : et ceux qui s'en trouvaient près, s'ouvraient pour la laisser passer, ou se couchaient ventre à terre. Mais les Romains prirent la précaution de les noircir, en sorte qu'elles devenaient moins visibles dans l'air, et portaient plus sûrement leur coup, blessant ou tuant souvent plusieurs hommes à la fois. Derrière les machines Titus plaça les tireurs d'arcs, et ceux qui lançaient des traits à la main : et lorsque les ouvrages furent poussés assez près du mur, pour que les béliers pussent se battre, on en mit trois en action.

Ce fut alors seulement que Jean joignit ses forces à celles de Simon pour la défense de la ville. Jusque là le danger n'avait pas été assez pressant pour vaincre ses défiances. Il s'était tenu renfermé dans le temple, laissant Simon, qui était plus exposé aux assiégeants, seul chargé de les repousser. Mais lorsque les

béliers commencèrent à battre en brèche, il voulut bien se prêter à l'empressement de ses partisans, qui, impatients et alarmés, ne pouvaient plus être retenus, et demandaient à grands cris que toutes les haines particulières fussent mises en oubli, et que l'on se réunît contre l'ennemi commun.

Les Juifs avaient des batteries à opposer à celles des Romains. Dans la défaite de Cestius ils s'étaient emparés de plusieurs machines de guerre. Ils en avaient trouvé encore dans la forteresse Antonia. Mais elles leur étaient presque inutiles, parce qu'ils ignoraient l'art de s'en servir. Seulement quelques-uns, instruits jusqu'à un certain point par des transfuges, en faisaient usage assez maladroitement. Ils avaient en général très-peu de capacité dans le métier de la guerre. Leur ressource était dans leur audace, qui était extrême ; et ils en firent preuve par un grand nombre de sorties, dans l'une desquelles peu s'en fallut qu'ils ne brûlassent les ouvrages et les machines des Romains.

Ils avaient passé quelques jours sans rien entreprendre, afin d'endormir les assiégeants dans une fausse sécurité ; et en effet les Romains, croyant que la fatigue et le découragement étaient les causes de la tranquillité des assiégés, s'observèrent moins soigneusement. Tout d'un coup les Juifs font une sortie générale par une porte dérobée, et comme on ne les attendait pas, ils renversèrent d'abord tout ce qu'ils trouvèrent sur leur passage, et pénétrèrent jusques aux lignes et aux ouvrages des Romains. Déjà ils y mettaient le feu, lorsque Titus accourut avec un bon corps de cavalerie. On assure que ce prince de douze flèches qu'il tira mit par terre douze ennemis. Les troupes qui s'étaient rassemblées autour de lui, animées par l'exemple de leur général, redoublèrent de courage et d'efforts, et les Juifs furent repoussés. Un seul d'entre eux fut fait prisonnier : et Titus, pour effrayer les autres, voulut qu'il fût mis en croix en face des murs de la ville. Mais cette leçon n'opéra aucun effet : les Juifs étaient trop opiniâtrement endurcis pour en profiter.

Ils ne songeaient qu'à se défendre en désespérés, jusqu'à ce que les tours élevées par Titus triomphèrent de leur résistance. Elles étaient de cinquante coudées de haut ; et placées sur les terrasses, qui leur servaient de base, et les rehaussaient encore, elles passaient de beaucoup l'élévation des murailles. Les gens de trait et les machines dont elles étaient garnies ne laissaient aux Juifs aucune liberté de paraître sur les murs, et elles se défendaient contre leurs attaques par le fer dont elles étaient revêtues de haut en bas. Ainsi les béliers protégés par ces tours ne trouvaient aucun obstacle qui les empêchât d'agir, et la muraille battue sans relâche céda enfin et s'ouvrit. Les Juifs pouvaient défendre la brèche ; mais, amollis par la facilité de se retirer derrière leur second mur, ils abandonnèrent le premier, dont les Romains restèrent maîtres après quinze jours d'attaque¹.

Titus ayant donc sous sa puissance la partie septentrionale de la ville, y transporta son camp, et s'y logea vis-à-vis du second mur, mais à une distance, qui le mit hors de la portée du trait. Les deux tyrans de Jérusalem partagèrent entre eux la défense. Jean, qui de la tour Antonia, et de la face septentrionale du

¹ Le texte de Josèphe porte que le premier mur fut pris le sept du mois Artémisius, qui répond à notre mois de mai. Mais cette date ne s'accorde point avec quelques-unes de celles qui suivront, comme l'a remarqué M. de Tillemont dans la note XXXIII sur la ruine des Juifs. Comme ces sortes de discussions n'entrent point dans le plan de son ouvrage, j'ai supprimé la date du 7 mai, sans oser néanmoins adopter celle du 28 avril, que M. de Tillemont y substitue par conjecture.

temple, voyait les ennemis, se chargea de traverser par ce côté les opérations des assiégeants, pendant que Simon défendrait le mur attaqué, qui commençant à la tour Antonia couvrait la ville basse.

Le second mur n'arrêta pas Titus aussi longtemps que le premier. Ce prince en serait même demeuré maître dès le cinquième jour, si les ménagements que lui inspirait sa bonté n'eussent retardé sa victoire. Car il y avait fait une brèche, par laquelle il entra avec une troupe choisie qui l'accompagnait partout, et mille soldats légionnaires. Si donc il eût élargi la brèche, et usé du droit de la guerre dans une place prise d'assaut, il se serait infailliblement maintenu en possession de sa conquête. Mais il voulait conserver la ville, et épargner les habitants. Il défendit donc aux siens, soit de tuer, soit de mettre le feu aux maisons, espérant par une conduite si généreuse faire honte aux Juifs de leur obstination contre un vainqueur plein de clémence. En effet le peuple était disposé à le recevoir comme un libérateur. Mais les factieux prirent sa douceur pour faiblesse, et se persuadèrent qu'il couvrait d'un extérieur de modération l'impuissance où il était de prendre le reste de la ville. Ainsi s'étant remis bientôt de la première frayeur où les avait jetés la vue de la muraille forcée par les ennemis, ils imposent silence au peuple, ils tuent ceux qui élevaient leurs voix pour demander la paix à grands cris, et attaquant les Romains dans les rues, et de dessus les maisons, ils les obligent de reculer. En même temps quelques-uns d'entre eux s'étant détachés, allèrent chasser de la brèche ceux qui la gardaient ; en sorte que Titus se trouva enveloppé, et il eut besoin de tout son courage et de toute sa présence d'esprit pour se procurer une retraite honorable, mais difficile, parce que la brèche était étroite. Il regagna néanmoins son camp, ayant perdu l'avantage qu'il avait d'abord remporté.

Les Juifs furent prodigieusement enflés de ce succès, et leur présomption alla jusqu'à se figurer que les Romains n'oseraient plus s'exposer à pénétrer dans la ville, et que s'ils étaient assez téméraires pour l'entreprendre, ils en seraient toujours rechassés avec la même facilité. Dieu, dit Josèphe, aveuglait ces malheureux en punition de leurs crimes ; et ils ne considéraient ni la puissance romaine, qu'un pareil échec n'était pas assurément capable d'abattre, ni la famine qui commençait déjà à se faire sentir dans Jérusalem. Ils eurent bientôt lieu de revenir de leur folle erreur. Ils résistèrent pendant trois jours, en défendant avec courage l'ouverture de la brèche, qu'il ne leur avait pas été possible de réparer. Mais le quatrième jour ils furent forcés de nouveau ; et Titus ne se vit pas plutôt maître du mur, qu'il en abattit toute la partie qui regardait le septentrion ; et dans la partie qu'il laissa subsister vers l'occident et le midi, il garnit de soldats toutes les tours.

Après vingt-quatre jours de combats et de fatigues, Titus crut nécessaire de donner tout ensemble quelque repos à ses soldats, et aux ennemis le temps de faire réflexion sur leurs maux présents et à venir. Dans cette double vue il résolut de faire la montre de son armée dans la ville même et sous les yeux des Juifs, avec toute la pompe usitée en pareil cas. Toutes les troupes passèrent en revue, pour aller recevoir leur paie, revêtues d'armes brillantes d'or et d'argent, et les cavaliers menant en laisse leurs chevaux richement caparaçonnés ; spectacle mêlé de magnificence et de terreur, et, selon les intérêts différents des spectateurs, agréable pour les uns, effrayant pour les autres. Les Juifs, pour le considérer, bordaient tout l'ancien mur et tout le côté du temple d'où l'on avait vue sur la ville ; les fenêtres des maisons ne suffisaient pas à leur avide curiosité, et les toits étaient couverts d'une foule infinie. L'admiration et la crainte les saisissaient également, à l'aspect d'une armée si nombreuse, si

brillante, et défilant en si bon ordre. Les factieux eux-mêmes furent ébranlés, et Josèphe pense qu'ils auraient pris le parti de se soumettre, si l'énormité de leurs forfaits leur eût permis d'espérer le pardon, et si l'idée d'un supplice inévitable ne les eût déterminés à préférer la mort dans le combat. Cette pompe guerrière dura quelques jours, au bout desquels Titus voyant que les ennemis ne parlaient point de se rendre, fit reprendre à son armée les travaux du siège.

Il établit de nouvelles batteries, se proposant d'attaquer à la fois la ville haute et la tour Antonia ; et il partagea son armée entre ces deux attaques. Il assigna à chacune deux légions avec les troupes auxiliaires qui devaient les accompagner ; et chaque légion eut ordre de dresser une terrasse. Ces ouvrages se construisaient en face des ennemis, qui n'épargnèrent rien pour les traverser, chacun des deux chefs combattant pour soi poste, Jean pour le temple, dont le salut dépendait de la forteresse Antonia, et Simon pour la ville haute ; et ils incommodaient beaucoup les travailleurs, ayant appris par le long usage et le fréquent exercice à mettre en jeu les machines de guerre, dont au commencement du siège ils tiraient peu de service.

Mais toute cette résistance n'était capable que de retarder leur désastre, et de finir par le rendre complet ; et Titus qui regardait déjà Jérusalem comme sa conquête, et qui par cette raison se croyait intéressé lui-même à l'empêcher de périr, eût bien mieux aimé devoir sa victoire à la soumission des assiégés qu'à la force de ses armes, et avoir pour monument de sa gloire une ville florissante qu'un tas de ruines. Il essaya donc encore d'ouvrir les yeux à des aveugles qui couraient à leur perte, et il chargea Josèphe, comme plus propre à se faire écouter, de les exhorter à prendre un conseil salutaire.

Josèphe tournant autour du mur, chercha un lieu d'où il pût être entendu sans trop s'exposer, et élevant la voix, il conjura ses compatriotes avec larmes d'avoir pitié d'eux-mêmes et de leur peuple, d'avoir pitié de leur patrie et du temple, et de montrer au moins pour des objets qui devaient leur être si précieux la même sensibilité dont les étrangers leur donnaient l'exemple. Les Romains, ajouta-t-il, respectent votre sanctuaire, auquel ils n'ont aucune part, et qui appartient à leurs ennemis ; et vous, nourris dans le culte de ce temple, vous qui, s'il subsiste, en resterez seuls possesseurs, vous n'avez d'ardeur que pour le détruire. Quelle espérance avez-vous de résister à une puissance qui a subjugué tout l'univers, et à laquelle vos pères, qui valaient mieux que vous, ont été contraints de se soumettre ? Quelle ressource pouvez-vous vous promettre maintenant que votre ville est prise pour la plus grande partie, et que dans ce qui vous reste vous souffrez de plus grands maux que ceux qu'éprouve une place emportée d'assaut ? Car les Romains n'ignorent pas que la famine tourmente actuellement parmi vous le peuple, et que bientôt elle se fera sentir même à ceux qui portent les armes. C'est là un ennemi qu'il vous est impossible de vaincre, et qui suffirait seul pour vous dompter, quand même les Romains se tiendraient dans l'inaction. Josèphe attaqua encore l'opiniâtreté des assiégés par les menaces d'une rigueur inexorable, s'ils se laissaient forcer ; par l'assurance du pardon et de l'oubli du passé, s'ils voulaient enfin se reconnaître. Mais il avait affaire à des âmes intraitables ; et, pour toute réponse, les uns lui rendirent des moqueries, les autres le chargèrent d'injures, quelques-uns même tirèrent sur lui.

Il ne se rebuta pas néanmoins, et il insista à leur prouver par la déduction des faits de toute leur histoire, que Dieu avait toujours été l'unique protecteur de leur nation dans tous les dangers qu'elle avait courus, dans tous les maux qu'elle

avait soufferts ; et qu'il était visible que ce même Dieu les livrait aux Romains en punition de leurs crimes. Vous mettez, leur dit-il, votre confiance dans son temple, que vous profanez ; il l'a abandonné, et il a passé du côté de ceux à qui vous faites la guerre. Comment continuerait-il d'habiter avec vous ? Un homme de bien fuirait sa maison, si elle était souillée par le crime. Et vous pensez que Dieu voudra avoir pour demeure un lieu dont vous faites le repaire du plus affreux brigandage !

Josèphe termina son discours par leur remettre sous les yeux les mêmes motifs qu'il avait employés en commençant. Cœurs de bronze, leur dit-il, ayez donc enfin honte de l'état où vos fureurs ont réduit votre patrie. Et quelle patrie ! Considérez-en la beauté et la magnificence. Quelle ville ! quelles riches offrandes, apportées par tous les peuples et tous les rois de l'univers ! Voilà ce que vous allez détruire, voilà ce que vous voulez livrer aux flammes. Et vous ne vous attendrissez pas même sur le sort de vos familles, de vos femmes et de vos enfants, qui ne peuvent éviter de périr ou par la famine ou par la guerre ! Ne croyez pas que mon intérêt particulier m'anime dans les représentations que je vous fais aujourd'hui. Je sais que tout ce que j'ai de plus cher au monde est enfermé avec vous, ma mère, ma femme et toute ma parenté. Mais je suis prêt à les sacrifier pour le salut de la patrie. Heureux ! si par leur mort et par la mienne je pouvais acheter votre repentir.

Ces discours si tendres, ces reproches si vifs, ne firent aucune impression sur les factieux ; mais ils agirent sur le peuple, et en déterminèrent plusieurs à abandonner la ville. Ils vendaient leurs possessions à vil prix, et avalant l'or qu'ils avaient acquis par ces marchés, ils se sauvaient dans le camp de Titus, qui leur permettait de passer, et d'aller habiter tranquillement tel endroit du pays qu'ils voulaient choisir. Ils trouvaient dans ce parti toutes sortes d'avantages ; ils se délivraient en même temps de l'oppression de leurs cruels tyrans, et des misères de la famine.

Car la famine était extrême dans Jérusalem. On n'y voyait paraître ni blé ni pain ; et le peu qui en restait caché dans des recoins obscurs, se vendait au poids de l'or. Un mal par lui-même si terrible était encore aggravé par la fureur des factieux, qui vivant eux-mêmes dans l'abondance ravissaient au peuple, pour faire des magasins, ou pour conserver leurs provisions, une subsistance nécessaire. Ils entraient par force dans les maisons, et y faisaient des perquisitions rigoureuses : et s'ils trouvaient des vivres cachés, ils maltrahaient les maîtres de la maison, comme convaincus de mensonge et de fraude ; s'ils n'en trouvaient point, ils les tourmentaient pour les forcer de découvrir leurs réserves. Et la marque à laquelle ils distinguaient ceux qui avaient de quoi se nourrir ou qui en manquaient, c'était l'air de leurs visages et de leurs personnes. Quiconque conservait une apparence de santé, devenait suspect aux tyrans, et attirait leurs recherches. Ces odieuses et insupportables vexations forçaient les malheureux qui avaient en leur pouvoir quelque nourriture, de se cacher pour en faire usage, comme s'ils eussent voulu commettre un crime. Les plus pauvres mangeaient souvent les grains tout crus ; les autres les faisaient cuire à la hâte, et au milieu des plus vives alarmes ; et sans autre apprêt, ils tiraient du feu les pains à demi cuits, et les dévoraient. Plusieurs, qui ne pouvaient recouvrer ni blé, ni orge, se dérobaient pendant la nuit pour aller hors de la ville cueillir des légumes sauvages ou des herbes. Quelques-uns d'entre eux tombaient entre les mains des ennemis. D'autres, qui avaient échappé aux Romains, étaient au retour saisis par leurs propres gens de guerre, qui leur enlevaient le triste fruit de leurs peines. En vain ces infortunés conjuraient les ravisseurs avec larmes, et

en invoquant le redoutable nom de Dieu, de leur laisser une partie de ce qui leur avait coûté tant de périls ; ils ne pouvaient rien obtenir, heureux encore, si ceux qui les dépouillaient leur laissaient la vie.

Telles étaient les cruautés qu'exerçaient les factieux sur le menu peuple. Les riches et les grands, faussement accusés ou d'intelligence avec les Romains pour leur livrer la ville, ou de mesures prises pour se sauver dans leur camp, étaient mis à mort, ou au moins punis par des confiscations et par des amendes. Et les deux tyrans, que l'ambition du commandement rendait ennemis, se trouvaient parfaitement d'accord pour vexer les citoyens. Ils se les renvoyaient l'un à l'autre, et en partageaient les dépouilles.

Ainsi s'accomplissait la prédiction que Jésus-Christ avait faite d'une tribulation qui passerait tout ce qui avait jamais été et tout ce qui serait jamais¹. Josèphe² emploie littéralement les mêmes expressions pour comprendre sous une idée générale ce qu'il avait dit en détail touchant les calamités de Jérusalem ; et il ajoute que les auteurs de cette misère étaient la race la plus méchante qui eût jamais paru parmi les hommes.

Il aurait pourtant manqué quelque chose au malheur des Juifs, s'ils eussent toujours trouvé une ressource du côté des Romains, et que la clémence de leurs ennemis eût continué à les consoler de ce qu'ils souffraient de la part de leurs tyrans. Titus informé qu'ils sortaient en grand nombre pour ramasser hors des murs une misérable nourriture, posta des troupes en embuscade pour les enlever ; et voulant tenter d'abattre la fierté indomptable des assiégés, qui fatiguaient beaucoup ses travailleurs, il crut devoir faire un exemple de rigueur sur leurs compatriotes qui tombaient sous son pouvoir, et il ordonna qu'on les crucifiât à la vue de la ville. Le nombre de ces malheureux était très-grand ; on en prenait jusqu'à cinq cents par nuit ; et bientôt la terre manqua aux croix, et les croix aux prisonniers.

Mais les factieux étaient si éloignés de se laisser ébranler, qu'ils profitèrent même de ce terrible spectacle pour, irriter le peuple contre les Romains en le trompant. Ils lui faisaient croire que ceux qu'on attachait si cruellement en croix étaient des suppliants et non des prisonniers, et amenant par force sur les murailles les parents et amis de ces tristes victimes : *Voilà, disaient-ils, comment les Romains traitent leurs suppliants ; voilà à quoi vous devez vous attendre, si vous prétendez chercher un asile auprès d'eux.* Cette ruse fit effet sur plusieurs, qu'elle empêcha de désertir. Il s'en trouva au contraire pour qui elle fut un motif d'aller se livrer aux Romains, préférant la mort et le supplice aux horreurs de la faim qui les consumait lentement.

Titus averti de cette erreur, entreprit de la dissiper ; et ayant fait couper les mains à quelques-uns des prisonniers, il les envoya dans la ville, afin qu'ils instruisissent leurs concitoyens de la vérité des faits. En même temps il pressait de nouveau les chefs des deux factions de ne pas attendre la dernière extrémité, leur promettant la vie sauve et la conservation de leur ville et de leur temple. Et pour appuyer ses invitations du motif de la terreur, il visitait ses travaux, et exhortait les travailleurs à les mettre promptement en état. Toutes ces tentatives n'eurent d'autre fruit que d'augmenter l'insolence des furieux qu'il voulait ménager. Ils se répandirent en invectives et contre Titus et contre l'empereur

¹ MATTHIEU, XXIV, 21, et MARC, XIII, 19.

² FLAVIUS JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, VI, 11.

son père ; et quant à ce qui les regardait eux-mêmes, ils criaient que la mort ne leur causait point d'effroi. Nous avons pris notre parti, disaient-ils, de la choisir préférablement à une honteuse servitude. Tant que nous respirerons, nous ferons aux Romains tout le mal que nous pourrons leur faire. Que nous importe la patrie, puisque nous devons périr ? Le temple de Dieu, c'est le monde entier. L'édifice que nous défendons sera pourtant sauvé par le maître auquel il appartient. Nous comptons sur son secours, et nous nous rions de toutes les menaces destituées d'effet. L'événement est en la main de Dieu.

Cette fureur était aveugle ; mais elle formait des combattants, qu'il n'était pas aisé de vaincre ; et Épiphane, fils d'Antiochus de Commagène, eut lieu de l'éprouver. Il arriva à l'armée de Titus dans le temps dont je parle avec une troupe choisie et très-leste, tous beaux hommes, grands de taille, dans la fleur de Pige, et armés à la macédonienne, d'où ils étaient appelés Macédoniens. Ce jeune prince, dont la valeur allait jusqu'à la témérité, témoigna s'étonner de ce que les Romains semblaient n'oser s'approcher des murailles. Eh bien, lui dit Titus en souriant, le champ est libre ; vous pouvez tenter. Aussitôt Épiphane part avec ses Macédoniens, et s'avance jusqu'au pied du mur. Il fut si bien reçu par les Juifs, qu'il comprit que la réserve des Romains était prudence. Sa troupe s'étant opiniâtrée à faire ferme et à ne point reculer, pour soutenir l'engagement qu'elle avait pris, fut accablée d'une grêle de traits et de pierres par les assiégés ; et il la ramena bien diminuée, et réduite à un petit nombre, dont la plupart étaient blessés.

Cependant les terrasses des Romains se trouvèrent achevées le vingt-neuf du mois Artémisius¹, après dix-sept jours de travail. Deux de ces terrasses étaient dressées contre la tout Antonia, et deux contre la ville haute. Mais elles ne furent d'aucun usage aux assiégeants, et elles devinrent au contraire une matière de triomphe pour les Juifs.

Jean avait creusé sous celles qui le menaçaient, et qui n'étaient éloignées l'une de l'autre que de vingt coudées, une large mine, soutenant les terres avec des étais. Lorsque l'ouvrage fut fini, il remplit sa mine d'une grande quantité de bois enduit de poix et de bitume, et il y mit le feu. Les Romains n'étaient point en garde contre ce péril, et ils ne s'aperçurent de rien, jusqu'à ce que les étais étant été consumées, tout d'un coup la terre s'ouvrit, et les terrasses s'écroulèrent avec un grand bruit dans le vide immense qui se forma. Cette chute excita d'abord un nuage de poussière mêlé d'une épaisse fumée ; mais bientôt le feu perça tous les obstacles, et la flamme s'élança dans les airs. Les Romains, tristes spectateurs de leurs ouvrages de plusieurs jours détruits en un instant, demeurèrent consternés ne pouvant apporter aucun remède à un mal aussi prompt qu'imprévu.

Les deux autres terrasses n'eurent pas un meilleur sort. Déjà les Romains y avaient placé leurs béliers, et commençaient à battre la muraille, lorsque Simon fit sur eux une terrible sortie. Ses troupes étaient excellentes, et il avait su leur inspirer un tel respect pour la personne de leur chef, qu'aucun de ceux qui lui obéissaient n'eût fait difficulté sur ses ordres, dit Josèphe, de se donner la mort à lui-même. Trois des plus braves officiers, suivis de soldats également intrépides, sortirent donc armés de torches et de flambeaux. Rien ne peut se comparer à leur audace ; ils avancèrent sur l'ennemi, comme s'il eût été question d'aller joindre une troupe amie. Sans donner aucun signe de crainte, sans hésiter, sans

¹ Ce mois répond à notre mois de mai.

s'arrêter, ils se font jour jusqu'au près des machines, et malgré les traits qui volaient de toutes parts, malgré les épées dont ils étaient environnés, ils ne firent aucun mouvement en arrière, qu'ils n'y eussent mis le feu. Lorsque la flamme commençait déjà à s'élever, les Romains accoururent de leur camp pour sauver leurs machines, et de nouvelles troupes de Juifs vinrent de la ville avec non moins d'ardeur pour empêcher le secours. La mêlée fut des plus vives : les uns s'efforçaient de tirer du feu leurs galeries et leurs béliers ; les autres les y retenaient par des efforts contraires. Pendant ce combat le feu gagnait toujours, et il se communiqua aux terrasses, de façon que les Romains tout entourés de flammes, et désespérant de sauver non seulement leurs machines, mais leurs ouvrages, commencèrent à se retirer vers leur camp. Les Juifs animés par le succès les poursuivent ; et leur nombre grossissant toujours, ils arrivèrent jusqu'aux retranchements des Romains, et attaquèrent les gardes des portes. La sévérité de la discipline fut en cette occasion le salut du camp romain. Les gardes savaient qu'il y allait pour eux de la vie d'abandonner leur poste, et par cette raison ils firent ferme. Leur exemple encouragea plusieurs de ceux qui avaient pris la fuite. On se rassure, on se rallie, et les Juifs trouvèrent une résistance qui les arrêta. Ils s'obstinèrent à tâcher de la vaincre, combattant comme des forcenés, ou plutôt comme des bêtes féroces, qui possédées d'une aveugle furie, se jettent à travers les lances et les épées. Enfin, Titus, qui était allé du côté de la tour Antonia, vint, sur l'avis qu'il reçut, au secours des siens. Sa présence, ses exhortations leur firent reprendre la supériorité ; et les Juifs, furent obligés de rentrer dans la ville, mais avec l'avantage d'avoir ruiné les travaux, et les batteries des ennemis, et dérangé totalement leurs projets.

Titus fort embarrassé tint conseil pour délibérer sur les mesures qu'il convenait de prendre pour continuer le siège ; et les avis se trouvèrent partagés. Les plus hardis voulaient que sans autre préparation on livrât un assaut général. *Jusqu'ici, disaient-ils, notre armée n'a combattu que par parties. Lorsque les Juifs verront toutes nos forces réunies, ils n'en pourront pas soutenir les premières approches, et ils demeureront ensevelis sous la multitude des traits dont nous les accablerons.* D'autres plus précautionnés et plus circonspects, s'opposaient à un conseil si hasardeux, et qui visiblement ne pouvait pas réussir. Mais, d'accord sur ce qu'il fallait rejeter, ils se divisaient par rapport au parti qu'il était à propos de prendre. Les uns opinèrent pour travailler à de nouvelles terrasses ; les autres inclinaient à convertir le siège en blocus, et à attaquer la ville uniquement par la famine sans s'exposer à aucun combat. *Le désespoir est invincible, disaient-ils ; et c'est une témérité et une folie de vouloir se battre contre des furieux, pour qui mourir par l'épée est un sort désirable ; au moyen duquel ils évitent une mort plus cruelle.*

Titus n'approuva aucun de ces avis. Le premier ne pouvait plaire qu'à des têtes échauffées. La construction de nouvelles terrasses souffrait de grandes difficultés, parce que le bois manquait dans le pays. Se contenter de bloquer la ville, c'était un parti qui traînait beaucoup les choses en longueur. Et le jeune prince, et nous en croyons Tacite¹, désirait vivement le séjour de Reine, où la grandeur, l'opulence et les plaisirs l'attendaient ; et tout ce qui en retardait la jouissance, lui devenait odieux. Supposé que Titus eût ce motif dans l'esprit, il ne le manifesta pas ; mais il représenta : *Qu'il n'était point honorable de demeurer dans une totale inaction avec une si belle armée. Que d'ailleurs la longueur du temps qu'exigeait un blocus, diminuerait d'autant la gloire de leur conquête, qui*

¹ TACITE, *Histoires*, V, 11.

dépendait en grande partie de célérité. Qu'il fallait donc d'une part tirer avantage de la disette qui tourmentait les assiégés, en investissant la ville si exactement que rien ne pût y entrer ni en sortir, et de l'autre ne point discontinuer les attaques, afin que la force des armes et la nécessité insurmontable de la faim concourussent à réduire les Juifs à une prompte soumission. Que son plan était d'enfermer toute la ville d'un mur, afin d'ôter absolument aux assiégés l'espérance d'échapper ; que l'entreprise pouvait paraître difficile et pénible ; mais qu'elle ne devait pourtant effrayer que ceux qui ignorent que les grands succès s'achètent par les grands travaux.

Tous se rangèrent à cet avis, et l'armée, à qui l'on distribua les différentes parties de l'ouvrage, s'y porta avec une ardeur et une émulation incroyables. On a de la peine à concevoir comment dans l'espace de trois jours put être élevé un mur de trente-neuf stades, ou cinq mille pas de circuit, flanqué par dehors de treize forts ou châteaux, dont les enceintes mises ensemble auraient fait un contour de dix stades. La garde se faisait autour de ces murs avec une exactitude parfaite, et Titus prenait sur lui-même de faire la ronde pendant la première veille de chaque nuit.

Toute issue étant fermée aux assiégés, la famine, et les misères affreuses qui en sont les suites, prirent nouveaux accroissements dans la ville, et Josèphe en fait une description lamentable. Les toits (qui sont plats dans l'Orient, comme l'on sait), étaient, dit cet historien, couverts de mères expirantes avec leurs enfants à la mamelle, et les rues jonchées de vieillards étendus morts sur le pavé. Les jeunes gens, à qui l'âge donnait plus de vigueur, se soutenaient un peu, et paraissaient dans la place, mais plus semblables à des spectres qu'à des hommes, et on les voyait souvent tomber de faiblesse et d'inanition. Au milieu de si grands maux un morne silence régnait dans la ville ; on n'entendait ni gémissements ni plaintes ; la faim étouffait tout autre sentiment. Le sort de ceux qui mouraient les premiers paraissait même digne d'envie à des infortunés qui ne leur survivaient que pour souffrir, et qui envisageaient la mort comme un repos et comme une consolation. Plusieurs, dans le désespoir qui les tourmentait, s'adressaient aux gens de guerre, leur demandant la mort comme une grâce. Mais ces barbares, qui se faisaient souvent un plaisir inhumain d'achever les mourants, refusaient leur funeste secours à ceux qui l'imploraient pour être délivrés de la vie. L'orgueil de ces scélérats heureux et triomphants mettait le comble à la douleur de ceux qui périssaient, et en mourant ils fixaient leurs derniers regards sur le temple, pour demander justice au souverain maître, qui y était adoré. Les corps seraient demeurés le plus souvent sans sépulture, si l'on s'en fût rapporté à la piété de leurs proches, qui n'étaient et ne pouvaient être occupés que de ce qu'ils souffraient eux-mêmes. Comme il fallait néanmoins se délivrer d'objets tristes et odieux, les tyrans gagèrent d'abord sur le trésor public des mercenaires qu'ils chargèrent de cet office. Mais s'étant bientôt lassés de cette dépense, ils firent jeter les corps morts dans les précipices qui environnaient la ville. Titus en visitant les dehors de la place aperçut ces monceaux de cadavres qui se pourrissaient, et frappé d'un si horrible spectacle, il leva les mains au ciel, prenant Dieu à témoin qu'il n'était point cause de ces maux.

Cependant la disette commençait à s'étendre même jusqu'aux factieux ; et le sentiment en devenait plus vif pour eux et plus cruel par la comparaison avec l'abondance dont jouissaient les Romains, qui affectaient même d'en faire ostentation à leurs yeux, en dressant devant les murailles des tables très-bien servies. L'audace de ces furieux, matée par la grandeur du mal, s'affaiblissait

vis-à-vis de l'ennemi ; mais leur rage contre leurs concitoyens, qui ne pouvaient leur résister, ne faisait que croître et s'allumer de plus en plus.

Simon n'épargna pas même celui à qui il était redevable de son entrée dans la ville. Le pontife Matthias, accusé d'intelligence avec les Romains, fut par lui condamné à mort, et en même temps trois de ses fils ; le quatrième s'était sauvé dans le camp de Titus. Ce vénérable vieillard fut appliqué à une question très-dure, par laquelle on voulait le contraindre d'avouer son prétendu crime ; et lorsque le moment de son exécution fut venu, Matthias demandant pour toute grâce de mourir avant ses enfants, ne fut point écouté, et le tyran eut la barbarie de le réserver pour le dernier. Joignant l'insulte à la cruauté, il choisit pour lieu de son supplice un endroit d'où l'on découvrait le camp des Romains, afin qu'en périssant, ces infortunés eussent devant les yeux l'asile qui les aurait sauvés ; et après qu'ils eurent été exécutés, il fit jeter leurs corps sans sépulture.

Il traita avec la même inhumanité dix-sept autres citoyens des plus distingués. Il se contenta d'enfermer dans une prison la mère de Josèphe¹, la gardant vraisemblablement comme étage. Dans la crainte d'une trahison, il défendit à tous les habitants de n'assembler, et même d'avoir entre eux aucun entretien ; et si quelques-uns étaient surpris se communiquant mutuellement leurs douleurs sur les maux qu'ils souffraient, ils étaient sur-le-champ massacrés sans autre information.

Ses craintes n'étaient pas sans fondement. Un de ses propres satellites, las de sa tyrannie, et plus frappé encore du danger d'une perte infaillible, entreprit de livrer aux Romains une tour dont il avait la garde. Il avait gagné dix soldats, et déjà il appelait les Romains du haut de la tour. Ils ne se pressèrent pas assez, se défiant de ces invitations qu'ils avaient trouvées fausses en plusieurs rencontres. Pendant qu'ils perdent le temps, Simon averti de la chose accourt ; il se rend maître du capitaine et de ses complices, et il les fait égorger et jeter dans les fossés à la vue des ennemis.

Dans ces circonstances Josèphe, qui ne se lassait point d'exhorter ses compatriotes à se reconnaître, s'étant approché trop près du mur, reçut à la tête un coup de pierre, qui le fit tomber sans connaissance. Les factieux, pleins de haine contre lui, sortirent promptement pour l'enlever dans la ville ; et peu s'en fallut qu'ils ne réussissent. Mais Titus envoya un secours, qui le tira de leurs mains. Le coup qu'avait reçu Josèphe était si violent, que pendant le combat qui se livra autour de lui, il ne donna aucun signe de vie, et le bruit de sa mort se répandit dans Jérusalem. Ce fut un nouveau sujet de découragement pour les gens du peuple, qui n'avaient d'autre ressource que de fuir dans le camp des Romains, ni de protection plus puissante et plus assurée auprès des Romains que Josèphe. Sa mère actuellement détenue dans les prisons fut consternée de cette fausse nouvelle, qu'on eut soin de lui porter ; et quoiqu'elle affectât de la constance vis-à-vis des geôliers, à qui elle dit qu'il y avait déjà trois ans qu'elle avait perdu son fils, et que dès le temps du siège de Jotapata il était mort pour elle, lorsqu'elle se trouvait en liberté avec ses femmes elle se plaignait amèrement de ne pouvoir rendre les derniers devoirs à celui de qui elle avait espéré les recevoir. Ni sa douleur, ni le triomphe des factieux ne fut de longue

¹ C'est le père de Josèphe qui est nommé dans le texte. Mais comme il n'en est fait mention nulle part ailleurs durant le siège, et qu'au contraire la mère de Josèphe se trouve citée devant et après l'endroit dont il s'agit actuellement, j'ai suivi la correction de M. d'Andilli et de M. de Tillemont.

durée. Bientôt Josèphe guéri de sa blessure fut en état de se montrer, et menaçant les opiniâtres d'une prompt vengeance, il continua d'inviter le peuple à se confier en la clémence des Romains. Il en fut cru, et les désertions recommencèrent. Mais la colère céleste poursuivait partout ce peuple criminel, et les transfuges trouvèrent leur perte où ils cherchaient leur sûreté.

Premièrement le changement seul de leur situation, et l'abondance succédant à une horrible disette, causa la mort à plusieurs. Pressés de la faim, ils se jetaient avidement sur la nourriture, et l'entassant sans précaution dans un estomac désaccoutumé depuis longtemps de faire ses fonctions, ils en étaient étouffés. Mais d'ailleurs ceux qui par une conduite plus prudente avaient évité ce danger, tombèrent dans un autre encore plus affreux. J'ai dit que la plupart des Juifs qui abandonnaient la ville, avalaient leur or avant que de partir ; et ils le retrouvaient ensuite lorsque la nature se soulageait. Un d'eux cherchant ainsi son trésor fut aperçu par un Syrien de l'armée de Titus ; et aussitôt le bruit se répandit dans le camp que les Juifs arrivaient tout rempli d'or. La cupidité des Arabes surtout fut aiguillonnée par cette espérance ; et ils eurent la barbarie d'éventrer les transfuges pour chercher dans leurs entrailles les richesses qu'ils y supposaient cachées. Quelques-uns même des Romains, gâtés par le mauvais exemple, se portèrent à cette cruauté. Le nombre des malheureux qui en devinrent les victimes fut très-grand, et on en compta jusqu'à deux mille dans une seule nuit.

Titus informé de ces horreurs, qui déshonoraient l'humanité et le nom romain, en fut honteux et irrité. Son premier mouvement fut de rassembler les coupables, de les environner d'un corps de cavalerie, et de les faire percer à coups de traits. Mais ils étaient en si grand nombre, que le prince se crut obligé de se contenter de défendre à l'avenir tout semblable excès sous peine de mort. L'avidité plus forte que la crainte du supplice rendit inutiles les défenses de Titus, et porta les soldats, non à cesser leurs criminelles violences, mais à les mieux cacher. Ils allaient au-devant des transfuges, et avant qu'on les aperçût du camp, ils les égorgeaient pour leur ouvrir ensuite le ventre. Dieu', dit Josèphe, avait condamné ceux que la clémence de Titus voulait épargner, et il tournait en pièges pour eux tout ce qui eût dû être voie de salut.

Le peuple de Jérusalem se trouvait donc entre deux extrémités également cruelles. Sortir de la ville, c'était se perdre ; et il ne restait aucun moyen d'y subsister. La mesure de blé se vendait un talent, et la nécessité forçait les faméliques à fouiller dans les égouts et dans de vieux fumiers, et à porter à leurs bouches ce qu'ils n'auraient pu même regarder dans un autre temps sans horreur. Une si affreuse nourriture était aussi funeste que la faim, et l'une et l'autre tuaient un monde infini. Un certain Mannéus, commis à la garde d'une des portes de la ville, ayant passé dans le camp des Romains, assura à Titus que depuis le quatorze du mois Xanthicus¹, époque du commencement du siège, jusqu'au premier du mois Panémus², ce qui fait un espace d'environ quatre-vingts jours, il était sorti par la seule porte confiée à ses soins cent quinze mille huit cent quatre-vingts corps morts. Selon le rapport d'autres transfuges, gens distingués parmi les Juifs, le nombre des morts enlevés par toutes les portes se montait à six cent mille. Quoique la sépulture qu'on leur donnait ne consistât qu'à les jeter dans les ravines autour des murs, ceux qui étaient chargés de cette

¹ Avril.

² Juillet.

commission ne purent enfin y suffire. Les morts restaient amoncelés dans les rues, ou bien on les entassait dans les maisons vides, que l'on fermait ensuite, afin que personne n'y entrât.

Les tyrans, auteurs de la misère publique, ne pouvaient plus, comme je l'ai déjà remarqué, s'en garantir eux-mêmes entièrement. Ils n'avaient point fait de provisions, et ils ne trouvaient plus rien à piller sur un peuple qui périssait par la faim. L'or des vases sacrés, que Jean maître du temple avait fait fondre, était une faible ressource dans une ville où il ne restait plus de vivres à acheter. Il se rabattait sur les viandes des victimes, que l'on continuait d'offrir encore ; et il avait converti à son usage et à celui de ses satellites le vin et l'huile destinés aux libations et aux sacrifices. Ces rapines sacrilèges ne l'effrayaient point. Il en plaisantait même, disant que pour la défense du culte divin on pouvait bien se servir de ce qui était consacré à ce culte ; et que ceux qui défendaient le temple avaient droit de vivre du temple. Malgré les extrémités d'un état si violent, les factieux persistaient dans leur opiniâtreté, et ne voulaient pas entendre parler de se rendre. Au défaut de l'espérance de vaincre, le désespoir du pardon les animait.

Outre les motifs qu'avait déjà Titus de réduire par la force leur orgueil désespéré, la vue de la misère que souffraient les habitants de Jérusalem le touchait de compassion, et il voulait, en hâtant la prise de la ville, et en détruisant les tyrans, sauver au moins les restes d'un peuple infortuné. Il se détermina donc à relever de nouvelles terrasses, quoiqu'il fallût aller chercher les bois de construction à quatre-vingt-dix stades du camp, parce que tout le voisinage de la ville en était dépouillé. Il dressa, comme la première fois, quatre terrasses, mais plus grandes, et toutes dirigées contre la tour Antonia.

Les Juifs n'avaient plus le même courage qu'au commencement du siège, et ils laissèrent travailler les Romains sans les incommoder par des sorties. Néanmoins lorsque Jean vit les terrasses achevées, sentant la grandeur du péril, il voulut tenter d'y mettre le feu avant que l'on y eût établi les batteries. Les Juifs sortirent donc avec des flambeaux allumés ; mais l'attaque fut molle, et la défense fut au contraire vigoureuse de la part des Romains à proportion de l'affaiblissement qu'ils remarquaient dans les ennemis. Ainsi les Juifs, après quelques vains efforts, rentrèrent dans la ville en se reprochant mutuellement leur lâcheté.

Aussitôt les Romains placèrent leurs béliers sur les terrasses, et malgré les pierres et les traits de toute espèce que lançaient sur eux les assiégés, ils commencèrent à battre les murailles. Elles étaient très-solidement construites, et les béliers paraissant faire très-peu d'effet, et même s'émousser et se rompre, un nombre de soldats romains couverts de leurs boucliers en tortue allèrent à la sape, et à force de bras et de leviers ils parvinrent à détacher quatre pierres des fondements. La nuit survint, qui interrompit l'ouvrage.

Quoique la muraille n'eût point cédé aux coups du bélier, elle en était ébranlée ; les quatre pierres emportées des fondements les avaient affaiblies ; enfin le sol même plia, à l'endroit de la mine que Jean avait creusée pour attaquer et détruire les terrasses précédentes ; en sorte que pendant la nuit un grand pan du mur tomba de lui-même, et laissa une large ouverture.

Les Romains dans le premier moment se crurent vainqueurs. Mais en examinant la brèche, ils furent bien étonnés de voir au dedans de la place un mur que Jean avait pris la précaution de faire construire d'avance, et qui les arrêta tout court.

Ici Josèphe ne nous donne pas une grande idée du courage des troupes de Titus. Car il observe que l'attaque était devenue beaucoup plus aisée ; que les débris du premier mur servaient comme de degrés pour monter à la brèche ; que le nouveau mur était moins fort que l'ancien, et de plus construit récemment et à la hâte, et par conséquent moins capable de résister. Cependant aucun soldat romain ne voulut tenter l'assaut ; tous craignirent le péril, qui réellement était grand pour ceux qui monteraient les premiers. Je ne crois pas qu'une telle crainte, dans les circonstances que je viens de décrire, retardât l'ardeur de nos Français. En vain Titus par une exhortation des plus pressantes entreprit d'encourager ses soldats, et de leur faire sentir que leur gloire était intéressée à achever une victoire déjà si avancée. Ils l'écoutèrent froidement, et refusèrent de marcher. Un seul, Syrien de naissance, âme héroïque dans un corps petit et mal fait, éleva sa voix, et adressant la parole à Titus : **Je m'offre, dit-il, à vous, César, pour monter le premier à la brèche. Je souhaite que votre fortune seconde mon courage. Mais si le sort trompe mes vœux, sachez qu'il ne trompera point mon attente, et que c'est de propos délibéré que je vais à la mort.** En finissant ces mots, Sabinus, c'était le nom de ce soldat, s'avance vers la brèche, couvrant sa tête de son bouclier, et tenant son épée nue à la main. Onze de ses camarades le suivirent, enflammés par l'exemple de son courage ; et douze soldats, sans autre chef que leur propre ardeur, allèrent en plein midi affronter une brèche bordée d'ennemis et de machines de guerre.

J'avoue que dans une entreprise si mal concertée je ne reconnais plus la sagesse de la discipline romaine. Il faut de toute nécessité, ou que l'historien ait peint les objets plutôt d'après son imagination que selon l'exacte vérité ; ou que Titus permît à ses soldats une licence qui ressemble mieux à l'impétuosité des Barbares qu'à une valeur guidée par l'obéissance.

Quoi qu'il en soit, la témérité fut payée par le succès qu'elle méritait. Sabinus gagna le haut de la brèche ; mais le pied lui ayant glissé, il tomba, et malgré les efforts d'une bravoure qui se soutint jusqu'au bout, il fut percé de traits par les Juifs. Trois de ceux qui l'avaient accompagné périrent avec lui, et les huit autres revinrent au camp couverts de blessures. Cet événement est daté dans le texte de Josèphe, tel que nous l'avons, du troisième jour du mois Panémus. Mais la suite me porte à croire qu'il y a faute, et qu'au trois il faut substituer le treize.

Deux jours après, c'est-à-dire le quinze du même mois, la tour Antonia fut emportée dans un assaut livré encore, si nous en croyons Josèphe, par la fougue du soldat, et sans l'ordre du général. Au commencement de la quatrième veille de la nuit, vingt soldats, du nombre de ceux qui gardaient les terrasses, s'étant réunis pour tenter l'entreprise, appellent à eux le porte-enseigne de la cinquième légion, deux cavaliers et un trompette. Tous ensemble ils s'approchent à petit bruit de la brèche, surprennent les gardes endormis, et les ayant égorgés, ils s'emparent du mur, et ordonnent à leur trompette de sonner la charge. Ce signal réveilla tout ce qu'il y avait de Juifs dans la tour ; la crainte les saisit ; ils crurent avoir sur les bras toutes les forces romaines, et ils s'enfuirent dans le temple. En même temps Titus', averti par le son de la trompette, fait prendre les armes à toutes ses troupes, et le premier il entre dans la forteresse Antonia.

La mine dont j'ai parlé plus d'une fois, n'avait point été comblée, et subsistait tout entière. Une grande partie des Romains l'enfila, et par elle parvint jusqu'à l'entrée du temple. Là il se livra un combat des plus vifs et très-meurtrier. Les deux troupes de Jean et de Simon réunies firent les derniers efforts pour empêcher la prise du temple, qui eût été leur ruine. On se battait corps à corps ;

et c'était une nécessité pour ceux qui se trouvaient à la tête, de tuer ou de mourir. Car il n'était pas possible de reculer, vu que les derniers pressaient les premiers, et ne laissaient aucun intervalle libre ; si quelqu'un était tombé, celui qui le suivait, lui marchant sur le corps, prenait sa place. L'ardeur fut longtemps égale, et le combat dura dix heures, c'est-à-dire, depuis la neuvième heure de la nuit jusqu'à la septième du jour. Enfin le désespoir l'emporta sur un courage qu'animait seulement le désir de vaincre. Les Juifs sauvèrent le temple, et c'en fut assez pour les Romains d'être demeurés maîtres de la tour Antonia.

Pendant qu'ils la regagnaient assez en désordre, un centurion nommé Julien, qui à côté de Titus avait jusque là considéré les alternatives du combat, ne put voir sans indignation fuir les Romains devant les Juifs, et il se jeta dans la mêlée. Il y fit des prodiges, et par sa valeur incroyable il força les Juifs de 'prendre la fuite à leur tour. Mais comme, suivant un usagé universellement pratiqué alors parmi les troupes, il avait ses souliers garnis de clous, en marchant sur un pavé de grandes pierres unies, il tomba à la renverse, et fut sur-le-champ environné d'ennemis, qui ne lui permirent pas de se relever, et le percèrent à coups de lance.

Le dix-sept du même mois, le sacrifice perpétuel fauta d'agneaux¹. On sait que ce sacrifice consistait en deux agneaux que l'on offrait tous les jours, l'un le matin, l'autre le soir. Ce malheur n'était jamais arrivé depuis la nouvelle dédicace du temple par Judas Macchabée. La consternation en fut extrême parmi le peuple, et aujourd'hui encore les Juifs célèbrent à cette occasion un jeûne, marqué dans leur calendrier au dix-septième jour de leur-dixième mois.

Titus, qui désirait ardemment de sauver le temple, profita de cet événement pour faire encore un effort sur l'inflexibilité des assiégés. Il chargea Josèphe de dire à Jean, que s'il avait une si violente passion de faire la guerre, on lui permettait de sortir avec tel nombre de ses partisans qu'il voudrait emmener ; mais qu'il ne s'opiniâtât point à faire périr avec lui la ville et le temple ; qu'il cessât de souiller le lieu saint, et de se rendre criminel envers son Dieu. Titus offrit même de lui fournir des victimes pour continuer le sacrifice dont l'interruption causait une si amère douleur à toute la nation. Josèphe fit à Jean ces propositions en langue vulgaire du pays, afin d'être entendu du peuple. Mais le tyran, toujours plein d'un fol orgueil, ne répondit que par des injures et des malédictions dont il accabla Josèphe, et qu'il conclut en protestant qu'il ne craignait point la prise d'une ville dont Dieu était le maître et le souverain. Josèphe reprit avec indignation : *Ta confiance est assurément bien fondée. Car tu as grand soin de conserver dignes du Dieu auteur de toute sainteté et sa ville et son temple. Ta fidélité à lui offrir les sacrifices qu'il exige doit sans doute te le rendre propice. O le plus criminel des hommes ! En vain tu t'en prends aux Romains, qui plus religieux que toi se montrent zélés de nos lois et de nos saintes cérémonies. Quel sujet de douleur et de larmes qu'un si triste parallèle ! Des étrangers et des ennemis témoignent du respect pour notre temple ; et toi, né Juif, et nourri dans le respect de nos lois, tu t'en rends le destructeur.* Josèphe ajouta qu'il était encore temps pour lui de se repentir, et qu'il avait pouvoir de lui promettre de la part des Romains l'impunité et le pardon. Ni les reproches, ni les promesses ne firent aucune impression sur l'esprit de Jean. Il interrompit Josèphe pour l'insulter, pour l'outrager, comme un traître à sa patrie,

¹ Le texte de Josèphe porte, *faute d'hommes* : ce qui me paraît peu clair. Je suppose, qu'au lieu du mot *ἀνδρῶν*, *hommes*, il faut lire *ἀρνῶν*, *agneaux*.

comme un vil esclave des Romains. Ah ! s'écria Josèphe, je vois bien que je m'oppose à l'ordre de Dieu, en voulant sauver ceux qu'il a condamnés. Il faut que ce malheureux temple soit purifié par les flammes. C'est Dieu, c'est Dieu lui-même qui envoie les Romains pour y mettre le feu et qui détruit une ville souillée de tant horreurs. Josèphe n'en put pas dire davantage ; les larmes et les sanglots lui coupèrent la parole ; et il se retira dans un état de douleur qui faisait compassion aux Romains.

Son ambassade ne fut pas néanmoins entièrement infructueuse. Plusieurs grands personnages s'échappèrent de Jérusalem et vinrent se jeter entre les bras de Titus, qui les accueillit avec toute sorte de bonté, et qui même, craignant qu'ils ne se trouvassent gênés au milieu d'une armée d'étrangers, leur permit de se retirer à Gophna, petite ville du voisinage, pour y vivre en toute liberté, et avec assurance de recouvrer leurs biens après la fin de la guerre. Les factieux ne les voyant point paraître saisirent ce prétexte pour publier dans la ville que Titus les avait fait tuer. Mais le prince, instruit de cette calomnie, les manda de nouveau dans son camp ; et ces illustres transfuges, dont deux avaient été grands-prêtres, se montrèrent aux assiégés, les conjurant avec larmes de ne point forcer les Romains, qui souhaitaient épargner le temple, à le détruire malgré eux. Ils ne furent pas plus heureux que Josèphe. Les tyrans et leurs satellites s'endurcissaient par les efforts que l'on faisait pour les toucher ; et, déterminés à rejeter toute proposition de paix, ils établirent leurs batteries sur les portes sacrées ; en sorte, dit Josèphe, que toute l'enceinte du temple remplie de corps morts ressemblait à ces tombeaux où l'on entasse ceux qui ont été tués dans une bataille, et le lieu saint bordé de machines présentait l'image d'une place de guerre. Aussi impies qu'intraitables, ils profanaient le sanctuaire sans aucun remords ; et ils se logeaient tout armés, et tout couverts du sang de leurs frères, dans ce lieu redoutable où le grand-prêtre seul avait permission d'entrer une seule fois dans l'année. Leur impiété faisait frémir les Romains mêmes, parmi lesquels il n'était, au rapport de Josèphe, aucun soldat qui n'eût du respect pour le temple, et qui ne souffrît avec impatience de le voir indignement profané.

Titus surtout était pénétré de ces sentiments, et il renvoya encore Josèphe vers les assiégés, pour leur reprocher leur audace sacrilège ; et les exhorter à y mettre fin. Voici, dit Josèphe, ce que César vous déclare par ma bouche ; voici les paroles qu'il vous adresse. Je prends à témoin les Dieux nos ancêtres, et celui qui autrefois prenait intérêt à ce lieu (car aujourd'hui il ne le regarde plus), je prends à témoin mon armée, les Juifs qui sont dans mon camp, et vous-mêmes, que ce n'est point moi qui vous contrains de souiller par vos abominations un temple que vous devez respecter. Si vous consentez à changer le champ de bataille, aucun Romain n'approchera du temple ; et, quelque chose qui arrive, je vous le conserverai, même malgré vous. Rien n'était plus pressant que ce discours. Mais les Juifs, au lieu d'y reconnaître la bonté de Titus, l'attribuèrent à la crainte qu'il avait de ne pas réussir. Ils en firent des railleries, et Titus fut obligé de recourir à la force des armes.

Résolu donc de livrer au temple un assaut, il tira trente hommes de chaque compagnie, et dans le corps qu'ils formèrent par leur réunion il distribua plusieurs tribuns, un par mille hommes. Il voulait lui-même se mettre à la tête de ce corps ; mais, sur les représentations des officiers, qui le prièrent de ménager sa personne, il choisit pour commander l'attaque Cerialis, apparemment fils de celui que nous avons vu commander les légions sur le Rhin, et faire la guerre avec succès contre Civilis et les Bataves. Pour lui il se plaça en un lieu élevé de la tour Antonia, d'où il pouvait voir tout ce qui se passerait, afin

d'animer les combattants par les regards du prince, en la main duquel étaient les récompenses et les châtimens.

L'attaque commença vers la quatrième veille de la nuit. Les Juifs se tenaient alerte, et ils se mirent promptement en état de défense. Tant que dura la nuit, on se battit avec beaucoup de confusion. Les soldats du même parti ne se connaissaient pas, et souvent ils se prenaient mutuellement pour ennemis. Le jour venu mit plus d'ordre dans le combat, et augmenta l'acharnement. Voyant, et sachant qu'ils étaient vus, les assaillans et les assiégés redoublèrent d'ardeur. Chacun se tenait ferme dans son poste, et s'efforçait de gagner du terrain. Si quelques-uns se trouvaient contraints de plier, ne pouvant s'écarter ni à droite ni à gauche, parce que l'espace était étroit et serré, il fallait qu'ils revinssent à la charge avec une nouvelle vigueur, et ils rechassaient à leur tour les ennemis. Après plusieurs alternatives pareilles, qui n'avaient rien de décisif, le combat ayant duré jusqu'à la cinquième heure du jour, on se sépara à armes égales, et les Juifs restèrent maîtres du temple.

Titus n'ayant point réussi à l'assaut se détermina à l'attaque par les machines. Il fit détruire une partie de la forteresse Antonia, pour ouvrir un large chemin par lequel toute son armée pût s'approcher du temple, et il ordonna que l'on construisît quatre nouvelles terrasses vis-à-vis différents points des faces septentrionale et occidentale. Ces ouvrages coûtèrent beaucoup de fatigues, parce qu'il fallait aller chercher les bois à cent stades ; et les Juifs ne laissaient pas les Romains tranquilles. Quoiqu'ils ne fissent plus de sorties générales, néanmoins ils leur tendaient des embuscades, et souvent ils les maltraitaient avec d'autant plus de facilité, que les Romains sûrs de vaincre se tenaient peu sur leurs gardes. Les cavaliers surtout négligeaient beaucoup leurs chevaux, et lorsqu'ils allaient au bois ou au fourrage, pendant qu'ils s'occupaient à amasser leurs provisions, ils les laissaient paître en toute liberté. Les Juifs couraient à cette proie, bien avantageuse pour des affamés, et ils enlevèrent ainsi un très-grand nombre de chevaux. Titus fut obligé, pour remédier à la négligence des siens, d'employer la sévérité ; et ayant puni de mort un cavalier qui était revenu sans son cheval, il rendit par cet exemple les autres plus circonspects.

Pendant les assiégés sentaient que le danger devenait très-pressant, et quelques-uns d'entre eux s'étant concertés, et ayant formé un peloton, sortirent du côté de la montagne des Oliviers, et entreprirent de passer le mur pour se sauver dans la campagne. Ils avaient choisi la onzième heure, parce que c'était celle du souper des troupes ; et ils comptaient que la vigilance des ennemis, occupés par le repas, serait moins active, et leur permettrait de s'échapper aisément. Ils se trompèrent dans leur attente. Les Romains les aperçurent, et s'étant promptement rassemblés des châteaux voisins, ils les arrêtèrent, et les repoussèrent dans le vallon. Josèphe rapporte eu cette occasion un trait remarquable de l'adresse et de la force de corps d'un cavalier romain, qui poursuivant un Juif, le saisit par le talon, l'enleva en l'air, et le porta ainsi tout vivant à son général. 11 en fut récompensé, et le prisonnier mis à mort.

Comme l'ouvrage des terrasses avançait, les Juifs prirent une résolution extrême, et pour couper le passage de la tour Antonia au temple, ils mirent le feu aux galeries qui en faisaient la communication. Ils en détruisirent ainsi une longueur de vingt coudées, donnant les premiers l'exemple de brûler les édifices dépendans du lieu saint. Les Romains les imitèrent deux jours après, et mirent pareillement le feu à une galerie voisine, sans doute dans le dessein que l'incendie gagnât, et leur facilitât les accès du temple intérieur. Mais les Juifs

arrêtèrent le feu, en abattant le toit de la galerie à une distance de quinze coudées, attentifs à conserver la partie qui pouvait servir à leur défense, et charmés de voir brûler celle qui était à portée de la tour Antonia.

Ils combattaient toujours avec vigueur, et souvent à la bravoure ils joignaient la ruse. Ainsi après avoir rempli de bois sec, de poix et de bitume, le haut de la galerie occidentale, entre le toit et la charpente qui le soutenait, ils engagèrent un combat dans lequel feignant de se trouver trop pressés' ils se retirèrent un peu en désordre. Leur retraite trop prompte fut suspecte aux plus prudents d'entre les Romains, mais le plus grand nombre, emportés par l'ardeur de vaincre, poursuivirent ceux qu'ils voyaient fuir devant eux, et montèrent à la galerie avec des échelles. Alors les Juifs mirent le feu aux matières combustibles dont ils avaient fait amas, et en un instant les Romains se virent environnés de flammes. Ils y périrent presque tous : le secours était impossible. Titus les plaignait, quoiqu'ils se fussent jetés dans le péril sans ses ordres, mais il ne pouvait que les plaindre. L'incendie était si violent, que personne n'osait en approcher. Quelques-uns de ces téméraires se percèrent eux-mêmes de leurs épées, pour se procurer une mort plus prompte et moins affreuse. Les autres furent consumés par le feu, ou tués par les Juifs.

Josèphe nous a conservé dans le récit de ce désastre une aventure assez remarquable. Un soldat qu'il nomme Artorius ayant aperçu en bas un de ses camarades, lui cria : **Je te fais mon héritier, si tu veux me recevoir entre tes bras.** Celui-ci accepta la proposition pour son malheur. Car le poids de la chute d'Artorius le fit tomber si lourdement sur le carreau, qu'il se tua, et Artorius fut sauvé.

La perte que firent en cette occasion les Romains fut pour eux une leçon utile qui les avertit de se pré- cautionner dans la suite avec plus de soin. Et les Juifs se trouvèrent plus à découvert que jamais. Ils avaient brûlé eux-mêmes une partie de la galerie occidentale, et abattu le reste avec le fer pour ôter à ceux qui étaient montés le moyen de se sauver ; et les Romains détruisirent le lendemain la galerie septentrionale jusqu'à la vallée de Cédron.

La famine continuait ses ravages ; dans la ville, et elle armait non plus seulement les brigands contre le peuple, mais les citoyens les uns contre les autres. Tout ce qui était capable de servir de subsistance devenait un sujet de guerre entre les personnes les plus étroitement unies ; les maris arrachaient la nourriture des mains de leurs femmes, et les mères de celles de leurs enfants. Mais il manquait encore un trait pour l'entier accomplissement de la prédiction de Jésus-Christ, qui en allant à la mort avait menacé les habitants de Jérusalem, qu'il viendrait un temps où l'on dirait : **Heureuses les stériles, et les entrailles qui n'ont point porté d'enfants, et les mamelles qui n'en ont point allaité !** Une mère en se nourrissant de la chair de son propre enfant, porta à son comble et l'horreur de la famine, et l'exécution de la menace prophétique.

Elle se nommait Marie, femme distinguée par sa naissance et par ses richesses, et elle était venue du pays au-delà du Jourdain, où elle avait son établissement, s'enfermer comme tant d'autres dans Jérusalem. Elle fut d'abord dépouillée par les factieux de tout ce qu'elle avait apporté d'argent de son pays. Ses bijoux, qu'elle avait cachés, lui servirent pendant quelque temps de ressource pour se procurer de la nourriture, qui souvent lui était enlevée par les mêmes ravisseurs. Enfin, manquant de tout, tourmentée par la faim qui la dévorait jusque dans les moelles, et non moins enflammée d'indignation contre l'horrible violence des tyrans, ces sentiments lui firent oublier ceux de la nature. Elle avait un enfant à

la mamelle ; elle le saisit avec fureur, et, lui adressant la parole : *Triste fruit de mes entrailles ! dit-elle, pour qui te réservé-je dans ce temps malheureux de guerre, de famine et de tyrannie ? Destiné à périr, ne vaut-il pas mieux que tu serves à soutenir la vie de ta mère ?* Elle le tue, le coupe en morceaux, le fait rôtir et en mange une partie, gardant le reste pour un autre repas. L'odeur de cet abominable mets la décéla. Des soldats qui, avides de proie, couraient par la ville, entrent subitement et lui demandent avec menaces de quelle viande elle vient de se nourrir. Marie, que son crime accompli rendait encore plus féroce, les écoute d'un air hardi, et leur montre ce qu'elle avait mis à part. *C'est mon enfant,* leur dit-elle : *mangez ; je vous en ai donné l'exemple. Êtes-vous plus délicats qu'une femme, ou plus tendres qu'une mère ?* Quelque endurcis que fussent ces scélérats par l'habitude des plus grands forfaits, ils demeurèrent interdits et s'enfuirent pleins d'effroi, annonçant à tous ceux qu'ils rencontrèrent l'horrible aventure dont ils venaient d'être témoins. Le bruit s'en répandit dans le camp des assiégeants, et il y augmenta la haine contre une nation souillée par un crime si contraire à la nature. Titus en fut attendri, et, levant les mains au ciel, il prit Dieu à témoin qu'il n'avait point à se reprocher d'en être la cause, puisqu'il ne cessait d'offrir la paix aux Juifs ; mais il protesta en même temps qu'il ensevelirait la mémoire de cette abomination sous les ruines de la ville où elle avait été commise.

L'effet suivit de près la menace. Titus étant maître d'une grande partie de la cour des Gentils, attaqua de deux côtés au même temps les édifices intérieurs qui couvraient l'autel et le lieu saint ; il fit agir le bélier, il employa la sape : mais les murs étaient si solidement construits, les pierres si grandes et si bien liées, que rien ne s'ébranlait. Titus ordonna que l'on plantât les échelles et que l'on montât à l'assaut ; mais les Juifs firent une défense si vigoureuse que l'avantage leur resta, et qu'ils enlevèrent même aux Romains quelques-unes de leurs enseignes. Enfin, malgré sa répugnance fondée sur le désir d'épargner le temple, Titus commanda que l'on mît le feu aux portes de l'enceinte intérieure. Le feu prit avec violence ; et les Juifs, au rapport de Josèphe, en furent tellement troublés que leur courage les abandonna, et qu'ils demeurèrent immobiles spectateurs d'un désastre qui exigeait d'eux les plus grands et les plus vifs efforts pour en arrêter les suites. Les flammes, allumées successivement en divers endroits, durèrent avec violence pendant un jour et une nuit ; et ce fut Titus qui ne voulant pas tout détruire, et curieux de conserver au moins le lieu saint, donna ordre à une partie de ses troupes d'éteindre le feu et de profiter du ravage qu'il avait fait pour ouvrir aux légions une route large et aisée.

Pendant que l'on travaillait à cet ouvrage, après lequel un dernier assaut devait être décisif, Titus, aussi attentif à sauver le temple que les Juifs étaient acharnés à en rendre la destruction inévitable, tint conseil pour délibérer sur le parti qu'il convenait de prendre par rapport à ce fameux édifice, ou plutôt pour amener les principaux officiers à la résolution de clémence et de douceur à laquelle il s'était lui-même fixé. Quelques-uns opinèrent à toute rigueur, prétendant que la sûreté de la conquête demandait la ruine entière du temple, qui, tant qu'il subsisterait, serait pour les Juifs répandus dans l'univers un centre de ralliement : d'autres, plus modérés, consentaient qu'on le laissât subsister, pourvu que les Juifs l'abandonnassent et cessassent de le défendre par les armes ; mais, dans le cas d'une résistance opiniâtre, leur avis était de le livrer aux flammes, le regardant non comme un temple, mais comme une forteresse ennemie dont la destruction serait un acte de justice de la part des Romains, et ne pouvait être une impiété que pour les Juifs. Avant que l'un de ces deux avis prévalût, Titus se hâta de

déclarer qu'il était très-résolu de ne point tourner contre un édifice innocent et inanimé la peine que méritaient des hommes coupables, et qu'il ne consentirait jamais à brûler un monument magnifique dont la ruine serait une perte pour les Romains, et qui, s'il était conservé, ferait un des plus beaux ornements de leur empire. Une déclaration du prince si nette et si précise entraîna tout le conseil : les uns par inclination, les autres par politique, se rangèrent à son sentiment, et il fut résolu que le temple serait épargné : mais t il en avait été autrement ordonné dans un conseil supérieur, et toute la bonne volonté de Titus ne put sauver ce que Dieu avait condamné à périr.

Le lendemain, 10 du mois Loüs¹, jour auquel plusieurs siècles auparavant le temple de Salomon avait été brûlé par Nabuchodonosor, était aussi le jour marqué par l'ordre de Dieu pour la ruine du second temple. Le matin, les Juifs firent une sortie par la porte orientale sur les Romains qui gardaient l'enceinte extérieure du temple. Le combat fut très-vif, et Titus fut obligé de venir de la tour Antonia au secours des siens : il repoussa non sans peine les assiégés, qui se battaient avec fureur, et il retourna ensuite à la tour, résolu de donner le jour suivant un assaut général.

Les Juifs ne l'attendirent pas. Impatients et incapables de souffrir le repos, ceux qui gardaient le corps même du temple attaquent de nouveau les Romains occupés à éteindre le feu des galeries extérieures qui brûlaient encore ; et n'ayant pas réussi dans leur attaque, en prenant la fuite ils attirèrent leurs vainqueurs au pied du mur de l'enceinte intérieure. En ce moment un soldat romain, sans ordre d'aucun commandant, et poussé, dit Joseph, par une inspiration divine, saisit un morceau de bois enflammé, et, s'étant fait soulever par un de ses camarades, il jette le feu par une fenêtre dans les appartements qui environnaient le lieu saint du côté du septentrion. Les Juifs voyant la flamme s'élever poussent un cri de douleur ; et dès que le temple périssait, unique objet de leur attachement et de leur zèle, ils ne craignent plus de périr eux-mêmes, et se jettent sans ménagement à travers le fer et le feu. Les Romains les repoussent et nourrissent l'incendie, qui gagne de plus en plus.

Cette nouvelle ayant été portée à Titus, qui retiré dans la tour Antonia se reposait des fatigues du combat de la matinée, il accourt pour éteindre le feu, et toute l'armée le suit. De la voix, de la main il s'efforce d'arrêter la fougue du soldat ; on ne l'écoute point, on compte pour rien ses défenses : la haine, le désir de la vengeance, l'espoir du butin, étouffent dans tous les cœurs le respect dû aux ordres du prince : non seulement les premiers auteurs de l'incendie, mais les légions venues avec Titus augmentent le feu et massacrent tout ce qui s'offre à leur rencontre ; les gens du peuple périssent comme ceux qui ont les armes à la main ; les monceaux de corps morts s'accumulent autour de l'autel, et l'autel même est inondé de sang humain.

Titus, voyant que tous ses efforts étaient vains, voulut visiter l'intérieur du temple, et il y entra avec les principaux officiers. La magnificence des riches étoffes et des ouvrages d'or qu'il y admira fut pour lui un nouveau motif de conserver au moins le lieu saint, jusqu'auquel les flammes n'étaient point encore parvenues : il donna de nouveaux ordres, plus rigoureux et aussi inutiles que les premiers ; les troupes n'obéissaient plus qu'à leur cupidité, que flattait de l'espérance d'un immense et précieux butin la vue de l'or qui brillait de toutes parts dans les édifices extérieurs dont ils étaient déjà maîtres. En même temps

¹ Ce mois répond à notre mois d'août.

un soldat, s'étant glissé au dedans du lieu saint, mit le feu aux portes ; et Titus, convaincu qu'il s'opposait en vain à un torrent qu'il n'était pas en son pouvoir d'arrêter, se retint.

Ainsi fut brûlé le temple de Jérusalem, six cent trente-neuf ans après sa reconstruction, et onze cent trente ans depuis qu'il avait été bâti pour la première fois par Salomon. Mais au lieu qu'après la destruction du premier temple un second avait été relevé sur les anciens fondements, le désastre de celui-ci fut sans remède ; et les efforts que fit trois cents ans après Julien l'Apostat pour le rebâtir ne servirent qu'à prouver la réalité de l'anathème irrévocable que Dieu avait prononcé contre un lieu qui lui avait été cher durant tant de siècles. Le temple devait subsister jusqu'à la venue du Messie : depuis la prédication de l'Évangile dans une grande partie de l'univers, il devenait non seulement inutile, mais même dangereux.

Ce qui est bien singulier ; c'est que jusqu'au dernier moment ce peuple aveugle fut la dupe des faux prophètes qui le trompaient. Tant que dura le siège, les tyrans avaient eu à leurs gages des séducteurs qui soutenaient le courage de la multitude par l'espérance d'un secours d'en haut ; et pendant que le lieu saint brûlait, six mille tant hommes que femmes et enfants suivirent les impressions d'un fourbe qui les exhortait à monter sur le toit d'une galerie encore subsistante, parce que là Dieu leur montrerait des signes de salut. Ils y montèrent ; et les Romains ayant mis le feu à la galerie, toute cette troupe périt, sans qu'il en échappât un seul homme.

Ils méritaient bien d'ouvrir leurs oreilles aux mensonges des faux prophètes, après avoir crucifié celui qui était la vérité même. Jésus-Christ leur avait prédit en termes clairs leur dernier malheur ; et la bonté divine ajouta encore, peu de temps avant le siège, de nouveaux avertissements. Je ne parle point des chariots armés et des troupes que l'on crut voir combattre dans les airs ; ce pouvaient être des effets naturels d'un phénomène ignoré alors, et aujourd'hui très-connu sous le nom d'aurore boréale : je n'insiste pas même beaucoup sur un fait qu'il n'est pourtant pas possible de détourner par aucune interprétation. La nuit de la Pentecôte les prêtres étant entrés, suivant leur usage, dans le lieu saint pour faire leurs fonctions, entendirent d'abord comme un bruit confus, et ensuite plusieurs voix articulées qui prononçaient avec vivacité ces mots : [Sortons d'ici](#). C'étaient sans doute les saints anges protecteurs de la nation qui en abandonnaient le sanctuaire, devenu l'objet de la colère de Dieu. Mais de peur qu'on ne s'obstine à accuser de faiblesse superstitieuse et les prêtres, et Josèphe, et Tacite, voici un événement unique, une merveille qui subsista plusieurs années, et qui porte des caractères d'évidence auxquels ne peut se refuser l'incrédulité la plus déterminée.

Un paysan nommé Jésus, quatre ans avant la guerre et dans un temps où la ville jouissait de la paix et de l'abondance, étant venu à Jérusalem pour la fête des Tabernacles, se mit tout d'un coup à crier : [Voix du côté de l'Orient, voix du côté de l'Occident, voix des quatre parties du monde, voix contre Jérusalem et contre le temple, voix contre les nouveaux époux et les jeunes épouses, voix contre toute la nation !](#) Il répétait jour et nuit ces terribles paroles sans discontinuer, parcourant successivement toutes les rues de la ville. Il fut saisi et maltraité par l'ordre de quelques-uns des principaux citoyens, qui, importunés de ces cris de mauvais augure, voulaient le réduire au silence. On n'entendit sortir de sa bouche aucune plainte sur ce qu'il souffrait, aucun reproche contre ceux qui le frappaient, et il ne se défendit qu'en poursuivant les menaces dont il était

porteur. On le traduisit devant le magistrat romain, qui le fit déchirer à coups de fouet jusqu'à lui découvrir les os : il ne supplie point, il ne versa point de larmes ; mais d'un ton lamentable il répondait à chaque coup qu'il recevait : **Malheur à Jérusalem !** On ne le vit ni parler à personne, ni demander les besoins de la vie. Ceux qui l'outrageaient, ceux qui lui donnaient de la nourriture, ne tiraient de lui aucune autre réponse que la formule plaintive qu'il avait commission de répéter. Dans les jours de fêtes, il redoublait ses cris ; et il continua pendant sept ans et cinq mois sans se fatiguer, sans que sa voix parût s'affaiblir. Enfin, lorsque le siège fut formé, faisant le tour des murs et prononçant toujours ses imprécations accoutumées : **Malheur à la ville, malheur au peuple, malheur au temple !** une dernière fois il ajouta : **Malheur à moi-même !** et en même temps une pierre lancée d'une machine des assiégeants le tua sur la place. Un fait si étrange, et sans aucun exemple dans l'histoire du genre humain, n'a pas besoin du commentaire. On peut consulter à ce sujet les belles et religieuses réflexions de M. Bossuet, dans son Histoire universelle. Je reprends le fil de mon récit.

Les Romains, ayant mis le feu au lieu le plus saint et le plus révééré, crurent ne devoir plus rien épargner de ce qui l'entourait. Ils brûlèrent et les restes des galeries, et les portes, et surtout le trésor, où ils firent un butin immense : ils y trouvèrent une prodigieuse quantité d'argent, de meubles, de vases, et en un mot toutes les richesses des Juifs ; car chacun s'était empressé d'y porter, comme lut un dépôt inviolable, tout ce qu'il possédait de précieux. On peut juger de la grandeur du butin par la diminution du prix de l'or, qui tomba de moitié dans la Syrie.

Les Romains, maîtres de tout l'emplacement du temple, y apportèrent toutes leurs enseignes, auxquelles ils sacrifièrent sur le lieu avec mille cris de joie, et proclamèrent Titus *imperator*.

Plusieurs des prêtres juifs, lorsqu'ils avaient vu commencer l'embrassement du lieu saint, s'étaient retirés sur le mur ; qui avait huit coudées d'épaisseur ; ils y demeurèrent cinq jours durant, jusqu'à ce que contraints par la faim ils descendirent et se rendirent à discrétion. On les mena à Titus, à qui ils demandèrent grave inutilement : il leur répondit que le temps de la miséricorde était passé, que l'objet en considération duquel il aurait pu leur pardonner n'était plus, et qu'il fallait que les prêtres périssent avec le temple : ainsi ils furent tous mis à mort.

Les tyrans et leurs satellites, après la prise et l'incendie du temple, avaient encore la ville haute pour retraite et pour ressource, et ils pouvaient en la livrant obtenir leur pardon. Titus le leur offrit dans une conférence qu'il voulut bien leur accorder sur le pont qui joignait le temple et Sion ; ils eurent l'insolence de refuser cette offre, dans la crainte, disaient ces hommes religieux, de violer le serment qu'ils avaient fait de ne jamais se rendre ; et ils demandèrent qu'il leur fût permis de sortir de la place avec leurs femmes et leurs enfants, et de s'enfoncer dans les déserts. Titus entra en indignation, et sur-le-champ il fit publier par un trompette une défense à tous les assiégés de se retirer dans son camp, parce qu'il ne ferait plus quartier à personne. En même temps il ordonna de mettre le feu à la partie de la ville dont il était maître depuis longtemps, et qu'il avait jusqu'alors épargnée ; et pour réduire celle qui résistait encore, il fit travailler à de nouvelles terrasses.

Ce travail emporta un long temps, parce qu'il fallait aller chercher le bois à cent stades, comme je l'ai déjà remarqué ; et pendant cet intervalle la faim et la barbarie des factieux, qui croissaient avec les maux publics, tourmentèrent les

misérables restes du peuple enfermé dans Sion. Il n'était pas possible de supporter un état si violent ; et malgré les défenses de Titus, malgré la vigilance cruelle des tyrans, qui faisaient garder toutes les issues pour empêcher les désertions, et qui massacraient sans pitié quiconque se laissait surprendre, un très-grand nombre de Juifs se jetaient dans le camp des Romains comme dans un asile. Ils y trouvèrent en effet la vie ; la bonté du cœur de Titus ne lui permit pas de réaliser sa menace : seulement il établit des juges pour discerner ceux qui, par quelque crime commis, s'étaient rendus indignes de grâce ; les autres furent ou vendus, ou même renvoyés en pleine liberté.

Enfin le 7 du mois Gorpiaëus¹ les ouvrages se trouvèrent en état, et les béliers commencèrent à battre. Les factieux soutinrent mal leur fierté. Après avoir poussé l'opiniâtreté à un si grand excès, ils devaient chercher la mort les armes à la main : tout au contraire, dès qu'ils virent une brèche faite à la muraille, ils ne songèrent qu'à mettre leur vie en sûreté en allant se cacher dans de vastes souterrains, où ils espéraient demeurer inconnus, jusqu'à ce que les Romains, retirés du pays, leur laissassent la liberté de reparaître. Ils abandonnèrent donc et les murs et les tours Hippiques, Phasaël et Mariamne, qui, par leur force et leur solidité, bravaient tout l'effort des machines, et dont la faim seule pouvait déloger ceux qui s'y seraient enfermés. Les Romains plantèrent leurs enseignes sur les murailles, et, se félicitant d'une victoire plus aisée qu'ils ne l'avaient espéré, ils entrèrent dans la place, firent main basse sur tout ce qui se rencontra devant eux, et mirent le feu aux édifices ; et les flammes allumées en différents endroits s'étant réunies pendant la nuit ; le 8 du mois Gorpiaëus vit Jérusalem en proie à un seul et vaste incendie.

Titus étant entré dans la place, admira la solide construction des tours que les tyrans avaient abandonnées par un aveuglement inconcevable, et il dit à ses amis : *C'est sous la conduite de Dieu que nous avons fait la guerre ; c'est Dieu qui a chassé les Juifs de ces forteresses, contre lesquelles ni les forces humaines ni les machines ne pouvaient rien.* Il était si pénétré de ce sentiment que dans la suite, lorsque les nations lui envoyèrent des couronnes, suivant l'usage, pour honorer sa victoire, il déclara à diverses reprises qu'il ne croyait point mériter cet honneur. *Ce n'est point moi, disait-il, qui ai vaincu ; je n'ai fait que prêter mes mains à la vengeance divine.* Il laissa subsister les trois tours dont j'ai parlé, pendant qu'il abattait le reste des fortifications et des murailles : il voulut que ces tours servissent de monument à la postérité de la protection singulière que le ciel avait accordée à ses armes.

Après la première fureur du carnage apaisée, Titus fit publier un ordre de ne tuer aucun des Juifs qui mettraient bas les armes : les soldats ne laissèrent pas de massacrer encore, par pure inhumanité, ceux qui par l'âge ou par la faiblesse du corps étaient incapables de rendre service ; les autres en très-grand nombre furent rassemblés dans le temple, et enfermés dans une enceinte que l'on appelait la Cour des Femmes. Titus préposa un de ses affranchis pour les garder, et il chargea Fronto, l'un des premiers officiers de l'armée, d'examiner les différents cas où chacun des prisonniers se trouvait, et de décider de leur sort. Tous ceux qui, par le témoignage de leurs compatriotes, furent décelés comme instruments et complices des crimes des tyrans, furent mis à mort. Parmi la jeunesse, on réserva les plus grands et les mieux faits pour décorer le triomphe de leur vainqueur ; du reste on fit deux parts : ceux qui passaient dix-sept ans

¹ Septembre.

furent envoyés en Égypte, chargés de chaînes, pour y travailler aux ouvrages les plus rudes, ou distribués dans les provinces des environs pour servir de divertissement au peuple en combattant entre eux ou contre les bêtes ; les enfants au-dessous de dix-sept ans furent vendus.

Dans ce désastre de sa nation, Josèphe fut une ressource pour quelques-uns des Juifs. Titus, qui le considérait beaucoup, lui permit de choisir et de prendre pour lui parmi le butin tout ce qu'il jugerait à propos. Josèphe demanda avant toutes choses les exemplaires qui pourraient se rencontrer des livres saints, apparemment pour les préserver de la profanation ; ensuite, rien ne lui parut plus précieux que les personnes libres : il demanda donc et obtint la vie et la liberté pour son frère et pour cinquante de ses amis ; il visita les prisonniers renfermés dans la Cour des Femmes, et tous ceux qu'il reconnut et pour lesquels il s'intéressa, au nombre de cent quatre-vingt-dix, furent sur-le-champ délivrés sans rançon. Quelque temps après en revenant de Thécué, où Titus l'avait envoyé voir si ce lieu était propre à un campement, il passa devant plusieurs Juifs crucifiés, parmi lesquels il en vit trois de sa connaissance. Il courut à Titus les larmes aux yeux, et à sa prière ce prince ordonna qu'on détachât de la croix ceux que Josèphe protégeait, et qu'on bandât leurs plaies : deux en moururent, le troisième échappa et survécut.

Le nombre de ceux qui périrent dans le siège de Jérusalem par le fer, par la faim, par la misère, est évalué par Josèphe à onze cent mille, Juifs pour plus grande partie, mais non pas tous habitants de Jérusalem, car il en était beaucoup venu de dehors à cause de la fête de Pâques. Si l'on joint à ce premier nombre cent qui furent tués ou dans les combats donnés hors de Jérusalem, ou à la prise des différentes villes forcées par les Romains, le nombre total des morts du côté des Juifs, durant tout le cours de la guerre, se monte à treize cent trente-sept mille quatre cent quatre-vingt-dix. Pour ce qui est des prisonniers, l'historien en compte, dans toute la durée de la guerre, quatre-vingt-dix-sept mille.

La nation des Juifs ne s'est jamais relevée d'un si rude coup ; elle n'est pourtant pas exterminée : Dieu a voulu qu'elle subsistât, comme il l'avait fait prédire par David, afin qu'elle servit de leçon à tous les peuples de l'univers, au milieu desquels elle est répandue, sans être mêlée ni confondue avec aucun. Son temple ni jamais été rebâti ; mais elle n'en conserve pas moins un attachement inviolable pour une religion dont le Culte est devenu impraticable ; et depuis dix-sept siècles les enfants d'Israël vivent, suivant la prédiction d'Osée¹, sans roi, sans prince, sans sacrifice et sans autel.

Les chefs de la rébellion, Jean et Simon, ne furent pas longtemps sans tomber au pouvoir des vainqueurs. Ils s'étaient tous deux retirés dans des souterrains. Jean, pressé par la faim, en sortit le premier, et, étant venu se livrer aux Romains, il trouva encore en eux assez de clémence pour obtenir la vie sauve : ils se contentèrent de le condamner à une prison perpétuelle ; traitement trop doux pour un scélérat qui méritait d'être immolé à la vengeance et de sa nation, dont il avait causé la ruine, et de ses ennemis, qu'il avait forcés de se priver, en détruisant Jérusalem et le temple, du plus doux fruit de leur victoire.

Simon, par une opiniâtreté plus persévérante, s'attira la juste peine de ses crimes. Au moment où il vit la ville haute forcée, il prit avec lui les plus affectionnés de ses satellites, et quelques ouvriers en pierre munis de leurs outils

¹ OSÉE, III, 4.

; et ainsi accompagné, après avoir fait provision de vivres pour plusieurs jours, il s'enfonça dans un souterrain. Son plan était de se percer une issue dans la campagne, loin de la ville et des Romains, et par ce moyen de se mettre en liberté. Simon et les siens pénétrèrent fort avant dans ces demeures ténébreuses ; mais lorsqu'il fallut travailler, ils trouvèrent le roc, qui leur fit une résistance invincible. Déjà les vivres, quoique ménagés avec une grande économie, allaient leur manquer ; il fallut donc abandonner cette retraite, et Simon sortit de terre à l'endroit où avait été le temple, ayant pris la précaution de se vêtir d'une tunique de lin, par-dessus laquelle il mit une casaque de pourpre, dans l'espérance bien vaine d'en imposer à ceux qui le verraient paraître, de les effrayer, et de profiter de leur trouble pour se sauver. Titus n'était plus à Jérusalem ; mais il y avait laissé la dixième légion avec quelques autres corps de troupes, cavalerie et infanterie, pour garder sa conquête. Les soldats qui étaient en faction dans le lieu où Simon se montra, demeurèrent d'abord étonnés ; néanmoins, sans quitter leur poste, ils lui demandèrent qui il était. Simon ne les satisfait point sur cette question, et témoigna vouloir parler au commandant. Quelques-uns se détachèrent pour aller avertir Térentius Rufus, qui commandait les troupes laissées dans Jérusalem ; et lorsqu'il fut venu, Simon lui fit sa déclaration. Térentius ordonna qu'on le mît aux fers, et il en écrivit à Titus, qui était alors à Césarée-de-Philippe. Titus jugea avec raison que la soumission tardive et forcée de Simon ne devait pas l'exempter du supplice ; et il voulut qu'il fût gardé étroitement, pour être ensuite mené en triomphe et mis à mort.

Il y avait déjà quelque temps que la ville était détruite, lorsque Simon se rendit ; car Titus, après sa victoire, donna ses ordres pour qu'elle fût entièrement rasée, à l'exception des trois tours dont j'ai parlé, et du mur occidental, qu'il destina au logement des troupes qui devaient demeurer sur le lieu : du reste, tout fut abattu, et les murs, et les fortifications, et le temple, et tous les autres édifices, en sorte qu'il n'y parut plus de vestige que ce terrain eût jamais été habité. L'usage pratiqué en ces cas par les Romains porte à croire qu'ils y firent passer la charrue ; et les plus anciens écrivains juifs, cités par Scaliger, attestent la vérité¹ du fait.

L'armée victorieuse méritait, de la part de son général, des éloges et des récompenses : Titus la ramena dans son premier camp ; et là, étant monté sur un tribunal qui lui avait été dressé, il harangua toutes les troupes assemblées, louant leur bravoure contre les ennemis, leur obéissance pour leurs chefs. Il ajouta que, s'il leur était glorieux d'avoir vaincu des rebelles et des opiniâtres, c'était encore une plus grande gloire pour eux d'avoir donné à l'empire un chef qui en faisait le bonheur, et de voir leur choix approuvé par le sénat et par le peuple romain : il conclut son discours par annoncer des récompenses à ceux qui s'étaient signalés par quelque action d'éclat. On en avait tenu un registre exact. Il les fit tous appeler par leurs noms, et il leur distribua des couronnes, des hausse-cols, des piques, des drapeaux ; il les avança à des grades supérieurs ; et pour joindre l'utile aux distinctions d'honneur, il leur donna une part abondante dans le butin fait sur les ennemis. Cette brillante cérémonie, si propre à encourager le mérite, fut terminée par un sacrifice, où on immola un grand

¹ M. de Tillemont pense que les Romains ne firent passer la charrue que sur l'emplacement du temple, et non sur toute la ville ; et il recule cet événement jusqu'au temps de la dernière désolation des Juifs sous Adrien. On peut voir ses raisons, t. II de *l'Histoire des Empereurs*, not. 5, sur les révoltes des Juifs.

nombre de victimes qui furent distribuées aux soldats ; Titus donna lui-même un magnifique repas aux premiers officiers.

La guerre était finie, et il ne s'agissait plus que de réduire quelques mutins cantonnés en divers châteaux. Titus sépara donc son armée. Pour achever le peu qui restait à faire en Judée, et y maintenir la paix, il y laissa, comme je l'ai dit, la dixième légion avec quelques autres troupes. La douzième, qui s'était laissé battre sous Cestius, ne fut pas renvoyée en Syrie, on elle avait eu jusque là ses quartiers ; Titus lui assigna. pour séjour la Mélitène, petite province entre l'Arménie et la Cappadoce, soit qu'il voulût punir cette légion d'une ancienne faute, comme Josèphe le fait entendre, soit que son dessein fût, comme il me paraît plus vraisemblable, de l'opposer¹ aux courses des Barbares qui infestaient le pays où on l'envoyait. Il garda avec lui les deux autres légions, jusqu'au temps de son départ pour l'Italie, Après avoir donné ces ordres, il se rendit à Césarée, où il fit porter les dépouilles et conduire les prisonniers, en attendant que la saison lui permit de se mettre en mer.

Il employa l'hiver à visiter les villes de Judée et de Syrie, et partout il donna des fêtes aux dépens des malheureux Juifs, qu'il exposait aux botes ou forçait compassion de combattre les uns contre les autres. Il n'avait pourtant pas une haine aveugle contre la nation, et les Juifs d'Antioche trouvèrent en lui un protecteur contre les Syriens avec lesquels ils habitaient cette grande ville. Ils y jouissaient des droits de citoyens en vertu des privilèges qui leur avaient été accordés par les anciens rois de Syrie ; mais on leur enviait leur état, et depuis longtemps il régnait une grande animosité entre eux et les autres habitants. Ceux-ci regardèrent la rébellion des Juifs contre les Romains, et le désastre de cette malheureuse nation, comme une occasion favorable pour satisfaire leur vieille haine ; et lorsque Titus vint à Antioche, ils lui demandèrent premièrement que les Juifs en fussent chassés, et ensuite qu'au moins ils fussent privés du droit de bourgeoisie : Titus rejeta leur requête, et maintint les Juifs dans tous les privilèges dont ils jouissaient. Ce n'était point le nom de la nation qu'il haïssait, et il ne jugeait dignes de sa sévérité que ceux qui s'étaient réellement rendus coupables.

En visitant la Syrie, il poussa jusqu'à Zeugma sur l'Euphrate, et il y reçut des ambassadeurs de Vologès, roi des Parthes, qui lui présentèrent de la part de leur maître une couronne d'or, pour le féliciter de sa victoire sur les Juifs. De là, repassant par Antioche, il revint dans la Judée, et il voulut voir le lieu où avait été Jérusalem. L'aspect de ce sol nu et désert, comparé avec la magnificence d'une ville autrefois si florissante, le toucha et l'attendrit ; et au lieu de se savoir hongré d'avoir signalé sa puissance par la ruine d'une si forte place, il ne témoigna que de l'indignation contre les scélérats qui par leur aveugle opiniâtreté l'avaient forcé à la détruire. Ceux qui l'accompagnaient s'occupèrent d'un tout autre soin ; ils cherchèrent à déterrer les trésors que les Juifs, pendant le siège de Jérusalem, avaient cachés ; et soit par leurs recherches, soit sur les avis .qu'ils reçurent, ils trouvèrent de l'or, de l'argent, toutes sortes d'effets précieux, dont ils firent leur profit.

Titus continua sa route par terre jusqu'à Alexandrie, où il devait s'embarquer ; de là il renvoya les deux légions qu'il avait retenues près de sa personne dans les provinces d'où elles avaient été tirées, c'est-à-dire la cinquième dans la Mésie, la quinzième dans la Pannonie. Parmi les prisonniers Juifs, il choisit sept cents des

¹ Voyez les fastes du règne de Vespasien, an de Rome 824.

plus beaux hommes, et il les fit partir pour être menés en triomphe avec leurs chefs, Jean et Simon. Tous ses arrangements étant pris, il partit lui-même au commencement du printemps de l'an de Jésus-Christ 71 ; et ayant fait heureusement le trajet, il triompha des Juifs conjointement avec son père, quoique le sénat eût décerné le triomphe à chacun d'eux en particulier. Le char de Titus marcha à la suite de celui de Vespasien, et Domitien les accompagnait à cheval.

Josèphe raconte toute cette pompe avec beaucoup d'emphase, dans son goût de style un peu enflé et asiatique. Ce qui nous paraît plus digne de remarque, c'est que l'on y porta les principales dépouilles du temple, la table d'or sur laquelle on offrait les pains de proposition, le chandelier d'or à sept branches, et le livre de la loi. On y porta aussi la plante du baume, que l'on croyait alors naître dans la seule Judée, mais qui, suivant les observations¹ des temps postérieurs, a pour vraie patrie l'Arabie heureuse. Cette plante précieuse se cultivait avec soin dans les plaines de Jéricho, et il avait fallu que les Romains la défendissent contre la rage des Juifs, qui par fureur et par désespoir voulaient la détruire. Entre les prisonniers il n'y eut que Simon, fils de Gioras, qui fut mis à mort et étranglé dans la prison, avant que les triomphateurs montassent au Capitole, suivant l'usage. Josèphe parle de troupes qui suivirent et décorèrent le triomphe, mais il n'en spécifie ni le nombre ni la qualité. La pratique des temps de l'ancienne république était que les légions victorieuses triomphassent avec leur général : il n'est pas hors de vraisemblance que les cinquième et quinzième légions aient passé par Rome, et assisté au triomphe de Titus, avant que de se rendre aux lieux de leur destination.

J'ai dit qu'il restait encore quelques pelotons de Juifs opiniâtres qui refusaient de se soumettre ; ils s'étaient enfermés dans trois châteaux, Hérodium, Machéronte et Massada. Lucilius Bassus eut ordre de les réduire, et d'employer à cette fin les troupes que Titus avait laissées dans la Judée. Il n'eut pas de peine à réussir à l'égard d'Hérodium. Dès qu'il se fut présenté devant la place, ceux qui la tenaient se rendirent à composition.

Machéronte lui donna plus d'exercice. C'était un roc extrêmement élevé et tout environné de précipices. Alexandre Jannée, roi des Juifs, y avait construit un fort, qui fut détruit dans la guerre que Gabinius fit à Aristobule ; mais lorsque Hérode fut maître de la Judée, ce prince, qui avait de grandes vues, comprit toute l'importance de la situation de Machéronte, qui pouvait servir de barrière contre les courses des Arabes : il y bâtit une ville sur la pente du rocher, et tout au sommet une citadelle dont les murailles étaient flanquées de tours de cent soixante coudées de hauteur. Dans cette citadelle il ménagea plusieurs citernes, et il la munit de toutes les provisions qui pouvaient la mettre en état de soutenir un long siège. Il y construisit aussi un magnifique palais, faisant de ce lieu en même temps une place de guerre et une maison royale.

Lorsque Bassus parut devant Machéronte, cette place était occupée par une de ces bandes de brigands dont les armes de Vespasien avaient nettoyé le plat pays, et qui, ne pouvant plus tenir la campagne, s'étaient renfermés dans une forteresse qu'ils jugeaient imprenable : Bassus se mit en devoir de leur prouver qu'elle ne l'était pas. Ayant reconnu que du côté de l'Orient le roc était plus accessible et la vallée moins profonde, il entreprit de la combler, et il avança

¹ Ces observations sont conformes à une tradition attestée par Josèphe, *Antiquités*, VIII, 6, suivant laquelle le baume avait été apporté à Salomon par la reine de Saba.

l'ouvrage malgré les fréquentes et vigoureuses sorties des assiégés. Le succès pouvait néanmoins se faire longtemps attendre, si une aventure particulière n'eût amolli la résistance des Juifs.

Ils avaient parmi eux un jeune officier très-brave, nommé Éléazar, qui était l'âme de toutes les sorties, toujours le premier quand il s'agissait d'attaquer, toujours le dernier quand il fallait faire retraite, et couvrant les autres par son audace. Il arriva que dans une de ces occasions, tous étant rentrés, Éléazar, plein de confiance, demeura quelque temps hors de la porte, s'entretenant d'en bas avec ceux qui étaient sur le mur, et occupé tout entier de ce qui faisait l'objet de la conversation. Un soldat romain épia ce moment, et, s'approchant à petit bruit, il le saisit par le milieu du corps et l'enleva tout armé dans le camp romain. Bassus ordonna sur-le-champ qu'on le dépouillât et qu'on le frappât cruellement de verges vis-à-vis de la place. Ce spectacle excita les larmes et les gémissements des assiégés, de qui Éléazar était estimé et chéri, et parmi lesquels il avait une nombreuse et honorable parenté. Bassus, voulant tirer avantage de cette disposition des esprits, fit planter une croix comme pour y attacher sur-le-champ son prisonnier. Les Juifs ne purent tenir contre la crainte de voir crucifier Éléazar sous leurs yeux : sensibles par eux-mêmes, et attendris encore par les cris lamentables de cet infortuné, qui les conjurait de lui épargner une mort infâme et cruelle, ils députèrent à Bassus, offrant de lui rendre la place, s'il voulait leur remettre Éléazar et leur accorder toute liberté de se retirer. Le commandant romain accepta leur offre, et la capitulation fut exécutée de bonne foi de part et d'autre. Non-seulement les gens de guerre qui occupaient la citadelle la livrèrent aux Romains, mais ils les avertirent que le peuple s'enfuyait de la ville basse. Sur cet avis, les Romains y entrèrent l'épée à la main ; et s'ils ne purent empêcher les plus vigoureux et les plus alertes de se sauver, ils arrêtaient et massacraient les traîneurs au nombre de dix-sept cents, et firent prisonniers les enfants et les femmes. Pour ce qui est de la garnison, avec laquelle seule ils avaient traité, ils la laissèrent aller, après lui avoir rendu Éléazar selon la convention.

Les fugitifs de Machéronte s'étaient retirés dans un bois épais, où ils avaient trouvé plusieurs compagnons de fortune, qui, s'étant échappés pendant le siège de Jérusalem, étaient venus chercher en cet endroit leur sûreté. Bassus les y suivit, et, ayant environné tout le bois d'une enceinte de cavalerie, il ordonna à son infanterie de couper les arbres. Les malheureux Juifs voyant que l'on détruisait leur asile, furent obligés de combattre : les plus braves se firent tuer sur la place ; les autres en voulant fuir rencontrèrent la cavalerie romaine, qui ne fit quartier à aucun. Le carnage fut complet, et, de trois mille qu'ils étaient, il ne s'en sauva pas un seul.

Restait le château de Massada, occupé par les plus opiniâtres de tous les Juifs : c'étaient des sectateurs de Judas le Galiléen, fanatiques sur l'article de la liberté, et persuadés qu'ils ne pouvaient, sans violer le respect dû à Dieu, seul souverain seigneur des hommes, reconnaître aucun maître sur la terre. Ils avaient les premiers jeté les semences de la rébellion, dès le temps du dénombrement fait par Quirinius sous Auguste, après la mort d'Archélaüs ; et ils y persistèrent les derniers, ayant à leur tête Éléazar, petit-fils de l'auteur de leur secte. Ils s'étaient emparés du château de Massada dès les commencements de la guerre, et pendant que Florus était encore en Judée : de là, comme d'un centre, ils se répandaient aux environs, exerçant le brigandage le plus odieux. D'eux étaient sortis les assassins qui commirent tant de meurtres, et qui auraient été regardés comme les plus scélérats des mortels, si les zéloteurs ne les eussent encore surpassés. Nous avons vu quel était leur attachement pour leur forteresse, d'où

Simon, fils de Gioras, tenta inutilement de les tirer pour les mener à Jérusalem ; et ils en demeurèrent en possession jusqu'à l'an de Jésus-Christ 72¹, que Flavius Silva, successeur de Bassus, qui était mort depuis la prise de Machéronte, vint avec toutes les troupes romaines restées en Judée camper devant Massada.

La situation de cette place ressemblait beaucoup à celle de Machéronte ; c'était un roc très-élevé, et environné de toutes parts de profondes vallées : le sommet n'était accessible que par deux routes ; l'une à l'Orient, qui, à cause des contours tortueux par lesquels elle se repliait sur elle-même, avait été nommée le Serpent ; elle était très-étroite, et il fallait que ceux qui y marchaient prissent grand soin d'assurer leurs pieds, car à droite et à gauche elle était bordée de précipices affreux, où, pour peu que l'on glissât, on ne pouvait manquer de périr. L'autre chemin par le côté occidental était plus doux et plus aisé ; mais à l'endroit où il se rétrécissait le plus, une tour en occupait toute la largeur et le fermait ; en sorte que l'on ne pouvait arriver au haut que sous le bon plaisir de ceux qui gardaient cette tour, ou en la forçant. Sur le sommet, qui formait un terrain uni dont le contour était de sept stades, s'élevait une forteresse, ouvrage du grand-prêtre Jonathas, mais augmenté et perfectionné par Hérode. Le mur, construit de la plus belle pierre, avait douze coudées de haut sur huit de large, et il était flanqué de trente-sept tours, dont la hauteur allait à cinquante coudées : les maisons étaient bâties tout autour du mur en dedans, afin que l'on pût cultiver et mettre en valeur tout l'espace du milieu, qui était d'une qualité de terre excellente et plus fertile qu'aucune plaine ; grande ressource dans les besoins d'un siège. Hérode d'ailleurs avait pris soin d'approvisionner la place en grains, vins, huiles, légumes de toute espèce ; et, ce qui est bien singulier, ces provisions se conservèrent pendant une durée de près de cent ans. Éléazar et les siens en firent usage ; et lorsque les Romains se rendirent maîtres de la place, ce qui restait se trouva encore frais et exempt d'altération. Josèphe donne pour cause de cet effet étonnant la pureté de l'air, qui à une si grande hauteur n'était mêlé d'aucunes vapeurs humides et terrestres ; mais je m'imagine qu'il avait fallu que l'art et certaines précautions aidassent la nature. Hérode n'avait pas oublié les munitions de guerre : il avait mis dans Massada de quoi armer dix mille hommes, et de plus une grande quantité de fer, d'airain et de plomb, pour fabriquer de nouvelles armes, s'il en était besoin. Un lieu si élevé manquait d'eau : Hérode, pour parer à cet inconvénient, avait fait creuser un grand nombre de réservoirs qui gardaient l'eau de la pluie. Dans cette forteresse ainsi préparée et munie, il s'était bâti un grand et beau palais, fortifié comme une place de guerre : c'était une retraite qu'il avait prétendu s'assurer en cas de disgrâce, soit que les Juifs se révoltassent en faveur des princes de la race des Asmonéens, qu'il avait détrônés ; soit que la haine de Cléopâtre, à laquelle il fut longtemps en butte, armât contre lui Antoine et les Romains.

Flavius Silva ayant entrepris de forcer cette place, commença par entourer le roc d'un mur garni de redoutables et, de bons corps de garde, afin qu'il fût impossible aux assiégés de s'échapper. Il établit ensuite son camp le plus près du roc qu'il lui fut possible ; et comme il fallait aller chercher les vivres et l'eau à une grande distance, il chargea de cette corvée les Juifs vaincus. Il s'agissait de trouver un endroit d'où l'on pût battre la muraille. Après s'être emparé sans beaucoup de peine de la tour qui barrait le chemin occidental, Flavius rencontra une éminence de rocher, qui avait de la largeur et une saillie considérable, mais qui était encore de trois cents coudées plus basse que le mur de Massada. Il ne

¹ An de Rome 823.

fut point effrayé de l'ouvrage immense qu'il fallait faire pour atteindre à une telle hauteur. Sur la plateforme du rocher, il éleva une terrasse de deux cents coudées de hauteur, et au-dessus un massif de pierre, qui avait cinquante coudées en hauteur et en largeur. Sur ce massif fut dressée une tour de bois, mais toute revêtue de lames de fer, qui s'élevait à soixante coudées, et qui par conséquent surpassait de dix coudées la hauteur du mur. De là les Romains avec différentes machines lancèrent une telle grêle de traits et de pierres, que bientôt ils eurent nettoyé le mur, de façon qu'aucun des assiégés n'osait s'y montrer. En même temps le bélier battait la muraille, et à grande peine il vint pourtant à bout de faire brèche. Mais Éléazar avait eu soin de construire en dedans un nouveau mur, qui arrêta tout court les assiégeants.

Ce mur était fait avec art et intelligence. Il ne fut point bâti de pierres, qui en résistant à l'action du bélier donnassent lieu à cette redoutable machine d'appuyer selon tout ce qu'elle avait de force. Les Juifs n'y employèrent que le bois et la terre ; en sorte que le coup du bélier s'amollissait contre cette matière disposée à lui céder, et, s'il ébranlait la charpente, il secouait la terre, qui par ce mouvement s'entassait, et rendait l'ouvrage plus solide. Flavius voyant donc que le bélier ne produisait plus aucun effet, eut recours au feu ; et il ordonna à ses soldats de lancer contre le nouveau mur une multitude de torches enflammées. Cet expédient réussit, la charpente prit feu ; mais un vent de nord qui s'éleva portait les flammes du côté des machines des Romains, qui couraient risque d'être brûlées. Par un changement subit, que les assiégeants et les assiégés attribuèrent également à une volonté expresse de Dieu, le vent se tourna en sens contraires et le mur fut consumé. Les Romains rentrèrent dans leur camp plein de joie, et résolus de donner l'assaut le lendemain. Pendant la nuit ils firent une garde très-exacte, afin qu'aucun des ennemis ne pût s'enfuir.

Éléazar ne pensait nullement ni à prendre lui-même la fuite, ni à la permettre à ses gens. Déterminé depuis longtemps à une résolution qu'il regardait comme plus digne de son courage, sa ressource était la mort volontaire, et le carnage de tous ceux qui se trouvaient enfermés dans Massada avec lui. Pour parvenir à l'exécution de son funeste dessein, il assemble les plus braves, et il leur représente que, depuis longtemps résolu à périr plutôt que reconnaître aucun autre maître que Dieu seul, le temps était venu pour eux de vérifier par les effets une si noble façon de penser. **Nous avons jusqu'ici, ajouta-t-il, rejeté avec indignation une servitude exempte de danger. Quelle honte ne serait-ce pas à nous d'accepter maintenant avec la servitude des supplices cruels, que nous devons attendre des Romains, si nous tombons vivants sous leur pouvoir ? Profitons plutôt de la grâce que Dieu nous accorde d'être les maîtres de notre sort. Il nous prive de tout moyen de conserver en remis temps notre vie et notre liberté ; sa juste colère contre toute la nation se manifeste par les rigueurs que nous éprouvons depuis plusieurs années. Nous n'avons pas néanmoins lieu de nous plaindre, non seulement parce que nous sommes coupables, mais parce qu'il nous laisse encore une porte pour prévenir la captivité. Saisissons l'ouverture que nous offre la bonté divine. Qu'une mort honorable et procurée par des mains amies préserve nos femmes des outrages que leur préparent d'insolents vainqueurs, et nos enfants de la servitude. Rendons-nous ensuite ce noble service les uns aux autres, persuadés que la liberté conservée jusqu'au dernier soupir est pour des gens de cœur le plus glorieux tombeau. Mais auparavant frustrons l'avidité de nos ennemis en détruisant par le feu tout ce qui pourrait devenir leur proie. Ne laissons subsister que les vivres, qui nous serviront de témoignage qu'une résolution généreuse, et non la nécessité de la**

faim, aura terminé nos jours. Ce discours ne fit pas d'abord tout l'effet qu'Eléazar en avait espéré. Parmi ceux qui l'écoutèrent, il y en eut plusieurs sur qui agissait plus puissamment l'horreur naturelle de la mort, et surtout la compassion pour de tendres enfants, pour des épouses chéries. Il fallut qu'Eléazar revînt à la charge, et que par les reproches les plus vifs il leur fit honte de leur mollesse. Enfin il vint à bout de transmettre dans leurs âmes le courage barbare dont il était lui-même enflammé. Tous approuvèrent son conseil, et se mirent en devoir de l'exécuter. Ils commencèrent par égorger leurs femmes et leurs enfants, pensant, dans l'aveugle rage qui les transportait, leur donner une dernière preuve d'affection et de tendresse. Ils entassèrent tous ces corps morts dans le palais bâti par Hérode ; ils y apportèrent tous ce qu'il y avait de richesses dans la place ; après quoi dix d'entre eux choisis par le sort se chargèrent de tuer leurs camarades. Ces victimes volontaires vinrent se ranger à côté des morts qu'ils étaient empressés de suivre, et présentant la gorge, ils recevaient avec action de grâces le coup mortel. Le dernier des dix qui resta, mit le feu au palais, et il termina cette horrible tragédie par se tuer lui-même. Le nombre de ceux qui périrent ainsi se montait à neuf cent soixante, en y comprenant les femmes et les enfants. Il y eut pourtant deux vieilles femmes et cinq enfants qui échappèrent au massacre général, ayant trouvé moyen de se cacher dans un souterrain pendant le tumulte d'une si affreuse exécution.

Lorsque le jour fut venu, les Romains se préparaient, suivant ce qui avait été résolu la veille, à donner l'assaut. Ils furent bien étonnés de n'apercevoir aucun ennemi. Le silence, la solitude, le feu qui frappait leurs yeux, tout cela les mettait dans une grande perplexité. Ils jetèrent un cri, comme s'ils eussent voulu faire une décharge, afin de forcer les ennemis à se montrer. Mais ils ne virent paraître que les deux femmes dont j'ai parlé, qui, averties par le cri qu'elles avaient entendu, sortirent de leur retraite souterraine, vinrent se présenter aux Romains, et leur racontèrent tout le détail de la scène tragique dont elles avaient été témoins. Les Romains entrent, éteignent le feu, et ayant pénétré dans le palais, ils virent cette multitude de cadavres à demi brûlés, dont l'aspect leur inspirait moins d'horreur, que d'estime et d'admiration pour la générosité de tant de personnes de tout sexe et de tout âge, qui avaient préféré la mort à la captivité. Flavius, ayant mis une garnison dans le fort, se retira à Césarée.

La prise de Massada est le dernier exploit de la guerre des Romains contre les Juifs. Cet événement tombe au 16 du mois Xanthique de l'an de Jésus-Christ 72, et par conséquent nous donne six ans de durée pour la guerre, qui avait commencé le 16 du mois Artémisius de l'an 66. La fin de cette guerre fut, comme on l'a vu, la destruction d'une grande partie de la nation des Juifs, et de plus la confiscation du pays. Dès l'an 71 Vespasien avait ordonné que l'on en vendit les terres et les villes au profit du fisc. Il n'exempta de cette loi que la ville et le territoire d'Emmaüs, où il établit une colonie de huit cents vétérans, qui prit le nom de Nicopolis, où *ville de la victoire*. Le royaume d'Agrippa, qui était toujours demeuré fidèle dans l'alliance des Romains, ne devait pas être compris dans la punition des rebelles ; et il subsista jusqu'à la mort de ce prince. Les Juifs répandus dans toutes les parties de l'empire eurent toute liberté d'y jouir, pourvu qu'ils demeurassent tranquilles, des mêmes droits dont ils étaient auparavant en possession. Ils ne furent point punis des crimes de leurs compatriotes, si ce n'est que Vespasien les assujettit à payer au Capitole le tribut de deux dragmes qu'ils payaient précédemment au temple de Jérusalem.

L'opiniâtreté indomptable de quelques-uns leur attira néanmoins de nouvelles disgrâces. Parmi le nombre des assassins, sectateurs de Judas le Galiléen, il y en

avait eu d'assez heureux pour se sauver à Alexandrie. Ils y portèrent l'esprit turbulent dont ils étaient possédés, et au lieu de se trouver bien contents d'avoir pu éviter la mort si justement méritée, ils jetèrent parmi leurs hôtes des semences de troubles, les exhortant à venger leur liberté, à ne point regarder les Romains comme des souverains qu'ils dussent respecter, et à ne reconnaître que Dieu seul pour leur maître. Ils poussèrent l'audace jusqu'à tuer ceux qui s'opposaient à leur doctrine séditeuse ; et s'ils trouvaient des disciples dociles, ils les animaient ouvertement à la révolte. Les chefs du conseil des Juifs d'Alexandrie furent alarmés, voyant bien que les excès de ces fanatiques ne manqueraient pas d'être imputés à tous ceux qui étaient liés avec eux par la société d'une même religion. Ils convoquèrent une assemblée du peuple, et par de vives représentations l'ayant animé contre des scélérats, qui venaient envelopper dans le supplice dont ils étaient dignes ceux qui n'avaient pris aucune part à leurs forfaits, ils conclurent que l'intérêt de la sûreté commune exigeait que l'on s'assurât des assassins, pour les livrer au magistrat romain. Le peuple suivit le sentiment de ses chefs, et sur-le-champ six cents de ces misérables furent arrêtés, et l'on poursuivit jusqu'à Thèbes dans la haute Égypte ceux qui s'y étaient sauvés ; on les saisit, et on les ramena à Alexandrie. Ce qui est bien singulier, c'est qu'il ne fut possible de réduire à la raison aucun de ces furieux. Le fanatisme s'était tellement emparé de leurs âmes, que malgré les tourments, dont on épuisa sur eux la rigueur, aucun ne voulut consentir à reconnaître César pour maître. Tous, jusqu'aux enfants en bas âge, persistèrent dans leur opiniâtreté, et plutôt que de se démentir, ils aimèrent mieux perdre la vie par les plus horribles supplices.

Ce mouvement, quoique arrêté dans sa naissance, attira néanmoins l'attention de Vespasien sur le temple schismatique, qu'Onias¹ avait fait bâtir en Égypte à l'imitation de celui de Jérusalem. L'empereur romain voyant combien était incurable le penchant des Juifs à la révolte, craignit que le temple d'Onias, devenu plus cher à la nation, parce qu'il lui restait seul, ne fut pour elle une occasion de s'assembler et d'exciter de nouveaux troubles. Par cette raison il ordonna à Lupus, préfet d'Égypte, de le détruire. Lupus se contenta de le fermer. Paulinus, son successeur, le dépouilla, et défendit aux Juifs d'en approcher. Ainsi fut aboli entièrement le culte judaïque, et il n'en resta pas même l'ombre illicite, qui aurait semblé le perpétuer. Le temple d'Onias avait subsisté pendant deux cent vingt-trois ans.

La contagion de l'esprit de révolte se manifesta aussi à Tyr et à Sidon parmi les Juifs de Cyrène. Un certain Jonathas, tisserand de son métier, engagé dans la faction des assassins, s'étant retiré dans cette ville, y fit le rôle de Prophète ; et en promettant des prodiges et des miracles, il persuada à quelques-uns de la populace de le suivre dans le désert. Les principaux d'entre les Juifs avertirent de ce trouble naissant, Catullus, gouverneur de la Pentapole² de Libye, qui, ayant envoyé quelques troupes, dissipa cette canaille, et en prit le chef vivant. Ce malheureux, pour obtenir sa grâce et l'exemption du supplice, promit de venir à révélation, et il accusa les plus riches de ses compatriotes d'être les promoteurs secrets des démarches qu'il avait faites. Catullus prêta des oreilles avides à cette calomnie, et voulant se donner une part dans la gloire d'avoir terminé la guerre des Juifs, il fit grand bruit d'une affaire qui n'était rien, il grossit les objets, il

¹ Voyez sur la fondation de ce temple, l'*Histoire Ancienne* de Rollin, t. IX, p. 36, l. XXI, § 3.

² Petit pays dont Cyrène était la capitale.

effraya les esprits par l'idée d'une conjuration importante. Non conte de recevoir sans preuve des accusations aussi graves. Il dictait lui-même aux délateurs leurs dépositions. Et d'abord il se défit par cette voie d'un Juif qu'il haïssait et de sa femme. Ensuite il attaqua tous ceux qui se faisaient remarquer par leur opulence, et il en impliqua dans cette odieuse affaire plus de trois mille, qu'il condamna et fit exécuter, comptant que le profit qui revenait à l'empereur de tant de confiscations couvrirait ses injustices. La chose alla plus loin. Jonathas et ses compagnons, toujours à l'instigation de Catullus, étendirent leurs accusations jusque sur les plus est distingués des Juifs établis soit à Alexandrie, soit à Rome, et ils chargèrent Josèphe en particulier de leur avoir envoyé des armes et de l'argent. Par là Vespasien eut occasion de prendre lui-même connaissance de l'affaire. Il n'était pas de ces princes auprès desquels être accusé en matière de crime d'état, c'est être coupable. Il se donnait le temps d'examiner ; il portait un esprit d'équité dans la discussion des preuves. Les informations frauduleuses faites par Catullus ne purent soutenir la lumière d'une pareille révision. La calomnie fut découverte, et Jonathas, qui avait été amené à Rome, subit enfin le supplice trop longtemps différé. Il fut battu de verges, et ensuite brûlé vif. Pour ce qui est de Catullus, l'indulgence excessive des lois romaines et de l'empereur lui épargna la peine qu'il avait méritée ; mais la vengeance divine exerça par elle-même ses droits sur cet insigne criminel. Bientôt après une maladie, dont les symptômes furent horribles, le conduisit au tombeau.

C'est par ce fait que Josèphe termine son Histoire de la guerre des Juifs, monument précieux, comme je l'ai déjà remarqué, pour la religion, et dont l'autorité est au-dessus de toute critique. Non seulement c'est un témoin oculaire qui parle d'événements auxquels il a eu lui-même grande part, mais il publia son ouvrage sous les yeux de ceux qui, comme lui, avaient été témoins de ce qu'il racontait, ou même acteurs ; et qui par conséquent étaient à portée de le démentir, si dans son récit il eût altéré la vérité. Parmi ces témoins nous comptons Vespasien et Titus, à qui il offrit son Histoire ; le roi Agrippa, à qui il la fit lire ; et sa fidélité garantie par des noms si respectables surpasse la mesure des preuves que l'on est en droit d'exiger communément d'un écrivain.

Au reste, l'éloge que je donne à la sincérité et à la fidélité de Josèphe doit être renfermé dans ce qui regarde les faits éclatants et leurs principales circonstances ; et je ne voudrais pas me rendre responsable de tous les petits détails. En le lisant, il est aisé de remarquer en lui un caractère vain, quelquefois un peu crédule, flatteur, envers les puissants ; et ce ne sont pas là les traits d'un écrivain sur le témoignage duquel on puisse compter pleinement. Ajoutez un style ambitieux, qui court après les ornements, qui ne connaît point les grâces aimables de la simple nature, qui se perd souvent dans des discours d'une longueur excessive et fatigante, et qui y fait un vain étalage d'une philosophie et d'une érudition déplacées. Mais ce sont là des défauts de l'auteur, qui ôtent peu du prix de l'ouvrage.

Il fut écrivain fécond. Outre l'Histoire de la guerre des Juifs, qui est incontestablement son plus important ouvrage, et qu'il composa en sa langue maternelle et en grec¹, dans le temps même, comme je l'ai observé, où les faits étaient tout récents ; nous avons de lui les Antiquités Judaïques en vingt livres, sa vie écrite par lui-même, deux livres contre Apion, et un petit écrit des sept frères Macchabées.

¹ FLAVIUS JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, I, 1.

Il écrivit ses Antiquités pour répandre parmi ceux qui parlaient et entendaient la langue grecque, la connaissance de l'histoire de sa nation, remontant d'après Moïse jusqu'à l'origine du monde. C'est un ouvrage utile, et qui serait encore plus estimable, si l'auteur n'avait pas en plusieurs endroits entrepris de farder la Majestueuse simplicité des Écritures, et dans d'autres au contraire dégradé les merveilles de la puissance et de la bonté de Dieu pour les rendre plus croyables à ses lecteurs.

Sa vie sert de conclusion à son ouvrage des Antiquités. Il ne s'y épargne pas les éloges, et l'on serait porté à croire plus de bien de lui, s'il n'en disait pas tant.

Ses Antiquités sont dédiées à un Épaphrodite, qui peut être le fameux affranchi de Néron, mis à mort par Domitien. Il nous assure lui-même qu'il acheva ce grand ouvrage la treizième année de cet empereur, qui était la cinquante-sixième de son âge.

Ses livres contre Apion, dédiés pareillement à Épaphrodite, sont une suite de son ouvrage des Antiquités, et une apologie de sa nation contre les calomnies débitées par quelques écrivains grecs, dont le principal est Apion le grammairien, et renouvelées par quelques-uns de ceux qui avaient lu les écrits de Josèphe.

Le récit de la mort courageuse des Macchabées et de leur mère sent beaucoup la déclamation, et il a pour but d'établir une maxime plus digne de l'orgueil stoïque, que des principes de la vraie religion, qui rapporte tout à Dieu. Josèphe se propose de faire voir que la raison doit et peut se rendre maîtresse des passions, et il prouve sa thèse en citant des exemples de vertu, où il aurait dû reconnaître la puissance de Dieu venant au secours de l'infirmité humaine.

Pour ce qui regarde la personne de Josèphe, j'ai peu de chose à ajouter à ce que j'en ai dit dans le corps de mon Histoire. Il était de race sacerdotale, de la première des vingt-quatre classes dans lesquelles David avait distribué la postérité d'Aaron. Par sa mère il appartenait à la maison royale des Asmonéens. Depuis la ruine de son pays, il vécut à Rome sous la protection des empereurs Vespasien, Titus et Domitien, de qui il reçut plusieurs marques de bonté. Nous n'avons point de preuve qu'il ait poussé sa vie au-delà du règne du dernier de ces empereurs.

TITUS ET DOMITIEN

LIVRE UNIQUE

§ I. Titus reconnu empereur malgré les intrigues de Domitien son frère.

FASTES DU RÈGNE DE TITUS.

VESPASIANUS AUGUSTUS IX. - TITUS CÆSAR VII. AN R. 830. DE J.-
C. 79.

Titus confirme par une seule ordonnance tous les dons et toutes les grâces qu'avaient accordés ses prédécesseurs.

Sa douceur et sa modération envers Domitien. Il bannit les délateurs. Il renvoie Bérénice.

Embrasement du mont Vésuve. Mort de Pline l'ancien.

TITUS AUGUSTUS VIII. - DOMITIANUS CÆSAR VII. AN R. 831. DE J.-
C. 80.

Peste violente.

Horrible incendie dans Rome.

Dédicace de l'amphithéâtre commencé par Vespasien, et achevé par Titus, qui donne à cette occasion des jeux magnifiques au peuple.

SEX. FLAVIUS SILVANUS¹. - T. ANNIUS VERUS POLLIO. AN R. 832.
DE J.-C. 81.

Titus meurt le treize septembre.

Après la mort de Vespasien, Titus son fils aîné fut reconnu sans difficulté pour empereur par le sénat et par les soldats. Ce n'est pas que Domitien, dont l'ambition était effrénée, ne désirât disputer l'empire à son frère, ou au moins le partager avec lui. Il eut la pensée d'offrir aux soldats une gratification double de celle que Titus leur accordait ; il prétendait que le testament de son père avait été altéré, et que l'intention de Vespasien était que ses deux fils jouissent en commun de l'empire. Ces discours étaient bien démentis par toute la conduite de Vespasien, qui avait toujours mis une très-grande différence entre ses deux fils, associant l'aîné à sa puissance et à l'autorité du gouvernement, et traitant le second avec une sévérité qui avait eu besoin plus d'une fois d'être tempérée par les représentations et par les prières de Titus : aussi les plaintes de Domitien

¹ Je suis le texte de Dion, qui appelle ce consul *Flavius*. Il est nommé *Annius* dans une inscription rapportée par Gruter.

n'eurent-elles d'autre effet que de manifester de plus en plus son mauvais cœur, et d'inspirer à Titus des ombrages auxquels il eût dû, pour sa sûreté et pour le bonheur de l'empire, faire plus d'attention.

Il n'est personne qui ne connaisse cet empereur par le glorieux titre de *Délices du genre humain*. Il le mérita par une bonté constante et universelle ; et tout ce que nous avons à dire de son règne se réduit presque aux preuves qu'il donna de cet aimable caractère.

Il s'annonça tout d'un coup par une ordonnance que lui dicta son inclination bienfaisante. Ses prédécesseurs depuis Tibère avaient pris pour règle de regarder tous les dons¹ faits sur le domaine de la république par ceux à qui ils succédaient comme annulés par la mort des donateurs ; il fallait que les particuliers qui les avaient reçus en obtinssent la confirmation du nouveau prince : Titus les exempta de cette nécessité importune, et par un édit général il confirma tous les dons de ses prédécesseurs. Son exemple fit loi, et fut suivi par les princes qui lui succédèrent.

En prenant possession du grand pontificat, il déclara qu'il recevait cette dignité sacrée comme un engagement à garder ses mains pures, et à ne les jamais souiller par le sang d'aucun citoyen. Il tint parole ; et pendant son règne, qui malheureusement fut trop court, il n'ordonna la mort de personne, quoique les occasions ne lui aient pas manqué d'exercer une légitime vengeance.

Deux patriciens furent convaincus d'avoir conspiré contre lui. Titus, fidèle à ses maximes de clémence, et protestant avec serment qu'il aimait mieux, périr que tuer, manda les coupables, et les exhorta à se désister du projet insensé de s'élever à l'empire, dont l'ordre seul des destins disposait : il leur promit de leur accorder toute autre chose qu'ils pourraient souhaiter ; et comme là mère de l'un d'eux était absente de Rome, il dépêcha à cette dame un courrier pour calmer ses inquiétudes, et l'assurer que la vie de son fils ne courait aucun risque. Enfin il invita les conspirateurs à souper familièrement avec lui ; et le lendemain, assistant à un spectacle de gladiateurs, il les fit asseoir à ses côtés ; et lorsqu'on lui apporta selon l'usage les armes des combattants, afin qu'il pût examiner si elles étaient en bon état, il les remit avec confiance entre les mains de ceux qui venaient de former des desseins contre sa vie.

Son frère ne cessa de lui tendre des embûches : il sollicitait presque ouvertement les armées à la révolte ; il tramait des projets pour s'éloigner de la cour. Jamais Titus ne put prendre sur lui, non seulement de faire mourir un frère si criminel, mais de s'assurer de sa personne, ou même de lui témoigner moins de considération : il le fit son collègue dans le consulat. Dès le premier jour qu'il s'était vu empereur, il lui avait déclaré que, n'ayant point d'enfants mâles, il le regardait comme son successeur à l'empire, et il continua de lui tenir toujours le même langage : bien plus, clans des entretiens secrets il le conjura souvent avec larmes de répondre enfin à ses avances, et de lui rendre amitié pour amitié.

Un prince si plein de douceur était bien éloigné de recevoir ni de souffrir les accusations odieuses qui, transformant en crimes de lèse-majesté de simples paroles, souvent innocentes, avaient été pendant longtemps la terreur des gens

¹ Suétone se sert du mot *beneficia*, qui ne paraît pas devoir être pris ici pour bienfaits en général, mais expliqué dans un sens plus restreint, et entendu surtout des établissements accordés par les empereurs aux gens de guerre sur les terres conquises. Ou peut aussi y comprendre les pensions sur le trésor du prince.

de bien. Il en abolit entièrement l'usage, et voici de quelle manière. Il s'expliquait sur ce sujet : Ces prétendus crimes ou me regardent, ou regardent mes prédécesseurs. Quant à moi, je ne puis être outragé ni insulté, car je ne fais rien de condamnable : et les discours qui n'ont d'autre appui que le mensonge ne me paraissent dignes que de mépris. Pour ce qui est des empereurs qui m'ont précédé, c'est à eux à venger leurs injures, supposé qu'ils soient véritablement entrés en part des droits de la Divinité. Ainsi, bien loin que les délateurs trouvassent accès auprès de lui, ceux qui restaient encore de la licence des règnes précédents éprouvèrent de la part de Titus une juste rigueur. Les uns furent simplement chassés de Rome ; d'autres plus coupables, après avoir été battus et fouettés dans la place publique, et promenés ignominieusement dans l'Amphithéâtre, furent ou vendus comme esclaves, ou enfermés dans des îles désertes. Il prit même des précautions pour l'avenir, et, par de sages réglemens, il tâcha de mettre un frein aux criminelles chicanes de ceux qui faisaient servir les lois à l'oppression des innocents et à l'accroissement de leur fortune.

Il était si porté à faire du bien que, s'il ne croyait pas devoir accorder ce qu'on lui demandait, au moins donnait-il des espérances ; et ses officiers ayant pris la liberté de lui représenter à ce sujet qu'il promettait peut-être plus qu'il ne pouvait tenir, il leur répondit qu'il ne fallait point qu'aucun citoyen sortît mécontent de l'audience de son prince. Tout le monde sait en quels termes il témoigna son regret d'avoir laissé passer un jour sans le marquer par aucun bienfait. Mes amis, dit-il à ceux qui soupaient avec lui, j'ai perdu ma journée ; mot consacré à jamais dans les annales du genre humain, et plus digne de louanges que toutes les victoires d'Alexandre et de César.

Après ce trait, il est inutile d'observer que jamais Titus ne fit aucune injustice à personne, jamais il ne dépouilla de son bien un légitime possesseur. Il ne reçut pas même les contributions établies par l'usage, et regardées comme des témoignages volontaires de l'affection des peuples pour leur prince.

Populaire par inclination, autant que les premiers citoyens de Rome l'étaient autrefois par nécessité, s'il donnait des combats de gladiateurs, il laissait la multitude décider du nombre et du choix des combattants. En prenant le bain dans les Thermes qu'il avait bâties, il y admettait les gens du peuple avec lui. Suétone observe néanmoins que, même dans ses plus grandes familiarités, il savait toujours garder son rang, et ne point avilir la majesté du commandement suprême ; et nous avons déjà vu Tacite lui rendre le même témoignage.

Un commerce doux et aisé dans le particulier lui gagnait les cœurs de tous ceux qui l'approchaient. Il mérita d'avoir des amis, avantage infiniment rare dans une si haute fortune : et il les choisit si bien, que ceux qui avaient eu part à sa confiance conservèrent le même rang auprès des princes amis de la vertu qui vinrent après lui.

Il connaissait le prix de l'amitié, et il en remplissait les devoirs. Étant à peu près de même âge que Britannicus, il avait été élevé avec ce jeune prince, ayant les mêmes maîtres, et formé par les mêmes leçons. Ils étaient si familièrement liés ensemble que l'on a dit que, dans le repas qui termina si tristement les jours du fils de Claude, Titus assis à côté de lui prit une partie de la coupe empoisonnée, et en fut longtemps et dangereusement malade. Lorsqu'il fut parvenu à l'empire, il se souvint de celui dont la société avait honoré son enfance ; il fit faire deux statues de Britannicus : l'une d'or, qu'il plaça dans le palais ; l'autre d'ivoire et

équestre, pour être portée avec les images des dieux et des grands hommes dans la pompe solennelle des jeux du cirque.

Ce qui me paraît extrêmement remarquable, est que la souveraine puissance, dont la séduction a été souvent dangereuse pour des caractères, qui dans la condition privée avaient paru vertueux, perfectionna les bonnes qualités de Titus, et corrigea ses défauts ; car sous l'empire de son père, sa conduite n'avait pas été nette ni entièrement exempte de taches. On lui reprochait surtout divers actes de rigueur dans l'exercice de la charge de préfet du prétoire, et de grands dérangements dans les mœurs. La chose avait été poussée si loin que, si nous en croyons Suétone, on se faisait une idée sinistre de l'avènement de Titus au rang suprême, et on craignait en lui un nouveau Néron.

Je ne doute pas qu'il n'y ait de l'exagération dans ce langage, et que la fantaisie d'établir un contraste brillant entre Titus César et le même Titus empereur n'ait fait charger beaucoup le portrait de sa première conduite. Nous avons vu que les prétendus actes de rigueur qu'on lui impute, du vivant de son père, étaient des actes de justice contre des criminels, et des précautions nécessaires pour assurer la vie du prince et la tranquillité publique. L'habitude de l'équité et de la bonté était déjà ancienne chez lui, lorsqu'il prit les rênes de l'empire : c'est de quoi la guerre des Juifs nous a fourni plusieurs preuves.

Il n'est pas aussi aisé de justifier Titus sur les accusations qui concernent le dérèglement des mœurs. Sa maison, tant que vécut Vespasien, était composée en grande partie de pantomimes, d'eunuques, et d'une troupe de jeunes esclaves dont une plume chaste n'ose exprimer la destination. Ses amours pour Bérénice, depuis qu'ils ont été chantés par le plus tendre de nos poètes, sont connus de tout le monde parmi nous : c'est sur cet important article que la licence du pouvoir souverain le réforma.

Un des premiers usages qu'il fit de l'autorité dévolue en ses mains fut de renvoyer Bérénice, qu'il aimait et dont il était aimé. Cette princesse, fille d'Agrippa premier, sœur d'Agrippa second, avait été mariée d'abord à Hérode, roi de Chalcis, son oncle, et après la mort d'Hérode à Polémon, roi de Cilicie, de qui elle se sépara¹. Sa conduite n'était rien moins que régulière, et on la soupçonnait même d'inceste avec son frère : mais elle avait des grâces, de l'esprit, de l'adresse, de l'élévation dans les sentiments, des mœurs magnifiques ; et par ces différents charmes elle sut plaire à Titus, qui eut occasion de faire connaissance avec elle pendant la guerre de Judée. Elle le suivit à Rome après la prise de Jérusalem, et, vivant avec lui dans le palais, elle était regardée comme destinée à devenir son épouse légitime, et elle s'en attribuait d'avance tout le crédit et tous les honneurs. Il paraît néanmoins que Titus interrompit ses liaisons avec elle du vivant de son père, et même l'éloigna, mais probablement avec promesse de la rappeler. Dès qu'elle sut que ce prince était devenu pleinement maître de ses actions, elle vint à Rome et elle trouva que ce qui fondait ses espérances en était la ruine : Titus, en devenant empereur, avait pris les sentiments de sa place. Plus sévère à lui-même, depuis que la décision de ses démarches roulait sur sa volonté seule, il fut frappé de l'inconvénient d'un mariage qui déplairait à tous les Romains. On sait qu'ils ne connaissaient d'autre noblesse que celle de leur sang, et que les rois et les reines n'étaient pour eux que des esclaves couronnés. Le mariage d'Antoine avec Cléopâtre avait été universellement condamné : et quelle comparaison entre Cléopâtre, reine puissante et issue d'une longue suite de rois,

¹ FLAVIUS JOSÈPHE, *Antiquités*, XVIII, 7, et XX, 5.

et Bérénice, qui n'avait que le titre de reine, et dont la sœur Drusille avait épousé Félix¹, affranchi de Claude ! Titus, persuadé que son principal devoir était de ne donner à ceux qui lui obéissaient aucune occasion de censure et de plainte fondée, se vainquit lui-même, et, sacrifiant son penchant à la raison d'état, il renvoya Bérénice sans retour.

Suétone ne dit pas positivement que Titus ait éloigné de sa cour toute cette troupe débauchée qui avait longtemps terni sa réputation ; mais ce prince s'en détacha si bien, que, ses pantomimes ayant eu des succès brillants sur le théâtre, et s'étant attiré des applaudissements proportionnés à la passion que la multitude avait pour leur art, Titus n'y prit aucun intérêt, et s'abstint même de les voir jouer.

On avait encore blâmé la profusion de ses repas, qu'il poussait souvent jusqu'à minuit avec des amis de table et de bonne chère : il étendit sa réforme sur ce point, comme sur les autres endroits répréhensibles de sa conduite. Il voulut que la gaîté et la liberté régnassent dans ses repas, mais sans aucune sorte d'excès, et la vertu seule donna droit à son amitié.

Enfin quelques-uns l'avaient taxé d'avidité pour l'argent, et Suétone assure comme un fait constant qu'il entraînait pour sa part dans les sordides trafics qu'exerçait son père. Nous avons pourtant vu que dès lors il en désapprouvait l'indécence : mais, lorsqu'il fut le maître, il effaça entièrement cette tache par des procédés non seulement exempts de toute injuste exaction, mais généreux et magnifiques.

Tel est le changement que la souveraine puissance opéra dans Titus. Il se persuada que la première place restreignait sa liberté, et que, dans la proportion qu'il pouvait plus, moins de choses lui étaient permises. C'est ce qu'il répondit à un homme étonné de ce qu'il lui refusait ce qu'il avait sollicité en sa faveur auprès de Vespasien. **Il y a bien de la différence, lui dit-il, entre solliciter un autre ou juger soi-même ; entre appuyer une demande ou avoir à l'accorder.**

La félicité dont jouissaient les Romains, sous un prince uniquement occupé du soin de les rendre heureux, fut troublée par trois grandes, calamités, savoir, l'embrassement du mont Vésuve, une maladie épidémique et contagieuse, et un terrible incendie dans Rome. Le premier de ces trois désastres est en même-temps le plus important et le plus funeste, et il a acquis un nouveau degré d'intérêt pour nous par la découverte récente d'une ville qu'avait ensevelie sous terre ce furieux ébranlement, et qui vient d'être retrouvée entière après un intervalle de près de dix-sept siècles. Parce raisons, je crois ne devoir pas craindre les détails dans la description d'un si mémorable événement.

Et d'abord j'observe que, jusqu'au temps dont je parle, le mont Vésuve ne s'était point rendu redoutable par ces violentes éruptions de flammes qui depuis se sont tant² de fois renouvelées, et ont produit tant de ravages. S'il en était arrivé quelqu'une, le souvenir n'en subsistait plus ; seulement on en raisonnait par conjectures. La bouche du volcan, qui était ouverte, le feu qui paraissait au-dessus pendant la nuit, et la fîe niée pendant le jour, la face du terrain jusqu'à

¹ M. Racine fait Félix successivement mari de deux reines du sang de Bérénice. J'ignore quelle autre reine, outre Drusille, cet affranchi a épousé.

² Il n'en est arrivé depuis le règne de Titus que deux furieuses, l'une en 472, l'autre en 1531. Mais les éruptions moins terribles, quoique toujours odieuses, ont été et sont assez fréquentes.

une certaine distance couverte de cendres et de pierres calcinées, les tremblements de terre assez fréquents aux environs, tout cela faisait conclure que ce lieu renfermait des flammes qui, autrefois plus vives et plus impétueuses, s'étaient ensuite amorties faute de matières propres à les entretenir. C'est ce que l'on peut recueillir des témoignages combinés du poète Lucrèce, de Diodore de Sicile et de Strabon, qui tous ont écrit et sont morts avant le règne de Titus. Pline l'ancien, à qui l'embrasement que j'ai à raconter coûta la vie, parle froidement du Vésuve en plus d'un endroit de son Histoire naturelle, sans faire mention d'aucune singularité qui rendit ce mont remarquable. Sénèque, qui emploie tout le sixième livre de ses Questions naturelles à rechercher les causes des tremblements de terre, et en particulier de celui qui, sous le règne de Néron, durant le consulat de Regulus et de Virginius, affligea la Campanie et causa de très-grands dommages aux villes de Pompéi et d'Herculanum, ne paraît avoir fait aucune attention au voisinage du mont Vésuve, dont il ne dit pas un seul mot. On vivait donc à cet égard dans la sécurité, et l'on croyait n'avoir pas beaucoup à craindre d'un feu médiocre, qui sortait par une ouverture assez étroite, et dont les effets semblaient même avantageux par la beauté et la fertilité des campagnes d'alentour.

Le 24 août¹ de la 1^{re} année du règne de Titus, qui concourt avec la 79^e depuis Jésus-Christ, à une heure après midi, parurent les préludes de l'affreuse désolation qui devait apprendre aux voisins du mont Vésuve à le craindre. Pline le jeune, qui était alors avec son oncle à Misène, rapporte qu'on y aperçut comme un grand nuage d'une figure singulière, et qui, semblable à un pin, s'élevait d'abord à une hauteur considérable, et formait comme un tronc d'où se séparaient plusieurs branches. Ce nuage était tantôt blanc, tantôt sale et parsemé de taches, selon qu'il portait avec soi de la cendre ou de la terre. D'où sortait le nuage ? c'est à qu'on ignorait à Misène ; et Pline l'Ancien, qui commandait la flotte que les Romains tenaient dans ce port, fit équiper aussitôt un vaisseau léger, et partit, aussi courageux que curieux observateur, pour aller reconnaître de près un phénomène inusité.

Tout était effrayant, secousses violentes données à la terre, ébranlement des montagnes jusqu'à leurs anses, bruits souterrains semblables au tonnerre, longs mugissements qui faisaient retentir le rivage, le sol échauffé et presque brûlant, la mer bouillonnante, le ciel en feu : il semblait que tous les éléments se fissent une guerre dont les hommes allaient être les victimes.

Cette furieuse commotion était l'effet du feu allumé dans le gouffre, et qui avait peine à se faire une issue.

Enfin il vainquit les obstacles : il lança avec aide des pierres d'une grosseur prodigieuse, qui sorties de la bouche du volcan retombaient par leur poids et roulaient le long de la montagne. Les flammes parurent et furent bientôt suivies d'une épaisse fumée qui obscurcit l'air, qui cacha le soleil, et changea le jour en une nuit affreuse.

Ce fut alors que la frayeur fut portée à son comble ; chacun pensa toucher à sa dernière heure ; l'imagination troublée ajoutait au danger réel des peurs chimériques de fantômes et de géants, que l'on croyait voir dans l'ombre ; on se

¹ Les manuscrits des lettres de Pline varient beaucoup sur cette date, et il y en a qui reculent l'évènement jusqu'au trois novembre. Je suis la leçon commune des éditions, sans prétendre la garantir.

persuadait que la nature était bouleversée dans son entier, que le monde périssait, et qu'il allait rentrer dans le chaos : les uns quittaient leurs maisons agitées et prêtes à se renverser sur eux, pour chercher plus de sûreté dans les rues et dans les campagnes ; les autres fuyaient des campagnes dans les villes et dans les maisons : ceux qui étaient en mer s'efforçaient de gagner la terre, et de la terre on courait vers la mer ; chacun s'imaginait que le lieu où il n'était pas lui offrirait un meilleur asile.

Cependant arrivent d'immenses nuées de cendres, qui remplirent l'air, la terre et la mer ; elles se portèrent jusqu'à Rome en assez grande quantité pour y obscurcir le jour ; et la surprise fut égale à la terreur, parce que la cause d'un si étrange effet était encore ignorée dans cette capitale. Elles passèrent même les mers, et volèrent, si nous en croyons Dion, en Afrique, en Syrie et en Égypte ; mais dans le voisinage elles devinrent un mal atroce, et la partie la plus funeste du fléau qui accablait ce pays malheureux. Elles tombaient en pluie si épaisse et si rapide, que Pline le jeune¹, qui était alors dans la campagne de Misène, à plus de cinq lieues de distance du Vésuve en ligne directe, ayant été obligé de s'asseoir avec sa mère à côté du chemin, de peur que la foule de ceux qui fuyaient ne les écrasât dans l'obscurité, rapporte qu'il leur fallait se lever de temps en temps pour secouer la cendre, qui, sans cette précaution, les eût couverts et même étouffés ; et son oncle, qui s'était avancé bien plus près du danger, et qui se trouvait actuellement à Stabies, où il dormait, fut éveillé par ses amis et par ses gens, qui l'avertirent que la cour de la maison se remplissait de cendres mêlées de pierres rongées et raboteuses, en sorte qu'il courait risque de se voir incessamment assiégé et enfermé, sans avoir d'issue pour sortir.

Les villes de Pompéi et d'Herculanum éprouvèrent le malheur qui était près d'arriver à la maison d'où Pline se sauva, et elles furent ensevelies sous les horribles monceaux de cendres. Ces cendres, détremées par les pluies qui accompagnent ordinairement les éruptions du Vésuve, et mastiquées par les torrents de matières fondues, métaux, soufres, minerais de toute espèce, qui coulaient du haut de la montagne, et qui se durcissaient en se refroidissant, formèrent un massif qui remplit les rues et les vides des édifices, et qui, s'élevant au-dessus de leur plus grande hauteur, enterra tellement ces villes infortunées que les yeux n'en découvraient plus aucun vestige. Il n'est pas besoin de remarquer que ces mêmes cendres causèrent de grands dommages aux terres, aux hommes, aux bestiaux. Dion assure qu'elles tuèrent les oiseaux dans l'air, et les poissons dans la mer.

Il paraît que le mal dura dans toute sa violence pendant trois jours, et ne s'éteignit que le quatrième ; car Pline l'ancien mourut le second jour de l'embrasement, et ce ne fut que le troisième jour après sa mort que l'on fut assez tranquille pour aller chercher son corps et lui rendre les derniers honneurs.

Les auteurs ne nous apprennent point si le nombre de ceux qui périrent fut considérable. Le danger s'était annoncé par des menaces avant que de devenir extrême, et l'on avait eu le temps de s'enfuir à une assez grande distance pour mettre sa vie en sûreté. Nous ne croyons donc pas devoir ajouter foi à Dion, touchant le sort des habitants de Pompéi et d'Herculanum, qu'il dit avoir été surpris par la pluie de cendres dans les théâtres de leur ville. Le peuple de ces lieux si voisins du péril s'était sans doute répandu dans les campagnes ; et d'ailleurs le théâtre d'Herculanum, découvert et visité, comme je l'ai dit, il y a

¹ PLINE LE JEUNE, *Ep.*, VI, 16 et 20.

peu d'années, n'a présenté aux yeux des curieux aucun corps mort. Il est pourtant plus que probable que, s'il y en eût eu, ils s'y seraient conservés dans le mortier qui les aurait environnés et pénétrés, de même que l'on y a trouvé des raisins, des noix, des avelines, du blé, du pain, des olives, un pâté d'un pied de diamètre, le tout brûlé en dedans, mais gardant sa forme extérieure.

Comme j'ai été obligé de faire mention de cette découverte de la ville d'Herculanum, trouvée après tant de siècles à dix toises de profondeur en terre, je ne sais si le lecteur me pardonnerait de ne lui point donner ici quelque idée d'un événement aussi singulier. J'emploierai en grande partie les propres termes d'un écrivain¹ également distingué dans les lettres et dans la magistrature, qui a été sur les lieux, qui a tout vu par lui-même, et qui s'est fait un plaisir de communiquer au public ses observations, et ce que contiennent de plus important celles des autres.

Au commencement de ce siècle-ci quelques habitants du village de Rétina, situé sur le bord de la mer, à peu de distance du mont Vésuve, faisant creuser un puits, trouvèrent plusieurs morceaux de marbre jaune antique et de marbre grec de couleurs variées. En 1711, le prince d'Elbeuf, que des aventures qui ne sont point de mon sujet avaient conduit au royaume de Naples, ayant besoin de poudre de marbre pour faire des statues dans une maison de campagne qu'il bâtissait à Portici, village voisin de Rétina, fit excaver les terres à fleur d'eau, dans ce même puits où l'on avait déjà trouvé des fragments de marbre. On trouva alors un temple orné de colonnes de marbre d'Orient, et de statues, qui furent enlevées et envoyées au prince Eugène de Savoie. Une pareille découverte devait inspirer le désir de pousser plus loin les recherches ; cependant elles furent interrompues jusqu'au mois de décembre 1738, temps auquel le roi des Deux-Siciles, Don Carlos, qui a une maison de plaisance à Portici, donna ordre de continuer à excaver les terres dans la grotte déjà commencée par le prince d'Elbeuf, et de pousser des mines de côté et d'autre. Le creux, à dix toises de profondeur, donna justement au milieu d'un théâtre dont on découvrit peu à peu les différentes parties. On perça ensuite en tous sens des conduits souterrains, mais bas et étroits, en sorte que l'on ne peut discerner les objets qu'à la lueur des torches, ce qui en rend l'observation pénible et imparfaite. Ces difficultés n'ont pas empêché que l'on n'ait découvert par degrés la ville d'Herculanum presque entière ; et l'on s'est assuré qu'elle n'avait point été renversée ni engloutie, mais simplement couverte et enterrée par les matières sorties du volcan. Les murailles gardent dans la plupart des endroits une situation à peu près perpendiculaire, ou de moins elles ne sont inclinées que du côté de la mer, ayant été poussées par le poids des terres que le Vésuve avait fait ébouler.

Comme donc la ville d'Herculanum n'a point été dé truite, on y rencontre tout ce qui doit se trouver dans une ville, édifices publics et particuliers, temples, théâtres, maisons, beaucoup de statues dont quelques-unes sont très-belles, des bas-reliefs, des peintures à fresque très-bien conservées, à la réserve du coloris qui paraît altéré, des inscriptions, des médailles, des meubles de toute espèce, vases, urnes, tables, lampes, chandeliers et autres choses pareilles, jusqu'à des fruit& et à du pain, comme je l'ai déjà remarqué. Ce qui m'étonne, c'est qu'on ne parle d'aucun livre. Cette découverte, déjà si précieuse pour la littérature, le deviendrait bien davantage si elle nous rendait au moins quelques parties des

¹ Le président de la Brosse.

écrits des grands maîtres de l'antiquité, Cicéron, Tite-Live, Salluste, Tacite, qui ne sont parvenus jusqu'à nous que mutilés et pleins de lacunes.

La matière solide entre le sol extérieur et l'emplacement d'Herculanum est fort mélangée de terres, de minerais, d'un mortier de cendres et de sables, et de lave dure : c'est ainsi qu'on appelle dans le pays la fonte qui coule du Vésuve, et qui devient en se refroidissant presque aussi dure que le fer. Entre Herculanum et le sol d'en haut, on aperçoit quelques restes d'une autre petite ville rebâtie autrefois au-dessus de celle-ci, et de même ensevelie par de nouveaux déversements du Vésuve. C'est sur les croûtes qui couvrent successivement ces deux villes qu'est bâti le nouveau village de Portici, où le roi des Deux-Siciles et plusieurs seigneurs de sa cour ont leurs maisons de campagne, en attendant que quelque révolution semblable aux précédentes les fasse disparaître, et que l'on bâtit un autre bourg au quatrième étage.

La ville de Pompéi, compagne de l'infortune de celle d'Herculanum, n'est point non plus demeurée entièrement inconnue depuis son ensevelissement ; et même, si les lumières que l'on croit avoir sur ce point ne sont pas trompeuses, elle a été découverte la première, mais très-imparfaitement. En 1689 un architecte de Naples, nommé François Pichetti, en faisant fouiller un terrain entre le Vésuve et la mer, trouva à seize pieds de profondeur du charbon, des ferrures de porte, et deux inscriptions latines qui faisaient mention de la ville de Pompéi ; d'où l'on conjecture que c'était là l'ancien sol de cette ville. Ce travail n'a point été suivi ; et par conséquent laisse encore quelque incertitude sur la découverte.

Je reviens à mon sujet, dont il me reste à traiter la mort de Pline l'ancien, et le danger que courut son neveu.

L'oncle, en partant de Misène, demanda à son neveu s'il voulait l'accompagner. Pline le jeune avait plus de goût pour l'éloquence et pour les beaux-arts que pour les sciences naturelles. Il répondit qu'il aimait mieux étudier ; et il avait actuellement à travailler une matière que son oncle lui avait donnée ; car ces anciens Romains, qui dans des postes éminents connaissaient néanmoins tout le prix des lettres, ne regardaient point comme au - dessous d'eux les fonctions de maîtres et de précepteurs par rapport à ceux qui leur appartenaient. L'oncle s'embarqua donc sans son neveu ; et quoiqu'il vît tout le monde prendre la fuite, il s'avança vers le terme d'où tous les autres fuyaient : il dirigea sa course vers le centre du péril, gardant une si parfaite tranquillité d'aine qu'il dictait à un secrétaire la description de toutes les circonstances, de tous les mouvements, de toutes les formes que prenait successivement le phénomène terrible qu'il venait observer. Déjà les cendres tombaient à flots ; déjà les pierres volaient ; déjà les secousses que souffrait la terre sous les eaux faisaient naître des écueils subits qui arrêtaient le vaisseau, et les terres éboulées de la montagne prolongeaient le rivage et comblaient l'entrée du bassin. Pline, frappé alors de la grandeur du danger, délibéra pendant quelques moments s'il ne reculerait point en arrière, et le pilote l'y exhortait ; mais l'avidité de savoir et de s'instruire l'emporta. **La fortune, dit-il, favorise les hommes de courage. Allons à Stabies, où est actuellement Pomponianus.** C'était un de ses amis, qu'il trouva faisant tous les préparatifs nécessaires pour s'enfuir, dès que le vent qui était contraire aurait changé de direction ou se serait apaisé. Pline l'embrasse, l'encourage ; et pour diminuer la crainte de son ami par l'exemple de sa sécurité, il prend le bain, après le bain il se met à table et soupe gaîment, ou, ce qui ne marque pas moins de force d'âme, avec toutes les apparences de la gaîté. Cependant on voyait s'élever des tourbillons de flammes, dont l'éclat était augmenté et

devenait plus vif par l'épaisse obscurité des ténèbres, au milieu desquelles elles brillèrent. Pline, pour rassurer ceux qui tremblaient autour de lui, disait que c'étaient des feux qu'avaient laissés les gens de la campagne dans la précipitation de leur fuite, et qui brûlaient les maisons abandonnées. Il se coucha, et dormit d'un sommeil si plein et si profond, que de la porte de sa chambre on put en entendre la preuve. Néanmoins comme la cour de la maison se remplissait de cendres et de pierres, ainsi que je l'ai déjà remarqué, on l'éveilla, et il délibéra avec sa compagnie sur le parti qu'il fallait prendre ; car les murs et les appartements chancelaient, et par des balancements alternatifs menaçaient de se renverser. D'un autre côté, on craignait dans la pleine campagne la chute des pierres que le gouffre lançait. On se détermina pourtant à sortir ; et pour se garantir des pierres, ils mirent sur leurs têtes des coussins attachés avec des cordons noués sous les bras.

Déjà il était jour partout ailleurs ; mais autour de Pline régnait une nuit noire qu'il fallait vaincre par la lumière des flambeaux. Il parut absolument nécessaire de s'éloigner, et on gagna le rivage pour voir si la mer serait navigable : elle était plus furieuse que jamais, et Pline se jeta sur un drap que l'on étendit par terre. Là il demanda successivement deux verres d'eau froide, qu'il but. Dans le moment se répand une odeur de soufre qui annonçait la flamme, et la flamme suivit de près. Tous s'enfuirent ; Pline se lève, appuyé sur deux esclaves, et tout d'un coup il tomba, étouffé sans doute par l'air brûlant, à l'impression duquel il résista d'autant moins qu'il avait la poitrine mauvaise, étroite, et de tout temps sujette à des accès d'asthme. Deux jours après son corps fut retrouvé, comme je l'ai dit, entier, sans aucune blessure, avec ses habits : on eût pensé qu'il était simplement endormi.

Ainsi périt, par un trop ardent désir d'étendre ses connaissances, l'un des plus beaux génies, et en même temps des plus savants et des plus laborieux écrivains de l'antiquité. Les aventures de son neveu en cette même occasion n'ont pas moins droit de nous intéresser ; et dans le récit qu'il nous en a laissé lui-même, nous trouverons de nouvelles circonstances qui nous donneront une idée plus complète du terrible événement que j'ai décrit.

Pline le jeune était resté, comme je l'ai dit, à Misène pour étudier, et réellement il donna au travail le reste du jour ; la nuit troubla ce calme. Un tremblement de terre, qui durait déjà depuis quelques jours, et qui d'abord avait causé peu d'effroi, parce que c'est un accident ordinaire en Campanie, devint si violent que la maison où Pline était avec sa mère, non plus simplement agitée, mais ébranlée jusqu'aux fondements par des secousses furieuses, s'entrouvrait et paraissait prête à tomber. La mère tremblante court avec précipitation à la chambre de son fils, qui de son côté se levait en ce moment pour aller éveiller sa mère, supposé qu'elle dormît. Ils sortent, et viennent s'asseoir dans une petite place entre leur maison et le rivage de la mer ; et là Pline, qui courait alors sa dix-huitième année, par une imprudence que comportait son âge et dont le motif est bien louable, prend un volume de Tite-Live, le lit, et suivant sa coutume il en fait des extraits. Pendant ce temps arrive un ami de l'oncle, qui voyant la mère et le fils assis tranquillement, et celui-ci occupé à lire, se met en colère, leur reproche leur sécurité déplacée ; mais ses discours véhéments ne peuvent vaincre le charme secret qui attirait Pline vers son livre.

Il était la première heure du jour, et la lumière encore faible et pâle n'éclairait que tristement. Le tremblement de terre continuant toujours avec la même violence, Pline et sa mère ne se crurent pas en sûreté dans l'endroit où ils

étaient, et ils résolurent de s'éloigner de tout édifice et de sortir de la ville. La multitude des habitants les suivit, inquiète, consternée, incapable de se déterminer par elle-même, et faisant ce qu'elle voyait faire. Pline rapporte ici un grand nombre de phénomènes aussi singuliers qu'effrayants. Les voitures, dans une campagne très-unie, reculaient ; et quoiqu'on mît des pierres sous les roues, elles ne pouvaient demeurer en place. La mer reflua sur elle-même, et semblait repoussée par les ébranlements de la terre ; et les eaux, retirées subitement, laissaient à sec les poissons palpitants sur le rivage. D'un autre côté on voyait une nuée noire et affreuse, d'où s'élançaient en différents sens des serpenteaux de feu, pins grands et aussi vifs que les éclairs qui ont coutume de précéder le tonnerre.

Il était temps de fuir ; et cependant Pline ni sa mère ne pouvaient s'y résoudre, dans l'inquiétude où les tenait le sort incertain du frère de l'une, oncle de l'autre. *S'il vit encore, leur dit cet ami dont j'ai parlé, il veut que vous vous sauviez ; s'il est mort, son intention a été que vous vous missiez en état de lui survivre. Fuyez, il n'y a pas un moment à perdre. — Non,* répondirent d'un commun accord la mère et le fils, *nous ne songerons point à notre sûreté tant que nous douterons de la sienne.* Sur cette réponse, l'ami qui, les exhortait à fuir prit pour lui-même le conseil qu'il leur avait donné inutilement, et il s'éloigna si diligemment qu'ils l'eurent bientôt perdu de vue.

Un moment après, la nuée s'abaissa sur la terre et couvrit la face de la mer : elle enveloppa l'île de Caprée, elle cacha le promontoire de Misène. Alors la mère de Pline pria son fils, le pressa, lui ordonna de prendre la fuite à quelque prix que ce fût. *Moi, dit-elle, infirme et âgée comme je suis, je me trouverai heureuse de mourir, si je ne suis pas la cause de votre mort.* Le fils, non moins généreux, déclara à sa mère qu'il était résolu de ne vivre qu'avec elle. En même temps il la prend par la main, et l'oblige de doubler le pas : elle le suit, non sans peine, et en se reprochant le retardement qu'elle lui cause.

Déjà la cendre les atteignait, mais en pluie encore déliée. Pline regarde derrière lui, et il aperçoit une épaisse obscurité, qui comme un torrent roulait sur la terre, et les suivait de près. Ce fut alors qu'il s'écarta du chemin avec sa mère, de peur que dans les ténèbres qui allaient survenir, la multitude dont ils étaient accompagnés ne les écrasât. A peine s'étaient-ils assis, que la nuit arriva, non pas telle qu'est la nuit la plus obscure dans une pleine campagne, lorsqu'on ne voit ni lune ni étoiles, mais aussi noire qu'on l'éprouve dans une chambre bien fermée après qu'on a éteint les lumières. Il n'est pas besoin de décrire quelle fut la consternation, quels furent les cris lamentables de toute cette foule de fuyards, hommes, femmes et enfants, qui croyaient leur perte certaine. Je me contenterai d'observer que tous étaient frappés de l'idée d'un désastre universel, qui menaçait la nature entière. Pline, à qui il n'échappa ni plainte ni soupir dans un si horrible danger, attribue lui-même sa fermeté à cette opinion dont il était prévenu comme les autres. C'était pour lui une triste consolation, mais enfin c'en était une, de penser qu'il périssait avec l'univers, et que l'univers périssait avec lui. Le peuple n'exceptait pas les dieux mêmes du sort commun ; et, suivant les idées basses que le paganisme donnait de la divinité, la plupart s'imaginaient qu'il n'y avait plus à dieux, et que le monde en tombant les entraînaient dans sa chute.

Ces ténèbres effroyables furent interrompues par un intervalle de lumière, qui n'était pas le jour, mais l'annonce d'une flamme prête à partir. Elle parut, mais elle n'arriva pas jusqu'au lieu où était Pline. Lorsqu'elle se fut éteinte, revinrent

les ténèbres, revint la pluie de cendres en plus grande abondance qu'auparavant. Enfin l'obscurité diminuant par degrés se dissipa comme en fumée ou en brouillard. Le jour se montra ; on vit même le soleil, mais pâle, et tel qu'il paraît lorsqu'il est en partie éclipsé. On fit alors usage de ses yeux ; chacun porta ses regards sur les objets environnants. Tout était changé, bouleversé ; et la terre couverte de monceaux de cendres, comme elle l'est quelquefois par la neige dans l'hiver, présentait le plus affligeant spectacle. Pline retourna à Misène avec sa mère. Ils y passèrent une nuit fort peu tranquille ; car le tremblement de terre n'était pas encore apaisé. Cependant ni le danger qu'ils avaient éprouvé, ni celui qu'ils craignaient, ne put les déterminer à s'éloigner d'un séjour si rempli d'alarmes, qu'ils ne fussent informés de ce qu'était devenu celui dont le sort les inquiétait plus que le leur propre. Les nouvelles furent bien tristes, comme on l'a vu, et leurs inquiétudes ne finirent que par la douleur amère d'avoir perdu le digne objet de leur respect et de leur tendresse.

Pline l'ancien est un personnage si illustre, que je ne puis le quitter sans placer ici ce que nous savons de sa personne, de ses écrits, et surtout de son incroyable passion pour l'étude. Il était de Vérone, et, selon l'usage des Romains, il mêla les lettres et les armes, les fonctions civiles et les militaires. Il plaida dans le barreau ; il servit dans les armées, et il y occupa un poste que nous pourrions comparer à celui de mestre de camp parmi nous. Il fut aussi intendant des Césars en Espagne, et lorsqu'il mourut, il avait, comme je l'ai dit, le commandement de la flotte de Misène. C'est au milieu de ces emplois si pleins de distractions qu'il composa un nombre d'ouvrages auquel rarement a pu atteindre le loisir d'un studieux, purement homme de lettres. Nous n'avons de lui que son Histoire naturelle, dédiée à Titus encore César, qui avait une grande con' sidération pour l'auteur. C'est un ouvrage immense, qui embrasse toute la nature, et qui a demandé de prodigieuses recherches. On a accusé Pline d'y avoir souvent débité des fables ; et comme il avait plus lu qu'étudié la nature en elle-même, ce reproche n'est peut-être pas sans fondement. Néanmoins nos naturalistes modernes l'ont justifié à bien des égards, et ont certifié l'exactitude et la vérité de son témoignage dans des choses qu'avaient traitées de fabuleuses ceux qui ne les avaient examinées que superficiellement.

Cet ouvrage seul suffirait pour nous faire connaître l'application de son auteur au travail. Mais il en avait composé un grand nombre d'autres, dont son neveu nous a donné la notice. Étant officier de cavalerie, il écrivit un Traité sur l'exercice propre aux troupes de cheval. Il fit la vie de Pomponius Secundus, consulaire et poète tragique, dont j'ai plus d'une fois fait mention. C'était un tribut que Pline payait à l'amitié dont Pomponius l'avait singulièrement favorisé. J'ai parlé de l'Histoire des guerres de Germanie, qu'il avait renfermées en vingt livres. Il composa aussi un Traité de Rhétorique, prenant, comme a fait depuis Quintilien, l'orateur au berceau, et le conduisant jusqu'à la maturité. Sous les dernières années de Néron, tout mérite suspect, tout ouvrage d'esprit qui marquait de l'élévation, piquait la jalousie et excitait les ombrages du tyran. Pline, incapable de demeurer oisif, et ne voulant pas trop attirer les regards, trouva un milieu ; il a jeta dans la grammaire, et écrivit huit livres sur les phrases douteuses de la langue latine. Après la mort de Néron il prit un sujet plus digne de ses talents, et il composa en trente-et-un livres l'Histoire de son temps, commençant où avait fini un historien célèbre alors, Aufidius Bossus. Enfin son dernier ouvrage fut son Histoire naturelle.

Outre tous ces livres donnés au public, il laissa à ses neveu cent soixante portefeuilles, qui contenaient les extraits de ses lectures. Car il mettait à

contribution tout ce qu'il lisait, et il avait coutume de dire, qu'il n'est point de livre si mauvais, où l'on ne puisse trouver quelque chose d'utile.

On est étonné de cette multitude et de cette variété d'ouvrages sortis de la plume d'un homme vivant dans le grand monde, chargé d'emplois, obligé de faire à cour aux princes, et qui est mort avant l'âge de cinquante-six ans accomplis. Pline à un esprit extrêmement aisé joignait un goût pour l'étude, qui allait, comme je l'ai dit, jusqu'à la passion. Il demeurait très-peu de temps au lit, et après un court sommeil il se ménageait sur la nuit quelques heures de travail. Avant le jour il allait au lever de Vespasien, qui vigilant et laborieux, comme je l'ai observé ailleurs, donnait audience et se mettait au travail de très-grand matin. Pline s'acquittait ensuite des fonctions de ses emplois ; après quoi tout le reste de la journée, si l'on en excepte le temps du bain, était consacré à l'étude. Quand je dis le temps du bain, il ne faut entendre que les moments qu'il passait dans l'eau. Car pendant que les esclaves le frottaient et l'essuyaient, il se faisait lire, ayant un secrétaire à ses côtés pour extraire tout ce qui lui paraissait digne de remarque. Durant son souper, dont l'heure était fixée par une loi sévère, et qui finissait en été avant le coucher du soleil, en hiver dans la première heure de la nuit, on lui lisait, et toujours il avait soin de faire ses extraits. Telle était sa vie au milieu du tumulte de Rome. A la campagne, où rien ne le détournait de son occupation chérie, il donnait tout son temps à l'étude. Dans ses voyages il en était de même. Il avait à côté de lui dans sa chaise un secrétaire, qui ne cessait de lire et d'extraire, tant que le voyage durait. Par la même raison, et pour ne point perdre de temps, il allait aussi en chaise dans Rome.

Deux traits, rapportés par son neveu, nous feront connaître combien il avait à cœur cette studieuse économie. Un jour, celui qui lisait pendant le repas ayant mal prononcé quelques mots, un des amis de Pline l'arrêta, et l'obligea de recommencer. Pline dit à cet ami : **Vous aviez pourtant entendu ?** et l'autre en étant convenu, **pourquoi donc**, ajouta Pline, **avez-vous fait recommencer le lecteur ? Votre interruption nous a fait perdre plus de dix lignes.** Dans une autre occasion voyant son neveu se promener sans livre, il lui dit : **Vous pouviez ne pas perdre ce temps là.** Il regardait comme perdu tout moment qui n'était pas donné à l'étude.

Je ne pense pas qu'il y ait un exemple plus singulier de l'assiduité à la lecture et au travail. Pline le jeune qui nous a conservé tous ces détails, se traite lui-même de paresseux en se comparant à son oncle. Tout est relatif ; et celui qui se taxe ici de paresse, serait bien laborieux vis-à-vis de la plupart des hommes, et peut-être de plusieurs de ceux dont la profession unique est la littérature.

L'étude de la nature n'avait point appris à Pline l'ancien à en connaître et à en révéler l'auteur. Tout son ouvrage est semé de maximes d'irréligion, qui doivent nous faire comprendre combien dans tout ce qui se rapporte à Dieu l'esprit humain a besoin d'être conduit par une lumière supérieure à la raison. Pline s'est ramassé un nombre infini de faits où la Providence est écrite en caractères plus lumineux que le soleil ; et il donnait dans l'impiété épicurienne.

Il avait adopté son neveu, fils de sa sœur, qui en conséquence prit son nom, et en soutint la gloire dans les lettres, quoiqu'en un genre différent. Pline le jeune devint l'un des premiers orateurs de son siècle, et à l'éloquence il joignit, ce qui est plus estimable, une belle âme, l'inclination bienfaisante, la fidélité à tous les devoirs de la société, la générosité même dans des occasions périlleuses, et assez de fermeté pour risquer sa fortune et sa vie, plutôt que de manquer à ce qu'il devait à des amis vertueux. J'aurai lieu de faire souvent mention de lui dans la

suite, et je recueillerai avec soin tous les traits qui peuvent caractériser un homme encore plus recommandable par les vertus que par les talents.

L'embrassement du mont Vésuve, déjà si funeste par lui-même, amena encore un autre fléau. Les cendres dont il avait couvert tout le pays se mêlant avec l'air que l'on respirait, altérèrent la constitution des corps, et causèrent une peste si violente, que, pendant un espace de temps considérable, on compta dans Rome dix mille morts par jour.

De si grands maux ne pouvaient manquer de toucher un cœur tel que celui de Titus. Il les ressentit, non pas simplement en prince, mais en père, et il n'épargna ni soins ni dépenses pour y apporter du soulagement. Par rapport à la maladie, tout ce qui peut servir ou de préservatif ou de remède, fut recherché et mis en œuvre par ses ordres. Pour réparer les dommages que la côte de Campanie avait soufferts, il assigna des fonds abondants, et en particulier les biens de ceux qui avaient péri dans l'incendie sans laisser d'héritier, et dont par conséquent la succession était dévolue au fisc. Il chargea deux consulaires du détail des mesures et des arrangements convenables pour soulager ce pays malheureux ; et voulant hâter les secours par sa présence, il se transporta lui-même sur les lieux l'année suivante.

Pendant ce voyage survint une nouvelle calamité dans Rome. Le feu prit à la ville avec une très-grande violence, et il dura trois jours et trois nuits. Il consuma plusieurs édifices publics, et entre autres, le Panthéon, la Bibliothèque d'Octavie et le Capitole, qui venait d'être rétabli. Il n'est pas besoin de remarquer qu'un nombre infini de maisons particulières éprouvèrent le même désastre. Mais Titus, avec une magnificence digne des plus grands éloges, déclara, par une ordonnance publiquement affichée, que toutes les pertes étaient sur son compte. Il consacra aux temples et aux ouvrages publics tous les ornements de ses maisons de plaisance ; et il préposa des chevaliers romains à la réparation de tous les dommages particuliers, et à la reconstruction des maisons. Il fut si jaloux de cette gloire, qu'il voulut se la réserver à lui seul ; et il refusa les dons que lui offraient les villes, les rois, et même de riches particuliers, pour diminuer le poids d'une si énorme dépense. Mais l'économie est une ressource bien féconde pour un souverain ; et c'est dans ce fond que Titus trouva de quoi suffire non seulement aux besoins de l'état, mais aux plaisirs et à l'amusement du peuple.

On sait que chez les Romains les spectacles étaient un objet très-important, et un des ressorts de la politique des empereurs. Titus acheva l'amphithéâtre commencé par son père ; et en dédiant cet édifice et les bains qu'il y avait joints, il donna des jeux avec une magnificence qui ne le céda à aucun de ses prédécesseurs. L'amphithéâtre était un ouvrage superbe, que Martial ne craint point de mettre au-dessus des Pyramides et des autres merveilles vantées dans la haute antiquité ; et les restes qui en subsistent encore aujourd'hui dans Rome, comme je l'ai déjà observé, ne démentent point cette idée. Le choix même de l'emplacement où il fut bâti, avait quelque chose de populaire. Pour l'amphithéâtre et pour les bains on prit une partie du terrain que Néron avait enfermé dans son palais. Ainsi, dit Martial, Rome fut rendue à elle-même ; et ce qui avait fait les délices du tyran, devenait, par la bienveillance des Vespasien, père et fils, l'amusement des citoyens.

Les jeux qu'il donna pour cette fête durèrent cent jours, et réunirent toutes les différentes espèces de spectacles qui pouvaient s'exécuter dans un amphithéâtre, combats de gladiateurs, combats de bêtes, batailles sur terre,

batailles navales. En un seul jour furent tuées cinq mille bêtes des forêts. On fit battre des grues les unes contre les autres, on fit battre des éléphants. Une femme combattit un lion, et le tua. Le même lieu successivement rempli d'eau et mis à sec, tantôt présenta des flottes, tantôt des troupes de terres qui, sous les noms de peuples célèbres autrefois par les guerres qu'ils s'étaient faites, Corcyréens et Corinthiens, Syracusains et Athéniens, renouvelèrent l'image des combats décrits par Thucydide.

A ces divertissements, qui n'étaient que pour les yeux, Titus ajouta une sorte de jeu qui intéressait par le profit ; c'est-à-dire, une loterie semblable à celle dont j'ai parlé sous Néron, et qui consistait en petites boules, ayant chacune une inscription, et jetées parmi la multitude. Quiconque en saisissait une, se trouvait possesseur d'un bon billet, dont il allait se faire payer à un bureau établi pour cela ; et, selon le lot qui lui était échu, il recevait ou des choses bonnes à manger, ou des habits, ou même de la vaisselle d'argent et d'or, ou enfin des chevaux, des bestiaux, des esclaves.

On rapporte que le dernier jour de ces spectacles si magnifiques, et uniquement destinés au plaisir, Titus pleura abondamment en présence de tout le peuple ; et il semble que les historiens veuillent nous faire passer ces larmes pour un présage de sa mort prochaine. Ils auraient plutôt dû nous en marquer le sujet.

Peu de temps après, il alla au pays des Sabins, d'où sa famille était originaire, et Suétone remarque qu'en partant il était un peu triste. La superstition causait sa tristesse. Il tirait mauvais augure de deux événements bien simples et bien naturels, un coup de tonnerre entendu pendant que le ciel paraissait serein, et la fuite d'une victime qu'il était près d'immoler. Ce prince croyait, ainsi que son père, aux folies de la divination et de l'astrologie ; et Suétone¹ rapporte que dans le temps qu'il pardonna à ces deux patriciens qui avaient conspiré contre lui, s'étant fait instruire de leur thème natal, ils les avertit qu'un grand danger lui menaçait, mais dans la suite des temps, et de la part d'un autre.

Quoique la distance de Rome à Riéti ne soit guère que de douze de nos lieues, Titus en faisait deux journées, et au premier gîte il prit de la fièvre. Il ne laissa pas de continuer sa route, et sentant son mal croître pendant le chemin, il ouvrit sa litière, et regardant le ciel, il se plaignit d'être condamné à mourir sans l'avoir mérité. Car, ajouta-t-il, je n'ai rien à me reprocher dans ma vie, si ce n'est une seule action. Il disait peut-être vrai, à ne consulter que la probité humaine, et en faisant abstraction des désordres de sa jeunesse. Mais il ignorait que l'on peut être innocent envers les hommes, et très-coupable envers Dieu ; et qu'outre les devoirs à l'égard de nos semblables, il est un autre ordre de devoirs plus sublimes qui se rapportent à l'Être suprême, et qui doivent servir de base à toute véritable vertu.

On ne sait pas quelle est cette faute unique dont Titus se reconnaissait coupable. Quelques-uns devinaient qu'il voulait parler d'un commerce adultère avec Domitia, sa belle-sœur. Mais Suétone réfute ce soupçon par le témoignage de Domitia elle-même, qui nia constamment le fait, et qui était de caractère à s'en faire honneur, s'il eût été vrai. Dion, peu heureux en conjectures, incline à croire que l'empereur mourant se reprochait en excessive indulgence envers son frère, et qu'il se repentait de ce que l'ayant trouvé coupable d'attentats contre sa personne, il ne l'avait pas fait mourir, et n'avait pas ainsi délivré l'empire de celle

¹ SUÉTONE, *Titus*, 9.

qui en devait être le fléau. Mais, suivant la judicieuse remarque de M. de Tillemont, Néron lui-même ne se serait pas reproché comme un crime le pardon accordé à un frère. Consentons à ignorer ce qu'il ne nous est ni possible ni fort important de savoir.

Sa maladie ne fut pas longue. Plutarque a écrit sur le rapport des médecins qui avaient traité Titus, que dans l'origine le mal n'était pas considérable ; et que ce prince l'augmenta lui-même en prenant le bain, dont l'habitude lui avait fait une nécessité. Plusieurs crurent qu'il avait été empoisonné par son frère ; et ce soupçon n'a rien qui ne convienne au génie de Domitien, qui ne s'est que trop prouvé capable des plus grands crimes. On ajoute que, comme Titus ne mourait pas assez vite, Domitien, sous prétexte que la maladie demandait du rafraîchissement, le fit mettre dans une cuve pleine de neige ; et que pendant que son frère respirait encore, il courut à Rome à toute bride pour se faire reconnaître et saluer empereur par les prétoriens. Tous ces faits ne peuvent point être rejetés comme improbables ; mais je m'étonne que Suétone n'en ait fait aucune mention.

Titus mourut le 13 septembre dans la même maison de campagne que son père, près de Riéti, étant dans la quarante et unième année de son âge, et ayant régné deux ans, deux mois, et vingt jours. Il était né le 30 décembre de l'an de Rome 791, 40 de Jésus-Christ¹. On montrait encore, du temps que Suétone écrivait, la maison et la chambre où Titus avait pris naissance, et qui était tout-à-fait médiocre, et très-disproportionnée à la grandeur à laquelle il parvint. Il fut marié deux fois : la première, à Arricidia Tertulla, fille d'un chevalier romain, ancien préfet du prétoire. Sa seconde femme fut Marcia Furnilla, d'une naissance illustre, et il en eut une fille, à laquelle il donna le nom de Julie. Il répudia ensuite Marcia, sans que nous sachions la cause de ce divorce, qui pourrait bien n'être autre que ses amours avec Bérénice ; et lorsqu'il eut renvoyé cette reine, il ne songea point à contracter un nouveau mariage, quoique la raison d'état semblât l'y inviter, et que, ne pouvant laisser l'empire à sa fille, il dû, par amour pour ses peuples, se mettre dans le cas d'avoir un fils qui donnât l'exclusion à Domitien. Il paraît que, par le droit qu'ont les méchants de se faire craindre des bons, Domitien avait pris sur Titus une espèce d'ascendant, auquel celui-ci ne pouvait ou n'osait résister.

L'histoire, depuis son avènement à l'empire, le combla d'éloges sans mélange d'aucun reproche. Quelques-uns ont pensé que sa mort prématurée avait mis sa gloire en sûreté, et que de même qu'il a été utile à Auguste de vivre longtemps pour faire oublier aux Romains les maux qu'il leur avait faits dans ses premières années, et pour leur apprendre peu à peu à l'aimer ; au contraire Titus chéri tout d'un coup de tous les ordres de l'état, est heureux d'avoir peu vécu, parce qu'il aurait eu peine à soutenir de si favorables commencements. Mais ces sortes de conjectures malignes, qui ne sont fondées sur rien de positif, doivent être rejetées par des juges équitables et sensés.

Sa mort fut regardée comme une calamité publique. Dès que la nouvelle en fut venue à Rome, le sénat, sans attendre de convocation, courut au palais où il avait coutume de s'assembler, et il lui prodigua plus de louanges, il lui témoigna une affection pins tendre, qu'il n'avait jamais fait, lorsqu'il voyait cet aimable prince présider à ses délibérations.

¹ Voyez la note de M. de Tillemont sur la naissance de Titus.

Titus fut mis au rang des dieux. C'est le seul honneur que Domitien fit rendre à la mémoire d'un frère, qui avait toujours été pour lui un objet de haine et d'envie, et dont il ne cessa dans toutes les occasions de critiquer la conduite, si différente de la sienne.

Sous le règne de Titus parut encore un faux Néron. C'était un homme né en Asie, en son vrai nom Térentius Maximus, qui ressemblant par la figure, par le son de la voix, par le goût pour la musique, à celui pour lequel il voulait se faire passer, trouva un nombre de partisans, et un protecteur puissant en la personne d'Artabane, roi des Parthes, et alors brouillé avec l'empereur romain. Zonaras, qui seul fait mention de cet imposteur, ne nous apprend point quel en fut le sort ; et même l'Artabane dont il parle n'est point d'ailleurs connu dans l'histoire.

Agricola, qui avait été envoyé par Vespasien dans le Grande-Bretagne, continua sous Titus d'y faire la guerre avec des succès brillants, qui méritèrent à son prince le titre d'*Imperator*. Ce général, que Tacite son gendre nous a si bien fait connaître, doit sans doute tenir une place illustre dans l'histoire des temps que je décris. Mais je remets à en parler à la fin de ses expéditions et de son emploi, qui dura sept années entières.

§ II. Tous les vices réunis en Domitien.

FASTES DU RÈGNE DE DOMITIEN.

SEX FLAVIUS SILVANUS. - T. ANNIUS VERUS POLLIO. AN R. 832. DE J.-C. 81.

Domitien succède à Titus, mort le treize septembre. Ses commencements mêlés de quelque apparence de bien.

DOMITIANUS AUGUSTUS VIII¹. - T. FLAVIUS SABINUS. AN R. 833. DE J.-C. 82.

On peut rapporter à cette année divers règlements, dont le détail se trouvera dans l'histoire.

DOMITIANUS AUGUSTUS IX. - Q. PETILLIUS RUFUS II. AN R. 834. DE J.-C. 83.

Trois vestales condamnées, mais laissées maîtresses de se choisir un genre de mort.

Voyage de Domitien en Germanie pour faire la guerre aux Cattes. Il revient sans avoir vu l'ennemi, et se fait décerner le triomphe. On peut croire qu'a prit, ou se confirma alors le surnom de Germanique.

DOMITIANUS AUGUSTUS X. - SABINUS. AN R. 835. DE J.-C. 84.

Le collègue de Domitien peut être Oppius Sabinus, qui périt peu après dans la guerre contre les Daces.

Grande victoire remportée par Agricola sur les Calédoniens. Ornaments du triomphe décernés au vainqueur.

DOMITIANUS AUGUSTUS XI. - FULVIUS. AN R. 836. DE J.-C. 85.

On conjecture que Fulvius consul avec Domitien, est T. Aurelius Fulvus, ou Fulvius, aïeul de l'empereur Tite Antonin.

Retour d'Agricola à Rome.

DOMITIANUS AUGUSTUS XII. - SER. CORNELIUS DOLABELLA. AN R. 837. DE J.-C. 86.

Institution des jeux capitolins.

Commencement de la guerre des Daces, selon Eusèbe.

Les Nasamons vaincus et exterminés.

¹ Le nom de Domitien n'a paru que deux fois dans nos fastes. Mais outre ses deux consulats ordinaires, il avait été cinq fois consul substitué.

DOMITIANUS AUGUSTUS XIII. - SATURNINUS. AN R. 838. DE J.-
C. 87.

Continuation de la guerre des Daces pendant cette année et les suivantes.

DOMITIANUS AUGUSTUS XIV. - L. MINUCIUS RUFUS. AN R. 839. DE
J.-C. 88.

Jeux séculaires.

Faux Néron.

..... FULVIUS II. - ATRATINUS. AN R. 840. DE J.-C. 89.

Ordonnance pour chasser de Rome les astrologues.

DOMITIANUS AUGUSTUS XV. - COCCEIUS NERVA II. AN R. 841.
DE J.-C. 90.

On peut rapporter à cette année la fin de la guerre des Daces. Domitien après avoir acheté la paix des Barbares, se fait décerner le triomphe,

M. ULPIUS TRAJANUS. - ACILIUS GLABRIO. AN R. 842. DE J.-C.
91.

Domitien triomphe des Daces et des Germains. Jeux à cette occasion. Il donne aux principaux sénateurs un repas lugubre, où tout annonçait la mort : et il les renvoie après s'être diverti de leur frayeur.

Il change les noms des mois de septembre et d'octobre, en ceux de Germanicus et de Domitianus. Il avait commencé de régner dans le premier de ces deux mois, et était né dans l'autre. Les nouveaux noms qu'il avait introduits ne durèrent qu'autant que son règne.

Il paraît qu'il ferma alors le temple de Janus.

Cornélia, la première des vestales, est enterrée vive.

DOMITIANUS AUGUSTUS XVI. - Q. VOLUSIUS SATURNINUS. AN R.
843. DE J. C. 92.

Domitien fait arracher beaucoup de vignes, et défend d'en planter de nouvelles sans la permission du magistrat.

Révolte de L. Antonius¹ qui commandait sur le haut Rhin. Il est défait et tué.

¹ Je place sous cette année la révolte de L. Antonius, pour la rapprocher du temps de la mort d'Agricola. Ces deux événements ne paraissent pas devoir être fort éloignés l'un de l'autre, puisqu'ils sont marqués l'un par Dion et le jeune Victor, et l'autre par Tacite (*Agricola*, 44), comme l'époque des plus grandes et des plus atroces cruautés de Domitien. Dion ne parle de la révolte de L. Antonius, qu'après avoir terminé ce qui concerne la guerre des Daces. Or le triomphe de Domitien sur les Daces se rapporte à l'année précédente. Ces raisons m'ont déterminé à m'écarter du sentiment de M. de Tillemont, qui place cinq ans plus tôt la révolte de L. Antonius.

Redoublement de cruautés de la part de Domitien à cette occasion. Changements introduits dans la milice.

..... POMPEIUS COLLEGA. - PRISCUS. AN R. 844. DE J.-C. 93.

Mort d'Agricola.

Bébius Massa accusé de concussion par Hérennius Sénécion et par Pline le jeune.

On peut rapporter à cette année la guerre contre les Sarmates, en conséquence de laquelle Domitien porta au capitole une couronne de lauriers.

... ASPRENAS. - ... LATERANUS. AN R. 845. DE J. C. 94.

Domitien fait mourir Hérennius Sénécion, Helvidius Priscus, Arulenus Rusticus.

Fannia veuve d'Helvidius Priscus, père de celui dont il vient d'être parlé, et Arria mère de Fannia, sont envoyées en exil, aussi bien que Junius Mauricus frère d'Arulenus.

Expulsion des philosophes, parmi lesquels se distinguait alors Épictète.

Poème de Sulpicia, dame romaine, sur l'expulsion des philosophes.

Quintilien achevait alors ses institutions oratoires.

**DOMITIANUS AUGUSTUS XVII. - FLAVIUS CLÉMENS. AN A. 846.
DE J.-C. 95.**

Persécution excitée contre les chrétiens. On la compte pour la seconde. Flavius Clémens, collègue et proche parent de Domitien, et Flavie Domitille, épouse de Clémens et sa parente, sont enveloppés dans cette persécution. Clémens est mis à mort, et Domitille reléguée dans l'île de Pandataire.

Saint Jean, après avoir été sauvé par miracle du supplice de la chaudière bouillante, est relégué dans l'île de Pathmos, où il écrit son Apocalypse.

Recherches faites par ordre de Domitien contre la postérité de David.

Juventius Celsus forme avec quelques autres une conspiration contre Domitien. Il est décelé, et par des protestations réitérées de son innocence, auxquelles il joignit la promesse de s'informer de la conjuration, et de donner sur ce sujet des lumières, il obtient un délai, qui le conduit jusqu'au temps de la mort de Domitien.

Acilius Glabrio mis à mort.

Domitien fait mourir aussi Épaphrodite, pour avoir autrefois aidé Néron à se donner la mort.

C. FULVIUS VALENS. - C. ANTISTIUS VETUS. AN R. 847. DE J.-C. 96.

Le consul Valens était âgé de quatre-vingt-dix ans.

Domitien est tué dans son palais le dix-huit septembre par quelques-uns de ses affranchis. Domitia sa femme était du complot : et Nerva, qui lui succéda, en fut pareillement instruit.

On prétend que sa mort funeste lui avait été pré : dite, et qu'Apollonius de Tyane étant à Éphèse, il connut et l'annonça dans le moment même que le meurtre s'exécutait.

Domitien mourut détesté du sénat, indifférent au peuple, regretté des soldats.

Les poètes Silius Italicus, Stace, Juvénal, Martial, ont fleuri sous Domitien. Le premier et les deux derniers l'ont survécu.

On peut bien appliquer à Domitien, succédant à Titus, ce que Tite-Live¹ a dit d'Hiéronyme succédant à Hiéron ; il n'y a que les noms à changer. Un prince plein de modération et de bonté aurait eu peine à se faire aimer après Titus, qui avait été adoré de ses sujets ; mais Domitien, par ses vices, sembla se proposer pour but de faire regretter son frère. Il réunit dans sa personne et dans sa conduite tout ce qui peut rendre un gouvernement méprisable et odieux. Basement vain, insatiable de titres, de monuments, d'éloges flatteurs, sa vanité produisit en lui la jalousie contre quiconque se distinguait par quelque endroit où ce pût être, et tout mérite devint un crime auprès de lui. Ce fut un caractère sombre et renfermé en lui-même, qui ne sut aimer personne. Il avait craint son père en esclave, il avait haï son frère, et les amis de l'un et de l'autre trouvèrent en lui un persécuteur. Timide et ombrageux, il fut cruel par lâcheté, et il immola à ses craintes et à ses défiances éternelles un nombre infini de têtes illustres. Prodiges et dissipateur, la disette le conduisit aux vexations et aux rapines. L'artifice et la fourberie se joignaient en lui aux violences tyranniques, et jamais personne ne sut mieux déguiser ses haines meurtrières sous des dehors caressants. Capricieux à l'excès, on l'offensait en le flattant, on l'offensait en ne le flattant point. Il avait assez d'esprit pour se défier des adulateurs, et trop d'arrogance pour ne pas exiger l'adulation. Mou, inappliqué, il poussait la paresse et l'indolence jusqu'à passer journellement des heures entières à tuer des mouches dans son cabinet ; et personne n'ignore à ce sujet le mot de Vibius Crispus, qui, sur ce qu'on lui demandait s'il y avait quelqu'un avec l'empereur, répondit agréablement : **Non, il n'y a pas même une mouche.** Dans la guerre, Domitien n'avait nul courage, nulle capacité : et, aussi méprisé des ennemis du dehors que détesté au dedans, les triomphes dont il voulut se dévorer sont autant de preuves et de témoignages de ses honteuses défaites. Ajoutez à tous ces traits la débauche la plus outrée, une jeunesse passée dans la corruption, et lorsqu'il fut plus avancé en âge, les adultères, les incestes, et le faible pour une épouse impudique qu'il avait enlevée à son mari, et qui, continuant ses Merrires, sut néanmoins le captiver tant qu'il vécut, jusqu'à ce que menacée de la mort elle le prévint et le fit périr lui-même. Tel est le portrait que l'histoire nous a laissé de Domitien, et les faits que j'ai à raconter en prouveront la ressemblance.

Il ne manifesta pas d'abord tous ses vices ; mais ne se gêna point sur l'article de la vanité, qu'il prenait sans doute pour amour de la belle gloire. Ainsi il reçut dès les commencements tous les titres d'honneur, dont les empereurs avaient coutume de différer quelques-uns, comme pour se donner le temps de les mériter. Il osa dire en plein sénat, que la souveraine puissance dont il commençait à jouir était une restitution de la part de son père et de son frère, à qui il avait bien voulu la céder : comme si la circonstance fortuite de sa présence dans Rome au temps, de la mort de Vitellius, et les honneurs qui lui furent

¹ TITE-LIVE, XXIV, 5.

déférés alors, et qu'il dut uniquement à sa qualité de fils de Vespasien, eussent pu former un titre en sa faveur contre Vespasien lui-même, dont la considération seule les lui procurait.

Il se fit désigner consul pour dix ans de suite, jaloux de marquer les années par son nom, et enviant aux particuliers cette faible prérogative. Il ne prit néanmoins que sept consulats consécutifs ; les trois autres se trouvent distribués dans les huit dernières années de son règne : et comme il avait déjà été sept fois consul, tant sous Vespasien que sous Titus, il était flatté du glorieux avantage d'avoir accumulé sur sa tête dix-sept consulats, nombre auquel n'a jamais atteint aucun autre Romain, ni avant ni après lui. Curieux d'un faste puérile, au lieu de douze licteurs qu'avaient régulièrement les consuls, Domitien en prenait vingt-quatre ; et lorsqu'il eut une fois triomphé, il ne présida plus au sénat qu'avec la robe triomphale. La même vanité qui lui faisait désirer le consulat le portait, par un autre tour d'imagination, à en dédaigner l'exercice. Il ne fut jamais consul plus de quatre mois : le plus souvent il ne garda la charge que jusqu'au 13 janvier ; et sans en avoir fait aucune fonction il l'abdiquait, non pas suivant le, cérémonial ordinaire, dans une assemblée du sénat ou même du peuple, mais par un simple édit affiché au coin d'une place ; en sorte que, dit Pline¹, presque la seule marque à laquelle on reconnût qu'il gérait le consulat, c'était de ne voir paraître qu'un consul.

Il reconstruisit plusieurs édifices consumés par le feu, soit sous Néron, soit dans le dernier incendie ; mais il n'y inscrivit que son nom, et supprima ceux des premiers auteurs. Il remplit le monde entier de ses statues, selon l'expression de Dion, et il ne souffrait point qu'on lui en érigeât dans le Capitole qui ne fussent d'argent ou même d'or, et d'un certain poids. On leur immolait une si grande quantité de victimes, que les rues qui menaient au Capitole en étaient souvent embarrassées ; et l'on versait, dit Pline², autant de sang des animaux pour honorer l'image du tyran, qu'il versait lui-même de sang humain pour satisfaire sa cruauté. Il était si jaloux du respect dû à ses statues, qu'il fit condamner à mort une femme dont tout le crime était de s'être déshabillée devant une représentation de l'empereur. Il lassa la patience publique par le nombre excessif d'arcs de triomphes qu'il se dressa dans les différents quartiers de la ville pour ses prétendues victoires ; et l'on inscrivit sur un de ces monuments un mot grec qui signifie : *C'est assez*.

Après avoir été battu et repoussé par les Germains, il prit le surnom de Germanique, comme s'il les eût vaincus ; et il donna ce nom au mois de septembre, dans lequel il était parvenu à l'empire, et celui de Domitien au mois d'octobre, dans lequel il était né. Il se fit proclamer *imperator*, ou général vainqueur, vingt-deux fois pendant le cours de son règne, qui ne fut presque marqué que par des défaites.

Le titre de *maitre* et *seigneur*, qu'Auguste et Tibère avaient rejeté avec une sorte d'horreur, ne suffit pas à l'arrogance de Domitien ; il y joignit celui de Dieu : et dictant un jour la formule des lettres que ses intendants devaient publier, en son nom, il commença par ces mots : *Voici ce qu'ordonne notre Seigneur et notre Dieu*. Ce style impie passa en règle sous son règne ; il s'en servait lui-même ; et annonçant par un édit sa réconciliation avec Domitia sa femme, qu'il rappelait après l'avoir répudiée, il s'exprima en ces termes : *Nous l'avons fait rentrer dans*

¹ PLINE LE JEUNE, *Panegyrique*, 65.

² PLINE LE JEUNE, *Panegyrique*, 52.

notre temple¹. Personne n'eut plus la liberté de lui parler, ni de lui écrire, qu'en employant cette flatterie sacrilège, dont nous trouvons la preuve subsistante dans Martial².

Après un tel excès, dont la seule frénésie de Caligula lui avait donné l'exemple, il est presque inutile d'ajouter qu'il convertit la maison où il était né en un temple dédié à sa famille, et au nom des Flavius, et qu'il institua un collège de prêtres pour en célébrer le culte. Il ne faisait en cela qu'imiter ce qui avait déjà été établi en l'honneur des Jules, des Claudes et des Domitius.

Les différents traits que je viens de recueillir ne sont pas tous du même temps, comme il a été aisé de l'observer, et j'ai mis ensemble tout ce qui pouvait contribuer à peindre la vanité extrême et l'arrogance de Domitien. Il montra ce vice, ainsi que je l'ai dit, pendant qu'il cachait encore ses autres ; car les commencements de son gouvernement présentent des actions et plusieurs règlements dignes de louange.

On pourrait mettre en ce rang les honneurs qu'il rendit à la mémoire de son frère, et l'éloge funèbre de ce prince aimable, qu'il prononça avec tannes, s'il n'avait paru dans le temps même que c'était de sa part une pure comédie. Personne n'y fut trompé ; et l'embarras des courtisans ne fut pas médiocre, parce qu'ils craignaient, en montrant de la douleur, de blesser ses véritables sentiments, et, en témoignant de la joie, de paraître le deviner et démasquer son hypocrisie. Mais voici quelques endroits de sa conduite vraiment louables.

Il fixa un œil attentif et sévère sur les magistrats, soit de la ville, soit des provinces, et il les tint tellement en respect, que jamais on ne les vit ni plus modérés, ni plus exacts à éviter toute injustice ; au lieu que la douceur du gouvernement, sous ses successeurs Nerva et Trajan, donna lieu à plusieurs de ceux qui se trouvèrent en place de s'écarter des règles, et de s'attirer en conséquence des accusations flétrissantes.

Il rendait lui-même la justice avec une grande intégrité. Il avertissait souvent les juges de la fidélité avec laquelle ils devaient traiter leur important ministère, et il punissait ceux qui s'étaient laissé gagner par argent. Il prit plus d'une fois extraordinairement connaissance de certaines affaires qui avaient été mal jugées, et, assis sur son tribunal dans la place publique, il cassa par son autorité suprême des sentences où la faveur avait été plus considérée que le bon droit. Il fit rentrer dans la servitude et rendit à son maître un esclave qui pendant plusieurs années s'était attribué la jouissance de la liberté, et qui même était parvenu au grade de centurion dans les troupes. Un édile s'étant rendu légitimement suspect d'avidité et de rapines, Domitien excita les tribuns du peuple à poursuivre ce magistrat comme concussionnaire, et à demander contre lui des juges au sénat.

Ayant pris la qualité de censeur, il la garda, à l'exemple de son père, durant tout son règne, et il en remplit les devoirs par diverses ordonnances qui tendaient à la réforme des mœurs. Il interdit aux femmes d'une conduite scandaleuse l'usage de la litière, et la faculté de recevoir des legs, et de recueillir les successions qui auraient pu, leur appartenir. Il chassa du sénat un ancien questeur qui avait un goût immodéré pour la déclamation et les danses théâtrales. Il raya du tableau

¹ *Pulvinar*. Ça terme marquait le lit sur lequel on couchait les statues des dieux dans les repas sacrés, et la niche dans laquelle on les plaçait.

² MARTIAL, V, 8.

des juges, un chevalier romain qui, ayant répudié sa femme pour cause d'adultère, l'avait ensuite reprise. Il remit en pleine vigueur la loi Scantinia, portée contre les débauches qui violent l'ordre de la nature, et il punit pour ce crime des sénateurs et des chevaliers. On doit le louer aussi, d'avoir défendu que l'on fit des eunuques dans toute l'étendue de l'empire, quoiqu'un motif de malignité l'ait peut-être conduit dans l'établissement de cette loi si sage et si juste en elle-même : on a prétendu que son intention était de reprocher à son frère l'inclination et la faveur qu'il avait témoignées pour cette espèce de monstres, si peu dignes de protection, d'un prince sage et vertueux ; et ce soupçon n'est pas sans vraisemblance. Il est bien certain que la conduite personnelle de Domitien ne permet pas de penser que, dans tout ce qu'il fit pour maintenir et pour rappeler la pureté des mœurs, ce soit l'amour de cette vertu qui l'ait animé. Ainsi nous nous croyons en droit d'attribuer encore au désir de décrier le gouvernement de son père et de son frère, la sévérité avec laquelle il punit trois vestales dont ils avaient épargné les désordres : Domitien les condamna à la mort, en leur laissant néanmoins le choix des voies qu'elles voudraient prendre pour sortir de la vie. Deux étaient sœurs, et avaient pour nom Ocellata ; la troisième est appelée Varronille. Nous parlerons bientôt du supplice d'une autre vestale, sur lequel nous avons plus de détails.

Cette rigueur cadrerait bien mal avec les mœurs de Domitien ; de même qu'on ne s'attendrait pas à trouver dans l'usurpateur du nom et des honneurs suprêmes de la Divinité un zèle vif contre une simple irrévérence en matière de religion. Un des affranchis du prince ayant employé à construire un monument à son fils des pierres destinées à entrer dans l'édifice du Capitole, ce religieux pontife ne put souffrir une telle profanation, il envoya des soldats : pour détruire le monument, et il fit jeter dans la mer les cendres qui s'y trouvaient renfermées. Il montra la même inconséquence dans la conduite qu'il tint à l'égard des astrologues : il croyait à leur art mensonger, et néanmoins il rendit une ordonnance pour les chasser de Rome.

Il est aisé de sentir que Domitien se piquait de sévérité. Il supprima de libelles diffamatoires qui déchiraient la réputation de personnes illustres des deux sexes, et il en punit les auteurs ; il régla la police des théâtres ; il interdit la scène aux pantomimes, ne leur permettant d'exercer leur art que dans les maisons privées. Ayant remarqué qu'il y avait abondance de vin et disette de blé, il crut que la culture des vignes faisait négliger les terres ; et en conséquence il défendit que l'on fit aucun nouveau plant de vigne en Italie, et il ordonna que l'on en arrachât la moitié dans les provinces. Suétone dit qu'il ne persista pas à exiger l'exécution de son ordonnance ; et il paraît par Philostrate¹ que l'Asie obtint de lui dispense à cet égard ; cependant une preuve que la défense de Domitien fut observée au moins dans certains pays, c'est la permission donnée cent quatre-vingts ans après par l'empereur Probus aux Gaulois, aux Espagnols et aux Pannoniens, de planter, et de cultiver la vigne.

L'avidité n'était point en lui un vice d'inclination. Il ne laissa paraître aucun signe avant son élévation à l'empire ; et depuis qu'il y fut parvenu, pendant longtemps il se montra plutôt éloigné de toute rapine, et par là on le porta à la libéralité. Le premier avis qu'il donna à ses officiers, et celui sur lequel il appuya avec le plus de force, fut de s'abstenir de tout gain sordide ; et pour leur en épargner la tentation, il leur fit de grandes largesses. Il refusa de recueillir les successions de

¹ PHILOSTRATE, *Vie des sophistes*, I, 21, 6.

ceux qui le nommaient leur héritier, s'ils avaient des enfants, laissa aux possesseurs certains morceaux de terre qui, compris dans les cantons destinés à être distribués aux soldats que l'on établissait en colonies, étaient restés sans entrer en partage. Il ne fit point valoir son droit sur ces lots superflus, et il les regarda comme prescrits par ceux qui les tenaient. Sachant que les droits du fisc étaient souvent onéreux aux particuliers, il ne les exigea point avec rigueur. Il réprima même le faux zèle des délateurs avides, qui, sous prétexte de faire le profit du trésor impérial, vexaient les citoyens par des procès injustes. Non content de les frustrer de leur proie, il leur faisait subir la peine prononcée par les lois contre les calomniateurs. Et à cette occasion sortit de sa bouche un mot digne des meilleurs princes : **Le souverain qui ne punit point les délateurs, les amorce et les invite.**

Mais ces procédés, quoique louables en eux-mêmes, ne portaient point d'un fond de vertu solide : c'était par goût, et non par principes, que Domitien se portait à des actions de générosité ; et les circonstances changées changèrent totalement sa conduite. Il aimait la magnificence, et, s'étant épuisé par des dépenses insensées, il lui fallut remplacer par des exactions tyranniques le vide qu'avait laissé une mauvaise économie. Les biens des vivants et des morts étaient confisqués sur le plus frivole prétexte. Il suffisait pour cela qu'il se trouvât un accusateur, si vil et si décrié qu'il pût être, qui mît en avant le reproche vague de quelque action ou de quelque parole contraire au respect dû à la majesté de l'empereur. Le fisc s'emparait des successions opulentes, pourvu qu'un seul témoin déclarât avoir entendu dire au mort qu'il faisait César son héritier. Surtout les Juifs furent tourmentés, à l'occasion du tribut imposé à toute leur nation : on les traînait devant les juges ; on les condamnait à des amendes, on leur faisait mille avanies, et c'est vraisemblablement ce qui fit naître la persécution contre les chrétiens. Nous en parlerons en son lieu.

Les dépenses par lesquelles j'ai dit que Domitien fut appauvri sont d'abord les bâtiments. La reconstruction du Capitole, consumé de nouveau par l'incendie arrivé sous le règne de Titus, était un ouvrage nécessaire ; mais Domitien l'exécuta avec une somptuosité qui passait toute mesure. Nous pouvons conjecturer quelle Plut. Popl. fia la dépense totale par l'article seul des dorures, qui excédèrent la somme de douze mille talents, c'est-à-dire, suivant notre estimation, de trente-six millions de livres tournois : et Domitien porta ce même goût de faste et de prodigalité dans tous les bâtiments qu'il fit, et qui furent en grand nombre. Si, dit Plutarque, après avoir admiré la magnificence du Capitole, on va visiter dans le palais de Domitien ou un portique, ou des bains, ou son sérail, on lui appliquera le mot du poète Epicharme à un prodigue : **Vous n'êtes pas bienfaisant ; c'est une manie qui vous possède : vous vous plaisez à donner.** De même on pouvait dire à Domitien : **Vous n'êtes ni religieux, ni magnifique ; vous vous plaisez à bâtir, et à tout convertir, à l'exemple de Midas, en or et en pierreries.**

Un autre genre de dépenses ruineuses pour Domi Spectacles. tien furent les spectacles : il en donna assidument de toutes les espèces, et avec des frais immenses. Pour éviter d'ennuyeuses répétitions, je prie le lecteur de se rappeler ici ce que j'ai dit des jeux de Titus et de tous les empereurs précédents : Domitien en égala et même en surpassa la magnificence.

Cette idée générale sur des objets essentiellement frivoles pourrait suffire à ceux qui ne cherchent dans l'histoire que l'utilité ; mais puisque les écrivains d'après lesquels je travaille maintenant, bien différents de Tacite, ont traité

comme important ce qui paraissait au génie élevé de ce grand historien digne seulement des journaux de la ville, ayons cet égard pour les seuls originaux qui nous restent, d'emprunter d'eux quelques détails.

Pendant que Domitien faisait exécuter un combat naval, où les vaisseaux étaient en si grand nombre de part et d'autre, qu'ils formaient presque deux flottes en règle, survint une grosse pluie et de longue durée. La passion qu'il avait pour le spectacle était si forte, qu'il y demeura constamment malgré la pluie jusqu'à la fin, et ne souffrit point que personne es sortît. Il changea plusieurs fois d'habits de dessus ; mais les spectateurs qui n'avaient pas les mêmes facilités furent percés, et quelques-uns en tombèrent malades et en moururent.

Aux quatre factions du cirque, qui étaient distinguées, comme je l'ai dit ailleurs, par des couleurs, il en ajouta deux nouvelles, l'une ornée en or, l'autre en pourpre. Mais cet établissement ne subsista pas, et l'os en revint bientôt au nombre de quatre, auquel on était accoutumé.

Les spectacles occupèrent souvent même les nuits, et Domitien donna des combats de gladiateurs et des chasses aux flambeaux.

Le sexe le plus faible fit un rôle dans des jeux qui semblaient par leur nature uniquement destinés aux hommes. Dans l'exercice de la course à pied, des filles disputèrent le prix, et des femmes combattirent sur l'arme, comme faisaient les gladiateurs. Domitien assistait à tous ces jeux, ayant le plus souvent à ses pieds un jeune enfant, dont le mérite était d'avoir une tête extrêmement petite et mal proportionnée au reste du corps. Il conversait avec cet enfant, quelquefois sur des matières sérieuses, et on l'entendit un jour lui demander s'il savait quel motif l'avait déterminé dans la dernière promotion à donner la préfecture de l'Égypte à Métius Rufus.

Il célébra les jeux séculaires étant consul pour la quatorzième fois, l'an de Rome 839, de Jésus-Christ 88. Il enchérit ainsi sur le ridicule empressement de Claude pour cette cérémonie. Il s'était écoulé soixante-quatre ans entre les jeux d'Auguste et ceux de Claude ; et Domitien donna les siens après un intervalle de quarante et un ans. Le calcul sur lequel il se fonda pour la célébration de ces jeux, avait été expliqué par Tacite¹, qui cette année-là même était préteur. Mais nous avons perdu la partie de l'ouvrage de Tacite qui renfermait l'histoire du règne de Domitien ; en sorte que nous ne savons sur ce point que ce que nous apprennent les dates. Domitien célébra ses jeux cent cinq ans après ceux d'Auguste. Ainsi sa manière de compter le siècle ne convient ni au calcul vulgaire, ni à celui qui porte le siècle à : cent dix ans.

Non content des jeux déjà établis, dont le nombre était pourtant assez grand dans Rome, il en institua de nouveaux, en même-temps gymniques, musicaux, et équestres² ; ou plutôt il en renouvela l'institution, faite autrefois par Néron, et abolie à sa mort. Ceux de Domitien subsistèrent, apparemment parce qu'il ne les consacra pas à son nom, ainsi que Néron lui en avait donné l'exemple, mais en l'honneur de Jupiter Capitolin. Ils se célébraient chaque cinquième année, comme les jeux olympiques, auxquels ils avaient beaucoup de rapport. Ils furent institués par Domitien, consul pour la douzième fois, l'an de Rome 837, de Jésus-Christ 86. Dans ces jeux étaient proposés des prix à l'éloquence et à la poésie.

¹ TACITE, *Annales*, XI, 11.

² C'est-à-dire, où l'on proposait des prix pour la lutte pour la musique et la poésie, et pour la course à cheval.

Domitien, qui par politique avait feint pendant un temps de cultiver les Muses, feignit encore par vanité de les aimer. Comme le goût et le système des jeux capitolins tenaient plus des mœurs grecques que des romaines, Domitien y présida vêtu à la grecque, portant le manteau et la chaussure des Grecs, et une couronne d'or où étaient enchâssées les images de Jupiter, de Junon et de Minerve. Il était accompagné du prêtre de Jupiter, et du collège de ceux qu'il avait institués pour le culte de la maison Flavia ; tous habillés comme lui, avec cette seule différence, que dans leurs couronnes ils avaient l'image de l'empereur.

Domitien célébrait tous les ans dans sa maison d'Albe les fêtes de Minerve avec une pompe magnifique. Il avait adopté cette déesse pour sa divinité tutélaire, et quoiqu'elle soit vierge selon les idées de la mythologie, il s'en disait le fils. Il était même si curieux de cette qualité de fils de Minerve, que pour ne la lui avoir point donnée dans un sacrifice, un magistrat de Tarente fut mis en justice et poursuivi criminellement, si nous en croyons Philostrate. Dans ces fêtes s'ouvrait aussi un concours pour les poètes et les orateurs : et Stace, qui ne put être couronné aux jeux capitolins, remporta trois fois le prix dans les combats des fêtes de Minerve.

Ces fêtes, ces combats, ces jeux, qui par eux-mêmes coûtaient des sommes prodigieuses, attiraient encore une troisième espèce de dépense, non moins capable d'épuiser les finances publiques. Je veux parler des largesses, des loteries, telles que je les ai expliquées sous Titus et sous Néron, des distributions de vins, viandes, et autres choses pareilles, qui ne manquaient point d'accompagner les spectacles. La sagesse des ministres de Néron avait aboli l'usage des repas publics, qui se donnaient dans certaines cérémonies, et leur avait substitué la pratique, beaucoup moins onéreuse au fisc, d'envoyer à ceux qui devaient y être appelés, des corbeilles garnies de tout ce qui peut se servir sur table. Domitien rétablit ces repas, et même il en donna un magnifique à tout le peuple, après ce combat naval où la pluie avait causé un si fâcheux contretemps.

Enfin le désir de se ménager un appui du côté des soldats contre la haine du sénat et des grands, l'engagea à charger son épargne à perpétuité d'un fardeau très-pesant, en augmentant d'un quart la paie des troupes, et en la portant de deux cent vingt-cinq deniers par an à trois cents. Il sentit si bien l'inconvénient de cette augmentation de paie, qu'il voulut y remédier en diminuant le nombre des gens de guerre que l'empire entretenait. Mais la crainte d'ouvrir les frontières aux Barbares l'obligea de renoncer à cet expédient ; et sa ressource fut, comme je l'ai dit, une rapine aussi basse qu'effrénée, et la cruauté contre les premiers et les plus opulents citoyens.

La cruauté Il est vrai que la cruauté chez lui n'avait pas besoin de cette amorce. Il était naturellement malfaisant ; et c'est une puérité d'alléguer en preuve de sa prétendue douceur, comme a fait Suétone¹, la fantaisie qui lui passa par l'esprit à l'occasion d'un vers de Virgile². Parce que ce poète traite d'impiété l'usage de se nourrir de la chair d'un animal aussi utile que le bœuf pour le labourage, Domitien encore jeune, et dans le temps qu'en l'absence de son père il s'arrogeait déjà presque les droits de la souveraineté, voulut, dit-on, rendre une ordonnance pour défendre d'immoler des bœufs. Cette idée d'enfant, mouvement passager et sans conséquence, n'autorise pas à juger du fond du

¹ SUÉTONE, *Domitien*, 9.

² VIRGILE, *Géorgiques*, II, 536.

caractère. Mais nous avons vu qu'il se piquait de sévérité, et ce penchant, quand on en fait gloire, quand on s'y livre par goût, est bien voisin de la cruauté. Il témoignait ouvertement le peu de cas qu'il faisait de la clémence, et il disait souvent que les princes qui punissaient peu, avaient bien de quoi se juger plus heureux, mais non pas meilleurs que les autres. On sait combien la défiance est capable de rendre cruels ceux qui sont revêtus du pouvoir suprême. Or Domitien était ombrageux à l'excès, et ne s'en cachait pas. Faisant allusion à un mot de Démosthène, il disait que si la défiance est la sauvegarde des peuples contre les tyrans, elle est celle des tyrans contre tous. Il goûtait même un plaisir barbare dans les gémissements et dans les larmes de ceux qui souffraient. Néron, dit Tacite¹, épargnait au moins ses regards ; il se contenait d'ordonner ses injustes et cruelles vengeances, et ne s'en rendait pas le spectateur. Sous Domitien le comble de la douleur était de voir et d'être vu. Il venait présider aux assemblées du sénat, où l'on devait lui livrer ses victimes. Il interrogeait lui-même les accusés, et il se faisait amener des prisonniers pour les examiner seul, prenant dans sa main le bout de la chaîne dont ils étaient attachés.

La cruauté n'était point chez lui un emportement qui l'entraînât ; c'était un vice de réflexion et de sang-froid; en sorte que l'on n'avait jamais plus à craindre de sa part, que lorsqu'il affectait un extérieur de douceur et de bonté. Résolu de faire mettre en croix un contrôleur de sa maison, il manda ce malheureux dans sa chambre ; il le contraignit de s'asseoir à ses côtés, et après l'avoir renvoyé joyeux et content, après lui avoir fait même porter un plat de sa table, le lendemain il ordonna qu'il fût crucifié.

Arrétinus Clémens, personnage consulaire, avait toujours eu, part à son amitié, du vivant même Vespasien, de qui il était allié. Domitien continua pendant longtemps de le combler de faveurs, et il se servit même de lui comme d'un ministre affidé pour l'exécution de ses desseins tyranniques. Enfin il le prit en haine, sans que l'histoire nous en apprenne la raison. Nous savons seulement qu'il lui était ordinaire de punir ses émissaires des crimes qu'il leur avait fait commettre, parce qu'il croyait se décharger lui-même par leur supplice, et faire retomber sur eux seuls tout l'odieux des violences dont ils n'avaient été que les instruments. C'est apparemment par ce motif qu'il résolut de perdre Clémens, et qu'il fit tramer sourdement une accusation contre lui, fournissant, selon sa coutume, des mémoires aux accusateurs et aux témoins. Pendant que cette intrigue se préparait, Domitien fit plus de caresses que jamais à celui dont il méditait la ruine ; jusqu'à ce que, se promenant dans une mène litière avec lui et ayant aperçu son délateur : *Voulez-vous, dit-il à Clémens, que nous donnions demain audience à ce misérable esclave ?* Le lendemain il mit l'affaire en train, et condamna l'accusé à la mort.

Il se faisait un plaisir de joindre l'insulte à la cruauté, ne prononçant jamais une sentence de condamnation, qu'il n'eût fait précéder des protestations de clémence. Un jour qu'il s'agissait dans le sénat, de juger des accusés sur de prétendus crimes de lèse-majesté, Domitien commença par déclarer qu'il reconnaîtrait au parti que prendrait la compagnie dans, Cette affaire, s'il en était véritablement aimé. C'était bien là exiger la dernière rigueur. Aussi les accusés furent-ils condamnés à être punis selon toute la sévérité des lois anciennes, c'est-à-dire, à être battis de verges et ensuite décapités. Domitien, très-satisfait de l'aveugle obéissance du sénat, mais craignant nits-moins qu'un supplice si

¹ TACITE, *Agricola*, 45.

rigoureux n'excitât le murmure et l'indignation publique, fit alors son rôle de feinte douceur ; et voici ses propres termes, rapportés par Suétone¹ : Sénateurs, dit-il, permettez-moi d'obtenir de vous une indulgence, qui coûtera sans doute beaucoup à votre piété envers votre empereur. Mais enfin accordez, je vous prie, aux accusés le libre choix d'un genre de mort. Par-là vous épargnerez à vos yeux un spectacle trop triste, et l'on reconnaîtra l'effet de ma présence au sénat.

C'est sans doute cette apparence de modération qui, avant qu'on en eût pénétré le faux, inspira aux sénateurs la hardiesse de demander à Domitien un régime-ment, par lequel il fût dit que l'empereur ne pourrait, en vertu de sa seule puissance militaire, mettre à mort aucun membre de la compagnie. Nous avons vu que Titus s'en était fait une loi, et son exemple fut imité dans la suite par les bons princes. La considération pour le sénat les engageait à déroger ainsi à une partie de leurs droits, et à remettre entre les mains de cette auguste compagnie le pouvoir suprême sur ses membres ; et de là il résultait que très-rarement un sénateur pouvait-il courir risque d'être condamné à mourir, parce que les anciennes lois romaines, comme je l'ai observé plusieurs fois, ne prononçaient la peine de mort que contre un petit nombre de crimes. Domitien était bien éloigné d'affaiblir son pouvoir par déférence pour le sénat, qu'il haïssait ; et quoiqu'il sentît parfaitement qu'il serait toujours le maître, et qu'il lui était à peu près égal ou d'ordonner par lui-même la mort d'un sénateur, ou de la faire ordonner par le sénat, il ne voulut point accorder un privilège qui lui faisait ombrage, ni souffrir la plus légère diminution de ses droits qui le rendaient redoutable.

Il en fit porter tout le poids à un très-grand nombre d'illustres sénateurs, qui furent condamnés sur les plus frivoles prétextes, et qui n'avaient d'autre crime que d'être des objets de jalousie pour un tyran soupçonneux. Je vais en rapporter quelques exemples circonstanciés.

Flavius Sabinus, son cousin-germain, gendre de son frère, et son collègue dans le consulat, se trouvait à tant de titres trop proche de son rang pour ne pas irriter ses cruelles défiances. Domitien était piqué de ce que les gens de son cousin portaient des tuniques blanches, comme ceux de l'empereur. Enfin il arriva malheureusement que lorsqu'il l'eut nommé au consulat, le héraut, par pure inadvertance, le proclama empereur au lieu de consul. Domitien saisit cette occasion de se délivrer d'un parent odieux, que ses jaloux soupçons lui représentaient comme un rival ; et il fit expier à Sabinus par la mort une erreur innocente en soi, et qui ne devait pas même lui être imputée.

Il en coûta pareillement la vie à Salvius Cocceianus, neveu de l'empereur Othon, parce qu'il célébrait par une fête le jour de la naissance de son oncle ; à Sallustius Lucullus, commandant de la Grande-Bretagne, parce qu'il avait souffert que l'on appelât de son nom *Luculliennes* des lances d'une nouvelle forme. Métius Pomposianus passait pour être destiné par son horoscope à l'empire. Cette vaine opinion, qui n'avait pas empêché Vespasien de verser ses bienfaits sur Métius, devint sous Domitien un crime digne de mort. Les soupçons de cette mue bassement timide furent encore aigris par d'autres circonstances frivoles et qui méritent à peine d'être alléguées. Métius avait des cartes géographiques qui représentaient toute la terre ; il lisait volontiers un extrait qu'il avait fait de Tite-Live, contenant des discours de rois et de généraux d'armée ; il avait donné à deux de ses esclaves les noms de Magon et d'Annibal.

¹ SUÉTONE, *Domitien*, 11.

De pareilles futilités causèrent la perte d'un homme consulaire. Domitien reléqua d'abord Métius dans l'île de Corse, et ensuite il le fit tuer.

Élius Lamia portait un nom illustre, et de plus Domitien l'avait offensé en lui enlevant sa femme, dès qu'il commença à jouir de quelque puissance en vertu de l'élévation de son père à l'empire ; et Lamia s'était vengé par des railleries. Comme Domitien le louait un jour sur sa belle voix : **Hélas**, répondit Lamia, **vous devriez plutôt louer mon silence**. Titus exhortant le même Lamia à prendre une autre femme : **Eh quoi !** répondit-il, **auriez-vous aussi envie de vous marier ?** Ces plaisanteries demeurèrent profondément gravées dans la mémoire de Domitien, et lorsqu'il fut parvenu à la souveraine puissance, il fit mourir Lamia.

Suétone ne nous apprend point de quel genre de mort périrent ceux dont je viens de rapporter d'après lui la fin funeste. Mais nous savons d'ailleurs que Domitien n'employait pas toujours le fer et les supplices, et que souvent il faisait usage du poison. Il aimait à cacher en bien des occasions ses violences sanguinaires. Tantôt il exilait ceux qu'il destinait à la mort, afin que, tués loin de Rome, leur fin tragique fit moins d'éclat ; tantôt il employait diverses manœuvres pour les amener au point de se donner la mort à eux-mêmes, et il tâchait de faire passer la nécessité à laquelle il les avait réduits pour une résolution volontaire de leur part.

Ses vengeances n'épargnèrent pas même les personnes du commun, et celles qui par leur condition ou par leur âge avaient le moins de quoi se faire craindre. Il haïssait avec raison le pantomime Pâris, dont l'impératrice sa femme était devenue éperdument amoureuse, et l'on n'a point droit d'être surpris qu'il ait fait assassiner en pleine rue cet insolent histrion ; mais il ne s'en tint pas là. Pâris fut extrêmement regretté du peuple, qui idolâtrait son talent ; et quelques-uns ayant répandu des parfums et jeté des fleurs sur le lieu où il avait été tué, Domitien les envoya tenir compagnie à celui qu'ils pleuraient, et dont ils honoraient si follement la mémoire. Sa haine s'étendit jusqu'à un 'jeune disciple de ce pantomime, qui avait le malheur de ressembler à son maître par l'adresse de son jeu et par la figure : Domitien n'eut pas honte d'envoyer tuer cet enfant, qui avait moins de quatorze ans, et qui était actuellement malade. Un homme de lettres, auteur d'une Histoire dans laquelle il avait employé quelques expressions ambiguës, quelques-uns de ces tours ingénieux qui ne disent qu'à demi ce qu'ils font pourtant bien entendre, lui fut déféré : il condamna l'auteur à la mort ; et les libraires qui avaient transcrit et débite son livre périrent par le supplice de la croix. Maternus¹, qualifié de sophiste par Dion, paya aussi de sa vie quelques traits libres qui lui avaient échappé contre les tyrans dans une déclamation. Un simple bourgeois, qui assistait à un spectacle de gladiateurs, hasarda ce mot dont l'empereur se tint offensé. Pour entendre ce mot, il faut supposer que les gladiateurs formaient différentes classes qui partageaient, Comme les factions dia Cirque, l'intérêt et la faveur des spectateurs. Domitien protégeait ceux que

¹ Ce Maternus pourrait bien être le même qui, dans un dialogue écrit sous Vespasien, et que l'on imprime communément à la suite des œuvres de Tacite, soutient la cause des poètes et de la poésie. Il est vrai que la qualité de sophiste ne lui convient pas ; mais je compte peu sur l'exactitude de Dion : et la ressemblance des caractères me frappe. Le Maternus du *Dialogue des Orateurs* avait fait une tragédie dont Caton était le héros, et il l'avait écrite avec une liberté dont les oreilles délicates des puissants s'étaient offensées. On lui conseille d'adoucir, ou même de retrancher quelques-uns de ces traits, et il répond : **Je donnerai ma pièce au public telle que je l'ai composée : et si Caton n'a pas tout dit, Thyeste, auquel je travaille actuellement, achèvera le reste.** *Dialogue des Orateurs*, n. 3.

l'on nommait *Mirmillons*, et le bourgeois dont je parle était du nombre des fauteurs de l'ordre des gladiateurs que l'on appelait du nom de *Thraces*. Il lui échappa de dire : *Le Thrace pourrait bien tenir tête au Mirmillon ; mais il ne peut résister au pouvoir de celui qui protège son adversaire*. Pour cette seule parole, Domitien fit enlever de sa place l'imprudent spectateur ; et il ordonna que sur-le-champ on l'exposât à des chiens furieux avec un écriteau qui portait : *Fauteur de Thraces*, qui a tenu un langage impie.

Pline faisant allusion à ce trait, et peut-être à plusieurs autres du même genre, nous développe ce qui se passait dans l'esprit de Domitien, et par quel travers il se portait à une si horrible barbarie. *Oh, qu'il était insensé !* dit Pline¹ ; *qu'il se connaissait peu en véritable honneur, ce prince qui cherchait matière dans l'amphithéâtre à des accusations de lèse-majesté ; qui pensait être méprisé, si nous n'avions de la vénération pour ses gladiateurs ; qui se croyait insulté en leur personne ; qui confondait leurs intérêts avec ceux de sa divinité prétendue ! Il se faisait une même chose avec les dieux, et ses gladiateurs avec lui-même !*

Le goût décidé de Domitien pour la cruauté lui persuada que le supplice d'une vestale enterrée toute vive, suivant l'ancien usage, serait une illustration pour son règne. Il en avait forcé trois à se donner la mort à elles-mêmes ; mais les exemples de ces sortes de morts étaient trop communs : il voulait du singulier. Il attaqua donc Cornélia, la première des vestales, qui déjà autrefois accusée de s'être laissé corrompre avait été déchargée de l'accusation, mais qui, soit coupable, soit innocente, succomba dans ce dernier jugement. Domitien y avait présidé en qualité de souverain pontife, et il voulut qu'elle subît toute la rigueur des anciennes lois.

Il était bien maître de l'enterrer vive, mais non de la faire passer pour criminelle. Elle protesta de son innocence jusqu'au dernier moment. Lorsqu'elle descendit dans le funeste caveau, sa robe s'étant accrochée, elle se retourna, et la ramena sur elle avec une attention qui donna une idée avantageuse de sa pudeur et de sa modestie ; et le bourreau lui ayant tendu la main pour l'aider à descendre, elle refusa avec indignation un secours par lequel elle se serait cru en quelque sorte souillée.

Ces circonstances disposaient les esprits à regarder le supplice de Cornélia comme un acte, non de justice, mais de tyrannie ; et ce qui autorisa de plus en plus cette façon de penser, c'est qu'un chevalier romain nommé Céler, accusé et condamné comme le complice et l'auteur du crime de la vestale, persista comme elle à nier constamment ; et pendant qu'on le battait de verges jusqu'à la mort, il ne dit autre chose sinon : *Qu'ai-je fait ? Je n'ai rien fait*. Si nous en croyons Dion, plusieurs autres furent impliqués dans la même accusation, et tourmentés si cruellement qu'un des pontifes, nommé Helvius Agrippa, qui était présent, en fut attendri et saisi au point de mourir sur la place. Les plaintes étaient donc générales ; Domitien était détesté ; et quelque accoutumé qu'il fut à braver les jugements du public, dans une affaire si odieuse il se troublait, il se déconcertait, il ne savait à quel expédient recourir.

Il s'en prit à Valérius Licinianus, ancien préteur, et l'un des premiers avocats de Rome, qui avait caché dans ses terres une affranchie de Cornélia. Sur cet indice, Licinianus fut mis en cause ; et en même temps on l'avertit sous main que, s'il voulait éviter le supplice, il n'avait d'autre ressource que d'avouer tout. Il le fit ;

¹ PLINE LE JEUNE, *Panegyrique*, 33.

et Hérennius Sénécion, qui s'était chargé de le défendre, vint trouver l'empereur, et lui dit : **D'avocat je suis devenu simple porteur de déclaration ; Licinianus avoue tout.** Domitien fut charmé ; sa joie même le trahit, et il ne put s'empêcher de s'écrier **Licinianus nous a justifiés.** Il ajouta qu'il convenait de ménager la pudeur d'un coupable qui se mettait à la raison, et de ne point le fatiguer par les formalités de l'instruction d'un procès criminel. Il lui permit de sauver ce qu'il pourrait de ses biens, avant qu'ils fussent confisqués, et il lui accorda un exil doux comme une récompense.

Ainsi finit cette affaire, qui laisse un nuage sur l'innocence de la vestale, mais qui met en évidence cruauté de Domitien.

Qu'il me soit permis d'ajouter ici ce que Pline nous apprend du sort de Licinianus. Après la mort de Domitien, il ne fut point rappelé comme les autres exilés ; mais il obtint de la clémence de Nerva la permission de passer en Sicile. Il y ouvrit une école de rhétorique ; et en commençant ses leçons il fit un discours préliminaire dans lequel, se plaignant de la Fortune, il l'apostropha en ces termes : **Capricieuse déesse ! à quels jeux cruels te plais-tu ? Tu métamorphoses les professeurs en sénateurs, et les sénateurs en professeurs.** Il vivait et enseignait sous Trajan.

Je reviens à Domitien, aux cruautés duquel échappèrent néanmoins deux illustres personnages, mais par une conduite souple et qui ne se refusait à rien. Pégasus¹, jurisconsulte célèbre, préfet de la ville, qualifié par Juvénal de très-homme-de-bien et de vertueux interprète des lois, savait plier et désarmer la justice à l'égard du crime protégé. Vibius Crispus était un agréable vieillard, dont les mœurs imitaient la *douce faconde*. Il était capable de donner de bons conseils à son empereur, s'il n'y eût eu rien à risquer ; mais il ne se roidit jamais contre le torrent, et il n'était pas un citoyen zélé de la liberté, et disposé à sacrifier sa vie à la défense du vrai et du juste. Par cette complaisance il se maintint dans la cour d'un prince auprès duquel un entretien sur la pluie et sur le beau temps décidait souvent du sort d'un ami, et il parvint à l'âge de quatre-vingts ans.

Domitien ne fut pas moins excessif dans la débauche que dans la cruauté, et il mêla même souvent ces deux vices ensemble : c'est ce qui parut surtout dans l'horrible conduite qu'il tint à l'égard de Julie, fille de son frère. D'abord on voulut le marier avec elle ; mais, prévenu d'un ardent amour pour Domitia, il refusa opiniâtrement d'y consentir : et depuis que cette même Julie eut épousé Flavius Sabinus, son cousin, il la corrompit pendant que Titus vivait encore. Enfin, lorsqu'elle fut restée sans père et sans époux, il ne cacha plus sa passion incestueuse pour sa nièce ; et cependant il lui causa la mort, en la forçant de se procurer l'avortement.

Julie est un exemple et non le terme de l'incontinence de Domitien. Nulle sorte de désordres où il ne se plongeât avidement. Il datait ses excès en ce genre dès sa première jeunesse ; il en faisait gloire ; et même, devenu empereur, il les portait jusqu'à chercher de nouveaux plaisirs parmi les femmes les plus décriées, et parmi celles qui se font victimes publiques de la prostitution.

Il n'était pas également intempérant en ce qui regarde la table. Il faisait son grand repas à dîner, contre l'usage des Romains, et le soir il ne prenait que quelque fruit avec un verre de vin. Il donnait néanmoins de magnifiques soupers aux premiers du sénat ; mais comme il s'était rempli de nourriture auparavant, il

¹ JUVÉNAL, *Satires*, IV.

venait à table sans appétit, il y mangeait peu, n'y restait pas longtemps. Jamais de ces divertissements qui perçaient dans la nuit : on se retirait avant que le soleil fût couché ; et en attendant le sommeil, Domitien se promenait seul dans une galerie. Je ne donne pas tout cela pour preuve de sobriété : c'était arrogance, humeur sombre, caractère farouche, qui non-seulement n'avait pas la douceur de la vertu, mais en qui le vice était triste, sauvage, et ennemi de la société.

Tel fut Domitien dans la paix, dans sa conduite privée, dans le gouvernement intérieur de l'État. Sa vanité le porta à vouloir se signaler dans la guerre. Nous avons vu qu'il avait eu cette fantaisie dès que son père fut parvenu à l'empire, et Mucien eut bien de la peine à le retenir : j'ai dit encore qu'il ne tint pas à lui que Vespasien ne l'envoyât à la tête d'une armée au secours de Vologèse, roi des Parthes, contre les Alains. A peine se vit-il empereur, qu'il résolut de satisfaire un désir si longtemps combattu ; et dès la troisième année de son règne il entreprit, sans aucune nécessité, une expédition contre les Cattes, peuple germanique dont j'ai souvent eu occasion de parler.

Frontin, qui a écrit ses *Stratagèmes* sous le règne de Domitien, loue beaucoup la sagesse et la vigueur avec expédition lesquelles cette guerre fut conduite. Les Germains, dit-il¹, étaient en armes ; et Domitien qui voulait, les surprendre, et qui n'ignorait pas qu'ils feraient de plus grands préparatifs s'ils prévoyaient qu'ils dussent avoir affaire à un si redouté capitaine, cacha son dessein sous le prétexte d'un dénombrement qu'il venait faire en Gaule. Par cette ruse, il trompa les Germains ; et étant retombé sur eux lorsqu'ils ne s'y attendaient point, il dompta la fierté de ces nations barbares, et il assura la tranquillité des provinces de l'empire.

Mais selon les écrivains qui n'ont point eu intérêt de flatter Domitien, et probablement selon la vérité ; il revint sans avoir seulement vu l'ennemi. Ses exploits se réduisirent à ravager au-delà du Rhin un pays ami ; après quoi il se fit décerner les plus grands honneurs, et il voulut triompher. Mais il n'avait point de prisonniers qu'il pût mener chargés de chaînes devant son char ; il y suppléa en ordonnant que parmi les nations voisines on achetât des esclaves, de qui il eut soin de faire arranger la chevelure et vêtir toute la personne à la mode des Germains : au moyen de cette ressource misérable, il satisfit sa vanité par un triomphe dont il savait intérieurement que tout le monde se moquait. Il est à croire que ce fut aussi à cette occasion qu'il prit le surnom de Germanique, à moins qu'il ne se le soit attribué dès auparavant en vertu du voyage vil qu'il avait fait à Lyon, la première année du règne de son père, dans le temps de la guerre de Civilis. M. de Tillemont place la prétendue victoire de Domitien sur les Cattes sous l'an de J.-C. 83², et son triomphe dans la même année ou la suivante.

On peut rapporter à ce même temps le triste sort de Cariomer, roi des Chérusques, qui, dépouillé de ses états par les Cattes, implora en vain le secours de Rome, et n'en obtint qu'une largesse en argent, au lieu des trompes qu'il demandait. Les Chérusques qui autrefois, à l'aide d'Arminius leur héros, avaient tenu un rang si illustre entre les Germains, furent abattus par cette disgrâce, à laquelle leur mollesse avait préparé les voies. Ils s'étaient endormis, dit Tacite³, dans le loisir d'une longue paix : ils éprouvèrent que ce repos avait plus de

¹ FRONTIN, *Stratagèmes*, I.

² An 834 de Rome.

³ TACITE, *Mœurs de Germains*, 36.

douceur qu'il n'est sûr et avantageux ; car au milieu de voisins ambitieux et puissants, c'est un mauvais parti que de demeurer tranquille. Lorsqu'on en vient aux mains, la gloire de la modération et de la probité passe du côté de la Fortune. Ainsi, continue l'historien, les Chérusques, que l'on appelait ci-devant un peuple ami de la vertu et de l'équité, sont traités aujourd'hui de lâches et d'imbéciles ; et les Cattes avec la victoire ont acquis la réputation de sagesse.

Le même fragment de Dion, d'où nous avons tiré ce qui regarde Cariomer, fait aussi mention d'une prétendue prophétesse, nommée Ganna, qui rendait des oracles parmi les Germains, comme Véléda, dont nous avons parlé ailleurs, vierge comme elle, et qui fit un voyage à Rome, où elle reçut de grands honneurs de Domitien.

Du côté du Danube, il y eut quelques mouvements sur lesquels nous avons fort peu de lumières, mais qui peuvent être regardés comme l'es préludes de la guerre des Daces, la plus importante de celles auxquelles Domitien voulut prendre part en personne.

Les Daces, appelés Gètes par les Grecs, habitaient les régions comprises entre le Danube au midi et à l'orient, les monts Crapax au nord, et la Teisse à l'occident : c'est ce que nous nommons aujourd'hui Transylvanie, Valachie, Moldavie, avec une partie de la Hongrie. Ils sont vantés dans l'antiquité comme un peuple très-belligueux, et deux secours contribuaient à entretenir et à nourrir leur valeur : l'un, leur genre de vie dur, pauvre, laborieux, éloigné de toutes les délices, dont ils n'avaient pas même d'idée ; l'autre, l'opinion qui régnait parmi eux que la mort n'était qu'un passage, et qu'en sortant de cette vie ils allaient rejoindre Zamolxis, qui de leur législateur était devenu leur dieu. Cette persuasion agissait si puissamment sur eux, qu'ils allaient à la mort plus gaiement que d'autres n'entreprennent un voyage.

J'ai fait jusqu'ici peu de mention des Daces, parce qu'ils n'avaient pas encore soutenu la guerre contre les Romains en leur nom et avec leurs seules forces, mais mêlés et associés avec des nations voisines, les Pannoniens, les Dalmates, les habitants de la Mœsie. Ainsi ils furent du nombre des peuples vaincus par M. Crassus, l'an de Rome 723. Tibère remporta ensuite sur eux de grands avantages, pendant que son frère Drusus combattait contre les Germains. Enfin, dans la grande guerre par laquelle le même Tibère subjuga la Pannonie, les Daces souffrirent des pertes considérables, dont ils demeurèrent tellement affaiblis que cette nation autrefois puissante, et capable de mettre sur pied une armée de deux cent mille combattants, fut réduite à quarante mille hommes portant armes. Peu s'en fallait, au temps où Strabon écrivait¹, qu'elle ne fût entièrement soumise aux Romains ; et ce n'était qu'à la faveur de la diversion causée par les peuples de la Germanie, qu'elle conservait un reste de liberté. Il n'est plus parlé des Daces jusqu'aux commencements de la guerre entre Vespasien et Vitellius. La Mœsie se trouvant alors dégarnie des légions qui lui servaient de défense, ils y passèrent à main armée ; et leur invasion pouvait avoir de grandes suites, si la querelle pour l'empire n'eût été promptement décidée par la bataille de Crémone. Réprimés par Mucien, ils rentrèrent dans un calme forcé, et se tinrent tranquilles pendant le règne de Vespasien et celui de Titus. Sous Domitien ils reprirent les armes, soit irrités par ses injustices, soit invités par le mépris qu'ils faisaient de sa lâcheté.

¹ STRABON, VII, p. 305.

Ils avaient alors pour roi Décébale, prince d'un mérite éminent, également propre pour le conseil et pour l'action ; sachant saisir le moment d'attaquer et celui de faire retraite ; habile à dresser une embuscade et à ordonner une bataille ; capable de profiter de la victoire et de se ménager des ressources après une défaite. Il était redevable du rang suprême à l'éclat de ses talents. Duras, à qui le commandement appartenait, le lui avait cédé, par un exemple de modération bien rare, comme à celui qui pouvait en user le mieux pour l'avantage et pour la gloire de la nation. Décébale, avide de justifier la haute opinion que l'on avait de lui, profita de l'occasion des troubles survenus entre quelques peuples voisins du Danube¹. Les plus faibles ayant imploré et obtenu la protection de l'empereur romain, le roi des Daces épousa la querelle du parti contraire. Il passa le Danube, entra dans la Mœsie ; et Oppius Sabinus, qui commandait les légions de cette province, étant venu à sa rencontre, il lui livra bataille, le vainquit, le tua, courut ensuite tout le pays, et se rendit maître de plusieurs forts et châteaux occupés par les Romains.

Cette disgrâce détermina Domitien à marcher lui-même contre les Daces, ou plutôt, à se transporter dans leur voisinage ; car il s'arrêta dans une ville de Mœsie, ne prenant part aux opérations de la guerre que par ses lieutenants. C'est tout ce que nous savons de ce voyage de Domitien ; et en général l'histoire de la guerre des Daces est pour nous remplie d'obscurités et d'incertitudes : nous ne connaissons avec précision ni la date de son commencement, ni celle de sa fin, ni sa durée. Sur le détail des événements, nous n'avons que quelques fragments de Dion, quelques abrégiateurs sans goût et sans génie, quelques mots épars çà et là dans les poètes du temps. M. de Tillemont en a composé un tissu le moins mal lié qu'il était possible : je prends pour guide cet illustre savant.

Outre la première défaite dont j'ai parlé, les Romains en souffrirent encore une sanglante dans cette guerre. Pendant que Domitien, de retour à Rome, vengeait sur le sénat de ses mauvais succès contre les ennemis de l'empire, Cornélius Fuscus, préfet du prétoire, commandait les légions opposées aux Daces. C'était un caractère bouillant, impétueux, dont nous avons vu la chaleur et le feu se signaler en faveur de Vespasien contre Vitellius ; du reste, homme sans capacité et sans expérience dans la guerre, à laquelle il ne s'était préparé, si nous en croyons Juvénal, que par une vie voluptueuse dans son palais de marbre². Ce général, voyant sous ses ordres une armée florissante, se livra à son ardeur, passa le Danube, et engagea une bataille dans laquelle il périt avec la plus grande partie de ses troupes. Le désastre fut complet : les Romains y perdirent armes et bagages, et laissèrent entre les mains des Barbares une de leurs aigles et beaucoup de prisonniers.

A cette nouvelle, Domitien prit le parti de retourner sur les lieux, et il ne dut pas se repentir de son voyage. Julien, à qui il avait donné le commandement de l'armée, remporta une victoire sur Décébale. Dion observe que ce général, pour mettre en évidence et la bravoure des soldats qui se signaleraient par quelque belle action, et la lâcheté de ceux qui feraient mal leur devoir, leur ordonna à tous d'inscrire sur leur bouclier leur nom et celui de leur capitaine. Les Daces

¹ Je ne trouve nulle part cette liaison entre les mouvements indiqués ici et la guerre des Daces. Mais les circonstances des temps et des lieux autorisent la conjecture que je hasarde.

² JUVÉNAL, *Satires*, IV, v. 112.

furent entièrement défaits ; et Vézinas, qui tenait le second rang dans la nation, ne put éviter de périr qu'en se cachant et se confondant parmi les tas de corps morts.

Décébale craignit les suites de cette victoire des ennemis, qui leur ouvrait son pays et mettait en danger sa capitale : il les en éloigna néanmoins par un stratagème auquel il est assez surprenant que les Romains se soient laissés surprendre. Un bois couvrait la capitale des Daces : Décébale en fit étêter les arbres, et il ordonna que l'on y suspendît différentes pièces d'armures qui, vues de loin, firent croire aux Romains qu'une armée défendait les approches de la ville, et ils se retirèrent.

Le péril n'était que différé ; et Décébale, non moins prudent et sage dans l'adversité que hardi dans la bonne fortune, sentit qu'il avait besoin de la paix. Il fit donc des démarches pour l'obtenir ; et au lieu que, lorsqu'il l'avait proposée précédemment, il prétendait en régler les articles avec hauteur, osant exiger que tous les Romains lui payassent un tribut par tête, il se réduisit aux prières, et demanda des conditions équitables. Domitien avait une belle occasion de finir glorieusement la guerre ; il la manqua par opiniâtreté et par orgueil. Il refusa les offres de Décébale ; et en même temps, au lieu de le presser, il tourna l'effort de ses armes contre deux nations germaniques, les Quades et les Marcomans, à qui il chercha querelle sur ce qu'ils ne lui avaient point envoyé de secours contre les Daces. Il porta dans cette nouvelle entreprise toute l'arrogance dont l'avait enivré le succès. Il ne voulut point écouter les soumissions que lui firent les Germains ; il tua ; mairie leurs ambassadeurs : et l'événement fut que, vaincu par eux, il se vit contraint, non plus de donner la paix à Décébale, mais de l'acheter de lui, et lui faisant remettre de grandes sommes comptant ; en s'obligeant à lui payer chaque année un vrai tribut, quoique l'on s'abstînt du terme ; et en lui fournissant, contre les intérêts de l'empire, un nombre d'ouvriers pour tous les arts de la guerre et de la paix.

Il paraît¹ que Domitien était à Rome dans le temps que cette paix se négociait. Couvert d'une honte réelle, il s'étudia à sauver les apparences. Dans cette vue, il voulait que Décébale vînt lui faire hommage dans la capitale de l'empire ; mais le fier Dace rejeta la proposition, et consentit seulement à envoyer Degys son frère, qui rendit à Domitien quelques armes, quelques prisonniers, et qui reçut de lui le diadème au nom du roi des Daces. On lut aussi dans le sénat une lettre de Décébale fort soumise ; mais on soupçonna avec beaucoup de fondement qu'elle était supposée, et tua Domitien, qui ne cherchait qu'à faire illusion, sans dressée telle qu'il lui avait plu.

Après de si nobles exploits, Domitien se donna hautement pour vainqueur : il prit le surnom de Dacie : il se fit décerner le triomphe, et il triompha en effet de Daces et des Germains. Ces Germains ne peuvent être que les Quades et les Marcomans, par lesquels il avait été battu. Tout fut prodigué pour célébrer ces glorieuses victoires, et pour en perpétuer le souvenir : jeux, spectacles, éloges excessifs des poètes, arcs de triomphe, statues en un nombre prodigieux, ainsi que je l'ai observé d'avance. Une autre espèce de trophée fut le monument construit à Fuma ; dans le pays des Daces, où il avait été tué. La paix rendue à l'empire fut solennisée par la clôture du temple de Janus. Il fallait bien relever par l'étalage du faste ce qui n'était digne en soi que d'un souverain mépris.

¹ C'est ce que semble supposer l'épigramme de Martial, qui fait mention de l'hommage de Degys, V, ep. 3.

Car à la honte des mauvais succès on doit ajouter celle de la conduite personnelle de Domitien : rien au monde n'était si mou. On le voyait rarement à cheval ; il se faisait presque toujours porter en litière. S'il voyageait par eau, il craignait le bruit des rames ; il voulait que le bateau dans lequel il était languissamment couché fût traîné par d'autres bateaux où se faisait la manœuvre. C'est ainsi qu'il descendait, soit le Rhin, soit le Danube, non-seulement, dit Pline, à la vue des aigles romaines, mais sous les yeux des ennemis, accoutumés à passer ces grands fleuves à la nage, ou à les regarder comme des chemins commodes lorsqu'ils étaient glacés.

L'exemple du prince était bien propre à corrompre la discipline, et ses jaloux soupçons achevaient de la détruire. Regardant tous ses sujets comme autant d'ennemis, parce qu'il en était lui-même l'ennemi et le fléau, il n'osait se fier à personne, et par cette raison il ne donnait jamais une autorité pleine à ceux qu'il mettait à la tête de ses armées. De là nulle fermeté dans les commandements¹, et conséquemment nulle obéissance. L'officier n'était point respecté, le soldat n'avait nulle retenue ; la licence, la confusion, le désordre, régnaient parmi les troupes. Les généraux, toujours en alarmes du côté de la cour, se tenaient moins en garde contre les embûches des ennemis que contre celles de leur empereur, à qui tout mérite était suspect, et dont on ne pouvait acquérir les bonnes grâces que par l'abaissement du courage et des sentiments. Il n'est pas étonnant que des armées ainsi gouvernées se soient fait battre par l'ennemi. Et Domitien, en qui résidait l'origine de tout le mal, rendait ses généraux responsables des événements fâcheux ; et s'il arrivait quelque succès, il s'en attribuait à lui seul toute la gloire.

Redouté et haï si justement de ceux qui tenaient un rang illustre, il se rendait encore odieux aux peuples par les vexations² qu'il exerçait sur toute sa route. Il ne voyageait pas, il pillait et ravageait ; en sorte que les pays par lesquels il avait passé étaient aussi désolés que s'ils eussent été battus de la grêle et de la tempête, ou qu'ils eussent souffert une incursion de ces mêmes Barbares devant lesquels Domitien fuyait si lâchement.

C'est ainsi qu'il portait partout l'esprit maléfaisant et tyrannique qui était son vice dominant. Dans les fêtes qu'il donna à l'occasion de son triomphe sur les Daces, il en mêla une d'un goût qui ne pouvait plaire qu'à un prince farouche et capable de se faire un divertissement des inquiétudes et des peines d'autrui.

Ayant invité à un repas les premiers du sénat et de l'ordre des chevaliers, il les fit introduire dans une salle tendue de noir, les murailles, les voûtes, le plancher : les lits étaient nus, et peints en noir. Lorsque les convives eurent pris leurs places, ils trouvèrent chacun vis-à-vis de soi une petite colonne, telle qu'on en élevait communément sur les tombeaux : cette colonne portait le nom de celui pour qui elle était dressée, avec une lampe sépulcrale. Nul n'eut la permission de se faire servir par ses gens, qui restèrent dehors ; en leur place parurent de petits enfants nus, et noircis depuis les pieds jusqu'à la tête, pour représenter des ombres infernales : ces enfants s'étant rangés autour de la table, exécutèrent une danse qui avait quelque chose d'effrayant et de lugubre ; après quoi ils se distribuèrent chacun auprès de celui des convives qu'il devait servir. Les mets furent précisément ceux que l'on avait coutume d'offrir aux morts dans les cérémonies funèbres. Les plats, la vaisselle, tout était noir, et

¹ PLINE LE JEUNE, *Ep.*, VIII, 14.

² PLINE LE JEUNE, *Panegyrique*, 20.

n'annonçait rien que de triste : un profond silence, comme dans le séjour des morts, régnait dans l'assemblée ; Domitien seul parlait, et il n'entretenait sa compagnie que de morts et d'aventures sanglantes. On peut juger quel effroi jeta dans l'esprit de tous les convives cet appareil sinistre, dressé par les ordres d'un prince cruel ; il n'y en eut aucun qui ne crût que c'en était fait de lui, et qu'il touchait à sa dernière heure. Enfin Domitien les renvoya, mais non pas avec leurs domestiques : il les mit entre les mains de gens inconnus, qui les firent entrer dans des voitures de différentes espèces, et les reconduisirent chez eux. Rendus dans leurs maisons, ils commençaient à respirer, lorsqu'on leur annonça un messenger de l'empereur ; ils ne doutèrent point qu'on ne leur apportât un ordre de mort : c'était la fin de la comédie. L'empereur leur envoyait en présent tout ce qui avait paru au repas : à l'un, quelqu'une de ces petites colonnes qui, dénoircies, se broyaient être d'argent ; à l'autre, quelques pièces de vaisselle artistement travaillée, et précieuse par la matière aussi bien que par l'ouvrage ; et de plus, feraient qui avait servi chacun des convives accompagnait le présent, mais ayant repris toutes ses grâces, délivré par le bain de la couleur étrangère qui le déguisait, et paré avec élégance. Ceux à qui s'adressaient ces présents les trouvèrent bien achetés par les transes mortelles qu'on leur avait fait éprouver ; et dans le public on se moqua d'une, scène qui semblait destinée à apaiser les mânes de ceux dont l'empereur avait causé la mort, soit par sa lâcheté et sa mauvaise conduite dans -la Dace, soit par sa cruauté dans Rome.

J'ai déjà dit qu'il est impossible de fixer avec exactitude les dates des événements de la guerre des Daces ; elle doit avoir roulé entre l'an 86 de J.-C. et l'an 91¹ : on ne peut pas la commencer plus tôt ni la finir plus tard, et il est permis de croire qu'elle a occupé une grande partie de cet espace.

Avant que de passer aux exploits d'Agricola dans la Grande-Bretagne, qui feront un article important, et qui nous soulageront par une agréable diversion, en nous présentant enfin des actions louables et le tableau d'un homme infiniment digne d'estime par la réunion des talents et des vertus, il me reste à parler de deux autres guerres moins considérables.

Les Nasamons, peuple de Libye au-dessus des Syrtes, ne pouvant supporter la rigueur avec laquelle on exigeait les impôts, se soulevèrent, tuèrent les financiers et leurs commis ; et Flaccus, gouverneur de Numidie, ayant amené des forces pour châtier leur rébellion, ils le défièrent lui-même et remportèrent une victoire complète, jusqu'à se rendre maîtres de son camp : mais ce grand succès fut précisément la cause de leur perte. Ayant trouvé dans le camp romain d'abondantes provisions de vin, ils s'en remplirent avec une avidité de Barbares, et s'enivrèrent : Flaccus, qui en fut instruit, revint avec ce qui lui restait de troupes les surprendre en cet état, et il les extermina sans qu'il en échappât un seul. Domitien fut très-enflé de cette victoire, et il se servit de cette arrogante expression dans le sénat : **J'ai voulu que les Nasamons cessassent d'être, et ils ne sont plus**. Cet événement doit être placé, selon M. de Tillemont, sous l'an de J.-C. 86.

L'expédition de Domitien contre les Sarmates est postérieure de plusieurs années. Les savants la rejettent après la guerre des Daces finie, et ils hésitent seulement entre les années 92 ou 93 de J.-C. Ces peuples avaient taillé en pièces une légion avec son commandant. La chose parut mériter la peine à Domitien de se transporter en personne sur les lieux. Il faut que ses exploits n'aient pas été

¹ Ans 837 et 842 de Rome.

fort considérables, puisqu'il ne les jugea pas dignes du triomphe, et qu'à son retour à Rome il se contenta de porter en pompe et d'offrir à Jupiter Capitolin une branche de laurier.

Je dois encore ajouter ici qu'un faux Néron pensa donner lieu à une guerre avec les Parthes. L'imposteur, quoique la fourberie dût être usée, puisqu'il était le troisième qui l'employait, fut accueilli favorablement par le roi des Parthes, qui fut près d'embrasser sa querelle, et qui ne se laissa déterminer qu'avec beaucoup de peine à le livrer aux Romains. M. de Tillemont observe que cet événement, pour lequel il n'y eut pas une épée tirée, est probablement le sujet des triomphes que Silius Italicus attribue à Domitien sur le Gange, sur les Bactriens, et sur tout l'Orient. Suétone le date de la vingtième année après la mort de Néron, et par conséquent il tombe sous l'an de Rome 839, de J.-C. 88.

Enfin je ne dois point omettre un genre de crime singulier et jusque-là inouï, qui devint un fléau pour Rome et pour tout l'empire. Des scélérats imaginèrent de s'armer d'aiguilles empoisonnées, avec lesquelles ils firent périr un grand nombre de personnes qu'ils attaquaient au moment où l'on s'y attendait le moins. Plusieurs de ces assassins furent découverts, et expièrent par le supplice la noirceur de leur forfait.

Je viens maintenant à Agricola, dont la vie a été écrite par Tacite son gendre. Je transporterai ici presque en entier un morceau si précieux, qui est le dernier que me fournira pour mon ouvrage ce grand et sublime historien.

§ III. Agricola n'est connu que par Tacite.

Agricola serait à peine connu de nous, si nous n'avions pas sa vie écrite par Tacite. Tout ce que nous saurions d'un si grand homme se trouverait renfermé que dans quelques lignes assez peu exactes, et encore moins intéressantes de l'abrégiateur de Dion. Grâce à l'illustre écrivain qu'il a eu pour gendre, nous sommes pleinement instruits de ce qui le regarde, nous pouvons le suivre depuis ses premières années, et trouver en lui un modèle qui peut être proposé à toutes sortes de personnes, mais particulièrement aux guerriers.

Il se nommait Cnéus Julius Agricola. Le nom de Julius, qu'il portait, était devenu très-commun parmi les Romains depuis l'élévation des Césars, et ne doit point donner lieu de penser qu'Agriola appartint à la maison des Jules. Sa naissance était honorable, mais non illustre. Il était originaire de la colonie de Fréjus, et ses deux grands-pères avaient été intendants de l'empereur, emploi qui ne prouve que le rang de chevalier romain. Son père nommé Julius Grécinus, fut sénateur, et se rendit recommandable par une vertu sévère, dont nous avons rapporté des traits sous Caligula, qui le fit mourir.

Agriola ne put point profiter des leçons et des exemples d'un père si vertueux ; car il le perdit très-peu de temps après sa naissance, qui arriva le 13 juin de l'an de Rome 789, sous le second consulat de Caius¹ : mais il eut le bonheur d'être élevé par une mère pleine de mérite, qui prit un très-grand soin de son éducation, et qui le fit instruire dans tous les beaux arts. Elle le conduisit tout enfant à Marseille, qui était l'Athènes des Gaules, et dont le séjour, plus favorable à l'innocence des mœurs que celui de Rome, offrait un heureux mélange de la politesse grecque et de la modestie de la province. L'esprit de simplicité antique qui régnait dans cette ville vint heureusement à l'appui du bon naturel du jeune Agricola, et le préserva des séductions et des pièges qui corrompent trop souvent cet âge facile et avide de plaisirs.

Il se livra à la philosophie avec toute l'ardeur qu'une si belle étude peut inspirer à un esprit capable du grand et à une âme élevée. Sa mère trouva qu'il prenait un goût trop vif pour une science qu'elle jugeait plus convenable au loisir des Grecs qu'à la vie active d'un Romain destiné à être sénateur. L'abus qu'en faisaient alors plusieurs de ceux qui la professaient, et qui en outraient les maximes, alarmait sans doute cette mère judicieuse. Elle retint son fils par ses remontrances. La raison et la réflexion tempérèrent le grand feu d'Agriola ; et de l'étude de la sagesse il lui resta ce qui en est le point le plus essentiel, et en même temps le plus difficile, une modération ennemie de tout excès.

Il fit ses premières armes dans la Grande-Bretagne sous les ordres de Suétinius Paulinus, dont il a été souvent fait mention dans cet ouvrage. Ce général, l'un des plus grands hommes de guerre que Rome eût alors, le prit auprès de sa personne, selon l'usage pratiqué par les Romains, pour le conduire et le former ; et le jeune officier mérita l'estime d'un si bon juge. Il était tribun dans une légion

¹ Le texte de Tacite (*Agricola*, 44.) porte qu'Agriola naquit sous le troisième consulat de Caius, et mourut sous celui de Colléga et de Priscus dans sa cinquante-sixième année. Ces deux dates se contredisent, vu qu'elles ne renferment qu'un espace de cinquante-quatre ans. Il y a donc erreur dans l'une ou dans l'autre. Je suppose que c'est la date de la naissance qui est fautive.

; et ce titre, auquel était attaché un commandement important, ne fut point pour lui, comme pour plusieurs de ses camarades, une occasion de faire de la milice un exercice de licence : il ne s'en servit ni pour couvrir une ignorance honteuse, ni pour se dispenser des travaux, ni pour s'autoriser à prendre de fréquents congés et à se ménager des parties de plaisir. Uniquement occupé de son objet, il s'appliquait à bien connaître la province et à se faire connaître lui-même de l'armée : il interrogeait ceux qu'il savait habiles, il s'attachait à suivre les plus braves et les plus gens de bien : jamais la vanité ne lui fit rechercher les occasions brillantes ; jamais la crainte ne lui fit refuser les périlleuses : une activité tranquille et nullement inquiète dirigeait toutes ses démarches.

On peut se souvenir que le commandement de Suétonius Paulinus dans la Grande-Bretagne fut marqué par de grands événements. D'abord, victoires éclatantes ; ensuite, soulèvement de la province, pertes considérables de la part des Romains, efforts pénibles et enfin heureux pour ramener les rebelles à leur devoir. Ces vicissitudes fournirent à Agricola les moyens de s'instruire, et donnèrent de l'exercice à ses talents ; et quoiqu'il n'eût au succès que la part qu'y pouvait prendre un officier subalterne, il se forma par l'usage, l'aiguillon de la gloire se fit sentir à son cœur, et il conçut pour le métier des armes un goût peu capable de lui attirer de l'agrément dans les temps où il avait à vivre a, temps malheureux où tout mérite éclatant était sujet à des interprétations malignes, et où le péril n'était pas moindre de s'acquérir un grand nom que de s'en faire un mauvais.

Revenu à Rome pour entrer dans la carrière des honneurs, il fit une belle alliance, et utile par rapport à ses vues. Il épousa Domitia Decidiana, en qui une naissance illustre était rehaussée par la vertu. Leur mariage fut très-uni ; et leur amour, fondé sur une estime mutuelle, ne fut jamais troublé par aucun nuage de dissension.

Ayant obtenu la questure a, il eut par sort le département de l'Asie sous le proconsul Salvius Titianus, frère d'Othon, depuis empereur. C'était une double amorce de corruption, car la province était riche et semblait inviter la cupidité ; et en même temps le proconsul, extrêmement avide, eût été charmé de trouver de la complaisance dans son questeur, et il l'eût achetée volontiers par une connivence réciproque qui lui eût tout passé. La probité d'Agricola fut à toute épreuve, et résista à une séduction si puissante.

Au sortir de la questure il passa plusieurs dans une espèce d'inaction, qui était sagesse sous un prince aussi ombrageux et aussi cruel que Néron. Les charges même de tribun du peuple et de préteur, qu'il exerça durant cet intervalle, ne le tirèrent point de la tranquillité obscure dans laquelle il s'enfonçait par principe. Le tribunat avait peu de fonctions sous les empereurs, qui s'en étaient attribué la puissance ; et la préture même ne donnait guère d'occupation, à moins que l'on n'eût le département de rendre la justice en matière civile : or, ce département n'échut point à Agricola, et l'exercice de sa préture fut renfermé presque tout entier dans le frivole, dans les jeux et les spectacles qu'il lui fallut donner au peuple. Il se comporta en homme sage, évitant l'excès d'une raison austère qui refuse tout, et celui de la prodigalité qui ne ménage rien.

Après la mort de Néron, les talents osèrent se montrer, et Agricola fut chargé par Galba d'une commission délicate : c'était de dresser un inventaire des offrandes et des dons consacrés dans les temples, et d'y faire revenir ce qui en avait été enlevé. il s'acquitta de cet emploi avec exactitude ; et s'il ne répara pas tous les

torts, c'est que son pouvoir ne s'étendait pas sur les sacrilèges dont Néron était l'auteur.

Il ne paraît pas qu'il ait pris beaucoup de part aux guerres civiles qui déchirèrent l'empire après Galba. Dès les premiers commencements de la guerre d'Othon, la mère d'Agricola ayant été tuée par les troupes de la flotte de cet empereur dans les terres qu'elle avait en Ligurie, il y courut pour s'acquitter des devoirs de la piété filiale ; et pendant qu'il était occupé de ces soins et de celui de rétablir et de remettre en valeur ses terres, qui avaient été pillées et ravagées, il apprit que Vespasien avait été proclamé empereur par les légions d'Orient, et sur-le-champ il se déclara pour ce parti, qui était celui du bien public : mais il n'est pas dit qu'il ait servi dans les troupes qui combattaient pour la cause qu'il avait embrassée ; et il semble, par le récit de Tacite, qu'il soit venu de Ligurie droit à Rome, seulement au temps où Mucien gouvernait Béja cette capitale de l'empire au nom de Vespasien encore absent.

Mucien l'employa d'abord à faire des levées de soldats ; et l'ayant reconnu fidèle et actif, il lui donna une commission plus importante, et l'envoya commander la vingtième légion dans la Grande-Bretagne. L'emploi était difficile. La légion dont Agricola allait prendre le commandement n'avait été amenée qu'avec peine à prêter le serment à Vespasien : elle ne se laissait pas aisément manier, et elle faisait trembler le général même de toute l'armée, bien loin d'obéir à son chef particulier, qui, soit à mauvaise intention, soit par faiblesse, soit par la faute des soldats trop indociles et trop mutins, était plutôt gouverné par eux qu'il ne les gouvernait. Agricola, choisi pour remédier au mal, en vint aisément à bout par la supériorité de son génie et par la droiture de ses vues : mais ce qui est plus estimable et plus rare, c'est qu'au lieu d'aggraver les torts de son prédécesseur, au lieu de se faire honneur d'avoir réduit les opiniâtres au devoir, il aima mieux passer pour avoir trouvé toutes choses tarées, l'ordre, que pour les y avoir rétablies.

L'armée avait alors pour général Vectius Bolanus dont le caractère était trop doux et trop ami de la paix pour une province aussi fière et aussi belliqueuse que celle qu'il devait tenir en respect. Agricola, qui lui était subordonné, se conforma au goût de son chef. Il modéra son feu ; il ne donna point l'essor à son ardeur martiale : il savait complaire et obéir, et négliger les spécieux pour s'attacher à l'utile.

Sous Petilius Cerialis, qui succéda à Bolanus, le mérite d'Agricola eut un plus beau champ. Ce général, que nous avons vu faire preuve d'activité et de vigueur dans la guerre contre le batave Civilis, trouvant les mêmes qualités dans le commandant de la vingtième légion, lui donna plusieurs occasions de se signaler. Agricola, toujours brave, toujours modéré, fit de grandes choses sans en tirer vanité, sans prétendre sans approprier l'honneur : il le déférait tout entier à celui dont il exécutait les ordres ; et par une conduite si parfaite, il acquit de la gloire et sut éviter l'envie.

A son retour à Rome, Vespasien récompensa ses services par une distinction d'honneur et par un emploi important : il le mit au rang des patriciens, et lui donna le gouvernement de l'Aquitaine, qui comprenait alors, en vertu de la division des Gaules faite par Auguste, tous les pays compris entre la Loire et les Pyrénées. C'était une province paisible, et où le mérite guerrier n'avait plus d'exercice. Il s'agissait principalement des fonctions de la magistrature civile, auxquelles s'était peu préparé un homme qui avait passé sa vie dans les armes : et Tacite observe que, selon la pensée de plusieurs, les gens de guerre n'ont pas

communément cette finesse et cette sagacité qu'exigent les affaires, parce que la justice militaire s'embarrasse peu des formes, marche plus rondement, décide souvent par voie de fait, et par conséquent n'accoutume pas les esprits aux subtilités du barreau. Agricola, dans un métier tout neuf pour lui, ne se trouva point déplacé ; sa prudence naturelle lui tint lieu d'usage et d'expérience. Il rendait la justice avec un discernement merveilleux, et sans aucune hauteur ; il distinguait les temps et les lieux. S'il siégeait sur son tribunal, on le voyait grave, attentif, sévère, et néanmoins plus volontiers sensible à la commisération. Dès que son devoir était rempli, le magistrat disparaissait pour faire place à l'homme doux, accessible, affable. Jamais aucun trait ni d'arrogance, ni de mauvaise humeur ; et il savait garder un si sage tempérament, que la facilité de son commerce ne diminuait rien du respect qui était dû à sa dignité ; ni sa sévérité, de l'amour que les peuples portaient à sa personne. Louer en lui l'intégrité, ce serait, dit Tacite, faire injure à un mérite si accompli. La passion même de la gloire, à laquelle se laissent souvent entraîner ceux qui n'en ont point d'autre, ne le conduisit jamais ni au faste de l'ostentation, ni aux petites ruses de la vanité. Nulle jalousie contre ses égaux, nulle contestation avec ses inférieurs. Les intendants des Césars fatiguaient volontiers les gouvernements de provinces ; Agricola évita toujours de se commettre avec eux, persuadé que combattre contre des subalternes c'était vouloir ou vaincre sans gloire, ou s'avilir si l'on venait à succomber.

Après qu'il eut passé moins de trois ans dans le gouvernement de l'Aquitaine, Vespasien le rappela pour le faire consul ; il le décora aussi de la dignité de pontife, et il le choisit après son consulat pour aller commander en chef dans la Grande - Bretagne, province qu'Agricola connaissait parfaitement, puisqu'il y avait servi et comme tribun dans sa première jeunesse, et en qualité de commandant d'une légion dans un âge plus mûr. C'était le seul pays où les Romains eussent guerre alors, et Vespasien, en l'y envoyant, lui donnait une marque singulière de considération et d'estime.

Tacite ne date point ces faits. Je place, d'après M. de Tillemont, le consulat d'Agricola sous l'an de Rome 828, et son arrivée dans la Grande-Bretagne sous l'année suivante.

Il s'était passé peu de choses importantes dans la Grande-Bretagne depuis les exploits de Suétonius Paulinus, dont j'ai rendu compte sous le règne de Néron. Pétronius Turpilianus, son successeur, s'était contenté des conquêtes faites par ceux qui l'avaient précédé, et n'avait point hasardé de nouvelles entreprises.

Trébellius Maximus, qui le remplaça, imita son inaction. C'était un caractère indolent, et sans aucune expérience dans la guerre. Il se réduisit à entretenir la paix dans la province par la douceur de son administration. La paix familiarisa les Barbares avec la mollesse, et ils apprirent à goûter l'amorce des vices séduisants et flatteurs. Les guerres civiles qui suivirent la mort de Néron autorisèrent la paresse de Trébellius, et lui fournirent une excuse légitime. Sa tranquillité ne fut troublée que par les discordes qui survinrent entre l'armée et son chef. J'en ai parlé ailleurs, et j'ai dit que Trébellius sauva sa vie aux dépens de sa gloire, et fut enfin obligé de s'enfuir de la Grande-Bretagne. Vitellius lui nomma Bolanus pour successeur.

Celui-ci, assez semblable à son prédécesseur, si ce n'est qu'il était plus homme de bien, ne crut pas qu'un temps de guerre civile fût propre, soit à rétablir la discipline, soit à harceler l'ennemi : il laissa toutes choses dans l'état où il les avait trouvées, sans inquiéter ni les Barbares ni ses soldats.

Pétilius Cerialis, après avoir glorieusement terminé la guerre des Bataves, fut envoyé par Vespasien dans la Grande-Bretagne ; et trouvant les troupes plus disposées à l'obéissance, depuis que le gouvernement de l'empire avait pris une consistance certaine, il tourna leur activité contre l'ennemi. Il poussa en avant l'ancien projet de la conquête entière de l'île, et il attaqua les Brigantes¹, peuple nombreux et guerrier, qui soutenait encore sa liberté entamée par les victoires d'Ostorius Scapula, sous le règne de Claude. Il porta dans tout le pays la terreur des armes romaines, et en soumit une grande partie.

Frontin lui succéda, général plein de courage, et qui joignait l'étude à l'exercice et à la pratique, comme il paraît par son livre des Stratagèmes. Il soutint dignement la gloire de son prédécesseur, et il subjuga pleinement la nation des Silures², dont l'opiniâtreté n'avait pu être abattue par Ostorius, et s'était signalée par plusieurs pertes considérables qu'ils avaient alors fait souffrir aux Romains. Frontin eut pour successeur Agricola, qui arriva dans la province au milieu de l'été de l'an de Rome 829.

La saison déjà avancée et le changement de général avaient donné lieu à l'armée romaine de regarder la campagne comme finie, et conséquemment inspiré aux Barbares la pensée de profiter de la sécurité de leurs ennemis. Agricola apprit en arrivant que les Ordoviques³ venaient de détruire presque entièrement un régiment de cavalerie qui gardait leur frontière ; et cet exploit avait mis en mouvement les esprits des peuples de la province, dont les uns approuvaient hautement un si bel exemple ; les autres, pensant de même au fond, mais plus circonspects, observaient quel parti prendrait le nouveau commandant, pour régler leurs démarches sur les siennes.

Agricola avait bien des motifs, qui pouvaient paraître plausibles, de différer à l'année suivante à se mettre en action : ses troupes comptaient sur le repos du reste de la campagne, et elles étaient distribuées dans leurs quartiers ; et plusieurs des principaux officiers croyaient que dans un commencement il ne fallait point user d'une trop grande rigueur à l'égard des Bretons, et qu'il était de la prudence de se contenter d'avoir l'œil sur ceux dont la fidélité était suspecte, dans la crainte d'occasionner par une vengeance précipitée un soulèvement général. Agricola n'écouta point ces conseils timides ; et persuadé qu'un si grand mal demandait un prompt remède, il rassembla ce qu'il avait de forces sous sa main et marcha aux Ordoviques, qu'il trouva postés sur une hauteur. Comme il vit qu'ils n'osaient pas descendre dans la plaine, il résolut d'aller à eux ; et s'étant mis à la tête de sa troupe, pour inspirer à ceux qui le suivaient un courage pareil au sien en partageant leur danger, il eut bientôt délogé les Barbares de leur poste, et il tailla en pièce presque toute la nation.

Ce premier succès l'anima à tenter une nouvelle entreprise ; et se trouvant près de l'île Mona⁴ dont Suétinius Paulinus avait manqué la conquête, il forma le dessein de s'en emparer. Mais comme la résolution était subite, il n'avait point de vaisseaux ; son esprit de ressource et son courage y suppléèrent. La mer est basse et étroite entre la grande et la petite île ; et il avait parmi ses auxiliaires des Bretons anciennement soumis qui connaissaient les gués, et qui étaient accoutumés à passer à la nage avec armes et chevaux les bras de mer de peu de

¹ Ils occupaient la partie septentrionale de l'Angleterre depuis l'Eden jusqu'à l'Humbre.

² Les Silures habitaient entre la Savorne et la mer d'Hibernie.

³ Peuples du Nord-Galles

⁴ Île d'Anglesey.

largeur et les rivières : il leur ordonna de faire le trajet, après s'être débarrassés de leurs bagages. Ils exécutèrent cet ordre ; et les ennemis qui comptaient sur leur barrière naturelle, et qui ne soupçonnaient pas que l'on pût se passer de flotte pour venir à eux, furent étrangement surpris de cette attaque imprévue : ils crurent que nul obstacle n'était invincible pour ceux qui savaient ainsi faire la guerre, et ils prirent le parti de se soumettre et de demander la paix.

C'était là une belle entrée dans un nouveau gouvernement. Tout le monde admirait Agricola, qui avait consacré aux fatigues et aux hasards de la guerre un temps que les autres gouverneurs avaient coutume d'employer à faire un vain étalage de leur grandeur, et à recevoir les respects des habitants de leur province ; mais pour lui il n'en devint pas plus vain. Ce n'était pas, à son jugement, un exploit ni une victoire que d'avoir contenu des rebelles dans le devoir ; il ne daigna pas même couronner de lauriers ni ses faisceaux, ni les lettres qu'il écrivit en cour : et en g paraissant négliger ainsi la renommée, il s'en fit une d'autant plus belle qu'il n'y avait personne qui ne se demandât quelles grandes choses il se promettait donc pour l'avenir, puisqu'il gardait le silence sur des succès si importants.

Agricola se proposait d'achever la conquête de la Grande-Bretagne ; et il s'y prit en homme supérieur qui sait que les armes ne suffisent pas, si par les injustices on aliène des peuples nouvellement soumis. Il connaissait la fierté des Bretons, et il résolut de leur ôter tout légitime sujet de plainte et de révolte. Sa première attention se porta sur lui-même et sur sa maison : il commença par y mettre l'ordre ; ce qui n'est pas moins difficile pour plusieurs que de gouverner leur province. Il n'employait dans aucune fonction publique ses esclaves et ses affranchis. Dans le choix des soldats et des officiers, il ne donnait rien à la recommandation ni aux prières, persuadé que les meilleurs sujets seraient aussi les plus affectionnés à leur général. Il voulait tout savoir, mais ne punissait pas tout : il accordait le pardon aux fautes légères, et réservait la sévérité pour les grandes ; encore épargnait-il le châtement autant qu'il était possible, se contentant le plus souvent du repentir. Il aimait mieux confier les emplois à des hommes de qui il pût espérer une conduite exempte de fautes, que d'avoir à condamner des coupables.

Ceux qui faisaient bien¹ étaient sûrs de son estime et de ses éloges. Au-dessus de toute vaine gloire, il ne connaissait point cette basse jalousie qui s'arroe l'honneur des belles actions des autres. Le centurion, l'officier d'un grade supérieur qui se signalait, trouvait en lui un témoin incorruptible, charmé de rendre justice à son mérite. Quelques-uns lui reprochaient un peu d'aigreur dans ses réprimandes. Plein de douceur et de politesse pour les bons, il traitait durement les mauvais ; mais aussi il ne lui restait rien sur le cœur. On n'avait point à craindre que son silence cachât un ressentiment secret : il croyait plus digne d'une belle âme de blesser que de haïr.

Il eut une extrême attention à soulager les peuples, non pas en diminuant les tributs et les impositions, ce qui n'était pas en son pouvoir, mais par l'égalité de la répartition, et en retranchant les vexations, que roi souffrait plus impatiemment que les tributs mêmes ; car les publicains, nation de tout temps ingénieuse à tourmenter les autres pour son profit, imaginaient mille ruses tyranniques pour rendre plus onéreuse la levée des contributions. Par exemple, tel peuple Breton qui avait dans son voisinage un camp où il pouvait voiturer ses

¹ TACITE, *Agricola*, 22.

blés sans peine et sans frais, était commandé pour les porter dans des quartiers fort éloignés. Agricola abolit tout en arrivant ces injustices et autres pareilles, et il sut ainsi rendre aimable la paix, qui auparavant, par la négligence ou la connivence de ses prédécesseurs, n'était pas moins redoutée des peuples que la guerre.

Au retour de la belle saison il se mit en campagne¹, faisant observer à son armée une exacte discipline, attentif à empêcher les écarts et à encourager par ses éloges la retenue et la modestie du soldat. Son plan n'était pas pour cette année de faire de nouvelles conquêtes ; il voulait commencer par établir solidement la domination romaine parmi des peuples défiés, mais non soumis, et qui défendaient encore leur liberté par les armes. Il réussit en mêlant la vigueur et la clémence, faisant des courses subites qui désolaient les Barbares ; et ensuite leur offrant dans sa bonté un asile toujours ouvert, dès qu'ils pensaient à se soumettre. En même temps il se précautionnait de manière à ne leur laisser jamais prendre aucun avantage sur lui. Il choisissait lui-même ses campements ; lui-même il allait reconnaître les marais et les bois qui se trouvaient sur sa route. Par une conduite si bien soutenue il amena plusieurs peuples, qui jusque-là s'étaient maintenus dans l'indépendance, à lui donner des otages, à souffrir qu'il construisît des forts dans leur pays, qu'il y établît des garnisons. Ainsi il mit la dernière main aux entreprises de ses prédécesseurs, et il acheva tout ce qu'ils avaient tenté.

Il passa l'hiver suivant à adoucir par les mœurs ceux qu'il avait domptés par les armes. Les Bretons vivaient presque alors en sauvages, sans aucune culture, sans aucun lien de société ; et cette grossièreté toute brute entretenait la fierté de leurs courages, et les tenait perpétuellement disposés à la guerre. Agricola travailla à leur inspirer le goût de la tranquillité par l'amorce des commodités de la vie. Il les exhorta à embellir leurs habitations, à bâtir des temples, des places publiques ; et de peur que la dépense ne les effrayât, il en faisait porter à l'État une partie. Sans leur imposer de nécessité, les louanges qu'il donnait ceux qui entraient avec ardeur dans ses vues, les reproches qu'il faisait aux négligents, jetaient parmi eux une émulation plus efficace que la contrainte. Il eut soin que les enfants de la première noblesse fussent instruits dans les beaux-arts ; et il piquait en eux une rivalité nationale qui s'est bien soutenue depuis, en attribuant la supériorité de l'esprit et des talents aux Bretons sur les Gaulois. Cette politique eut son effet ; et des peuples qui peu auparavant refusaient d'apprendre la langue des Romains, aspirèrent même à y devenir éloquents. Bientôt l'habillement romain fût en honneur parmi eux ; l'usage de la toge devint fréquent : enfin, le luxe et les délices s'introduisirent. Ils apprirent à goûter tout ce qui sert d'appât et de nourriture à la mollesse, les portiques, les bains, l'élégance des repas ; et, ne connaissant pas les conséquences de ces nouveautés, ils appelaient politesse ce qui faisait partie de leur servitude.

Agricola, par ces précautions, s'étant bien assuré de tout le midi de l'île, poussa en avant vers le nord dans sa troisième campagne², et il porta la guerre vers des nations qui jusque-là n'avaient point encore éprouvé les armes romaines. Il pénétra jusqu'au Taüs, c'est-à-dire jusqu'à la rivière que nous nommons aujourd'hui la Twède, et qui, dans la dernière partie de son cours, sert de borne à l'Écosse et au Northumberland. Sur l'arrière-saison il survint de furieux orages

¹ An de Rome 830.

² An de Rome 831.

dont l'armée romaine souffrit beaucoup ; mais la terreur qu'elle avait répandue parmi les Barbares était si grande, qu'ils n'osèrent l'attaquer. Agricola eut même le temps de construire de forts châteaux dans le pays avant que de se retirer.

Un des talents de ce général était de s'entendre parfaitement à choisir les situations les plus avantageuses pour établir des forteresses ; et Tacite remarque qu'aucune de celles qu'il éleva en grand nombre dans les différentes contrées de l'île, ne fut ni forcée par les ennemis, ni réduite à se rendre à composition, ni abandonnée par la fuite des troupes qui avaient charge de la garder. Il avait soin d'en rafraîchir tous les ans les garnisons par de nouveaux soldats ; ce qui les mettait en état non seulement de ne rien craindre, mais même d'incommoder les Barbares par de fréquentes sorties : et c'est ce qui désolait et désespérait les Bretons, accoutumés sous les généraux précédents à compenser, par les avantages qu'ils remportaient pendant l'hiver, les pertes qu'ils avaient souffertes pendant l'été ; au lieu que sous Agricola ils n'avaient aucun relâche, et se voyaient battus eu toute saison.

La quatrième campagne¹ d'Agricola fut employée à affermir les nouvelles conquêtes qu'il avait faites l'année précédente. Il les étendit même jusqu'à un terme qui pouvait être regardé comme une barrière, si, dit Tacite, la gloire du nom romain permettait de reconnaître aucune autre barrière que celle de la nature. Deux golfes aux rivières, nommés anciennement Glota et Bodotria, et aujourd'hui la rivière de Clyd et le golfe de Forth, recevant la mer en deux sens opposés, se rapprochent tellement qu'il ne reste qu'un médiocre intervalle qui les sépare : Agricola ferma cet intervalle par des châteaux disposés d'espace en espace, en sorte qu'il semblait que les ennemis fussent relégués comme dans une autre île. Et en effet, longtemps après, l'empereur Sévère borna en cet endroit les conquêtes et les prétentions des Romains, et il y bâtit une muraille dont on voit encore maintenant les ruines : mais la valeur d'Agricola et de son armée ne pouvait être arrêtée que par la mer septentrionale.

Comme néanmoins il avait autant de sagesse que de feu, il voulut ne rien laisser de suspect derrière lui, pendant qu'il s'enfonçait du côté du nord ; et il s'occupa pendant sa cinquième campagne² à dompter un grand nombre de combats des peuples inconnus jusqu'alors qui habitaient la partie de la Grande-Bretagne la plus voisine de l'Hibernie³ ; et il garnit de troupes toute cette côte, moins dans la crainte d'être troublé dans ses opérations par une invasion des Hibernois, que dans l'espérance d'aller un jour les soumettre et mêmes aux Romains.

Ce projet lui passa par l'esprit ; et on peut croire qu'il l'aurait exécuté, s'il eût eu pour agir un plein pouvoir qui n'eût été limité ni par les temps ni par les lieux. De retour à Rome, il disait souvent qu'il se fallait qu'une légion et un nombre médiocre d'ami-haires pour faire la conquête de l'Hibernie et pour la garder ; et il ajoutait que ce serait une précaution utile pour assurer la soumission de la Grande-Bretagne, qui alors verrait les armes romaines tout autour de soi, et n'aurait devant ses yeux aucun pays libre dont la condition lui causât de l'envie et irritât ses regrets. Plein de ces pensées, qui marquent un homme capable de grandes vues, Agricola accueillit très-gracieusement un petit prince d'Hibernie qui avait été chassé de son pays par une sédition domestique. Il le retint auprès

¹ An de Rome 832.

² An de Rome 833.

³ C'est aujourd'hui le Galloway et les pays voisins.

de sa personne pour se servir de lui, s'il en trouvait l'occasion. Cette occasion ne vint point, et depuis elle ne s'est jamais présentée, ou les Romains n'en ont point profité ; car l'Hibernie n'a connu en aucun temps leur domination.

Les victoires d'Agricola et ses approches avaient donné de l'inquiétude aux peuples qui habitaient la partie la plus septentrionale de la Grande-Bretagne, et le général romain apprit qu'ils faisaient de grands mouvements¹. Résolu de marcher à eux dans sa sixième campagne, il voulut que sa flotte allât d'abord les reconnaître, et, sur les lumières qu'il acquit par cette voie, il forma son plan. Il fit avancer en même temps toutes ses forces de terre et de mer, conduisant lui-même ses légions sans trop s'écarter de la côte, en sorte que les soldats de la flotte et ceux de l'armée de terre se réunissaient dans un même camp ; et là c'était à qui vanterait ses exploits, à qui exagérerait ses dangereuses aventures. Les uns parlaient de montagnes inaccessibles, de forêts épaisses et profondes ; les autres de flots soulevés et de violentes tempêtes ; et les vainqueurs de l'Océan se mettaient beaucoup au-dessus de ceux qui n'avaient à vaincre que la terre et les hommes.

Un effet plus sérieux et plus important, c'est que les Barbares furent étrangement effrayés de voir la guerre venir à eux par mer et par terre. Avant Agricola, aucun général romain n'avait employé de flotte contre les Bretons ; et s'ils étaient vaincus par terre, au moins ils regardaient la mer comme une dernière ressource. Cette ressource leur était ôtée, leur main était découverte, et ils ne savaient plus comment se défendre contre des ennemis qui dominaient sur les deux éléments.

Leur courage ne se laissa pas néanmoins abattre ; et les Calédoniens² ayant formé un grand corps d'armée se disposèrent, non à se tenir simplement sur la défensive, mais à aller attaquer les Romains et détruire les forts qu'Agricola avait établis au-delà du golfe Bodotria, et qu'ils regardaient avec raison comme des chaînes forgées pour les tenir en servitude. Leurs préparatifs, que la renommée grossissait encore, comme il ne manque jamais d'arriver par rapport aux objets nouveaux et inconnus, frappèrent de crainte les esprits de plusieurs dans le camp romain, qui, couvrant leur timidité du voile de la prudence, disaient qu'il fallait mettre le golfe entre eux et les ennemis, et qu'il était plus à propos de se retirer volontairement que de se faire chasser par la force.

Agricola, bien élevé au-dessus de ces terreurs paniques, résolut d'aller au-devant du danger. Sachant que les Barbares s'étaient partagés en plusieurs bandes, il conçut que leur dessein était de l'envelopper ; et de peur qu'ils n'y réussissent par la supériorité du nombre et par la parfaite connaissance qu'ils avaient du pays, il forma aussi trois divisions de son armée, et marcha sur trois lignes.

Les Calédoniens, instruits du changement qu'Agricola avait fait dans la disposition de ses troupes, changèrent aussi leur plan, et, s'étant tous réunis, ils vinrent fondre sur l'une des trois divisions de l'armée romaine qui était la plus faible. Ils l'attaquèrent pendant la nuit ; et comme ils n'étaient point attendus, ils surprirent les corps de garde, les égorgèrent, et pénétrèrent dans l'intérieur du camp, où les Romains, s'étant mis en état de défense, soutinrent le combat, mais avec beaucoup de désavantage.

¹ An de Rome 834.

² Peuples du nord de l'Écosse.

Agricola avait été averti par ses coureurs de la marche des ennemis. Il part sur-le-champ, se faisant précéder par ce qu'il avait de plus léger et de plus agile en cavalerie et en infanterie, et suivant lui-même avec le gros de ses forces. Les premiers arrivés commencèrent à inquiéter les assaillants, en les harcelant et en les prenant en queue ; et au point du jour les drapeaux de la légion qu'Agricola amenait brillèrent aux yeux des Calédoniens, qui, se voyant obligés de faire face des deux côtés à la fois, se troublent, se déconcertent : au contraire, l'audace et la vigueur renaissent dans le cœur des soldats de la légion attaquée. Jusque-là ils avaient combattu pour la sûreté de leurs personnes et de leur camp ; de ce moment ils combattent pour la gloire ; ils poussent les Barbares, et regagnent sur eux du terrain. Aux passages étroits des portes on se battit avec furie ; mais enfin les ennemis furent mis en fuite par les efforts combinés des Romains du dehors et de ceux du dedans, qui se piquèrent mutuellement d'émulation, les uns voulant paraître avoir secouru leurs camarades, et les autres n'avoir point eu besoin de secours. La défaite des Bretons fut entière ; et si les bois et les marais ne les eussent dérobés à la poursuite des vainqueurs, la fin de cette action aurait été la fin de la guerre.

L'armée romaine, fière d'une si belle victoire, mit plus de bornes à ses projets et à ses espérances elle se persuada que rien n'était inaccessible à sa valeur ; qu'il fallait s'enfoncer dans les profondeurs de la Calédonie, et ne point s'arrêter que l'on n'eût troué la côte qui terminait l'île au septentrion et ces prudents, qui peu auparavant avaient conseillé la retraite, étaient alors les plus présomptueux et les plus braves en paroles. Telle est, dit Tacite, la loi injuste à laquelle sont soumises les choses de la guerre : tous s'attribuent l'honneur des événements heureux ; les disgrâces s'imputent à un seul.

Les Bretons ne se regardèrent point comme vaincus. Persuadés que leur défaite n'était point l'ouvrage d'une supériorité de valeur dans les Romains, mais de la tardive du général, qui avait su profiter de l'occasion, ils ne s'occupent que de la pensée de renouveler la guerre : ils arment leur jeunesse ; ils transportent leurs femmes et leurs enfants en bas âge dans des lieux de sûreté ; ils travaillent à se fortifier par des alliances. Ainsi finit cette campagne, qui n'avait fait qu'irriter les courages de part et d'autre, et les préparer à de nouveaux efforts pour l'année suivante.

En effet, ce fut dans cette année, la septième du commandement d'Agricola¹, que se portèrent les plus grands coups. Les Bretons avaient enfin appris, par une longue et triste expérience, que le concert était nécessaire pour repousser un danger commun ; et tout l'hiver s'était passé en ambassades de peuple à peuple, et en traités par lesquels ils s'étaient engagés réciproquement à réunir leurs forces pour la défense de la liberté britannique. Agricola, de son côté, augmenta ses troupes d'un grand nombre de Bretons choisis dans les nations anciennement soumises, et dont la fidélité avait été éprouvée par une longue paix. Lorsque la saison d'agir fut venue, il donna ordre à sa flotte de côtoyer la Calédonie, d'y faire de fréquentes descentes, qui portassent dans tout le pays le ravage et la terreur ; et lui-même il se mit en marche avec son armée de terre, laissant les gros bagages dans les quartiers d'hiver, et bientôt il arriva au mont Grampius², qu'occupaient les ennemis.

¹ An de Rome 835.

² *Gransbain*, chaîne de montagnes, qui s'étend par le travers de l'Écosse d'une mer à l'autre.

Ils étaient déjà au nombre de plus de trente mille, et leur multitude croissait sans cesse. De toutes parts accouraient au camp non-seulement une jeunesse vive et ardente, mais de vieux guerriers encore pleins de vigueur, et portant avec eux les témoignages de leur gloire passée, qu'ils venaient chercher à couronner par de nouveaux exploits. Tous demandaient à grands cris le combat ; et pour aiguillonner encore leurs courages, Galgacus, le plus illustre par sa bravoure et par sa naissance entre tous les chefs des peuples ligués, les harangua en ces termes :

Lorsque je considère les motifs qui nous animent à la guerre, et la nécessité qui nous presse, j'ai une grande confiance que ce jour, qui vous a tous réunis, sera l'époque du rétablissement de la liberté de la Grande-Bretagne. Ennemis nés de la servitude, que nous n'avons jamais connue, nous sommes la dernière ressource de la cause que nous défendons. Il n'est plus de terre derrière nous, et la mer même nous est fermée par la flotte romaine. Ainsi la valeur et les armes, seul parti digne des gens de cœur, sont en même temps l'asile le plus assuré pour les timides. Ceux qui jusqu'ici ont défendu avec divers succès la liberté britannique contre les Romains, fixaient sur nous leurs regards comme sur des vengeurs prêts à les relever. La servitude n'approchait pas même de nos contrées ; et placés dans le sanctuaire de file, comme les plus nobles de tous les Bretons, l'indigne aspect d'une domination étrangère ne souillait pas même nos yeux. Les circonstances sont bien changées ! Tout reculés que nous sommes au bout de l'univers, l'ambition de nos ennemis a pénétré jusque dans le dernier asile de la liberté des nations. L'éloignement qui nous dérobait à la renommée n'a pu nous cacher aux Romains. L'extrémité de la Grande-Bretagne est découverte, et l'on se fait une gloire d'envahir tout ce qui était inconnu. Envisageons donc notre position. Nul peuple au-delà de nous ; et nous sommes enfermés entre les flots, et les rochers qui nous bornent d'une part, et de l'autre les Romains qui nous attaquent.

Et ne nous imaginons pas nous mettre à l'abri de leur tyrannie par la soumission et l'obéissance. Ravisseurs insatiables, depuis qu'ils n'ont plus de terres à ravager ils fouillent dans le sein des mers. Si l'ennemi à qui ils en veulent est riche, c'est une proie pour leur avidité ; s'il est pauvre, leur ambition y trouve sa gloire. Ni l'Orient ni l'Occident ne peuvent les assouvir. Seuls ils veulent être les maîtres de tout, et la pauvreté irrite autant leur cupidité que les richesses. Piller, détruire, égorger, c'est ce qu'ils appellent exercer leur empire ; et leur manière d'établir la paix dans un pays, c'est de le réduire en solitude. La nature ne nous a rien donné de plus cher que nos enfants et nos proches ; on nous les enlève par les levées de soldats pour les envoyer esclaves dans d'autres contrées. L'honneur de nos femmes et de nos filles est la proie inévitable de leur brutalité, plus dangereuse encore lorsqu'ils se disent nos hôtes et nos amis que lorsqu'ils nous font la guerre à main armée. Ils nous dépouillent de nos biens par les tributs qu'ils exigent, et de nos blés pour l'approvisionnement de leurs camps. Ils assujettissent même nos bras et nos corps à des travaux serviles ; et il nous faut, au milieu des coups et des plus indignes traitements, frayer des routes dans les bois, construire des chaussées dans les marais. Des esclaves nés pour la servitude ne sont vendus qu'une fois, et au moins leurs maîtres les nourrissent : la Grande-Bretagne paie tous les jours sa servitude ; tous les jours elle nourrit ses tyrans. Notre sort est bien plus triste que celui des peuples anciennement vaincus. De nouveaux esclaves sont le jouet même de leurs camarades ; et l'on n'envisage en nous qu'une vile conquête dont il n'y a point d'autre fruit à tirer que la licence de nous insulter et de nous détruire ; car nous n'avons ni terres

labourables, ni mines, ni ports, dont l'exploitation puisse rapporter du profit à nos conquérants. D'ailleurs, l'élévation du courage et la fierté dans ceux qui obéissent offensent l'orgueil du commandement ; et l'éloignement, qui semble nous mettre plus en sûreté, est précisément ce qui donne le plus d'ouverture aux soupçons. Que le désespoir anime donc le courage de ceux qui m'écoutent, soit qu'ils aiment la vie ou qu'ils préfèrent la gloire. Souvenez-vous de cette héroïne¹ qui, poussée à bout par les Romains, sut, à la tête d'une ligue² moins puissante que la votre, prendre des villes, raser des forteresses, et secouer un joug ignominieux. Quelle honte si des Calédoniens, dont la liberté n'a jusqu'ici souffert aucune brèche, montraient moins de courage pour la défendre qu'une femme n'en a témoigné pour se délivrer de la servitude !

Pensez-vous que les Romains aient autant de valeur dans la guerre que d'insolence dans la paix ? Ce sont nos dissensions et nos discordes qui leur donnent l'avantage sur nous, et ils ne doivent leurs victoires qu'à nos vices. Leur armée, assemblage confus de toutes sortes de nations, a besoin de succès continuels pour se maintenir dans la concorde, et il ne faut pour la dissiper qu'une disgrâce. A moins que vous ne vous imaginiez que des Gaulois, des Germains, et, j'ai honte de le dire, des Bretons même, qui versent leur sang pour l'établissement d'une domination étrangère, mais qui néanmoins ont été plus longtemps ennemis qu'esclaves, soient susceptibles d'une sincère affection. La crainte est le seul lien qui les attache : faible lien qui ne sera pas plutôt rompu, qu'en cessant de craindre ils commenceront à haïr.

Tous les encouragements de la victoire sont de notre côté. Les Romains ne sont point animés à bien faire par la présence de leurs femmes ; ils ne craignent point que leurs mères leur reprochent leur fuite ; plusieurs n'ont point de patrie, ou ils en ont une autre que celle-ci. Vous voyez devant vous un petit nombre de bataillons comme égarés dans une terre inconnue, où le ciel, la mer, les forêts, sont des objets nouveaux pour eux, sur lesquels se portent avec effroi leurs regards étonnés.

Ne vous laissez point intimider par l'éclat de l'or et de l'argent qui brillent sur leurs armes, vaine parure, inutile pour défendre, inutile pour attaquer. Dans leur armée même nous trouverons des alliés. Les Bretons reconnaîtront l'intérêt commun qui les lie avec nous dans une même cause ; les Gaulois se rappelleront le souvenir de leur ancienne liberté ; les Germains, encore mal assujettis, apprendront à secouer un joug qu'ils portent impatiemment. Et après, cet exploit unique, tout sera fait ; et il ne restera que des châteaux mal garnis, des colonies de vieillards, des villes où règne la discorde entre des maîtres orgueilleux et des sujets indociles. Vous avez devant vous le général et les soldats : de cette action dépendent les tributs, les exactions et tous les tristes accompagnements de la servitude, dont vous allez ou vous charger pour jamais, ou vous délivrer dans l'instant. Ainsi, en marchant au combat, mettez-vous devant les yeux et la gloire de vos ancêtres et les intérêts de votre postérité.

Les Barbares écoutèrent ce discours avec transport, et ils y répondirent par un frémissement d'allégresse, et par des cris également impétueux et confus. Leur ardeur pour combattre était extrême, et le chef avait peine à contenir leur

¹ *Boudicéa*.

² Le texte nomme les *Brigantes*. Mais c'est une faute. Boudicéa était reine des Icéniens et non des Brigantes. Elle réunit plusieurs peuples dans sa querelle.

impatience. Pendant qu'il distribuait à chacun son poste, les plus audacieux avançaient déjà hors des rangs, et venaient vers les Romains.

Quoique Agricola eût des troupes excellentes et très-bien disposées, il crut néanmoins, dans une occasion décisive, devoir leur représenter encore les motifs qu'elles avaient de bien faire ; et voici le discours que Tacite lui prête :

Chers camarades, nous sommes dans la septième¹ année d'une suite d'exploits toujours heureux. Sous les auspices de l'empire romain, et avec un courage aussi fidèle que généreux, vous n'avez cessé de vaincre les Bretons. Dans un si grand nombre d'expéditions et de combats, vous avez eu besoin tantôt de vigueur contre les ennemis, tantôt d'une patience infatigable pour vaincre en quelque façon la nature elle-même. J'ai grand lieu de me louer de mes soldats, et vous n'avez point à vous plaindre de votre chef : aussi avons-nous franchi les bornes par lesquelles avaient été arrêtés les généraux et les années qui nous ont précédés. Ce n'est plus sur des relations vagues, sur des bruits confus, que nous acquérons quelque connaissance des dernières régions de l'île : nous les occupons par nos armes et par nos camps. Nous avons découvert la Grande-Bretagne, et nous l'avons subjuguée.

Dans nos longues marches, pendant qu'il vous fallait lutter contre les montagnes, contre les forêts, contre les fleuves, j'entendais les plus braves se demander les uns aux autres : Quand aurons-nous joint les ennemis ? quand nous sera-t-il donné de combattre ? Les voici qui viennent à vous, contraints d'abandonner les retraites où ils s'étaient enfoncés. Maintenant l'accomplissement de vos vœux est en vos mains ; votre valeur a un champ libre pour s'exercer. Vainqueurs une fois, tout s'aplanit devant vous ; mais aussi tout vous deviendrait contraire, si vous étiez vaincus.

Car de même qu'il est glorieux sans doute d'avoir parcouru une si vaste étendue de pays, d'avoir traversé d'immenses forêts, d'avoir passé des lacs et des rivières où remonte le flux de l'Océan, d'un autre côté ce sont là autant d'obstacles pour la fuite, et nos avantages mêmes se changeraient en difficultés et en périls. Nous n'avons ni la même connaissance des lieux que les ennemis, ni la même abondance de vivres : nos bras et nos armes, voilà nos uniques ressources. Quant à moi, il y a longtemps que mon parti est pris et arrêté de regarder la fuite, soit pour une armée, soit pour un chef, comme la voie infaillible de se perdre. Deux maximes certaines : une mort honorable doit être préférée à une vie couverte de honte ; et d'ailleurs la sûreté et la gloire marchent de compagnie, et ne se séparent point : et mourir, s'il le faut, où finit l'enceinte du monde, c'est un sort qui ne peut être que glorieux.

Si l'ennemi vous était inconnu, si vous aviez à combattre des peuples avec lesquels vous ne vous fussiez jamais mesurés, je vous citerais, pour vous encourager, les exemples des autres armées ; mais ici rappelez-vous vos propres trophées, interrogez les yeux. Ce sont ces mêmes Barbares qui l'année dernière, ayant tenté une entreprise furtive contre une de nos légions, ne purent soutenir vos approches, et furent mis en fuite par vos premiers cris : ce sont les plus timides et les plus prompts à fuir de tous les Bretons ; et s'ils subsistent encore, ils n'en sont redevables qu'à la légèreté de leurs pieds. De même que dans ces grandes chasses où l'on se propose de battre une forêt, la force seule vient à

¹ Le texte porte *la huitième* : mais sans doute par erreur, comme le prouve évidemment le calcul des campagnes d'Agriola.

bout des animaux courageux, au lieu que ceux sur qui la peur fait une vive impression s'effraient au bruit des équipages arrivants, et s'enfoncent dans l'épaisseur du bois : de même aussi les plus vigoureux des Bretons se sont fait écraser d'abord ; ce qui reste n'est qu'un troupeau de lâches. Si vous les avez enfin trouvés, ce n'est pas qu'ils vous aient attendus ; mais, ne pouvant plus reculer, ils demeurent par nécessité immobiles et tremblants, vous présentant matière à remporter une victoire aussi aisée que glorieuse.

Achevez une si belle carrière ; couronnez cinquante ans de guerre par un jour triomphant ; prouvez à la république que l'on ne peut imputer à l'armée ni les longueurs de la guerre, ni les fréquentes rébellions des vaincus.

Pendant qu'Agriola parlait encore, l'ardeur des soldats brillait dans leurs yeux ; et dès qu'il eut fini, pleins de confiance ils coururent aux armes. La disposition que le général donna à son armée est remarquable, en ce qu'il forma sa première ligne uniquement de troupes auxiliaires, huit mille hommes de pied au centre, trois mille chevaux sur les ailes ; les légions demeurèrent en corps de réserve à la tête du retranchement. Agriola envisageait dans cet arrangement un double avantage. Ce devait être une grande gloire de vaincre sans qu'il en coûtât une seule goutte de sang romain ; et si la première ligne pliait, elle trouvait dans la seconde une puissante ressource.

L'armée des Bretons, occupent un terrain élevé a pente, se rangea en amphithéâtre ; de façon que la première ligne placée en bas était soutenue et surmontée par les autres rangs, qui croissaient en hauteur avec la colline : la cavalerie et les chariots armés en rame battaient le milieu de la plaine, faisant grand bruit, grand fracas. Comme les Barbares avaient la supériorité du nombre, Agriola craignit qu'ils ne s'étendissent et ne parvinssent à envelopper son armée. Par prévenir cet inconvénient, plusieurs officiers lui conseillaient de faire avancer les légions ; mais il ne s'alarmait pas aisément ; et, plus disposé à bien espérer, il s'en tint à son plan, et se contenta de donner un pin grand front à sa première ligne en élargissant les rangs.

D'abord on se battit de loin, et les Bretons se défendaient sans peine : joignant l'adresse au courage, ils paraient les traits des Romains, et en lançaient sur eux une grêle ; mais les choses changèrent de face lorsque deux cohortes de Tongres et trois de Bataves, suivant l'ordre d'Agriola, se furent approchées des ennemis, et les eurent obligés d'en venir aux épées. Les Bretons avaient un grand désavantage dans ce genre de combat, parce que leurs boucliers étaient petits, et leurs épées énormément longues et sans pointe : lorsqu'ils étaient serrés de près par un ennemi qui les pointait, ils ne pouvaient ni parer les coups ni se rendre. Les Bataves, au contraire, étaient très-expérimentés et très-habiles dans cette façon d'attaquer, et ils eurent bon marché des Bretons. Le frappant à coups redoublés, les heurtant avec leurs larges boucliers, leur portant au visage la pointe de leurs épées, ils les mirent bientôt en désordre. Les autres cohortes, animées par leur exemple, secondent leurs efforts, et chacune à son poste taille en pièces ceux qui lui étaient opposés.

La cavalerie bretonne¹ et les chariots armés en guerre suivirent le sort de l'infanterie. Après quelque résistance, ils furent rompus ; et déjà les Romains avaient nettoyé toute la plaine.

¹ Le récit de Tacite s'embarrasse ici, et probablement le texte a souffert quelque altération. J'en ai pris uniquement ce qui est clair.

En ce moment, ceux des Bretons qui postés sur la hauteur avaient été jusque -là simples spectateurs du combat, commencèrent à descendre et à envelopper les vainqueurs. Agricola avait réservé quatre régiments de cavalerie pour les besoins imprévus, et il leur donna ordre de partir, d'aller au-devant de cette nouvelle attaque, et d'en empêcher l'effet. Ce fut là ce qui décida de la victoire. Les Bretons soutinrent d'autant moins le choc de la cavalerie romaine, qu'ils venaient eux-mêmes avec plus de vivacité et d'ardeur. Ils ne purent garder leurs rangs, ils furent tout d'un coup dissipés et la cavalerie victorieuse, tournant contre les Barbares leur propre stratagème, s'étendit pour prendre en queue ceux qui combattaient encore. Ainsi fut achevée la défaite entière de l'armée des Bretons. Personne ne songea plus à faire aucune résistance, et tous se débandant cherchèrent leur salut dans la fuite.

Les vainqueurs en firent un grand carnage, les poursuivant l'épée dans les reins. Néanmoins en certaines rencontres l'indignation ranimait le courage des vaincus. Surtout lorsqu'ils se virent près des bois, plusieurs pelotons se rallièrent, et s'embusquant dans l'obscurité des forêts, ils surprirent et tuèrent ceux qui couraient après eux avec trop d'avidité et peu de précaution. Agricola, à la vigilance duquel rien n'échappait, sentit le danger, et prit de sages mesures pour empêcher qu'une trop grande confiance ne devînt funeste à son armée victorieuse. Il forma autour de la forêt une enceinte de bonnes troupes d'infanterie : il envoya de la cavalerie dans les routes, et jeta dans le fort du bois quelques cavaliers, qui mirent pied à terre pour y pouvoir pénétrer. Moyennant ces secours, la poursuite s'acheva sans risque ; et les Bretons, qui n'espéraient plus rien de la surprise, se dispersèrent de nouveau, s'évitant les uns les autres, et croyant qu'il y avait plus de sûreté pour eux à fuir seuls, qu'à se faire remarquer en marchant en bande. Les Romains ayant poursuivi les vaincus jusqu'à la nuit, las de faire des prisonniers et de tuer, reprirent le chemin de leur camp. La perte des Bretons fut estimée à dix mille hommes ; les Romains n'en perdirent que trois cent quarante, et un seul officier de distinction.

Il est aisé de concevoir que la nuit qui suivit fut une nuit de joie et de tranquillité pour les vainqueurs. Les Bretons l'employèrent à se lamenter sur leur désastre, et à se chercher mutuellement. On entendait les pleurs des femmes, les cris furieux des hommes ; ils traînaient les blessés qui avaient peine à suivre ; ils appelaient ceux dont aucune blessure n'avait diminué les forces ; ils abandonnaient leurs maisons, et dans leur désespoir ils y mettaient eux-mêmes le feu ; ils choisissaient des retraites qui leur paraissaient sûres, et le moment d'après ils les quittaient ; ils se réunissaient pour prendre en commun quelque résolution, et ensuite ils se séparaient¹ pour suivre chacun ses rues particulières. Tantôt l'aspect des personnes les plus chères les attendrissait, tantôt il les mettait en fureur ; et il demeura pour constant que quelques-uns tuèrent leurs femmes et leurs enfants, prétendant leur donner une dernière marque de tendresse et de commisération.

Le lendemain les Romains jouirent pleinement du spectacle de leur victoire. Un silence de solitude, les collines désertes, les maisons fumantes, tout leur annonçait qu'il ne leur restait plus d'ennemis. On envoya les partis à la découverte, et ils ne rencontrèrent personne. Agricola se tint donc pour bien assuré, que l'armée des Bretons était entièrement dissipée, que les vaincus avaient dirigé leur fuite vers différents côtés, et qu'ils ne songeaient point à se

¹ Au lieu de *sperare*, qui se trouve dans le texte, il est clair que l'on doit lire *separare*.

rassembler ; et comme la saison était déjà fort avancée, et ne permettait pas de s'enfoncer dans le pays et de suivre les fuyards dans toutes leurs retraites pour achever de les subjuguier, il ramena ses troupes vers le midi, dans le pays des Horestes¹. Ayant reçu des otages de ce peuple, il continua sa route, marchant lentement pour donner le temps aux nations qu'il traversait de mieux remarquer la force de son armée, et pour laisser dans leurs esprits une plus profonde impression de terreur. Il regagna ainsi ses quartiers d'hiver.

Pendant cette marche, il avait envoyé sa flotte faire le tour de l'île par le nord. C'était la première fois qu'une flotte romaine entreprenait cette navigation, qui ara réussi ne laissa pas lieu de douter que la Grande-Bretagne ne fût une île. C'est l'expression de Tacite², qui prouve que jusque-là, comme je l'ai remarqué ailleurs. Il n'y avait pas sur ce point une entière certitude parmi les Romains. La flotte d'Agricola découvrit les Orcades, et reconnut même Thylé, cachée jusqu'alors, dit Tacite, dans les neiges et les frimas. Cette Thylé ne peut point être l'Islande, trop éloignée de ces parages, et il paraît que l'on doit entendre les îles de Schetland. Toute la navigation fut heureuse, et la flotte comblée de gloire vint aborder au port de Trutule³.

L'idée de tourner la Grande-Bretagne était valse Agricola à l'occasion d'une aventure mémorable, arrivée l'année précédente. Une cohorte, nouvellement levée dans le pays des Usipiens en Germanie, avait été amenée dans la Grande-Bretagne. Ces Barbares, qui regrettaient leur pays, et supportaient impatiemment l'espèce d'exil où on les retenait, tuèrent le centurion et les vieux soldats qu'on leur avait donnés pour les instruire et les former ; et s'étant emparés de trois vaisseaux, ils s'y rembarquèrent, et forcèrent les pilotes d'y rester avec eux. Un de ces trois pilotes ayant néanmoins fait en sorte de leur échapper et de s'enfuir, les deux autres devinrent suspects aux Usipiens qui les tuèrent, et se trouvèrent ainsi sur une mer inconnue, avec des vaisseaux qu'ils n'avaient point l'art de gouverner. Ils prirent le parti de suivre les aie et firent route sans savoir où ils allaient, causant une extrême surprise dans tous les lieux où on les voyait aborder ; car le besoin de provisions les obligeait de faire souvent des descentes, et de livrer des combats aux différents peuples bretons, qui ne se laissaient pas piller impunément. Dans ces combats, les Usipiens, tantôt vainqueurs, tantôt repoussés, furent enfin réduits à une si affreuse disette, qu'ils se mangèrent les uns les autres, choisissant d'abord les plus faibles, et ensuite se réglant sur ce que le sort en décidait. Enfin, ayant fait le tour de l'île, ils tombèrent dans la mer de Germanie, où ils furent pris, partie par les Suèves, partie par les Frisons. Quelques-uns d'entre eux furent vendus à des maîtres qui les amenèrent en Italie, où leur navigation leur attira une grande célébrité. C'était alors une aussi étonnante merveille, que l'a été dans les temps postérieurs le voyage des Indes orientales, lorsque le cap de Bonne-Espérance : fut pour la première fois doublé par Vasco de Gama.

Agricola', en rendant compte à Domitien de sa victoire sur les Calédoniens, et de l'état où il avait mis les affaires des Romains dans la Grande-Bretagne, eut soin de se renfermer dans un simple exposé des faits, sans rien donner à l'ostentation. Mais la modestie de ses dépêches ne put prévenir la jalousie que la

¹ On place ces peuples en-deçà du golfe de *Clyd*, près de l'*Eden*, à peu près dans le canton nommé maintenant *Ethedal*.

² TACITE, *Agricola*, 10.

³ Ce nom n'est pas connu des géographes. On veut qu'il soit fautif, et on corrige *Rutupe*, qui est *Richborow* dans la province de Kent ce qui me paraît souffrir difficulté.

grandeur des exploits en eux-mêmes causait à un prince ombrageux. Domitien en fut inquiet et troublé au fond de l'âme, quoiqu'au dehors il en témoignât de la joie. Il ne pouvait se dissimuler que son triomphe récent sur les Germains était une misérable comédie, qui n'avait excité que la risée du public : au lieu qu'ici il s'agissait d'une véritable et éclatante victoire, qui méritait et qui attirait l'estime de tous les Romains. Être obscurci par un particulier, c'était pour lui le comble de la douleur, et, comme il se l'imaginait, du danger. Il se disait à lui-même qu'en vain avait-il étouffé la voix de l'éloquence, et réduit au silence tous les beaux arts, s'il se trouvait un homme qui s'emparât de la gloire militaire ; que les autres genres de mérite pouvaient même plus aisément se supporter ; mais que le mérite guerrier était l'apanage du souverain.

Ces réflexions l'agitèrent beaucoup ; et, ce qui dans un caractère tel que le sien était la marque de quelque dessein sinistre, il les renferma en lui-même. On le devina. Mais pour lui, il s'étudia à se rendre, s'il eût pu, impénétrable : il s'enveloppa dans ses noires pensées, et il résolut de mettre sa haine en réserve, en attendant que l'éclat de la renommée et la faveur des soldats se ralentissent par le temps. Il fit donc décerner à Agricola les ornements de triomphateur¹, l'honneur d'une statue, tout ce qui sous les empereurs s'accordait aux particuliers en la place du triomphe, auquel ils ne pouvaient plus aspirer. En même temps il le révoqua, et l'empêcha ainsi de mettre la dernière main à la conquête de la Grande-Bretagne. Mais de peur que cette révocation ne parût une disgrâce, comme elle l'était en effet, il fit courir le bruit qu'il destinait à Agricola le gouvernement de Syrie, l'une des plus importantes places de l'empire, et qui vaquait autrement. On dit même, dans le temps, qu'un affranchi qui avait coutume d'être employé par le prince dans les commissions secrètes, fut envoyé avec les provisions de ce gouvernement, et chargé de les donner à Agricola, s'il le trouvait encore dans la Grande-Bretagne ; et que l'ayant rencontré dans la Manche, il revint sans même lui avoir parlé. Tacite n'assure point ce fait, et il soupçonne qu'il peut avoir été inventé d'après le caractère de Domitien ; mais il le trouve vraisemblable.

Cependant Agricola avait remis sa province sûre et tranquille à son successeur. En arrivant à Rome, sa grande attention fut d'empêcher que son entrée dans la ville ne se lit remarquer par le concours de ceux qui viendraient au-devant de lui ; et ce motif le détermina à tromper l'empressement de ses amis, qui voulaient aller le recevoir hors des portes. Il entra de nuit dans Rome, il vint de nuit au palais ; et là, après un baiser froid qu'il reçut de Domitien, sans une seule parole obligeante, il se confondit parmi la foule des courtisans. Tout le reste de sa conduite fut réglé sur le même modèle. Il craignit que l'éclat de sa gloire militaire ne blessât les yeux du citoyen oisif ; et il chercha à obscurcir et à étouffer cet éclat par la simplicité à laquelle il se réduisit un train modeste, des manières faciles, deux ou trois amis pour cortège ; en sorte que ceux qui ont coutume d'estimer les grands hommes par le faste et la pompe extérieure, après avoir vu et considéré Agricola, se demandaient si c'était donc là ce capitaine dont le nom était si fameux : il y en avait peu qui pénétrassent les raisons secrètes d'une politique si sage et si profonde.

Il vécut encore neuf ans et plus dans cette tranquillité, qui ne lui épargna pas les dangers, mais qui lui sauva au moins une catastrophe sanglante. Dès les

¹ An de Rome 836.

premiers temps qui suivirent son retour à Rome, il fut plusieurs fois accusé absent devant Domitien, et déchargé absent. Ces accusations intentées contre ni homme dont la conduite était irréprochable, et de qui personne ne faisait aucune plainte, avaient pour unique fondement sa gloire trop brillante, les jalousies du prince, et les louanges malignes que des ennemis artificieux prodiguaient à celui qu'ils voulaient perdre. D'ailleurs, les mauvais succès des guerres mal à propos entreprises, encore plus mal conduites, ne permettaient pas d'oublier Agricola. Lorsque l'on vit les armées romaines taillées en pièces dans la Momie, dans la Dace, dans la Pannonie, tout le public demandait que l'on mît en place Agricola : tous comparaient sa vigueur, son habileté, son expérience, avec la mollesse, l'incapacité, la témérité des généraux que l'on employait. Et ces discours furent portés jusqu'aux oreilles de Domitien, dont les affranchis, les uns par attachement et par zèle, les autres par envie et par noirceur, tenaient tous le mime langage, et contribuaient également à aigrir contre Agricola un prince uniquement susceptible des mauvaises impressions. C'est ainsi qu'Agricola, et par ses propres vertus et par les vices des, autres, était élevé au faite de la gloire, qui pouvait devenir pour lui un précipice.

Arriva le temps où il se trouvait en tour de tirer au, sort les proconsulats d'Asie et d'Afrique. Ces deux emplois, également utiles et honorables, étaient pour les particuliers le comble de la fortune. Ils ne pouvaient être possédés que par des consulaires, qui y parvenaient par ancienneté ; et le sort n'était employé que pour décider lequel des deux plus anciens aurait le département d'Asie ou celui d'Afrique. Agricola ne doutait point que, s'il voulait jouir de son droit, il n'irritât les défiances du prince ; et Civica, proconsul d'Asie, récemment mis à Mort sous le faux prétexte d'un dessein de révolte,

était polir lui une leçon, comme pour Domitien un encouragement à répéter cet exemple. Pour aider à déterminer Agricola, des émissaires du prince vinrent le trouver, et d'abord ils lui demandèrent s'il prendrait un gouvernement de province. Sur sa réponse incertaine, ils lui louèrent beaucoup le repos et la tranquillité, et ils lui offrirent leur médiation pour faire agréer ses excuses. Enfin ne se sachant plus, et lui donnant des conseils en amis, lui faisant mime entrevoir les dangers ; ils l'amènèrent à Domitien. Ce prince s'était préparé à jouer la comédie. Monté sur le ton d'arrogance, il reçut d'un air de fierté et de hauteur la prière que lui fit Agricola de le dispenser d'aller en gouvernement ; et après lui avoir accordé sa demande, il ne rougit point de recevoir des remerciements pour un si odieux bienfait. Il ne lui donna pourtant point la gratification qui était d'usage en pareil cas, et qu'il avait lui-même faite à quelques-uns, soit qu'il se tînt offensé de ce qu'Agricola ne la lui avait point demandée, soit de peur de paraître avoir payé la docilité à ses défenses secrètes.

C'est le propre du cœur humain, dit Tacite, de haïr celui que l'on a offensé. Cette injuste disposition se trouvait au suprême degré en Domitien, qui était un caractère méchant et malfaisant ; et comme il y joignait une dissimulation profonde, il était bien difficile de guérir une plaie soigneusement cachée. Cependant Agricola le désarmait par une douceur et une patience à toute épreuve, et par son attention à éviter ces grands éclats, cette vaine ostentation de liberté, qui en cherchant la gloire trouve souvent la mort.

Agricola mourut paisiblement le 23 août de l'année où Colléga et Priscus furent consul¹. Tacite a soin d'observer que ce fut un événement auquel prirent part tous les ordres de citoyens. Le peuple même et les plus indifférents s'y intéressèrent. Durant la maladie, on vint en foule à sa maison pour s'informer de son état, on s'en entretint dans les places publiques et dans les promenades ; et lorsqu'il fut mort, il n'y eut personne qui s'en réjouît, personne qui ne s'en occupât avec sensibilité. La commisération était d'autant plus grande, que le bruit commun attribuait sa maladie au poison. Tacite n'assure point le fait, et Agricola ne le crut en aucune façon. Au contraire, parmi les motifs de consolation qui le soutenaient dans ses derniers moments, il témoigna qu'il était bien aise d'épargner par sa mort un crime à Domitien. Ce qui n'est pas douteux, c'est que ce prince cruel et jaloux, fut charmé d'être délivré d'un sujet dont le mérite lui causait de perpétuelles inquiétudes : c'est ce que prouvent évidemment les fréquentes visites qu'il lui fit rendre par ses médecins, par ceux de ses affranchis qui entraient le plus dans sa confiance. Il n'avait pas coutume de donner de si grandes marques de considération à des particuliers ; et c'était assurément bien plutôt motif de curiosité, qu'intérêt qu'il prêtait au malade. Surtout le dernier jour, il voulut être informé de tous les changements qui, arrivant d'un moment à l'autre, préparaient de plus en plus une fin prochaine, et il se les fit annoncer par des courriers disposés d'espace en espace depuis la maison d'Agricola jusqu'au palais. Aurait-il eu tant d'empressement pour apprendre une nouvelle qui eût dû lui causer de la douleur ? il en montra pourtant les semblants ; mais on n'y fut point trompé. Les intérêts de sa haine étaient en sûreté ; et l'on savait que, suivant le caractère des âmes lâches, il lui était plus aisé de dissimuler sa joie que ses craintes.

Agricola suivit dans son testament le plan politique qui avait réglé ses démarches durant sa vie, et il institua Domitien son héritier avec sa femme et sa fille. L'empereur fut flatté de cette disposition testamentaire, qu'il regardait comme une marque d'estime. L'adulation continuelle l'avait tellement gâté et aveuglé, qu'il ne savait pas, dit Tacite², qu'un souverain, s'il n'est méchant, n'est point nommé pour héritier par un bon père.

Agricola ne laissa point d'autre postérité que sa fille mariée à Tacite. Il avait eu un fils, qui lui était né dans la Grande-Bretagne, et qui ne vécut qu'un an. Il supporta cette perte³ sans faiblesse et sans affectation d'un courage fastueux ; et la guerre servit de diversion à sa douleur.

Tacite était absent de Rome depuis quatre ans lorsqu'Agricola mourut. Sans doute quelque emploi le retenait si longtemps dans la province. Il exprime ses regrets à ce sujet avec tant d'éloquence et de tendresse, que je croirais faire tort au lecteur si je les supprimais ici. Il adresse la parole à son beau-père mourant. Une circonstance, dit-il, qui augmente ma douleur et celle de votre fille, c'est qu'il ne nous ait point été permis de prendre soin de vous pendant votre maladie, de soulager vos derniers moments, de nous jeter entre vos bras, pour tâcher, s'il était possible, de retenir un si cher objet qui nous échappait. Au moins aurions-nous reçu avec un profond respect vos derniers avis, pour les graver à jamais dans notre mémoire. C'est pour nous une amertume d'avoir été privés de cette douce consolation : c'est une plaie qui nous est propre ; nous vous avons perdu

¹ An de Rome 844.

² TACITE, *Agricola*, 28.

³ TACITE, *Agricola*, 28.

quatre ans avant que vous nous fissiez enlevé par la mort. Sans doute, ô les meilleurs des pères ! les soins d'une épouse qui vous aimait tendrement vous ont fait rendre tous les honneurs dus à un si grand homme. Mais il a été moins versé de pleurs dans vos funérailles, et vos regards en s'éteignant ont eu quelque chose à désirer.

La douleur de Tacite, si vivement exprimée, n'était point faible néanmoins. Au lieu de se consumer en plaintes superflues, il veut que les exemples de vertu qu'Agricola laisse à sa famille soient pour elle le motif d'une généreuse émulation. Il n'est point permis, dit-il, de déshonorer par des larmes la gloire d'un héros. Payons-lui plutôt le tribut de notre admiration : acquittons-nous envers lui par des louanges immortelles. Voilà de quelle façon ceux qui lui appartiennent doivent lui prouver leur piété. Ces sentiments ne sont pas pour moi seul. Je recommande même à sa femme et à sa fille de croire ne pouvoir mieux témoigner leur vénération pour sa mémoire, qu'en se rappelant sans cesse toutes ses actions et tous ses discours, et en travaillant à peindre dans leur esprit l'image de ses vertus, plutôt qu'à conserver par les couleurs ou par le marbre une représentation périssable de sa figure et de ses traits. Ce n'est pas, ajoute-t-il, que je prétende interdire aux proches ces sortes de monuments, par lesquels ils mettent devant les yeux la ressemblance de la personne et du visage de ceux qui leur ont été chers ; mais c'est à l'âme qu'ils se doivent surtout attacher : c'est elle dont ils peuvent exprimer le tableau, non par une matière étrangère et inanimée, mais par l'image vivante de leurs mœurs.

Outre ce premier devoir pour lequel le cœur suffit, Tacite en a rempli un autre qui demandait ses talents. Le portrait qu'il nous a tracé de son beau-père avec la plume surpasse tout ce que le pinceau des plus grands peintres, ou le ciseau des plus excellents sculpteurs, eût pu faire pour perpétuer la mémoire d'Agricola. Il n'a pas même voulu que nous ignorassions ce qui regarde l'extérieur de sa personne. Il nous apprend que sa taille était bien proportionnée sans être haute ; que l'air de son visage n'avait rien de rude ni d'effrayant, et plus de grâce que l'on n'en exige d'un homme et d'un guerrier ; que sa physionomie était heureuse, et annonçait la probité et la candeur, en sorte qu'on ne pouvait le voir sans l'aimer, sans être charmé de trouver en lui le grand homme réuni à l'homme de bien.

Agricola n'avait pas cinquante-six ans quand il mourut, et par conséquent il fut enlevé dans un âge où il pouvait se promettre encore plusieurs années de vie. Mais que lui restait-il à désirer ? dit Tacite. Il avait acquis en un haut degré les vrais biens, qui consistent dans les vertus. Consulaire, et décoré des ornements du triomphe, la fortune n'avait plus aucun nouveau titre d'honneur à lui ajouter. Il ne souhaitait point d'immenses richesses ; il en avait de suffisantes pour soutenir son rang. Il laissait sa famille dans une situation tranquille et florissante. En de telles circonstances sa mort fut d'autant plus heureuse, qu'elle lui épargna la vue des plus grands malheurs que Domitien ait fait souffrir à la patrie. Car ce fut dans ses dernières années que ce prince redoubla de cruauté, et que, ne se contentant plus d'attaquer la république par intervalles et d'une façon qui lui laissât le temps de respirer, il sembla vouloir la détruire d'un seul coup.

L'occasion qui aigrit et porta à son comble l'humeur farouche de Domitien, fut la révolte de L. Antonius ; et c'est par ce fait que je reprends le fil de l'histoire.

§ IV. Révolte, défaite et mort de L. Antonius.

Nous avons fort peu de détails sur la révolte de L. Antonius. A peine connaissons-nous sa personne, et nous savons seulement qu'il commandait l'armée du Haut-Rhin, et qu'irrité contre les cruautés tyranniques de Domitien, aigri personnellement par des propos injurieux et outrageants que ce prince tenait à son sujet. Il se souleva et forma le dessein d'envahir le rang suprême. Il paraît que son parti avait des forces considérables. Non-seulement les légions qu'il commandait se déclarèrent pour lui ; mais il engagea dans ses intérêts les peuples germains qui habitaient au-delà du Rhin, et ils se mirent en mouvement pour le secourir.

L'alarme fut donc grande dans Rome, et Domitien partit pour la Germanie, accompagné de tout le sénat, dont aucun membre n'osa se dispenser du voyage, de peur de se rendre suspect de froideur et d'indifférence pour les périls de l'empereur. Dion parle d'un vieux sénateur, presque toujours retiré à la campagne, que la crainte d'une mort infaillible, s'il paraissait manquer le zèle en cette occasion, força de sortir de sa retraite pour se mettre à la suite de ce prince.

Domitien encore en marche apprit la défaite du rebelle. L. Maximus, ou Appius Norbanus — car il est appelé diversement par les différents auteurs, et peut-être est-ce le même homme qui réunissait ces quatre noms —, se hâta d'attaquer Antonius, avant la jonction des secours de Germanie, qu'une crue subite du Rhin arrêta : il remporta sur lui une victoire complète, et Antonius fut tué dans le combat.

On a regardé comme une merveille le bruit que cet événement fit dans Rome, avant que de pouvoir y être connu par aucune voie sûre. Suétone rapporte que le même jour de la bataille, un aigle remarquable par sa grandeur vint se poser sur une statue de Domitien dans Rome, et l'enveloppa de ses ailes, en poussant des cris qui paraissaient exprimer la joie. Mais ce prétendu présage, semblable à mille autres contes frivoles, mérite peu notre attention. Ce qui est singulier au premier aspect, et néanmoins constant, c'est qu'en ce même jour le bruit se répandit dans la ville qu'Antonius était vaincu et tué. La nouvelle fit des progrès rapides ; tout le monde y ajouta foi : les magistrats offrirent des sacrifices d'actions de grâces. Ensuite on réfléchit : on voulut remonter à la source et chercher le premier auteur ; on ne le trouva point, et l'on vit que l'on n'avait pour garant qu'une multitude qui parlait comme instruite de tout, et qui ne savait rien. Le bruit touffe donc pour le moment. Mais après quelques jours d'intervalle, lorsqu'on eut appris par des courriers certains la défaite et la mort d'Antonius, on combina les dates, et on reconnut que l'événement et l'éclat qu'il avait fait dans Rome tombaient au même jour. Ce rapport sembla merveilleux : on crut qu'il y avait là quelque chose de divin ; et Plutarque, tout judicieux qu'il est, y admit du prodige, quoiqu'il ne soit nullement étonnant qu'un bruit se répande, et qu'il se trouve concourir fortuitement avec la réalité. Ce n'est ici que la répétition de ce qui était déjà arrivé à l'occasion de la victoire que Paul Émile remporta sur Persée dans la Macédoine¹.

¹ Voyez *Histoire Romaine*, t. VI, p. 509.

Le vainqueur d'Antonius fit un acte de générosité plus glorieux que sa victoire même. Sans s'inquiéter des suites, sans craindre d'irriter Domitien en frustrant sa vengeance, il brûla tous les papiers du rebelle vaincu, de peur qu'ils ne fournissent matière à d'odieuses accusations et à d'injustes poursuites contre les plus gens de bien de Rome.

Il n'est point dit si Domitien punit Maximus de cette belle action. Ce qui est certain, c'est que privé des lumières qu'il aurait pu tirer des papiers d'Antonius, il y suppléa par une tyrannie à qui les prétextes n'étaient point nécessaires. Il rechercha avec une rigueur inouïe tous ceux qui pouvaient avoir eu la part la plus légère aux desseins d'Antonius ; et leur mort ne suffisait pas à sa cruauté. Il leur faisait souffrir les tourments les plus effrayants, et il inventa même un nouveau genre de question par le feu appliqué sur les parties du corps les plus sensibles et les plus délicates. Aucun de ceux qu'il soupçonnait n'échappa à sa vengeance. S'il accorda la vie à quelques-uns, il leur fit couper les mains, ou il les envoya en exil. Deux officiers seulement furent épargnés, parce qu'ils achetèrent leur sûreté aux dépens de leur honneur, ayant prouvé que leur conduite était déréglée jusqu'à l'infamie, et que par conséquent ils avaient été incapables de prendre aucun crédit, ni auprès du chef de la révolte, ni sur les soldats.

Il n'est pas possible de marquer le nombre de ceux que Domitien fit mourir en cette occasion ; mais on peut juger aisément qu'il fut énorme, puisque celui qui ordonnait ces supplices en eut honte lui-même, et défendit qu'on en tint registre. Il n'en écrivit point non plus au sénat, quoiqu'il envoyât à Rome les têtes qu'il faisait couper, pour être exposées sur les Rostres avec celle d'Antonius.

C'est particulièrement le temps dont je parle ici, que Tacite avait en vue dans la peinture énergique qu'il nous a tracée en abrégé des malheurs affreux que les Romains éprouvèrent sous le règne de Domitien. On vit, dit-il¹, la mer couverte d'exilés ; les roches où on les avait confinés, bientôt après teintes de leur sang ; de plus grandes cruautés encore exercées dans la ville même. La naissance, les richesses étaient devenues des crimes. On se rendait coupable en possédant les honneurs : on se rendait coupable en ne les possédant pas ; mais surtout la vertu était le gage le plus certain d'une perte infaillible. Les récompenses des délateurs excitaient encore plus l'indignation que leurs crimes. Ils triomphaient insolemment, les uns décorés de sacerdoces et de consulats, qu'ils étalaient comme de riches dépouilles de leurs détestables victoires ; les autres, s'attachant plus au solide qu'à l'éclat, obtenaient des intendances, acquéraient de la puissance à la cour, et se rendaient la terreur de tous les bons citoyens. On suscitait les esclaves contre leurs maîtres, les affranchis contre leurs patrons ; et si quelqu'un n'avait point d'ennemis, on se servait de ses amis pour le perdre.

Au milieu de tant d'horreurs brillèrent des traits de vertu, mais qui ne font que charger celui qui donnait lieu à ces actions de générosité par sa tyrannie. Des mères accompagnèrent leurs fils en exil, des femmes leurs maris ; plusieurs accusés trouvèrent de la fidélité et du zèle dans leurs proches ; on vit des esclaves même braver, par attachement pour leurs maîtres, toute la rigueur des tourments. D'illustres personnages subirent la mort avec une constance digne d'être comparée aux modèles les plus vantés de l'antiquité.

Tel est le tableau que Tacite nous présente en raccourci des maux que j'ai à décrire. Quel dommage que nous ayons perdu la partie de l'ouvrage de cet

¹ TACITE, *Histoires*, I, 2.

excellent maître où des mêmes objets étaient peints dans leur juste grandeur ! Quel intérêt n'avait-il pas jeté dans le récit des tristes catastrophes de trois des pins illustres et des plus vertueux sénateurs qui fussent alors, Helvidius Priscus, Arulenus Rusticus, et Hérennius Sénécion ! Je vais donner au lecteur l'ombre et le squelette de ces faits, ne nous en reste pas davantage.

J'ai parlé de la mort d'Helvidius Priscus le père, condamné sous le règne de Vespasien ; son fils marcha sur ses traces dans la pratique d'une exacte probité. S'il imita sa fierté républicaine et son zèle amer et outre, c'est ce qu'on peut regarder comme un problème, parce que d'une part Pline dit de lui, que pour se dérober¹, s'il eût pu, au malheur des temps, il cachait dans la retraite un grand nom qu'égalait ses vertus ; et que de l'autre, Suétone² témoigne qu'il avait joué le divorce de l'empereur avec sa femme, sous les noms de Pâris et d'Ænone ; ce qui ne pourrait être disculpé d'imprudance.

Il fut accusé devant le sénat, soit au sujet de ses vers, ce qui ne paraît guère vraisemblable, soit sur quelque autre prétexte qui couvrait le vrai motif de la haine de Domitien. Il était consulaire, et respecté de tous les gens de bien ; cependant Publicius Certus, ancien préteur, eut la bassesse et la lâcheté de porter la main sur lui dans le sénat même, et de le traîner en prison. Pline a raison de penser qu'il ne s'était rien vu de plus atroce que cette indigne action d'un sénateur qui mettait la main sur son confrère, d'un juge qui s'oubliait jusqu'à user de violence contre un accusé. Helvidius fut condamné et mis à mort.

Hérennius Sénécion éprouva la même injustice. L'austère vertu dont il faisait profession ne pouvait manquer de le rendre odieux à Domitien, qui se tenait en particulier très-offensé de ce que Sénécion, content du rang d'ancien questeur, y demeurait constamment attaché, sans aspirer à monter plus haut ; faisant assez connaître, par cette conduite singulière, qu'il regardait les charges de la république comme devenues des postes de servitude, peu convenables à un homme qui avait de l'élévation et des sentiments meilleurs, il avait écrit la vie d'Helvidius Priscus le père, de Fannia sa veuve, et donné de grands éloges à ce fier sénateur, dont Vespasien même, tout modéré qu'il était, n'avait pu supporter les procédés trop hardis. Enfin il s'était attiré un ennemi redoutable en la personne de Bébius Massa, fameux délateur, qu'il avait accusé de concussions. Ce fait nous est raconté en détail par Pline³, qui s'y est acquis beaucoup d'honneur, et il fera connaître la fermeté du caractère de Sénécion.

Bébius Massa avait été gouverneur de la Bétique. Les peuples de cette province, vexés par lui, le poursuivirent lorsqu'il fut sorti de place, et le sénat leur nomma pour avocats Sénécion et Pline. Les crimes de Massa étaient clairs, ainsi il fut condamné ; et pour sûreté des dommages et intérêts qu'il devait aux peuples à qui il avait fait de très-grands torts, on ordonna que tous ses biens seraient mis sous la garde d'un officier public. Sénécion, qui prenait cette affaire à cœur, craignit quelque intrigue de la part de Bébius, quelque collusion entre lui et le gardien ; et il résolut de s'adresser aux consuls pour les prier de donner leurs ordres, afin que rien ne fût détourné. Il invita Pline à se joindre à lui pour présenter cette requête, qu'il regardait comme une suite de l'accusation qu'ils avaient poussée de concert. Pline témoigna d'abord quelque répugnance, croyant leur commission finie par le jugement prononcé. **Vous pouvez**, lui dit Sénécion,

¹ PLINE LE JEUNE, *Ep.*, IX, 13.

² SUÉTONE, *Domitien*, 10.

³ PLINE LE JEUNE, *Ep.*, VII, 33.

faire ce qu'il vous plaira. Vous n'avez d'autre liaison avec la province de Bétique que par le bienfait récent dont elle vous est redevable : pour moi, j'y suis né, et j'y ai exercé la questure. — Si votre parti est pris, répliqua Pline, je ne me séparerai point de vous. Je ne veux pas que cette démarche, si elle peut avoir des suites fâcheuses, soit imputée à vous seul. Ils allèrent donc ensemble faire leur demande, qui mit Bébius en fureur. Il s'emporta avec la dernière violence contre Sénécion, lui reprochant qu'il passait les bornes du devoir d'un avocat, et montrait l'aigreur et l'amertume d'un ennemi ; et il ajouta qu'il le déférait lui-même, comme coupable d'impiété contre le prince. Ce mot fit trembler toute l'assistance. Pline prit la parole : **Messieurs, dit-il aux consuls, je crains que Bébius, en ne me comprenant point dans son accusation contre mon confrère, ne me rende suspect de prévarication et d'infidélité envers mes parties.**

Nous ne savons point la conclusion de cette affaire, dont Pline¹ n'achève point le récit ; mais peu de temps après Sénécion fut poursuivi comme criminel de lèse majesté par Métius Carus, autre délateur non moins dangereux que Bébius Massa, et qui vraisemblablement était d'intelligence avec lui. La vie d'Helvidius, que Sénécion avait écrite, fut le fondement de cette accusation. Il fut condamné à mort, et son ouvrage brillé par la main du bourreau.

Fannia, veuve d'Helvidius loué par Sénécion, fut aussi mise en cause. Sénécion, à qui on faisait un crime d'état de son livre, voulant faire connaître que c'était une liaison particulière d'amitié qui l'avait engagé à l'écrire, déclara qu'il l'avait composé à la prière de Fannia : aussitôt elle est citée pour être interrogée par l'accusateur. C'était une dame d'une rare vertu et d'un courage très-élevé, sortie d'une de ces familles où les sentiments de droiture et d'honneur sont héréditaires, fille de Thraséa, petite-fille par sa mère de la célèbre Arria ; et son mariage avec Helvidius avait nourri en elle la grandeur d'âme qu'elle avait reçue des auteurs de sa naissance. Elle parut donc en jugement avec une noble intrépidité ; et Métius Carus lui ayant demandé si elle avait prié Sénécion de composer la vie de son mari, **Oui, répondit-elle, je l'en ai prié.** Lui avez-vous fourni des mémoires ? **Je lui en ai fourni.** Est-ce de concert avec votre mère ? **Elle n'en savait rien.** A toutes les autres interrogations de Carus, Fannia répondit avec la même fermeté. En conséquence elle fut condamnée à l'exil, et ses biens confisqués. C'était la troisième fois qu'elle allait en exil. Elle y avait suivi deux fois son mari ; sous Néron et sous Vespasien, et c'était à cause de lui qu'elle souffrait son troisième exil. Elle y porta le livre qui était le motif de sa disgrâce, sans s'embarrasser des défenses qui avaient été faites de le lire et de le garder. Sa mère Arria, veuve de Thraséa, fut pareillement exilée, sans doute pour une cause semblable et à l'occasion de l'éloge historique de ce grand homme, composé par Arulénus Rusticus.

Arulénus avait été fort lié avec Thraséa ; et j'ai rapporté qu'étant tribun du peuple il voulut, user du droit de sa charge pour s'opposer à la condamnation de ce respectable sénateur, qui l'en détourna comme d'une saillie où il entraît plus de zèle que de prudence. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'Arulénus se soit porté volontiers à écrire la vie de Thraséa, qu'il avait pris pour son modèle, et sur les pas duquel il se faisait gloire de marcher. Pline², formé par ses avis, témoigne un souverain respect pour sa mémoire, et une parfaite estime de sa vertu. Sa gloire était telle, que Domitien en fut jaloux ; et, selon Plutarque, il se

¹ PLINE LE JEUNE, *Ep.*, I, 5.

² PLINE LE JEUNE, *Ep.*, I, 14.

détermina par ce motif à s'en défaire. Il est fâcheux que nous n'ayons pas un grand nombre de traits particuliers à rapporter sur un homme de ce mérite. Plutarque nous en a conservé un dont il fut témoin oculaire. et qui doit nous être précieux, sinon comme fort intéressant en lui-même, au moins comme le seul qui nous reste.

Pendant qu'Arulénus écoutait Plutarque, qui récitait devant un auditoire un discours de sa composition, il reçut une lettre de l'empereur, qui lui fut apportée par un soldat. Aussitôt le philosophe se tut. d tout le monde demeura dans le silence, pour dentier le temps à Arulénus de lire sa lettre. Il fut assez marte de lui-même et eut assez de gravité pour prier Plutarque de continuer, et pour différer, jusqu'à ce que le discours fût fini et l'assemblée séparée, une lecture qui semblait ne souffrir aucun délai.

Le crime d'Arulénus était semblable à celui de Sénécion, et il éprouva le même traitement : il fut condamné à mort, et son livre brûlé. Regulus, qui avait fait connaître ses dangereux talents par des accusations odieuses dès le temps de Néron, et qui continuait encore sous Domitien, quoique avec un peu plus de réserve, un métier dont il s'était trop bien trouvé, sollicita et appuya la condamnation d'Arulénus ; et il fut même assez lâche pour l'insulter, après sa mort, par un écrit qu'il publia et récita avec emphase. Ennemi de toute vertu, il lui associait Sénécion dans son invective ; mais Tacite a bien vengé ces deux illustres personnages par les éloges qu'il leur donne. Il les traite d'esprits sublimes, et il observe qu'il était bien inutile de brûler leurs écrits, et qu'il aurait donc fallu livrer aux mêmes flammes la voix du peuple romain, la liberté du sénat, et le témoignage du genre humain.

Junius Mauricus, frère d'Arulénus, et non moins homme de bien que lui, fut enveloppé dans sa disgrâce, et envoyé en exil.

Ces différentes condamnations furent portées par le sénat, que Domitien faisait assiéger de soldats armés, pour ne lui laisser pas même une ombre de liberté : les sénateurs n'osaient seulement gémir de la tyrannie qu'ils souffraient, et dont on les forçait de devenir les instruments. On tenait registre de leurs soupirs¹ ; et l'empereur, présent à tout, étudiait les airs de leurs visages pour leur en faire des crimes.

Pline nous décrit de quelle manière se passaient ces tristes délibérations. Personne, dit-il², ne parlait, personne n'ouvrait la bouche, si ce n'est celui qui avait le malheur d'être le premier opinant. Les autres, muets et immobiles, consentaient d'un simple geste, par nécessité ; mais avec quelle douleur dans l'âme ! avec quel tremblement de tout le corps ! Un seul ouvrait un avis que tous suivaient, et qui déplaisait à tous, et principalement à celui qui l'avait ouvert ; car, dans des temps aussi malheureux, rien n'est plus généralement improuvé que ce qui passe avec un air d'approbation générale.

S'il ne s'agissait point dans le sénat de ces sortes d'odieuses affaires, aucune affaire ne s'y traitait³. On ne tenait cette auguste assemblée que par dérision, ou pour la plonger dans l'amertume : jamais elle n'ordonnait rien de sérieux, et souvent on la forçait de se prêter aux décisions les plus affligeantes.

¹ TACITE, *Agricola*, 43.

² PLINE LE JEUNE, *Panegyrique*, 76.

³ PLINE LE JEUNE, *Ep.*, VIII, 14.

Tous ceux dont je viens de rapporter les tragiques aventures étaient des élèves de l'école stoïque ; et leur condamnation attira un orage contre la philosophie Domitien, par un sénatus-consulte, bannit tous les philosophes de Rome et de l'Italie. Il ne voulut souffrir devant ses yeux, dit Tacite¹, aucun vestige d'honneur et de vertu ; et c'était pour se délivrer d'un aspect importun, qu'il chassait ceux qui enseignaient la sagesse, et qu'il réduisait au silence tous les beaux-arts.

Les philosophes étaient en grand nombre dans Rome², et ils se dispersèrent et s'enfuirent, les uns aux extrémités de la Gaule, les autres dans les déserts de Libye ou de Scythie. Il y en eut qui trouvèrent plus commode de renoncer à une profession trop périlleuse, et de se réconcilier avec les mœurs du siècle.

Parmi les fugitifs, nous pouvons citer Dion, surnommé Chrysostome ou bouche d'or, qui se retira dans le pays des Daces, il vécut, si nous en croyons Philostrate, du travail de ses mains, bêchant la terre, se louant pour cultiver des jardins, et n'ayant d'autre consolation qu'un Dialogue de Platon et une Harangue de Démosthène, qu'il emporta avec lui. Philostrate³ fait encore mention de Pontius Télésinus, qui, étant consul sous Néron, avait fait connaissance avec Apollonius de Tyane, et qui depuis ce temps, attaché à la philosophie, aimait mieux sous Domitien sortir de Rome comme philosophe, que d'y vivre dans le rang de consulaire.

Mais le plus célèbre de tous ceux que l'ordonnance rendue contre les philosophes obligea de quitter Rome, est Épictète, l'honneur du Portique, le plus fameux et le plus parfait des disciples de Zénon. Son exemple est une preuve que les disgrâces de la fortune ne sont point un obstacle pour devenir un homme supérieur. Épictète fut esclave de plusieurs maîtres successivement, et en particulier d'Épaphrodite, qui paraît être le célèbre affranchi de Néron. Il était estropié et boiteux : il vécut toujours pauvre ; et néanmoins l'élévation de son génie, la sublimité de ses maximes, et le ton persuasif dont il les débitait, lui firent une haute réputation, et lui attirèrent une foule d'admirateurs et de sectateurs. Son Manuel, le seul ouvrage qui nous reste de lui, ne mérite point la censure méprisante qu'en a faite un de nos poètes. Une morale sèche et austère n'est pas au goût des nourrissons des muses. Il est peut-être difficile à la raison humaine de porter plus loin, qu'Épictète ne l'a fait dans ce petit ouvrage, les principes de détachement, de modération, d'égalité d'âme ; mais un si bel édifice n'a ni fondement ni fin solide. Les païens n'ont jamais connu ni la liaison de la morale avec la connaissance de Dieu, qui doit lui servir de base, ni la vraie félicité, qui doit en être le terme. Épictète se retira à Nicopolis en Épire, et il revint à Rome après la mort de Domitien.

Il vécut jusque sous Adrien, de qui il fut considéré et aimé : il laissa en mourant un grand nom ; et nul philosophe, depuis les fondateurs de sectes, n'a reçu des témoignages d'une vénération si profonde. Elle allait dans quelques-uns jusqu'à la superstition ; et Lucien se moque avec raison d'un imbécile qui acheta trois mille dragmes (quinze cents francs) la lampe d'Épictète. Cette lampe était de terre ; mais l'acheteur s'imaginait qu'en travaillant pendant la nuit à la lumière de la lampe d'Épictète, il recevrait par infusion la sagesse de celui à qui elle avait appartenu.

¹ TACITE, *Agricola*, 1.

² PHILOSTRATE, *Vie d'Apollonius de Tyane*, VII, 4.

³ PHILOSTRATE, *Vie d'Apollonius de Tyane*, VII, 11.

Artémidore, gendre de Musonius Rufus, dont il a été parlé plus d'une fois dans cette histoire, fut aussi du nombre de ceux que la haine de Domitien contre les philosophes écarta de Rome. Pline¹ peint Artémidore comme un vrai philosophe, dont la morale ne s'en tenait point à de vaines spéculations, et influait dans sa conduite. Il l'estimait au point que, le sachant dans un faubourg prêt à partir, mais encore retenu par la nécessité de payer des dettes contractées pour les causes les plus louables et les plus nobles, il emprunta la somme dont ce philosophe avait besoin, et alla lui en faire don. D'illustres et opulents amis d'Artémidore avaient affecté de ne pas entendre les prières par lesquelles il les sollicitait de le secourir. Pline saisit l'occasion de placer un bienfait, et cela dans des circonstances où il s'exposait beaucoup. Il était actuellement prêteur, et cette dignité attirait sur lui l'attention : d'ailleurs, la foudre venait de tomber tout autour de lui, et elle lui avait enlevé plusieurs amis par la mort et par l'exil. Il en était menacé lui-même, si Domitien eût vécu plus longtemps ; car, après la mort de cet empereur, on trouva parmi ses papiers un mémoire que Métius Carus lui avait donné contre Pline².

Avec la philosophie Domitien bannit aussi les beaux-arts. Tout ce qui brillait lui faisait ombrage, et l'éloquence même n'osait se montrer. De là suivit une espèce d'engourdissement dans les esprits, qui tenait les talents dans l'inaction et en étouffait presque le germe³. Sulpicia, dame romaine, qui composa une satire sur ce sujet, demande à sa muse si Jupiter veut ôter aux Romains les arts qu'il leur avait donnés ; s'il veut que, réduits au silence et privés de toute culture, ils retournent à la grossièreté du premier âge et à l'enfance du genre humain, qui ne savait que se nourrir de glands et se désaltérer dans l'onde pure.

Tacite qui écrivait sous Trajan, se plaint de ce que la liberté, dont on avait recommencé à jouir sous ce bon prince et sous Nerva, son prédécesseur, avait peine à faire renaître ce beau feu que la violence avait éteint. La faiblesse de la nature humaine est telle, dit-il, que les remèdes opèrent bien plus lentement que les maux : et de même que les corps ont besoin d'un long temps pour croître, et qu'au contraire il ne faut qu'un instant pour les détruire, aussi est-il plus aisé d'étouffer l'activité des esprits et les beaux-arts qui en dépendent que de les ressusciter. La douceur même de l'oisiveté se glisse imperceptiblement dans l'âme, et la paresse, que l'on haïssait d'abord, parvient enfin par l'habitude à se faire aimer. Bien plus, ajoute-t-il, pendant un intervalle de quinze ans, qui fait une grande portion de la vie humaine, plusieurs ont payé le tri à la nature, et les sujets les plus brillants ont péri par la cruauté du prince. Nous ne restons qu'un poil nombre qui survivons, non-seulement aux autres, mais en quelque façon à nous-mêmes, puisque du milieu de notre vie ont été retranchées tant d'années, durant lesquelles, condamnés au silence, nous sommes arrivés les uns à la vieillesse, les autres au dernier période de l'âge.

Les délateurs étaient les instruments que Domitien employait pour tenir tout Rome dans la terreur et dans l'oppression. J'en ai déjà nommé quelques-uns, Bebius, Massa, Métius Carus. Pline et Juvénal⁴ en font connaître d'autres, Veiento, Catullus Messalinus, monstre de cruauté, aveugle, et, par la privation même de la vue, affranchi de toute impression de respect, de pitié, de pudeur.

¹ PLINE LE JEUNE, *Ep.*, III, 11.

² PLINE LE JEUNE, *Ep.*, VII, 26.

³ TACITE, *Agricola*, 3.

⁴ JUVÉNAL, *Satires*, I et IV ; PLINE LE JEUNE, *Ep.*, II, 24.

Mais le plus célèbre dans les Lettres de Pline est Regulus, dont la noirceur, déjà prouvée par les plus grands forfaits, se fera parfaitement sentir dans le trait suivant.

Pline¹ défendait au tribunal des Centumvirs une cause, dont il s'était chargé à la prière d'Arulénus Rusticus, et Regulus plaidait contre lui. Par rapport à un des chefs de cette cause, Pline s'appuyait sur le sentiment de Métius Modestus, très-homme de bien, actuellement exilé. Regulus l'attaqua à ce sujet, et lui dit : **Vous citez Modestus ; que pensez-vous de cet homme-là ?** Pline aperçut tout le venin d'une interrogation si captieuse. Quelle honte, s'il répondait qu'il jugeait mal d'un honnête homme ! Quel péril, s'il témoignait de l'estime pour un exilé ! Lui-même en racontant ce fait pense que les dieux l'assistèrent. Il répondit : **Je dois satisfaire à votre question, si c'est là l'objet sur lequel les Centumvirs ont à prononcer.** Regulus revint à la charge. **Je vous demande encore une fois,** dit-il, **ce que vous pensez de Modestus. C'est par rapport aux accusés,** répliqua Pline, **et non par rapport à ceux qui sont déjà condamnés, que l'on interroge les témoins.** Regulus insista pour la troisième fois. **Je ne vous demande plus,** dit-il, **ce que vous pensez de la personne de Modestus, mais de sa piété envers le prince.** Pline soutint ce troisième choc avec la même prudence. **Je ne crois pas,** répondit-il, **qu'il soit même permis d'interroger sur le compte de ceux qui sont jugés.** On voit l'horrible malignité de Regulus, qui voulait forcer Pline à se déshonorer, ou à se perdre. Ce même homme, aussi lâche que méchant, après la mort de Domitien, alla faire d'humbles excuses à Pline, et le pria de se réconcilier avec lui.

L'effroi que ces délateurs répandaient dans Rome y glaçait tous les esprits. Certes, dit Tacite, nous avons donné un grand exemple de patience servile, et de même que nos aïeux ont vu l'excès de la liberté, nous avons éprouvé celui de l'esclavage. L'inquisition qui s'exerçait au milieu de nous nous privait même de la liberté des entretiens familiers. Nous aurions perdu la mémoire avec la voix, si nous étions aussi bien maîtres d'oublier que de nous taire.

Domitien mit le comble à ses crimes en persécutant l'Église de Jésus-Christ. J'ai déjà observé que vraisemblablement ce qui donna occasion à cette persécution furent les recherches contre les Juifs au sujet du tribut qu'ils devaient au fisc. Suétone dit qu'on étendit ces recherches à ceux qui, en vertu d'un engagement contracté, vivaient en juifs dans la ville : expression qui désigne assez naturellement les chrétiens que l'on confondait encore alors avec les Juifs.

Un autre motif, un prétendu intérêt d'état, aiguillonna la cruauté de Domitien. La postérité de David lui donna de l'inquiétude. Il craignit que ceux qui restaient de la race de ce saint roi ne soulevassent la faction des Juifs ; et les idées du royaume du Christ, mêlées à tout cela dans l'esprit d'un prince qui était bien éloigné d'en connaître le mystère, augmentèrent ses alarmes, et l'engagèrent à renouveler les ordres qu'avait donnés autrefois Vespasien son père contre les descendants de David. Ils se cachaient pour se dérober à la persécution. Deux néanmoins furent découverts, et amenés à Rome par un officier : c'étaient les petits-fils de saint Jude, parents de Jésus-Christ et issus comme lui du sang de David. Ils parurent devant l'empereur ; et leur interrogatoire, rapporté par

¹ PLINE LE JEUNE, *Ep.*, I, 5.

Hégésippe¹, auteur presque contemporain, me paraît tout-à-fait digne de trouver place ici.

Domitien leur demanda s'ils étaient de la race de David. Ils l'avouèrent. Il les interrogea ensuite sur leur fortune, et sur les biens qu'ils pouvaient posséder. Ils répondirent qu'à eux deux ils avaient la valeur de neuf mille deniers², non pas en argent, mais en terres, dont trente-neuf arpents, cultivés de leurs mains, leur fournissaient de quoi payer les tributs, et se procurer à eux-mêmes une modique subsistance. En preuve de ce qu'ils alléguaient, ils montrèrent leurs mains endurcies par le travail, et pleines de calus, comme les ont ordinairement ceux qui manient la hache et conduisent la charrue. Domitien conçut que de pareils hommes n'étaient guère à craindre pour lui. Il voulut pourtant avoir quelque éclaircissement sur le royaume du Christ.

Ils lui répondirent que ce royaume n'était ni terrestre ni temporel, mais céleste et spirituel ; et qu'il ne se manifesterait qu'à la consommation des siècles, lorsque le Christ, venant dans sa gloire, jugerait les vivants et les morts, et rendrait droit à chacun selon ses œuvres. Domitien, par ces réponses, fut entièrement guéri de sa peur : il méprisa des hommes simples et pauvres, et il les renvoya sans leur faire souffrir aucun mal.

J'ai anticipé le récit de ce fait ; car les ordres pour la persécution ayant été donnés par l'empereur l'année d'avant sa mort, il avait fallu du temps pour découvrir, et ensuite pour amener de Judée à Rome les petits-fils de l'apôtre saint Jude ; et par conséquent leur interrogatoire ne peut pas avoir précédé de beaucoup la fin du règne et de la vie de Domitien. Durant cet intervalle, plusieurs martyrs avaient glorieusement confessé le nom de Jésus-Christ. Je ne parlerai que des plus illustres.

Tout le monde sait que c'est alors que saint Jean l'Évangéliste fut jeté dans une chaudière d'huile bouillante, près de la porte Latine à Rome, et qu'ayant été préservé miraculeusement de l'effet d'un si horrible supplice, il fut relégué dans l'île de Pathmos, où il écrivit son Apocalypse.

Domitien trouva des chrétiens jusque dans sa famille, et il ne leur fit pas plus de grâce qu'aux étrangers. Flavius Clémens³, son cousin-germain, étant consul avec lui, l'an de Jésus-Christ 95, de Rome 846, fut accusé, dit Dion, d'athéisme, et mis à mort au sortir de son consulat. On entend assez ce que signifie dans le langage d'un païen l'imputation d'athéisme, qui ne marque que l'aversion pour le culte des faux dieux ; et l'historien s'explique lui-même en ajoutant que plusieurs

¹ Scaliger, dans ses remarques sur la chronique d'Eusèbe, n. MMCXII, réfute ce récit d'Hégésippe, mais sur un fondement frivole. Il suppose que selon cet ancien auteur la postérité de David était alors réduite aux deux petits-fils de l'apôtre saint Jude. Hégésippe dit seulement qu'ils furent dénoncés comme descendants de David. Ces savants du premier ordre ne prennent pas toujours garde de bien près à ce qu'ils avancent, et ils tombent par là dans des fautes qu'une juste défiance fait éviter à ceux qui savent infiniment moins. On peut voir dans M. de Tillemont, article de saint Jacques le mineur et de saint Jude, comment ces deux saints frères étaient parents de Jésus-Christ.

² Quatre mille cinq cents livres.

³ Il paraît que Flavius Clémens était fils de Flavius Sabinus, qui fut tué après l'incendie du capitole, et frère d'un autre Flavius Sabinus, que Domitien fit mourir vers les commencements de son règne. Sa femme Flavie Domitille était probablement fille de la sœur de Domitille, qui était morte avant l'élévation de Vespasien à l'empire.

autres furent pareillement condamnés pour avoir embrassé les mœurs des Juifs, c'est-à-dire des chrétiens. Suétone reproche à Clémens une paresse qui, dit-il, le rendait entièrement méprisable. C'est ainsi que les païens qualifiaient l'indifférence pour les choses de la terre en conséquence de l'amour et de l'espérance des biens du ciel.

Flavie Domitille, épouse de Clémens et nièce de l'empereur, fut impliquée dans l'accusation intentée contre son mari, et elle eut la gloire de souffrir, sinon la mort, au moins l'exil pour le nom de Jésus-Christ. Elle fut reléguée dans l'île Pandataire.

Nos historiens ecclésiastiques font mention d'une autre Flavie Domitille, vierge, fille d'une sœur de Clémens, qui fut aussi bannie et enfermée dans l'île Ponce.

Du mariage de Clémens et de Domitille étaient sortis deux fils, que Domitien destinait à lui succéder, et dont par cette raison il changea les noms, appelant l'un Vespasien, et l'autre Domitien. Tout ce que nous savons de ces jeunes princes, c'est que Quintilien fut chargé par l'empereur du soin de leur instruction. Du reste on ignore ce qu'ils devinrent, et il n'en est plus fait aucune mention dans l'histoire.

La persécution excitée par Domitien contre l'Église¹, ne finit qu'avec son règne. Il n'était pas d'un caractère à revenir sur ses pas, ni à se laisser toucher par considérations d'humanité et de justice. Au contraire ses humeurs s'aigrirent contre tous indifféremment et ses défiances augmentant à mesure qu'il se mal devenir plus digne de haine, il *lavait dans le sang son bras ensanglanté*. Après avoir abattu tant de têtes illustres, il fit encore mourir Acinus Glabrio, qui avait été consul avec Trajan cinq ans auparavant, et qui portait un nom respecté dès le temps de la république. Glabrio, sachant combien l'exposait la splendeur de sa naissance, tâchait d'en amortir l'éclat en se livrant à des exercices peu dignes de lui, et il imitait la ruse de l'ancien Brutus, qui avait cherché sa sûreté dans le mépris², puisque les lois ne pouvaient pas lui servir de sauvegarde. Il combattait sur l'arène contre les bêtes et il réussissait parfaitement dans ces sortes de combats. Il n'était ni ours ni lion dont il ne triomphât. Mais ce qu'il employait comme précaution de sûreté, fut précisément la cause de sa perte. Domitien l'ayant engagé à entrer en lice contre un lion furieux, dans des jeux qu'il donnait à Albe, fut surpris et effrayé de la force et de l'adresse avec lesquelles Glabrio vint à bout de terrasser ce redoutable animal. Il craignit que de semblables talents ne fussent tournés contre lui-même, et sous de faux prétextes, qui ne lui manquaient jamais au besoin, il l'envoya en exil, où il le fit ensuite massacrer.

Un autre consulaire, Sakyidiénus Orfitus, fut traité avec la même cruauté. Philostrate parle d'un Rufus confiné par ordre de Domitien dans une île ; et il ajoute que Nerva fut relégué à Tarente. Ces trois sénateurs étaient tous gens de mérite, et passaient pour être dignes de l'empire, comme en effet Nerva y

¹ Hégésippe et Tertullien ont écrit que Domitien révoqua les ordres qu'il avait publiés pour la persécution de l'Église. Mais il est constant par le témoignage d'Eusèbe (*Histoire ecclésiastique*, III, 18.) que saint Jean ne sortit de son exil que sous Nerva : et Dion rapporte que ce dernier prince défendit que l'on poursuivît personne pour cause de judaïsme, c'est-à-dire de christianisme. Or cette défense n'aurait pas été nécessaire, si Domitien en eût déjà fait une pareille. Ce qui peut avoir induit en erreur Hégésippe et Tertullien, c'est que la persécution de Domitien ne fut pas longue ; et il est même peu pensable qu'elle se soit ralentie dans les derniers mois de son règne.

² TITE-LIVE, I, 56.

parvint. Mais si nous ajoutons foi au témoignage de Philostrate, les défiances que Domitien avait conçues contre eux n'étaient pas trop mal fondées, puisqu'ils étaient en commerce avec Apollonius de Tyane, qui ne cessait de les exhorter à délivrer l'univers d'un tyran qui l'opprimait.

Juventius Celsus, célèbre jurisconsulte, évita par adresse la condamnation et la mort. Il était entré des premiers dans une conspiration contre Domitien, et se voyant près d'être convaincu, il demanda et obtint une audience secrète de l'empereur. Il se prosterna à ses pieds pour l'adorer, il l'appela son Seigneur et son Dieu, et après avoir protesté de son innocence, il ajouta qu'il lui prouverait même son zèle en recherchant ceux qui formaient des desseins criminels contre la vie de leur prince ; qu'il les découvrirait et les lui dénoncerait. Ces promesses flattèrent Domitien : il accorda un délai à Juventius, qui gagna ainsi du temps ; et pendant qu'il diffère sous divers prétextes, comme n'ayant point encore de lumières suffisantes, la mort de Domitien arriva et le tira du danger.

Ce prince vivait dans des alarmes continuelles : tout le faisait trembler. Il disait souvent que le sort des princes était à plaindre, parce qu'on ne croyait la réalité des conjurations formées contre eux, qu'après qu'ils en avaient été les victimes : pensée qui peut avoir du vrai, mais bien dangereuse dans l'esprit du souverain. Pour écarter, s'il eût pu, le malheur qu'il appréhendait, il s'était assuré du côté des gens de guerre, non-seulement en se les attachant par des largesses, mais en prévenant par des règlements de discipline tout ce qui pouvait tendre à une révolte. Ainsi il défendit que deux légions campassent ensemble en temps de paix, de peur que leurs forces réunies ne leur inspirassent trop de hardiesse. C'était l'usage que les soldats et les officiers déposassent, dans une caisse que l'on garda près de l'Aigle, l'argent qu'ils pouvaient se réserver ou des libéralités impériales, ou de leurs épargnes, ou des gains militaires ; et cette caisse avait été un fonds dont L. Antonins s'était aidé dans sa rébellion. Domitien, pour parer à un semblable inconvénient, voulut empêcher que ces dépôts ne formassent des amas d'argent considérables, et il défendit à tout soldat ou officier d'y porter plus de mille sesterces, ou cent vingt-cinq livres. Ces mesures étaient sagement prises, et elles hi réussirent : ce ne fut point par les gens de guerre qu'il périt.

Nous avons vu comment il se précautionnait contre les grands et contre le sénat par les violences, parti cruautés, par la tyrannie. Il s'en faisait aussi souverainement haïr. Il n'était point de sénateur qui ne lui souhaitât la mort, et qui ne fût dans la disposition de la lui procurer, si l'occasion s'en présentait. Pline rapporte que Corellius, dont il vante extrêmement la sagesse et la vertu, accablé alors d'années et d'infirmités, tourmenté par une goutte cruelle, lui dit un jour : [Par quel motif pensez-vous que je m'opiniâtre à souffrir de si grandes douleurs, pendant que je puis m'en affranchir par une mort volontaire ? C'est pour survivre, quand ce ne serait que d'un jour, à ce tyran que je déteste.](#) Sur quoi Pline ajoute : Si Corellius eût eu un corps capable de seconder son courage, il aurait fait ce qu'il se contentait de désirer. Il est plus que probable que le très-grand nombre des sénateurs étaient dans les mêmes sentiments ; mais des hommes qui ont un rang, un état, une famille, sont retenus par ces différents liens : ils ont trop à perdre, pour risquer aisément ; et Domitien brava impunément la haine du sénat.

Il n'en fut pas de même de ses affranchis et de ceux qui composaient sa maison. Il les redoutait, et pour leur donner un exemple qui les intimidât, il fit un crime à Épaphrodite, affranchi de Néron, de n'avoir pas défendu son maître, et de l'avoir au contraire aidé à se donner la mort ; et pour ce sujet, quoiqu'il se fût

longtemps servi de son ministère, et qu'il lui eût confié, comme Néron, le soin de recevoir les requêtes adressées à l'empereur, il le fit punir du dernier supplice. Les préfets des gardes prétoriennes n'étaient point à couvert de ses défiances cruelles, et il ne faisait point difficulté de les immoler à ses moindres soupçons. Il avait versé, par le même motif, le sang de ses parents.

Ici sa politique sanguinaire le trompa. En se rendant un objet de terreur pour tous ceux qui l'approchaient, il arma contre lui les mains que le devoir intéressait le plus à sa conservation et à sa défense. Il se forma contre lui une conspiration, toute de gens de sa maison. Sa femme était à la tête : les deux préfets du prétoire, Norbanus et Pétronius Secundus en avaient connaissance ; Parthène, son chambellan, en qui il avait tant de confiance qu'il lui permettait de paraître en sa présence avec l'épée, Sigérius, autre chambellan, Entellus, garde des archives impériales ; Étienne, intendant de Domitille, et d'autres pareillement attachés à l'empereur par des liens particuliers, tramèrent le complot et l'exécutèrent.

Domitia avait été éperdument aimée de Domitien qui l'enleva, comme je l'ai dit, à Élius Lama son mari. Il eut d'elle un fils, vers les commencements de son empire¹, et il la décora du nom d'*Augusta*. Mais Domitia s'étant follement éprise de l'histrion Pâris, il s'en fallut peu qu'il ne la punît de mort ; et il ne fut détourné de ce dessein que par les représentations d'Ursus, homme recommandable par son esprit et par son rang. Il se contenta donc de la répudier, et peu après il eut la faiblesse de la reprendre. On a lieu de croire qu'elle ne se mit pas beaucoup en peine de mériter son pardon et l'affection de son mari par une meilleure conduite. Elle parvint enfin à s'en faire tellement haïe que, si nous en croyons Dion, Domitien résolut absolument de lui ôter la vie. Le même historien ajoute que tous ceux que j'ai nommés étaient menacés d'as pareil sort, et qu'ils en furent instruits. Suétone ne dit rien de semblable ; il ne marque aucun danger précis et déterminé que par rapport à Étienne, intendant de Domitille, qui était actuellement poursuivi comme coupable d'infidélité dans l'administration des biens de sa maîtresse. Du reste, il suppose que les conjurés n'eurent pour motifs que des craintes générales, qui n'avaient point d'application singulière pour chacun d'eux, et je m'en rapporte plus volontiers à son témoignage².

Il ne paraît point qu'ils se soient pressés d'en venir à l'exécution. Ils se donnèrent le temps d'arranger leur plan, et, avant que de tuer Domitien, ils voulurent s'assurer d'un successeur à l'empire. Ils sondèrent quelques-uns des chefs du sénat, qui refusèrent, n'osant s'engager dans une entreprise si hasardeuse, et qui néanmoins leur gardèrent le secret. Enfin ils s'adressèrent à Nerva, respectable vieillard et comblé de dignités, alors relégué à Tarente, si le

¹ Le texte de Suétone est altéré dans l'endroit que je traduis. J'y donne l'interprétation qui m'a paru la plus vraisemblable.

² Le récit de Dion n'a aucune vraisemblance. Il raconte que Domitien ayant dessein de faire mourir sa femme et plusieurs officiers de sa chambre et de sa maison, écrivit leurs noms sur des tablettes ; qu'un enfant qui lui servait de jouet enleva ces tablettes de dessous le chevet de son lit pendant qu'il dormait ; que Domitia ayant rencontré cet enfant, prit les tablettes, les lut, et les fit lire à tous ceux qui y étaient intéressés. Ce trait est visiblement une répétition anticipée de ce qui arriva à l'empereur Commode : et une preuve qu'il est ici déplacé, c'est que l'historien met un intervalle considérable entre la découverte de ces tablettes fatales et la mort de Domitien. Or on conçoit aisément, qu'au premier instant où Domitien se serait aperçu que ses tablettes étaient égarées, il n'aurait pu manqué de prévenir les conjurés.

témoignage de Philostrate doit être compté pour quelque chose : mais la suite des faits, motif supérieur à l'autorité de cet écrivain romanesque, nous porte, à croire que Nerva était à Rome. Domitien à qui son mérite causait de l'inquiétude, l'aurait fait mourir, s'il n'eût été trompé par un astrologue qui, étant ami de ce sénateur, persuada au prince qu'il avait lu dans les astres la fin prochaine de celui dont la vie lui donnait de l'inquiétude. Nerva, qui savait ce qu'il avait à appréhender de Domitien, et qui, suivant les idées alors reçues, regardait comme légitime le projet de délivrer Rome d'ou tyran, accepta la proposition.

Les conjurés n'eurent donc plus qu'à concerter les ces moyens et le moment de l'attaquer, et n'y furent pas peu embarrassés ; car Domitien était fort peureux, et par cette raison extrêmement sur ses gardes. Il avait toujours été frappé de la crainte d'une mort violente, et rien, dit-on, ne l'engagea tant à se relâcher en partie sur l'ordonnance qu'il avait rendue pour arracher les vignes, qu'un distique grec qui courut partout, et qui, ayant été fait originairement contre le bouc, était tourné, au moyen d'un léger changement, contre Domitien. On y faisait parler la vigne, qui disait : **Quand tu me rongerai jusqu'à la racine, je porterai encore assez de fruit pour fournir aux libations qu'il faudra faire sur la tête de César, lorsqu'on l'immolera.** Par un effet de la même frayeur, Domitien refusa un honneur singulier que le sénat lui offrait. On voulait ordonner que, lorsque le prince gérerait le consulat, des chevaliers romains, revêtus des robes qu'ils portaient aux jours les plus solennels, et tenant en main des piques, marchassent devant lui parmi ses licteurs. La vanité de Domitien le rendait très-avide de ces sortes d'honneurs ; mais ici la peur fut la plus forte, et elle ne lui permit pas d'approcher de sa personne des chevaliers armés.

Il ne tient pas à Suétone et à Dion que nous ne croyions que Domitien avait, non de simples pressentiments, mais des avertissements clairs et précis du genre, de mort par lequel il devait périr, du jour et de l'heure qui devaient lui être funestes. Ils accumulent des présages, des prédictions, des faits qui auraient de quoi étonner, s'ils étaient bien prouvés. Je choisis le plus frappant.

Un astrologue nommé Asclétarion avait, disent-ils, prédit la manière et le jour de la mort de Domitien. Il fut décelé et amené devant le prince, à qui il avoua le fait. Interrogé sur la destinée qui lui était réservée à lui-même, il dit qu'il serait bientôt déchiré par des chiens dévorants. Domitien, pour le convaincre de faux, ordonna qu'il fût brûlé ; ce qui fut exécuté sur-le-champ. Mais il survint une grande pluie qui éteignit le feu ; et des chiens, trouvant ce cadavre à demi rôti, se jetèrent dessus et le dévorèrent. L'empereur en fut instruit par un farceur qui avait coutume de le divertir des nouvelles de ville, et qui lui conta celle-ci pendant son souper.

Si le récit de nos auteurs est exact, s'ils ne l'ont point embelli par quelques circonstances de leur invention, on ne peut s'empêcher d'admirer un rapport si juste entre la prédiction et l'événement ; mais on sait combien les hommes crédules et amateurs du merveilleux prêtent à la lettre, presque sans s'en apercevoir, en racontant de semblables prodiges. Ce qui paraît vrai, c'est que Domitien, qui croyait à l'astrologie et à toutes sortes de divinations, avait l'esprit frappé, dans les derniers temps qui précédèrent sa mort, de l'idée d'un danger prochain et extrême.

Il prit une nouvelle précaution pour tâcher de n'être point surpris par une attaque imprévue. On avait trouvé sous le règne de Néron, dans des carrières de

Cappadoce, une pierre d'une nature singulière¹, dette comme le marbre, et en même temps transparente ou plutôt lumineuse ; car, selon le témoignage de Pline le naturaliste², dans un temple bâti de cette pierre par Néron, on voyait clair les portes fermées. Domitien voulut mettre à profit cette découverte ; et afin que per sonne ne pût l'approcher même par derrière sans être aperçu, il fit revêtir de feuilles d'une pierre si utile pour ses vues les murailles des portiques où il se promenait ordinairement.

Il avait toujours été d'un accès très-difficile ; il s'enfonça alors plus que jamais dans la solitude et dans les ténèbres : mais tant d'attentions furent inutiles, parce qu'il ne voulait pas employer le seul moyen efficace. qui eût été de se rendre aimable. Dans ces murs, dit Pline³, par lesquels il croyait mettre sa vie en sûreté, il enferma avec lui la trahison, les embûches, et un Dieu vengeur. La peine due à ses crimes écarta les gardes, força les barrières, et se fit jour à travers des passages étroits et soigneusement fermés, comme si elle eût rencontré de larges ouvertures.

Les conjurés, qui étaient tous de sa maison, comme je l'ai remarqué, après avoir longtemps délibéré, convinrent enfin du jour et du moment. Étienne, qui était le plus robuste, se chargea de porter le premier coup ; et voici de quelle manière la chose s'exécuta.

Le 18 septembre, vers la cinquième heure du jour, Domitien, qui, dit-on, craignait ce moment comme pouvant lui être fatal, demanda quelle heure il était. On lui répondit qu'il était midi ; et cette réponse lui fit grand plaisir, parce qu'il s'imagina que le péril était passé. Il se disposait à aller prendre le bain, lorsque Parthène son chambellan lui dit qu'Étienne, intendant de Domitille, demandait à lui parler pour une affaire de grande conséquence qui ne souffrait point de délai. L'empereur ayant donné ordre que tout le monde se retirât, entra dans sa chambre, et fit appeler Étienne, qui avait le bras gauche en écharpe. Il le portait ainsi depuis plusieurs jours, comme s'il y eût eu quelque mal, afin de pouvoir cacher, comme il fit, un poignard dans l'écharpe, sans donner de soupçon. Il dit à l'empereur qu'il venait lui découvrir une conjuration tramée contre sa personne, et il lui donna un mémoire qui en contenait le détail. Pendant que Domitien lisait avec beaucoup d'attention et même de saisissement, Étienne tira son poignard et le lui enfonça dans le ventre. La blessure n'était pas mortelle, et Domitien se jeta sur le meurtrier et le terrassa, appelant au secours et demandant l'épée qui devait être sous son chevet. Un enfant qui se trouva dans la chambre, chargé, suivant l'usage, du soin des dieux lares, courut au lit, et il ne trouva que la garde de l'épée⁴ : Parthène en avait ôté la lame. Toutes les portes étaient fermées ; ainsi personne ne put secourir le prince ; et ceux qui étaient destinés à achever le meurtre, savoir, un affranchi de Parthène, un gladiateur et deux bas officiers, eurent toute liberté de tomber sur Domitien, qui se débattait contre Étienne, et s'efforçait tantôt de lui arracher son poignard, tantôt de lui porter ses doigts tout déchiquetés dans les yeux pour les lui crever. Le renfort d'assassins fit bientôt cesser le combat en perçant Domitien de sept coups.

¹ Cette pierre fut appelée d'un nom qui exprimait sa vertu, *phengites*, lumineux, du mot grec *φίγγος*, lumière, éclat. Je ne sais pas si elle est connue aujourd'hui.

² PLINE, *Histoires naturelles*, XXXVI, 22.

³ PLINE LE JEUNE, *Panegyrique*, 49.

⁴ M. de Tillemont traduit *le fourreau* : et cela est plus aisé à concevoir. Mais le mot *capulus*, dont se sert Suétone, ne paraît pas souffrir cette interprétation.

Cependant accoururent au bruit quelques officiers de la garde, qui virent trop tard pour sauver le prince, mais qui tuèrent Étienne sur la place.

Une circonstance bien remarquable, si elle est vraie de la mort de Domitien, c'est qu'Apollonius de Tyane, qui était alors à Éphèse, en eut, dit-on, connaissance dans le moment même que le meurtre s'exécutait. Philostrate raconte qu'Apollonius discourait sur le midi dans un jardin, où toute la ville d'Éphèse était assemblée pour l'entendre. Tout d'un coup il s'arrête, comme frappé de terreur, baisse la voix et parle d'un air distrait, comme s'il eût eu devant les yeux un objet intéressant qui eût attiré toute son attention : il garde quelques moments le silence ; ensuite, regardant fixement la terre, il fait trois ou quatre pas, et s'écrie : **Frappe le tyran ! frappe !** Tout l'auditoire demeura étrangement surpris. **Messieurs, dit Apollonius, ayez bon courage, le tyran a été tué aujourd'hui. Que dis-je, aujourd'hui, dans l'instant même, de par Minerve ! dans l'instant où je me suis tû, il subissait la peine de ses crimes.** Ce discours fut regardé par les Éphésiens comme une folie ; mais au bout de quelques jours il se trouva vérifié par la nouvelle de la mort de Domitien, qui arriva de Rome.

Philostrate donne ce fait pour constant ; Dion ne veut pas qu'il soit permis d'en douter. Nous n'avons aucun intérêt à le nier, puisqu'il n'excède pas la puissance des démons, avec lesquels Apollonius entretenait commerce par la magie. J'observerai seulement que Philostrate et Dion sont des écrivains si crédules, que le poids de leur témoignage est peu capable de contrebalancer l'absurdité d'une semblable merveille. Ma défiance paraîtra encore plus justement fondée, lorsqu'on aura lu l'article détaillé et circonstancié que je donnerai sur Apollonius de Tyane, à l'exemple de M. de Tillemont ; mais auparavant je dois achever ce que j'ai encore à dire sur Domitien.

Ce prince avait, lorsqu'il fut tué, quarante-quatre ans, dix mois et vingt-six jours ; ainsi il était né l'an de Rome 802, le 24 octobre. Il régna quinze ans et cinq jours. Son corps ne reçut aucun honneur après sa mort ; et même, si l'on n'eût pris soin de le dérober à la vengeance du sénat, il courait risque d'être traité avec ignominie. Il fut emporté précipitamment dans une bière hors de la ville. Sa nourrice, qui se nommait Phyllis, lui célébra de modiques funérailles dans une maison de campagne qu'elle avait sur la voie Latine ; ensuite elle fit porter furtivement les cendres dans le temple de la maison Flavia, et elle les mêla avec celles de Julie, fille de Titus, dont elle avait aussi élevé l'enfance.

Il était grand de taille, bien fait de sa personne ; son visage annonçait la modestie, et il rougissait très-aisément. Il s'en faisait honneur, et, dans un discours au sénat, il s'en vanta en ces termes : **Jusqu'ici, sénateurs, vous avez approuvé et mes sentiments, elle la pudeur qui règne sur mon visage.** Mais l'intérieur démentait bien cette modestie apparente. La rougeur habituelle de son visage était en lui, dit Tacite¹, en préservatif contre la honte, qui n'avait plus de signe par où se manifester.

Il devint chauve de bonne heure, et il en était très mortifié ; en sorte qu'il prenait à offense si on en taillait devant lui le reproche même à un autre, soit par raillerie, soit sérieusement. C'est pour cela que Juvénal, voulant le désigner d'une façon injurieuse et piquante, l'appelle *Néron le Chauve*. Néanmoins Domitien, dans un petit écrit qu'il composa sur *les soins que demandent les cheveux*, et qu'il adressa à un ami chauve comme lui, le consolait et se consolait

¹ TACITE, *Agricola*, 45.

lui-même avec assez de courage sur leur commune disgrâce. Ne voyez-vous pas, lui disait-il en s'appliquant les paroles d'Achille dans Homère¹, combien je suis avantagé du côté de la figure et de la taille ? Cependant mes cheveux éprouvent le même sort que les vôtres, et je supporte avec constance le désagrément de voir ma chevelure vieillir pendant que je suis encore jeune. C'est une leçon qui nous apprend que rien n'est ni plus agréable ni de plus courte durée que tout ce qui sert à l'ornement.

On voit par ce morceau, qui ne manque ni de goût ni d'élégance, que Domitien était capable de bien écrire et de bien parler, s'il eût voulu s'en donner la peine. Il avait affecté dans sa jeunesse, comme je l'ai déjà dit plus d'une fois, de paraître aimer la poésie ; mais c'était pure feinte. Lorsqu'il fut empereur, il ne témoigna que de l'indifférence pour les beaux-arts. Contre l'usage des premiers Césars, imité sans doute par son père et par son frère, il se servait de la plume d'autrui pour dresser ses lettres, ses ordonnances, ses harangues : il ne lisait même rien, ni poésie, ni histoire, mais seulement les Mémoires de Tibère, où il étudiait les maximes de la tyrannie. L'unique preuve qu'il donna d'attention pour la littérature, fut le soin qu'il eut de réparer les bibliothèques consumées par les différents incendies qui avaient successivement affligé Rome. Il rassembla des exemplaires de toutes parts, et il envoya d'habiles copistes à Alexandrie pour transcrire les livres qui lui manquaient, et rendre plus corrects ceux qu'il avait. Ainsi Domitien était du nombre de ceux qui sont bien aises d'avoir des livres, comme une parure, comme un ameublement qui orne leurs salles, sans tirer à conséquence pour leur esprit.

Il était si mou et si nonchalant, qu'il négligeait les exercices du corps : seulement il tirait de l'arc avec beaucoup d'adresse ; faible mérite pour un empereur.

Nous avons vu qu'il ne possédait presque aucune des qualités qu'exige le rang suprême, et qu'il eut tous les vices des tyrans. On l'a comparé à Néron. Il paraît, comme l'a observé M. de Tillemont, qu'il avait plus de ressemblance avec Tibère, par l'humeur sombre, par la méchanceté réfléchie, par une politique aussi artificieuse que cruelle.

Le sénat, qui l'avait détesté et redouté vivant, fût charmé de sa mort. Dès qu'elle fut sue, les sénateurs coururent à l'envi au lieu de leur assemblée, et là ils satisfirent leur haine contre sa mémoire par les acclamations les plus atroces : ils voulaient que l'on jetât son corps aux Gémonies ; ils ordonnèrent que l'on arrachât sur-le-champ les bustes qui le représentaient, ses portraits, ses statues ; qu'on les jetât par terre ; que l'on effaçât son nom et des Fastes, et de tous les monuments publics ; et il nous en reste encore plusieurs où paraît l'exécution de ce décret du sénat. Le peuple qui n'avait pas été l'objet des violences et des crimes de Domitien, et que d'un autre côté nulle raison n'évitait à l'aimer, prit peu de part à son sort. Les soldats, dont il s'était étudié à gagner l'affection par de complaisances et par des largesses, le regrettèrent amèrement ; il ne tint pas à eux qu'il ne fût mis au rang des dieux, et que ceux qui l'avaient tué ne fussent punir sur-le-champ. Nous verrons les suites de leurs mouvements sous Nerva, après que j'aurai acquitté ma promesse sur ce qui concerne Apollonius de Tyane.

¹ *Iliade*, XXI, v. 108.

§ V. — Digression sur Apollonius de Tyane.

Ce qui a surtout rendu célèbre Apollonios de Thyane, c'est l'audace qu'ont eue les ennemis de la religion chrétienne, de le comparer et même de le préférer à Jésus-Christ. Hiéroclès, grand persécuteur des chrétiens, avait composé un ouvrage où il faisait cet indigne parallèle, et dont nous avons la réfutation par Eusèbe de Césarée.

Il ne paraît pas qu'Apollonius lui-même ait eu la pensée de se rendre le rival de Jésus-Christ ; il était trop orgueilleux pour se mesurer avec le modèle d'une humilité toute divine ; et les chrétiens ne faisaient pas de son temps une assez grande figure dans le monde pour qu'il regardât comme un exploit digne de lui la victoire qu'il aurait remportée sur eux et sur leur chef. Dans tous les discours qu'on lui attribue, il ne fait aucune mention de Jésus-Christ ni des chrétiens ; et Philostrate, son historien, ne le nomme pas dans son ouvrage.

C'est l'orgueil, c'est l'amour effréné d'une folle gloire qui a engagé Apollonius à embrasser un genre de vie singulier, à se distinguer par ses façons de parler et de penser, par sa conduite, par son habillement, de tout le reste des hommes ; à se faire passer pour ami des dieux, et même pour un dieu ; à jouer le rôle de thaumaturge : le tout pour s'attirer l'admiration du vulgaire, au risque d'être regardé par les hommes judicieux comme un imposteur ou un magicien.

Telle est en effet l'idée que donnera de lui à tout lecteur intelligent l'ouvrage composé en son honneur par Philostrate. C'est moins une vie qu'un panégyrique écrit principalement sur les mémoires de Damis, imbécile admirateur d'Apollonius. Philostrate y paraît lui-même rempli d'une profonde vénération pour son héros. Il le peint réellement comme un esprit supérieur, ayant une très-grande étendue de connaissances, détaché des plaisirs et de l'argent, frugal jusqu'au prodige, désintéressé, chaste : mais, contre son intention, ce même écrivain nous administre les preuves d'un orgueil poussé jusqu'à l'extravagance par Apollonius, et d'une conduite mystérieuse qui annonce la fourberie. Crédule et débitant froidement les fables les plus absurdes, même dans des cas auxquels son philosophe n'est pas directement intéressé, il décrédite son témoignage sur les merveilles dont il le fait auteur. Ajoutez des ignorances et des bévues grossières par rapport à des événements récents et célèbres. En un mot, de la lecture de l'ouvrage de Philostrate il ne résulte qu'une impression de mépris pour l'historien, et d'indignation contre le fourbe dont il a écrit l'histoire. Que serait-ce si nous avions les mémoires de ceux qui ont attaqué la réputation d'Apollonius encore vivant, et qui l'ont traité de charlatan et d'imposteur ?

Qu'on ne s'imagine point que ce soit un zèle pieux qui me fasse tenir ce langage. Je rends compte naïvement de l'effet qu'a produit sur moi la lecture de la Vie d'Apollonius par Philostrate ; et j'espère que l'abrégé fidèle que j'en vais tracer ici affectera de même mes lecteurs.

Apollonius naquit à Tyane, en Cappadoce, sous le règne d'Auguste ; et s'il est vrai qu'il ait vécu cent ans, comme ç'a été l'opinion de quelques-uns, il doit être né vers l'an de Rome 748, quatrième avant l'ère commune de Jésus-Christ. Sa naissance a été ornée de prodiges par ses admirateurs. Pendant que sa mère était grosse de lui, elle eut un songe dans lequel elle vit Protée qui lui disait : **Vous accoucherez de moi**. Prédiction manifeste de la sagesse de l'enfant qui naîtrait d'elle ; de la multiplicité de ses talents, qui le rendrait habile à prendre

toutes sortes de formes ; et de la connaissance qu'il aurait des choses les plus cachées.

Lorsque ses couches approchaient, un nouveau songe l'avertit d'aller dans une prairie cueillir des fleurs. Elle y alla, et s'endormit. Pendant son sommeil, une troupe de cygnes vint se ranger autour d'elle en chœur, d tout d'un coup ils s'élevèrent en battant des ailes et formant un concert par leur chant mélodieux. Elle s'éveilla, et accoucha dans le moment. Et afin que le ciel concourût avec la terre pour célébrer la naissance de celui qui devait être le confident de la Divinité, il arriva dans le même temps qu'un tonnerre prêt à tomber se releva, et se dissipa dans les airs.

Sur ces preuves, auxquelles il faut ajouter le voisinage d'une fontaine miraculeuse consacrée à Jupiter, les compatriotes d'Apollonius le disaient fils de ce dieu ; mais pour lui il ne s'est jamais donné que pour fils d'Apollonius, qui était l'un des plus riches et des plus illustres citoyens de Tyane.

Son enfance n'a rien de remarquable, sinon qu'il donna des marques d'esprit, de facilité à apprendre, et qu'il fit des progrès rapides dans l'étude des lettres. Lorsqu'il eut atteint l'âge de quatorze ans, son père l'envoya à Tarse pour y prendre les leçons du rhéteur Euthydème. Le maître lui plut, mais non le séjour de Tarse, qui était une ville de plaisirs. Le jeune Apollonius, annonçant dès lors cette sévérité de mœurs dont il fit profession toute sa vie, obtint de son père la permission de se transporter avec son maître à Èges, ville voisine de Tarse, mais plus tranquille, où l'on menait une vie moins dissipée et plus convenable à son caractère sérieux, et oh l'attirait surtout un temple d'Esculape, renommé dans toute la contrée par les fréquentes apparitions du dieu et par les guérisons merveilleuses qui s'y opéraient.

Dans ce nouveau séjour, il joignit à la rhétorique l'étude de la philosophie, et il voulut faire connaissance avec toutes les sectes. Il écouta des disciples de Platon, de Zénon, d'Aristote. Il ne négligea pas même de s'instruire des dogmes d'Épicure ; mais la philosophie de Pythagore eut toute sa tendresse. Nul maître ne lui convenait mieux que ce mystérieux philosophe, qui avait étayé un mérite réel par les artifices de la charlatanerie. Pythagore apprivoisa un aigle, et l'accoutuma à voler au-dessus de sa tête. En traversant l'assemblée des jeux olympiques, il découvrit sa cuisse, qui parut d'or aux yeux des assistants. Magnifique dans son langage, il allait, dit un poète, à la chasse des hommes, et il croyait qu'ils avaient besoin d'être dupés pour être amenés au bien. Ce goût de merveilles capables d'éblouir le vulgaire était précisément celui d'Apollonius. Il se livra donc à la philosophie pythagoricienne ; et quoique Euxénus, qui lui en enseigna les maximes, y conformât peu sa conduite, et que, pythagoricien dans la spéculation, il vécût en vrai épicurien, Apollonius, sans se laisser ébranler par un tel exemple, embrassa le système complet ; et, à l'âge de seize ans, il prit la résolution de vivre selon toute l'austérité pythagoricienne.

Il laissa croître sa chevelure ; il renonça à manger jamais de rien qui eût eu vie ; il s'abstint de vin ; il ne porta plus de chaussure, plus d'habits qui fussent la dépouille d'aucun animal : la terre lui fournit seule sa nourriture et son vêtement. Sur l'article de la chasteté, il alla même au-delà du précepte de Pythagore, qui s'était contenté d'éloigner ses disciples de l'adultère. Apollonius se fit une loi de garder une continence perpétuelle ; et, si nous en croyons son panégyriste, il fut fidèle à cet engagement. Il est vrai qu'on a mis sur son compte

une intrigue avec une très-belle femme, mère du sophiste Alexandre Péloplaton ; mais Philostrate¹ nie le fait ; et ce qui donne du poids à son témoignage, c'est que le philosophe Euphrate, qui eut de très-grands démêlés avec Apollonius, et qui entreprit de le décrier sans nul ménagement, ne lui reprocha jamais aucun dérangement dans les mœurs. Laissons la chose pour ce qu'elle est. Quoique la continence n'ait été une vertu commune que parmi les chrétiens, il n'est pas impossible qu'un homme aussi singulier qu'Apollonius s'en soit piqué.

Il établit sa résidence dans le temple d'Esculape, et il y fit l'apprentissage du métier qu'il exerça toute sa vie, c'est-à-dire de la supercherie d'un prétendu commerce entretenu avec les dieux. Esculape dit à son prêtre, qu'il était ravi d'avoir Apollonius pour témoin des guérisons qu'il opérât. Il lui renvoya un malade, qu'Apollonius guérit d'une façon qui n'a rien du tout de merveilleux. C'était un jeune homme qui avait altéré son tempérament par la débauche, et qui, continuant toujours les mêmes excès, augmentait son mal. Apollonius lui rendit la santé par la diète et par un régime de sobriété.

Un Cilicien très-riche, qui avait perdu un œil, ayant offert un magnifique sacrifice dans le temple d'Esculape, le prêtre charmé s'en félicitait avec Apollonius, voulant l'engager à employer son crédit auprès du dieu en faveur d'un si généreux bienfaiteur. Apollonius lui demanda le nom de cet homme, et, l'ayant appris : **Je m'imagine**, dit-il, **que c'est un criminel qui ne mérite pas d'avoir accès ici**. Esculape, qui s'entendait parfaitement avec Apollonius, ne manqua pas la nuit suivante d'ordonner à son prêtre de chasser cet indigne suppliant. C'était un incestueux à qui son épouse outragée avait fait payer la peine de son crime en lui arrachant un œil.

Je croirais peu nécessaire de rapporter les sollicitations infâmes d'un gouverneur de Cilicie, rejetées avec indignation par Apollonius, qui était alors un très-beau jeune homme dans la première fleur de l'âge, si ce fait n'était accompagné d'une prédiction qui est la première que l'on attribue à notre devin philosophe ; car, comme le corrupteur rebuté le menaçait de lui faire trancher la tête : **Je vous attends**, lui répondit Apollonius, **à un tel jour**. Le jour venu, le magistrat fut mis à mort par ordre de l'empereur, comme coupable d'intelligence avec Archélaüs, roi de Cappadoce, que Tibère dépouilla de ses états, ainsi qu'il a été raconté ailleurs.

A l'âge de vingt ans, Apollonius perdit son père. Obligé par cette raison de retourner à Tyane, il n'y resta que le temps nécessaire pour s'acquitter des derniers devoirs de la piété filiale, et pour partager la succession paternelle avec un frère aîné² qu'il avait. Dès qu'il fut libre de ces soins, il revola à son séjour chéri, au temple d'Éges, qu'il avait changé, dit son historien, en un lycée, qui ne retentissait que de discours et de conversations philosophiques. Il attendit le temps de sa majorité ; et lorsqu'il se vit maître de son bien, le premier usage qu'il fit de la liberté où il se trouvait d'en disposer, fut d'en céder la moitié à son frère, qui avait, disait-il, plus de besoins que lui.

Ce frère était dérangé, aimant la bonne chère, le vin, le jeu, les femmes. Quelqu'un ayant représenté à Apollonius qu'il devait tâcher de ramener son frère

¹ PHILOSTRATE, *Vie d'Apollonius de Tyane*, I, 13.

² Parmi les lettres d'Apollonios il s'en trouve une (c'est la 55), où il est fait mention d'un troisième frère. Si cette lettre, qui renferme des traits peu convenables, ce me semble, au caractère d'Apollonius, est véritablement de celui dont elle porte le nom, il faudra dire que Philostrate ne parle point ici du plus jeune des trois frères, parce qu'il était encore en bas âge.

: L'entreprise est difficile, répondit-il. Il ne me sied pas, à moi qui suis le plus jeune, de censurer mon aîné. Néanmoins, ayant gagné son affection par la libéralité dont je viens de parler, il y ajouta des manières insinuantes. Notre père, lui dit-il, tant qu'il a vécu, nous instruisait et nous donnait ses avis ; maintenant je n'ai plus que votre conseil, et vous le mien. Si donc vous remarquez que je tombe dans quelque faute, avertissez-moi : si au contraire il y a quelque chose à désirer dans votre conduite, souffrez que je vous fasse mes remontrances. Par cette voie de douceur, il parvint à se faire écouter et à retirer son frère de la débauche.

Le bien qui lui restait était encore considérable, et il en fit des largesses à des parents à qui ce secours était utile, ne se réservant à lui-même qu'un fort petit revenu ; action tout-à-fait louable, s'il ne l'avait pas gâtée par la vanité : car se comparant avec Anaxagore, qui avait laissé ses terres incultes, en sorte qu'elles servaient de pâturages aux troupeaux d'autrui ; avec Cratès, qui avait jeté son or et son argent dans la mer, il observait que ces deux philosophes avaient manqué le but, puisque l'un ne s'était rendu utile qu'à des bestiaux, et non aux hommes, et que l'autre n'avait pas même fait le profit des animaux. Apollonius disait vrai : sa conduite est tout autrement sensée que celle d'Anaxagore et de Cratès ; mais il devait laisser à d'autres le soin de le dire.

Il n'avait pas encore fait le noviciat de silence qu'exigeait la discipline pythagoricienne, et il s'y condamna pour cinq ans ; terme le plus long auquel Pythagore eût poussé cette épreuve par rapport à ses disciples ; car il s'était souvent contenté de deux ans pour ceux en qui il reconnaissait plus de gravité et de maturité. Il est assez singulier qu'Apollonius se soit traité lui-même selon la règle que son maître imposait aux plus babillards ; c'est que son goût le portait toujours à l'extrême. En tout cas il se rendait justice : nul temps de sa vie ne lui parut, de son aveu, plus long ni plus pénible que ses cinq années de silence : il s'en dédommagea bien dans la suite. Dans le temps même de son observance, si sa langue demeurait dans l'inaction, toute sa personne parlait. L'air du visage, les mouvements de tête, les yeux, la main, tout était employé pour suppléer au défaut de la parole, qu'il s'interdisait ; et si nous en croyons son historien, par ces interprètes muets il fit plus que n'auraient pu opérer les discours les plus éloquents. Ce n'était qu'un jeu pour lui d'apaiser, sans ouvrir la bouche, les mouvements populaires qui s'excitaient souvent au sujet des jeux et des spectacles dans les villes de Pamphylie et de Cilicie, où il passa tout son temps de silence. Sa merveilleuse vertu trouva un exercice digne d'elle dans une sédition qui avait pour principe la disette et la cherté des vivres, objet si capable de porter, une populace aux derniers excès de fureur, et dont l'impression céda à la présence et à de simples gestes d'Apollonius. Cette scène comique de la part du philosophe mérite d'être rapportée ici avec toutes ses circonstances.

Aspendus, l'une des grandes villes de la Pamphylie, souffrait actuellement la famine par l'injustice des riches, qui serraient le blé, afin de le vendre à un plus haut prix. Le peuple s'en prit, comme il ne manque jamais d'arriver, au magistrat, qui, se voyant menacé de périr, se réfugia auprès d'une statue de l'empereur, asile redoutable sous Tibère, comme on doit bien s'en souvenir. Cependant la multitude emportée, et ne connaissant dans sa rage aucun frein, se préparait à brûler le suppliant au pied de la statue même. Dans le moment arrive Apollonius, et, s'adressant au magistrat, il fait un geste de la main pour l'interroger sur la cause de l'émeute. Le magistrat répondit qu'il n'avait rien à se reprocher, et qu'au contraire il souffrait lui-même injustice avec le peuple, et périrait avec lui si on persévérait à lui refuser audience. Apollonius se retourna

vers les mutins, et par un signe de tête il leur ordonna de se disposer à écouter. Non seulement ils se turent, mais ils quittèrent le feu qu'ils avaient déjà dans les mains, et le déposèrent sur un autel. Le magistrat, reprenant courage, nomma les auteurs de la misère publique, qui se tenaient à la campagne, ayant de différents côtés leurs maisons et leurs magasins. Les Aspendiens voulaient y courir : par un geste de défense Apollonius les arrêta, et leur fit entendre qu'il valait mieux mander les coupables et obtenir d'eux qu'ils apportassent volontairement leurs blés à la ville. On les manda, ils vinrent ; et leur vue ayant renouvelé les plaintes du peuple, les vieillards, les femmes, les enfants jetant des cris lamentables, peu s'en fallut qu'Apollonius n'oubliât la loi qu'il s'était imposée, et n'exprimât par des paroles les sentiments d'indignation et de pitié qui le pénétraient en même temps. Il respecta néanmoins son engagement pythagorique ; et s'étant fait apporter des tablettes, il y écrivit ces mots : *Apollonius aux monopoleurs des blés d'Aspendus. La terre est juste, elle est la mère commune de tous, et vous, avides et injustes, vous voulez qu'elle ne soit la mère que de vous seuls ! Si vous ne changez de conduite, je ne vous laisserai pas subsister sur la face de la terre.* Les coupables, intimidés par cette menace, garnirent les marchés de blés, et la ville reprit vie.

Le romanesque perce de toutes parts dans cette narration. Bayle a eu raison de dire que le sage Virgile, qui a besoin de paroles pour gouverner et calmer une multitude irritée, n'aurait été que l'apprenti d'Apollonius.

Après le temps de son silence fini, notre philosophe vint à Antioche, et ce fut alors qu'il commença à dogmatiser. Il ne cherchait point, pour débiter ses discours, les endroits les plus fréquentés de la ville. *Ce n'est pas, disait-il, un auditoire nombreux que je désire ; il me faut des hommes pour auditeurs.* Il établissait donc sa demeure dans les temples, et voici quelle était la distribution de sa journée.

Le matin, au lever de l'aurore, il s'occupait de pratiques mystérieuses qui regardaient son prétendu commerce avec les dieux, et auxquelles il n'admettait que ceux qu'il avait éprouvés par un silence de quatre ans. Ensuite il rassemblait les prêtres du temple où il habitait ; et s'il se trouvait dans une ville grecque, comme Antioche, si les divinités du temple dont il s'agissait et les cérémonies de leur culte étaient connues. Il philosophait avec les prêtres sur les choses divines, il remarquait les abus qui s'étaient glissés dans leurs observances religieuses, et il leur donnait ses conseils pour les moyens d'y mettre ordre ; car il avait pour le culte des idoles et de cette multitude de faux dieux du paganisme un zèle vif et ardent. Durant le cours de ses voyages, lorsqu'il était arrivé dans un pays barbare dont il ne connaissait ni les dieux ni la religion, il s'en instruisait soigneusement, et, réformateur universel, travaillait à perfectionner et à redresser les vues et les idées des prêtres sur la nature de la divinité et sur le genre de culte qui devait lui être le plus agréable.

Après avoir passé la première partie de la journée avec les dieux, suivant son expression, la seconde à parler des dieux, il se croyait permis de s'occuper des choses humaines, et il se livrait à ses disciples. Il leur donnait la liberté de l'interroger ; et sur quelque matière qu'ils souhaitassent d'être instruits, il se mettait en devoir d'y satisfaire par ses réponses. A la suite de ces leçons privées, il en faisait de publiques à l'heure de midi, auxquelles il admettait tous ceux qui étaient curieux de l'entendre, et il y traitait quelque point de morale ou de religion. C'était là son dernier travail de la journée, après lequel il prenait le bain,

toujours à l'eau froide ; car il regardait les bains chauds comme amollissant les corps et nuisibles à la santé.

Son style dans ses discours ne ressemblait en rien à celui des sophistes. Il n'y montrait aucune affectation ni de grands mots, ni de purisme attique ; mais il parlait d'un ton de maître et d'oracle, par sentences courtes, nerveuses, et prononcées avec autorité. Jamais de doute, toujours le faste de la décision. **Je sais ; il me paraît ; vous devez savoir**, c'étaient là ses formules ordinaires. Quelqu'un lui ayant demandé un jour pourquoi il ne cherchait point le vrai. **C'est que je l'ai cherché dans ma jeunesse**, répondit-il ; **maintenant il n'est plus question de chercher, mais d'enseigner ce que j'ai trouvé**. Celui qui avait commencé à l'interroger insista, et lui dit : **Comment donc doit parler le sage ? — Comme un législateur**, répondit Apollonius ; **car le législateur prescrit aux autres comme lois les maximes dont il s'est persuadé lui-même**.

On sent combien cette arrogance marque un profond oubli de l'incertitude et des bornes étroites des connaissances humaines. Ce n'était pas là le ton de Socrate ni de ses disciples. Apollonius méprisait de semblables modèles, et il enchérit encore en diverses occasions sur les traits d'orgueil que je viens de rapporter. Il se vantait de savoir toutes les langues, sans les avoir apprises, et même de pénétrer les secrètes pensées des hommes. Sur la fin de sa vie il ne feignait point de dire : **Je sais plus que qui que ce soit, car je sais tout**. Ceci passe l'orgueil ; c'est extravagance, ou plutôt c'est charlatanerie et dessein formel d'en imposer.

Apollonius encore jeune comptait avoir épuisé toute la sagesse des Grecs ; et, curieux d'y joindre le saler étranger, il résolut d'aller aux Indes conférer avec les brahmanes, et de voir en passant les mages de Babylone et de Suse. Il avait alors sept disciples, à qui il proposa sa pensée, les invitant à le suivre. Il les en trouva si éloignés, qu'ils tentèrent même de le détourner d'un voyage rempli de fatigues et de périls. Il leur répondit : **J'ai consulté les dieux, et je vous ai déclaré ma résolution. Je voulais éprouver si vous auriez le courage de marcher sur mes pas. Puisque vous mollissez, adieu : continuez de vous appliquer à la philosophie. Pour moi, il faut que j'aille où m'appellent la sagesse et un génie supérieur aux conseils humains**. Il partit ainsi d'Antioche, accompagné seulement de deux esclaves, qui écrivaient, l'un très-vite, et l'autre très-bien.

Arrivé à Ninive, il y fit l'acquisition de l'imbécile Damis, dont il étonna tout d'un coup l'imagination timide par ses propos audacieux et bouffis d'arrogance. De ce moment Damis le regarda comme élevé au-dessus de la condition humaine, et au moins comme un dieu du second ordre. Il ne le quitta plus, et il le suivit dans toutes ses courses, moins comme disciple que comme adorateur. Ils se mirent donc ensemble en route, et vinrent à Zeugma sur l'Euphrate. Là l'historien d'Apollonius nous fournit de sa part un petit trait de forfanterie.

On exigeait en ce lieu, qui était le grand passage de l'Euphrate, un droit de péage ; celui qui le levait demanda à Apollonius ce qu'il menait avec lui. **Je mène**, répondit-il, **la tempérance, la justice, la vertu, la modération, la force, la patience**. Le péager, demi-Barbare et esprit grossier, entendant tous ces noms féminins accumulés, crut que c'étaient autant de femmes esclaves ; et, se félicitant d'avoir une bonne somme à recevoir, il dit à Apollonius : **Écrivez sur mon livre les noms de ces esclaves**. — **Ce ne sont point des esclaves que je mène avec moi**, reprit Apollonius ; **elles sont mes maîtresses**. On reconnaît en tout la singularité, la bizarrerie, la présomption du personnage.

En traversant la Mésopotamie, il acquit une connaissance bien précieuse : il apprit à entendre et à interpréter le langage des animaux. Cette science était toute commune parmi les Arabes, et c'est d'eux qu'Apollonius la reçut. Le moyen qu'ils employaient peu y parvenir était de manger le foie ou le cœur d'un dragon. Il fallut donc, selon la remarque d'Eusèbe, que notre philosophe s'écartât, au moins pour cette fois, de son abstinence pythagoricienne. Mais plutôt jugeant avec le même auteur, qu'un trait tel que celui-ci suffit pour faire perdre toute créance à l'écrivain qui le débite.

Apollonius, en arrivant à Babylone, trouva Bardane¹ assis sur le trône des Arsacides. Tacite nous peint ce prince comme un fier et vaillant guerrier ; Philostrate le donne pour habile dans la langue et dans les sciences des Grecs, ami des sages et de la sagesse². Apollonius fit un séjour de vingt mois à sa cour. J'en abrègerai beaucoup le récit, en tâchant néanmoins de ne rien omettre d'essentiel.

Et d'abord je remarque qu'il parla du roi avec une irrévérence qui eût mérité châtement, et qui lui attira de sa part l'accueil le plus favorable. Lorsqu'il entra dans Babylone, on lui présenta la statue d'or du pria à adorer. **Qui est celui-ci ?** dit Apollonius. — **C'est le roi**, lui répondit-on. — **Eh bien, celui que vous adorez sera bien heureux s'il peut obtenir d'être tout par moi comme partisan de la vertu.** En disant ces mots, le philosophe passa outre et entra dans la ville.

On le mena au tribunal de ceux que l'on appelait les oreilles du roi ; car les ministres des rois arsacides, aussi bien que ceux des anciens rois de Perse, étaient appelés les yeux et les oreilles du prince qu'ils servaient. Le plus ancien de ce tribunal demanda à Apollonius pourquoi il méprisait le roi. **Je ne l'ai point encore méprisé**, répondit-il. — **Mais auriez-vous la hardiesse de le traiter avec mépris ?** — **Oui, de par Jupiter, si après avoir conféré avec lui je ne le trouvais pas vertueux.** — **Quels présents lui apportez-vous ?** — **Je lui apporte la force de courage, la justice, et tous les autres dons pareils.** Après bien des discours de cette espèce, le vieux satrape parut ravi en admiration. **Heureuse aventure !** s'écria-t-il. **Le roi est déjà rempli de vertus ; les conseils d'un aussi sublime philosophe que celui-ci le rendront encore plus parfait.** Tout le tribunal se leva, et alla porter au roi la bonne nouvelle de l'arrivée d'un Grec, le plus sage des hommes, et le plus capable de lui donner d'utiles avis. Bardane était déjà disposé par un songe à bien recevoir Apollonios, et il ordonna qu'on l'introduisît sur-le-champ.

Le philosophe soutint parfaitement sa morgue dans une occasion d'un si grand éclat. Il traversa les salles et les appartements sans daigner jeter un regard sur toutes les belles choses qui s'offraient de toutes parts à ses yeux ; et, appelant Demis, il s'entretint avec lui d'une compagne de Sapho qui avait composé des hymnes en l'honneur de Diane.

Du plus loin que le roi l'aperçut, il s'écria : **C'est Apollonius, que mon frère Mégabate a connu à Antioche, révééré et adoré de tous les gens de bien ! Je le reconnais tel qu'il m'a été dépeint.** En même temps il l'invita à prendre part à un sacrifice qu'il allait offrir au Soleil, en lui immolant un cheval. Le pythagoricien ne

¹ M. de Tillemont pense que Philostrate est en contradiction avec Tacite sur la durée du règne de Bardane. Oléarius, éditeur de Philostrate, entreprend de les concilier. Il ne serait pas bien étonnant que l'écrivain de la vie d'Apollonius se fût trompé. Mais son erreur ne paraît pas clairement prouvée.

² TACITE, *Annales*, XI, 8-10 ; PHILOSTRATE, *Vie d'Apollonius de Tyane*, I, 21-41.

voulut point se souiller par l'effusion du sang. Sacrifiez, prince, dit-il, selon votre usage ; pour moi, voici le mien. Il prit de l'encens, et fit cette prière au Soleil : Astre du jour ! conduisez-moi dans tous les pays où c'est votre volonté et la mienne que je voyage. Puissé-je connaître un grand nombre de gens de bien ! Pour ce qui est des méchants, je ne veux ni les connaître ni en être connu. En finissant ces mots, il jeta l'encens dans le feu ; et après plusieurs observations superstitieuses sur les évolutions de la fumée, sur les figures qu'elle prenait et autres futilités semblables, il se retira.

Lorsque le sacrifice du roi fut achevé, Apollonius revint, et il conversa avec ce prince, qui eut la patience de l'entendre se vanter et s'exalter lui-même jusqu'aux nues. Ma sagesse, disait Apollonius, est celle de Pythagore, qui m'a appris à honorer les dieux selon le rite que vous m'avez vu pratiquer ; à les entendre, soit qu'ils se manifestent, soit qu'ils demeurent invisibles ; à entrer en un commerce familier avec eux. Il rendit compte, toujours avec le même faste, de sa manière de s'habiller et de se nourrir ; après quoi il ajouta : Je ne partagerai point les plaisirs de la table, ni aucune sorte de délices et de luxe, soit avec vous, soit avec qui que ce puisse être : mais si vous avez des inquiétudes qui vous agitent, des difficultés dont vous ne trouviez point la solution, je vous rendrai tout clair et facile ; car non seulement je sais ce qu'il faut faire, mais je prévois l'avenir. Bardane l'en crut sur sa parole, sans le mettre à l'épreuve, et lui dit qu'il était plus charmé de le posséder qu'il ne le serait de la conquête de tout ce qui appartenait aux Perses et aux Indiens.

J'avoue que je trouve tout cela souverainement ridicule. Damis, sur les mémoires duquel a travaillé Philostrate, a communiqué à tous les personnages qu'il introduit sur la scène la vénération stupide dont il était prévenu pour son maître. Qui reconnaîtrait un roi des Parthes dans les procédés que je viens de décrire ? L'arrogance que l'historien attribue à Apollonius, et dont il lui fait un mérite, n'est propre qu'à le décrier. Voici des faits plus capables de lui attirer l'estime, quoique toujours infectés du levain de la présomption.

Bardane lui ayant offert de le loger dans son palais : Si vous veniez, dit Apollonius, à Tyane ma patrie, et que je vous invitasse à loger chez moi, y consentiriez-vous ? — Non, de par Jupiter, répondit le roi, à moins que l'édifice où vous voudriez me loger ne pût contenir tous mes officiers et toute ma garde. — Je suis dans le même cas, reprit Apollonius. Si j'étais logé au-dessus de ma condition, je ne me trouverais pas à l'aise ; car le trop fatigue plus les sages que le trop peu ne vous déplaît. Il prit donc un logement chez un particulier.

Son désintéressement égala son amour pour la simplicité. Le roi, voulant lui témoigner sa considération par des effets, lui envoya un eunuque chargé de lui dire qu'il pouvait faire dix demandes à son gré, qui toutes lui seraient accordées. L'eunuque avait ordre de l'exhorter à les faire grandes et importantes, parce que l'intention du roi était de signaler sa magnificence à l'égard d'un homme qu'il estimait au-dessus de tous ceux que la Grèce avait jamais portés. La chose devait s'exécuter le lendemain avec cérémonie dans une audience solennelle, en présence de toute la cour.

Apollonius s'y étant rendu, dit au roi : Prince, je ne me refuserai point entièrement à votre libéralité : mais au lieu de dix puces que vous voulez m'accorder, je ne vous en demanderai qu'une, qui me tiendra lieu de toutes. Vous avez non loin d'ici des Grecs issus de ces anciens Érétriens que Darius fit d'Hystape transporter, il y a six cents ans, en ce pays. Il leur assigna un terrain ingrat, où ils n'ont qu'un très-petit espace de bonne terre, qu'ils cultivent avec

soin : mais aux approches de la récolte, des Barbares leurs voisins viennent tout ravager, les privant du fruit de leurs travaux, et les réduisant à une affreuse disette. Je vous prie donc de les mettre à couvert de cette vexation, et de les faire jouir en paix du lieu d'exil que Darius leur a donné. Le roi acquiesça à la demande d'Apollonius, et lui répondit : Jusqu'au jour d'hier les Érétriens dont vous me parlez étaient regardés comme mes ennemis et les ennemis de mes pères, parce qu'autrefois ils nous ont attaqués les premiers par l'incendie de Sardes ; mais de ce moment ils seront traités comme amis, et je leur donnerai pour gouverneur un homme de bien qui leur rendra bonne justice. Au reste, pourquoi refusez-vous neuf dons que je suis disposé à vous faire ? C'est que je n'ai point encore acquis d'amis dans ce pays-ci. Et vous, n'avez-vous besoin de rien ? Il me faut des fruits et du pain ; avec cela je fais bonne chère.

Rien n'est plus noble assurément que ce procédé d'Apollonius. Il se soutint jusqu'à la fin ; et lorsqu'il partit pour les Indes, il pria le roi de l'acquitter envers l'hôte chez qui il avait logé, et envers les mages, avec lesquels il avait eu plusieurs conférences. Ainsi il ne tira rien pour lui-même, et il n'usa que pour les autres de la libéralité et de la bienveillance d'un grand prince. Il n'avait qu'une passion, qui était l'orgueil philosophique.

Il vit les mages, comme je viens de le dire, mais mystérieusement, seul avec eux ; et sans admettre à de si hauts entretiens même son fidèle Damis. Il convint qu'il avait reçu d'eux quelques lumières, et prétendit leur en avoir aussi communiqué de son côté. Ils étaient, selon lui, des hommes sages, mais non jusqu'à la perfection. C'était dans les Indes qu'il devait trouver des philosophes dignes de toute son estime.

L'Inde est le pays des merveilles pour Apollonius et pour Damis. Les hommes de sept pieds et demi, les serpents de soixante-dix coudées, une femme moitié noire et moitié blanche, tout cela ne coûte rien à nos voyageurs. Je me réserve à détailler les prodiges des brahmanes, qui appartiennent plus directement à mon sujet. Ici je suis bien aise de faire observer quelques bévues géographiques et astronomiques de nos philosophes et de leur historien.

Ils appellent du nom de Caucase la chaîne de montagnes qui borne les Indes à l'Occident, et les sépare de l'état des Perses. C'était une erreur déjà ancienne, et imaginée par les Macédoniens contemporains d'Alexandre, pour flatter ridiculement ce conquérant, dont ils diminuaient la gloire en se proposant de l'augmenter. Strabon, qui a vécu dans le même temps et le même pays qu'Apollonius, mais qui était, sans comparaison, plus judicieux et plus instruit que ce prétendu sage, a fort bien remarqué cette erreur, dont Philostrate et ex héros ne se sont pas seulement doutés. Ils transportent dans ce même pays la fable de Prométhée : les chaînes qui avaient attaché cet infortuné aux rochers du Caucase subsistaient encore, et avaient été vues par Damas.

En montant la montagne dont il s'agit, qui est le Paropamisus, Apollonius débite à Damis sa science astronomique. Il lui dit que de ces lieux si exhaussés le ciel paraît plus azuré, les astres plus grands, et que le soleil se lève avant la fin de la nuit. **Phénomènes**, ajoute-il, **qui ne sont pas ignorés même des pâtres**. Disons plutôt, qui ne sont pas crus même des gens les plus grossiers.

Après avoir passé le fleuve Indus, Apollonius se trouva dans les états du roi philosophe, nommé Phraotès, amateur de la simplicité, vivant sans faste et sans gardes, se contentant pour sa nourriture des fruits de la terre, qu'il cultivait de ses propres mains, s'abstenant de l'usage du vin, en un mot suivant en tout les

maximes des philosophes indiens, dont Pythagore avait pris les leçons. La rencontre ne pouvait être plus heureuse pour Apollonius, qui pourtant ne passa que trois jours avec Phraotès, parce que les usages des Indiens ne permettaient pas aux étrangers de demeurer un plus long espace de temps dans leurs villes. Il est bon de remarquer qu'Apollonius, qui savait toutes les langues, eut cependant besoin d'interprète pour entendre Phraotès, tant que ce prince lui parla indien. Mais après le premier abord, leurs conversations se tinrent en grec, que le roi indien parlait fort aisément.

Après les trois jours révolus, Apollonius se mit en marche pour aller à l'habitation des brahmanes, qui était le terme de son voyage. C'est ici que le merveilleux est prodigué sans mesure. Ces sages habitaient entre l'Hyphasis et le Gange, sur une colline environnée d'un nuage, qui leur servait de rempart, et à l'aide duquel ils se rendaient visibles ou invisibles, selon qu'il leur plaisait. Ils n'étaient pas moins redoutables par une puissance surnaturelle, que dignes de respect par leurs sublimes connaissances. Car ils avaient les éclairs et les foudres à leur disposition, et telles étaient les armes dont ils se servaient pour repousser leurs ennemis. Alexandre, disait Phraotès à Apollonius, n'a pas pénétré jusqu'à eux. Mais s'il s'en fût approché, et qu'il eût osé les attaquer, il n'aurait pas réussi dans son entreprise, quand même il eût eu dix mille sur Achille et trente mille Ajax dans ses armées. Hercule et Bacchus en ont fait l'épreuve ; et les tentatives qu'ils ont hasardées de concert, et en réunissant leurs forces, pour s'emparer d'une petite colline, ont tourné à leur honte. En effet, Apollonius en y montant reconnut les vestiges ineffaçables de leur défaite. Ils avaient employé, pour cette attaque, des Pans ou Faunes ; et la terre avait conservé les empreintes de pieds fourchus, de visages, de barbes, et de dos. Ils paraissaient avoir glissé le long de la pente.

Ce ne furent pas là les seules merveilles que la colline offrit aux regards avides d'Apollonius. Sans parler d'un puits merveilleux, qui dans la réalité paraît avoir été qu'une eau minérale, imprégnée de parties métalliques, il vit deux tonneaux, l'un des pluies, l'autre des vents ; ressources assurées pour humecter ou pour dessécher la terre, selon le besoin qu'elle en aurait.

Il avait été mandé seul par les brahmanes, et lorsqu'il arriva, il les trouva tous assis, et Iarchas, le chef de la bande, sur une espèce de trône plus élevé et plus orné que les sièges des autres. Iarchas, pour faire tout d'un coup ses preuves, et frapper d'admiration l'étranger, au lieu de lui demander qui il était, d'où il venait, ce qui l'amenait, lui raconta à lui-même toute son histoire, dans quelle ville et de quels parents il était né, ce qui lui était arrivé pendant son séjour à 4e en Cilicie, comment il avait trouvé Damis à Ninive et se l'était attaché ; en un mot il lui fit le détail de toute sa vie et des aventures de son voyage ; le tout en grec, qu'il parlait comme sa langue naturelle.

Cependant approchait l'heure de midi, à laquelle avaient coutume d'adorer le Soleil. Ils commencèrent par prendre le bain pour se purifier. Ensuite ils formèrent un chœur dont Iarchas était le coryphée¹. Ils frappèrent tous la terre d'une baguette qu'ils avaient la main. Aussitôt la terre prenant une courbure semblable à celle d'une vague qui s'enfle, les poussa en l'air à la hauteur de deux coudées. En cet état ils chantèrent une hymne, après laquelle ils redescendirent à terre ; et Iarchas ayant fait donner à Apollonius le siège du roi Phraotès, reprit sa place

¹ On appelait ainsi le principal personnage de chœur dans les tragédies grecques.

et lui dit : Interrogez-moi sur ce qu'il vous plaira ; car vous avez trouvé ces hommes qui savent tout.

Apollonius lui demanda donc s'ils se connaissaient eux-mêmes. Nous commençons par là, répondit, le philosophe indien. Qui pensez-vous que vous soyez ? Nous sommes des dieux. Et comment êtes-vous des dieux ? C'est que nous sommes des hommes de bien. Langage absurde, et dont la contradiction saute aux yeux. Apollonius insista, et dit à Iarchas : Quelle est votre opinion sur l'âme ? — Celle, répondit Iarchas, que Pythagore a enseignée aux Grecs, la tenant de nous. — En sauriez-vous bien autant que Pythagore ? reprit Apollonius ; et de même qu'il se souvenait d'avoir été Euphorbe au temps de la guerre de Troie, pourriez-vous dire qui vous avez été avant que votre âme animât le corps qu'elle gouverne maintenant ? Le brahmane ne fut point embarrassé, et il assura avoir été plusieurs siècles auparavant le roi Gangès, fils du fleuve de même nom, prince sage ; vertueux, et doué de toutes les perfections. Il ajouta, en montrant un jeune homme de vingt ans, qui vivait dans leur compagnie : Celui-ci a été Palamède ; et indigné de ce qu'Ulysse, qui passe pour sage, a tramé autrefois contre lui une insigne perfidie, et de ce qu'Homère n'a pas daigné faire de lui la plus légère mémoire, il a pris en haine la philosophie, et il ne demeure avec nous que par contrainte et malgré lui.

Après avoir ainsi satisfait aux questions d'Apollonius. Iarchas l'interrogea à son tour, et lui demanda s'il se souvenait qui il avait été dans les siècles précédents : Je m'en souviens peu, répondit le philosophe grec, parce que l'état que je tenais n'était n'est pas fort digne de mémoire. Et quoi ! reprit Iarchas ; avez-vous honte d'avouer que vous avez été pilote d'un naseau égyptien ? Apollonius convint du fait, et raconta une action louable qu'il avait faite sous cette forme.

Je demande pardon à mes lecteurs de les entretenir de pareilles inepties, qui ne méritent qu'un souverain mépris : j'abrège autant qu'il m'est possible. Mais j'ai rencontré plus d'une fois des hommes religieux et pleins de respect pour la révélation, à qui les prétendus miracles d'Apollonius semblaient pouvoir faire quelque apparence de difficulté ; et je suis bien aise de convaincre une bonne fois tous ceux qui me liront, qu'Apollonius était un fourbe, et son historien un homme sans esprit et sans jugement.

Quelle autre idée peut donner d'eux le repas des philosophes indiens, où les trépieds d'airain marchent d'eux-mêmes comme ceux que Vulcain dans Homère a fabriqués pour les dieux ; où des échansons pareillement d'airain puisent le vin et l'eau dans les grands vases, et font le tour de la table, présentant la coupe à chaque convive ; où la terre produit tout d'un coup à l'usage de la compagnie des lits de gazon ; où les mets se servent eux-mêmes, mieux assaisonnés que le cuisinier le plus habile y eût mis la main ? Qui peu douter que ce ne soient là de pures fables, de mis contes de fées ; et que par conséquent on ne doive regarder celui qui les a débités le premier, comme un imposteur, et celui qui les rapporte d'après son autorité, comme un imbécile ?

Tout le reste est de même trempe ; et sans m'y arrêter davantage, j'observerai seulement que le roi de la contrée étant survenu, Apollonius ne converse avec ce prince qu'à l'aide d'Iarchas, qui lui sert d'interprète ; que pendant un séjour de quatre mois, il eut de fréquents entretiens avec les brahmanes sur l'astrologie, sur toutes les espèces de divinations, sur les sacrifices, cultes, sur les cérémonies de l'évocation des dieux ; mais toujours seul et sans Damis, qui ne fut appelé lue lorsqu'il s'agissait de la philosophie commune et ordinaire ; enfin qu'entre ces sages régna, comme parmi les hommes vulgaires, un commerce

réci-proque de flatteries, et que de même qu'Apollonius se montra admirateur passionné de la sagesse indienne, les philosophes indiens à leur tour lui prédirent, lorsqu'il prit congé d'eux, qu'il serait adoré comme un dieu, et qu'il jouirait vivant de ce grand privilège.

Pour son retour il prit la mer, et ayant rangé toute la côte depuis les embouchures de l'Indus jusqu'à celle Indes, et de l'Euphrate¹ dans le golfe Persique, il remonta ce dernier fleuve, et vint à Babylone, où il trouva encore Bardane régnant, et reçut de lui le même accueil. De là il poursuivit sa route par Ninive, et gagna Antioche ; et comme cette ville, livrée aux délices, ne faisait pas d'Apollonius l'estime qu'il croyait mériter, il s'embarqua à Séleucie, passa dans l'île de Chypre, où il visita le temple de Vénus à Paphos, et enfin il vint rétablir sa résidence, au moins pour un temps, dans l'Ionie.

Il eut lieu d'être satisfait de la manière dont son arrivée y fut célébrée. Les villes et les peuples s'empres-saient de lui témoigner leur admiration ; les oracles chantaient ses louanges, et le dieu de la médecine lui envoyait de son temple de Pergame les malades pour être guéris. Apollonius se donna alors tout de bon pour thaumaturge. Sa sagesse, perfectionnée par le commerce qu'il avait eu avec les philosophes de l'Inde, le mettait en état d'opérer les plus grandes merveilles.

Il en fit le premier essai à Éphèse dans une occasion d'éclat. Il prévit que cette ville était menacée de la peste, et il l'annonça aux Éphésiens, mais d'une façon énigmatique. Dans les discours de morale qu'il leur faisait, il s'interrompait pour s'adresser à la terre avec un grand cri. Ô terre ! disait-il, demeure la même. Puis, apostrophant d'un ton de menace le démon de la peste, mais sans le nommer, il lui donnait ses ordres. Sauve ceux-ci : tu ne passeras point par ce lieu. Quoique ces prophéties ne fussent pas fort claires, les Éphésiens en comprirent le sens, mais ils en firent peu de cas, regardant ce langage comme celui d'un charlatan qui voulait faire crier merveille. Il les quitta donc, et parcourut les autres villes d'Ionie.

Au bout d'un temps la prédiction se vérifia, et les Éphésiens attaqués de la peste implorèrent le secours d'Apollonius. Il était à Smyrne, et ne croyant pas devoir différer un moment, il dit : Partons ; et aussitôt il se trouva dans Éphèse. Il en rassembla les malheureux habitants, il leur promit de faire cesser la maladie dans le jour même, et il le mena au théâtre. Là ils aperçurent un mendiant, vieux, clignant les yeux d'une façon singulière, portant une besace où étaient quelques morceaux de pain, couvert de haillons, hideux de visage : Frappez cet ennemi des dieux, cria Apollonius aux Éphésiens, et accablez-le de pierres. Ils furent surpris, et choqués d'un ordre qui paraissait si contraire à l'humanité, d'autant plus que le mendiant les suppliait en toute humilité, et tâchait de les émouvoir à compassion. Apollonius insista, et quelques-uns ayant commencé à jeter quelques pierres comme pour escarmoucher, cet homme, qui avait les yeux à demi fermés, les ouvrit en plein, et il lança sur l'assemblée des regards étincelants. Sur cet indice les Éphésiens jugèrent que c'était le démon de la peste, et ils le couvrirent d'une si grande multitude de pierres, qu'il s'en forma un tertre qui avait quelque hauteur. Après un intervalle Apollonius ordonna aux Éphésiens d'ôter les pierres, afin de pouvoir reconnaître quelle bête ils avaient tuée ; et ils trouvèrent, non plus un homme, mais un chien noir, grand comme

¹ Je n'ai point changé l'expression de Philostrate, quoique ce soit le Tigre que l'Euphrate se jette dans par la mer.

un lion, et de la gueule duquel il sortait beaucoup d'écume. La maladie cessa : Apollonius fit dresser dans le lieu même une statue, qui représentait ce chien, et qui devait servir de talisman, et il la consacra à Hercule.

Tel est le récit que nous a laissé Philostrate de ce prétendu miracle, le plus éclatant de ceux dont on a voulu faire honneur à Apollonius. J'ai déjà observé et prouvé que cet écrivain ne mérite aucune créance, et par conséquent il est permis de trancher la difficulté en niant le fait. Mais en s'en tenant même à son témoignage, Apollonius ne peut éviter de passer pour fourbe. Car, après avoir prédit la peste comme inspiré et éclairé d'en haut, dans l'apologie qu'il dressa longtemps après pour être présentée à Domitien, il n'attribue cette vision à aucune cause surnaturelle, mais à la frugalité et à la simplicité de son régime, qui lui tenant les sens plus dégagés, plus alertes, plus vifs, le rendait susceptible d'impressions dont les autres ne sentaient pas l'effet, et le mettait ainsi en état de prévoir les maux qui se préparaient, avant qu'ils fussent arrivés. L'aventure du chien noir était un tour de gibecière. Nos joueurs de gobelets en font tous les jours de plus surprenant. Le mal cessa, parce qu'il devait cesser ; et ceux qui voudraient faire de cet événement un miracle, seraient donc obligés de reconnaître quelque vertu dans Hercule, à qui Apollonius rapportait la gloire de la guérison des Éphésiens. En ce cas ce serait pure magie et opération du démon.

Je pourrais tirer parti contre Apollonius de son entretien avec l'ombre d'Achille, qui ne roule que sur des objets frivoles, et où l'imposteur montre qu'il n'a pas même assez d'esprit pour donner au conte qu'il invente une tournure capable de lui faire honneur. Mais je me hâte d'avancer, et de le suivre à Athènes, où il reçut un affront. Car s'étant présenté pour être initié aux mystères de Cérès Éléusine, il fut repoussé par Mirophante, qui lui déclara qu'il n'initierait point un fourbe, et qu'il ne découvrirait point les mystères à un homme qui n'était pas pur en ce qui regarde le culte des dieux. Apollonius ne se déconcerta point. **Tu n'as pas marqué, dit-il à l'hiérophante, le plus grand de mes crimes ; c'est que j'en sais plus que toi sur les mystères dont tu es le ministre.** Philostrate ajoute que l'hiérophante, étourdi de la fierté de cette réponse, et voyant que son refus était improuvé de la multitude, se radoucit, et offrit à Apollonius de l'initier. **Non,** reprit celui-ci, **ce ne sera pas toi, mais ton successeur qui m'initiera** : et la chose se fit quatre ans après. Ce qui résulte bien clairement de tout ce récit, c'est que la première fois qu'Apollonius se présenta aux mystères de Cérès, il fut refusé comme fourbe et magicien.

Pour se laver du reproche que lui avait fait le prêtre de Cérès, il parla beaucoup sur le culte des dieux pendant le séjour qu'il fit à Athènes ; et voici quelle était une de ces graves instructions. En traitant des libations, il blâmait l'usage établi de boire dans la coupe dont on se servait pour cette cérémonie. Il voulut de plus que cette coupe eût deux anses, et qu'en faisant la libation on versât la liqueur par le côté de l'anse, lui n'est point celui par lequel on boit.

Il ne fallait pas être possédé du diable pour se moquer de pareilles bagatelles, débitées sérieusement par un philosophe qui se vantait des plus sublimes connaissances. Cependant un jeune homme qui assistait à ce discours, s'étant mis à rire, Apollonius reconnut à ce signe qu'un démon s'était rendu maître de son âme et de son corps. Il le dit, et à son seul regard l'esprit malin, irrité, mais tremblant, protesta qu'il allait sortir du corps du jeune homme ; et pour preuve de l'exécution de sa promesse, il ajouta qu'il allait renverser une statue qu'il désigna. La statue fut renversée : le jeune homme non seulement fut guéri du

mal qu'il ne se connaissait pas, mais il renonça à la vie débauchée qu'il avait menée jusqu'alors, et il devint disciple et sectateur d'Apollonius.

Il faut mettre ce beau miracle de notre philosophe avec un autre d'une espèce encore plus singulière, qu'il opéra peu de temps après à Corinthe. Ménippe, jeune homme de vingt-cinq ans, très-bien fait de sa personne, cynique de profession, et néanmoins attaché à Apollonius, se croyait aimé d'une femme riche, belle, qui avait fait des avances vers lui, qui l'attirait chez elle ; et il se préparait à l'épouser. Apollonius, par ses lumières supérieures, connut que cette Prétendue femme était un fantôme cruel et sanguinaire, qui engraisait Ménippe pour le dévorer et se nourrir de sa chair. Il ne s'en expliqua pas clairement, se contentant d'avertir son disciple qu'il nourrissait un serpent dans son sein. Mais pendant que l'on célébrait la noce, il se transporta sur le lieu, et déclara alors à Ménippe que tout ce qu'il voyait, le vin qu'il buvait, les mets qui étaient sur sa table, la vaisselle d'or et d'argent, les domestiques, n'étaient que de vaines apparences sans corps et sans réalité ; et en effet à l'ordre d'Apollonius tout cela disparut. La femme se fit presser un peu davantage. Elle semblait pleurer, elle demandait quartier au philosophe, le priant de ne la point tourmenter et de ne la point contraindre d'avouer ce qu'elle était. Il tint bon, et ce fut une nécessité pour elle de reconnaître qu'elle était une Empuse¹ — c'est le nom que l'on donnait à ces fantômes, créés par des imaginations échauffées —, et que son dessein avait été de se repaître du sang et des chairs de Ménippe. Philostrate se félicite d'avoir éclairci, à l'aide des mémoires de Damis, cet important événement, dont on n'avait communément qu'une idée vague et confuse.

Apollonius passa un temps considérable dans la Grèce, parcourant tous les temples fameux, assistant aux fêtes et aux spectacles, qui se célébraient, comme l'on sait, chez les Grecs avec un très-grand appareil, et faisant partout le personnage de réformateur et de censeur.

Après avoir fait un tour en Crète, il résolut d'aller à Rome, quoique la qualité de philosophe n'y fût pas alors une bonne recommandation, et qu'elle pût même attirer des périls ; car Néron faisait la guerre à la philosophie, et tenait actuellement Musonius en prison². Mais Apollonius, après avoir vu tant de bêtes féroces dans les déserts de l'Arabie et des Indes, n'avait point encore vu de tyran ; et il voulait savoir, disait-il, quelle bête c'était, combien' elle avait de têtes, si elle était armée d'ongles crochus et de dents en forme de scie. Beau motif pour un philosophe ! Lorsqu'il était déjà près d'Aricie, il vit venir à sa rencontre un homme de sa connaissance, nommé Philolaüs, qui lui exagéra les dangers auxquels il s'exposait en entrant dans Rome, et qui n'épargna rien pour le détourner de ; sa résolution, et l'engager à rebrousser chemin. Les discours de Philolaüs, et ses frayeurs peintes sur son visage et dans tous ses mouvements, frappèrent de terreur les disciples d'Apollonius ; et sur trente-quatre qu'il amenait, il ne lui en resta que huit qui voulussent le suivre. Apollonius loua beaucoup le courage de ceux-ci, et se mettant à leur tête, il continua sa route.

Je remarquerai, en passant, une bévue d'Apollonius et de son historien sur un fait bien célèbre. Parlant du meurtre d'Agrippine, alors tout récent, ce philosophe dit que Néron avait fait périr sa mère par un naufrage, quoiqu'il soit constant

¹ Le nom et la chose ont assez de rapport avec les Vampires de Bohème.

² M. de Tillemont doute avec beaucoup de fondement, si Philostrate ne nous conte pas ici des fables. Car Musonius Rufus, célèbre philosophe stoïcien, dont il est souvent fait mention dans Tacite, avait été exilé, et non pas emprisonné par Néron.

qu'elle se sauva de ce naufrage, et qu'elle fut ensuite assommée et poignardée dans son lit.

De quelque bravoure que se piquât Apollonius, il y joignait la prudence, comme il parut par une petite aventure qui suivit de près son arrivée à Rome. Il s'était logé dans une hôtellerie, où vint un homme qui tire heureusement fait métier d'aller de maison en maison chanter les vers de Néron ; et quiconque n'était pas ravi en admiration, ou ne le payait pas bien, devenait criminel de lèse-majesté. Apollonius et sa compagnie écoutèrent assez froidement ce chanteur, et en conséquence il ne manqua pas de les accuser d'impiété envers le prince. Notre philosophe feignit de n'être pas ému de ce discours, mais cependant il fit payer au musicien son salaire.

Pendant tout le séjour qu'il fit à Rome, il observa des ménagements, il évita ce qui pouvait faire de l'éclat. Cependant il lui échappa quelques paroles, qui lui attirèrent une accusation. Il comparut devant Tigellin, qui fut bien effrayé, lorsque le mémoire des griefs qu'on lui avait remis, devint entre ses mains un papier blanc, sur lequel il ne paraissait plus aucun vestige d'écriture.

Le préfet du prétoire interrogea l'accusé en secret, et sur ses réponses il le renvoya libre, en exigeant néanmoins une caution qui répondît de lui et qui se chargeât de le représenter. Je coule légèrement sur ces faits, parce que nous en trouverons d'autres de même genre qui mériteront plus d'attention.

Mais je ne dois pas omettre un prétendu miracle de résurrection, qui paraît copié d'après celui du fils de la veuve de Naïm. On portait au tombeau une jeune personne d'âge nubile, que l'on croyait morte. Celui qui devait l'épouser suivait le lit funèbre en pleurant et en se lamentant beaucoup. Arrive Apollonius qui ordonne que l'on pose le lit à terre : Je vais, dit-il, faire cesser vos larmes. Il demanda le nom de la jeune fille, question assez singulière dans la bouche d'un thaumaturge capable de ressusciter un mort. Il prend cette jeune personne par le bras, et murmurant tout bas avec un air de mystère quelques paroles que personne n'entendit, il la rappelle à la vie, et elle retourne à la maison de son père. Philostrate n'ose pas assurer qu'elle fût morte, et il dit que ceux qui furent présents à cette scène étaient dans le même doute. Il observe que son visage avait une moiteur qui prouve au moins un reste de chaleur vitale. Ne doutons pas qu'elle ne fût bien vivante, et que si ce n'est point ici un conte inventé à plaisir, ce ne soit une comédie jouée avec adresse.

Lorsque Néron partit pour la Grèce, il rendit, si nous en croyons Philostrate, une ordonnance pour chasser les philosophes de Rome. Quoi qu'il en soit de ce fait, qui n'est attesté par aucun autre écrivain, Apollonius s'éloigna de Rome et de l'Italie, et s'en alla en Espagne visiter le détroit d'Hercule et Cadix.

C'était encore là un pays fécond en merveilles. L'extrémité du monde connu, l'entrée de l'Océan, voilà un fonds sur lequel l'imagination des Grecs trouvait à travailler. Apollonius ne s'y oublie pas. Nul crépuscule à Cadix. L'éclat de la lumière succède sans milieu aux ténèbres de la nuit, et vient subitement frapper les yeux comme un éclair. Deux arbres singuliers, tels qu'on n'en voit point dans aucun autre endroit du monde : ils sortent du tombeau de Géryon, et il en coule des gouttes de sang. Notre philosophe, qui sait tout, connaît la cause du flux et du reflux de la mer. Il y a de profondes cavernes dans le bassin de l'Océan, d'où partent des vents qui, lorsqu'ils soufflent, poussent les flots vers la terre, et les ramènent en se retirant. Cette belle théorie est confirmée par une expérience de

même aloi. C'est que les mourants à Cadix n'expirent jamais pendant que la mer monte, mais seulement lorsqu'elle baisse.

Apollonius, se voyant loin de Néron, parla contre lui avec plus de hardiesse. Philostrate même lui attribue quelque part dans la révolution qui délivra le genre humain de ce fléau. Mais l'intendant de la Bétique, qu'il suppose avoir été engagé par Apollonius à se lier avec Vindex, n'est point connu dans l'histoire, et son emploi ne le mettait pas en état d'influer beaucoup dans les affaires générales. Le même Philostrate fait aussi honneur à son prophète de quelques prédictions, par rapport aux guerres civiles qui suivirent la mort de Néron et aux catastrophes promptes et sanglantes des trois princes qui remplirent après lui le trône des Césars. Mais cet homme, si pénétrant dans l'avenir, connaissait assez mal le passé, puisqu'il fait mourir chez les Gaulois occidentaux l'empereur Othon, qui se tua à Brixellum sur le Pô, dans la Gaule cisalpine. Par une erreur encore plus grossière, il suppose ailleurs que le même Othon avait été adopté avec Pison par Galba.

Pendant que ces grands mouvements agitaient tout l'empire romain, Apollonius voyagea. Il alla d'Espagne en Sicile : de là il passa en Grèce ; et s'étant arrêté à Athènes, il se fit initier aux mystères de Cérès Éleusine. Il s'embarqua ensuite au Pirée, dans le dessein d'aller visiter l'Égypte, qu'il n'avait point encore vue, et où il était, si nous nous en rapportons au témoignage de son historien, extrêmement désiré. Le vaisseau qu'il monta le conduisit à l'île de Chio, d'où il vint à Rhodes, et après y avoir séjourné quelque temps, il arriva enfin à Alexandrie peu avant que Vespasien s'y rendît.

C'est ici un endroit très-remarquable de la vie d'Apollonius. Nulle part l'historien ne fournit de plus fortes armes contre lui-même et contre son héros ; et les entretiens de l'empereur et du philosophe sont plus romanesques que les trépieds qui marchaient d'eux-mêmes chez les Indiens, et que les échansons d'airain qui servaient à table. Pour le mieux sentir, je prie le lecteur de se rappeler l'idée non seulement du rang suprême que tenait Vespasien, mais de son caractère solide et judicieux. Rien n'y est plus contraire que ce que je vais raconter d'après Philostrate.

Tacite a cru que Vespasien vint à Alexandrie pour être maître de l'Égypte, qui était la mère nourrice de Rome, et pour faire la guerre à Vitellius par la famine, pendant que Mucien la lui ferait par les armes. Il s'est trompé ; c'est, selon Philostrate, le désir de voir Apollonius qui amena Vespasien à Alexandrie. Il avait mandé Apollonius, étant encore en Judée, afin de le consulter sur la pensée qu'il avait de se faire déclarer empereur ; et ce philosophe avait refusé de l'aller trouver, disant qu'il ne voulait pas mettre le pied dans un pays que ses habitants rendaient impur et souillé, soit par leurs actions, soit par les horribles calamités qu'ils souffraient. Il fallut donc (lie Vespasien passât outre, et qu'il se laissât proclamer empereur, sans avoir l'attache d'Apollonius. Mais il y suppléa, en venant soumettre à sa décision la chose faite, et savoir de lui s'il devait garder l'empire ou l'abdiquer.

Lorsqu'il approcha d'Alexandrie, le peuple, les magistrats, les prêtres, les philosophes, allèrent ail-devant de lui. Apollonius seul, sans se déranger en rien, demeura dans le temple, occupé de ses soins accoutumés. Vespasien, après avoir répondu obligeamment et avec bonté, mais en peu de mots, aux félicitations des Alexandrins, demanda tout d'un coup des nouvelles d'Apollonius. Dion Chrysostome, rhéteur et philosophe, lui répondit qu'il le trouverait dans le

temple. Allons donc, dit l'empereur, prier les dieux, et converser avec un homme bien estimable par l'élévation de ses sentiments.

Il ne se donna que le temps d'offrir son sacrifice ; et avant que d'écouter les députés des peuples et des villes, il adressa à Apollonius, en présence de toute la multitude qui remplissait le temple, cette humble supplication : **Faites-moi empereur.** — **Je l'ai déjà fait,** répondit le modeste philosophe : **car lorsque je demandais aux dieux un empereur ami de la justice, généreux, modéré, respectable par ses cheveux blancs, vrai père de la patrie, vous étiez l'objet de mes prières.** Vespasien fut charmé de cette réponse, à laquelle applaudit tout le peuple ; et, enhardi par le succès, il lui proposa cette question difficile : **Que faut-il penser du gouvernement de Néron ?** Je supprime la réponse d'Apollonius, qui n'a rien de remarquable ; mais j'observerai que ce philosophe, non content d'être consulté par l'empereur comme un maître par son disciple, lui nomme ses camarades pour conseillers, et l'exhorte à profiter des sages avis des philosophes Dion et Euphrate.

Vespasien, au heu d'être blessé de cette audace, prend Apollonius par la main, et le menant au palais, il lui fait son apologie sur ce qu'à l'âge de soixante ans ; il avait formé, en aspirant à l'empire, un projet qui semblait ne convenir qu'à un jeune ambitieux. Il fut bien récompensé de cette confiance. Apollonius lui applaudit, et de plus il l'avertit que la veille du jour qu'il lui parlait, le Capitole avait été brûlé.

Chaque trait de connaissance surnaturelle dans Apollonius a son contrepoids à côté. Comment croire une telle merveille sur la foi d'un écrivain, qui a assez peu de jugement pour démentir la vérité historique par rapport à des faits connus de tout l'univers ? Philostrate nous débite que l'incendie du Capitole était arrivé à l'occasion des mouvements que Domitien avait faits pour se mettre en armes, et pour combattre contre Vitellius : pendant qu'il est certain que Domitien, encore trop jeune pour agir, n'eut d'autre part à ces événements, que d'avoir été chercher un asile dans le Capitole, et de s'en être sauvé, après la prise de la place, avec grande peine et grand danger.

La fin de la conversation entre l'empereur et le philosophe répondit à tout le reste. A l'heure de midi, Apollonius se retira, en disant que cette heure était consacrée par les philosophes indiens à l'adoration du Soleil ; et que s'étant voué à leur institut, il ne lui était pas permis de manquer à une de leurs plus saintes pratiques.

Je ne croirais pas qu'il fût possible d'imaginer rien de plus absurde que ce qu'on vient de lire, si Philostrate ne nous fournissait pour le lendemain une scène qui l'est encore davantage. Apollonius étant entré dans le cabinet du prince, l'avertit que Dion et Euphrate étaient dans l'antichambre, et il lui proposa de les faire appeler. **Qu'ils entrent,** dit Vespasien : **ma porte n'est jamais fermée aux hommes sages ; mais pour vous, mon cœur vous est ouvert.** Voilà donc un conseil composé de trois philosophes, qui, avec les travers dont ils étaient pleins, n'auraient pas été sûrement capables de gouverner un village ; et Vespasien leur demande des avis et des leçons pour le gouvernement de l'empire romain !

Euphrate parla le premier, et il le fit avec une insolence qui méritait punition. Il commença par établir que des philosophes ne devaient point flatter ceux qui les consultaient. Il prétendit ensuite que Vespasien avait mal posé l'état de la question, et qu'il ne s'agissait pas d'examiner comment il devait gouverner l'empire, mais s'il devait être empereur. Il lui reprocha comme une lâcheté

l'inaction dans laquelle il s'était tenu par rapport à Néron. Vous vous êtes laissé, lui dit-il, dérober par Vindex une gloire qu'il vous convenait d'acquérir. Lorsque j'entendais vanter vos victoires sur les Juifs, je me disais à moi-même : N'a-t-il donc rien de mieux à faire ? Maintenant, distinguons dans votre projet deux parties. Vous attaquez Vitellius, vous faites bien ; c'est un nouveau Néron qu'il faut détruire : mais après que vous en aurez délivré la terre, au lieu de vous substituer en sa place, abolissez la monarchie, devenue trop justement odieuse, et rendez la liberté au peuple romain.

Euphrate, dans cette façon d'opiner, avait un motif secret : il était jaloux de la préférence que Vespasien donnait sur lui à Apollonius ; et, sachant que son confrère approuvait en plein le système du prince, il se faisait un plaisir de le contredire.

Dion, quoique plus doux, était entré dans son complot ; cependant il n'embrassa pas entièrement son avis. Il craignait, disait-il, que le peuple romain, façonné depuis si longtemps au joug de la tyrannie, ne pût pas aisément s'accommoder du gouvernement démocratique, comme les yeux au sortir des ténèbres sont éblouis par l'éclat d'une trop vive lumière. Il conseillait donc à Vespasien de donner aux Romains le choix entre la démocratie et le gouvernement d'un seul. S'ils choisissent la liberté, ajouta-t-il en s'adressant à Vespasien, vous serez récompensé par une gloire bien préférable au plaisir de commander ; vous verrez toute la ville remplie de vos portraits, de vos statues, et vous nous fournirez une matière de panégyrique au-dessus de tout ce que l'on a jamais accordé d'éloges à Harmodius et à Aristogiton¹. Si le peuple préfère la monarchie, à quel autre que vous pourra-t-il songer ?

Je crois qu'il n'est point de lecteur à qui ces discours ridicules n'inspirent du mépris. Vespasien en fut tout autrement affecté ; il en eut un sensible chagrin : le trouble parut sur son visage, comme s'il n'eût osé être empereur, à moins que Dion et Euphrate ne le trouvassent bon. Tous demeurèrent quelque temps dans le silence, et ce ne fut pas Vespasien qui le rompit ; il avait besoin d'être remis par Apollonius.

Ce philosophe prit donc la parole, et réfuta avec un sérieux tout-à-fait comique ceux qui avaient parlé avant lui. Pour éviter l'ennui, je supprime son discours ; j'en rapporterai seulement deux endroits : l'un, dans lequel il est si mal informé de l'état des choses, qu'il suppose les deux fils de Vespasien chacun à la tête d'une armée, quoique Domitien fût constamment alors à Rome sans aucun commandement, et qu'il soit très-probable que Titus avait accompagné son père à Alexandrie. L'autre endroit exprime parfaitement l'orgueil du personnage qui parle. Si je m'intéresse, dit-il, à voir Vespasien empereur, ce n'est pas pour moi. Peu m'importe par qui la terre soit gouvernée ; je vis sous la direction immédiate des dieux : mais je serais fâché que le troupeau du genre humain périt, faute d'un bon berger.

Vespasien, toujours imbécile, applaudit au discours d'Apollonius, qui lui avait rendu le courage. Certes, lui dit-il, si vous aviez lu dans mon âme, vous n'auriez pas pu représenter plus fidèlement mes pensées. Je vous suis pour guide ; car je regarde comme divin tout ce qui vient de vous. Enseignez-moi comment doit se conduire un sage prince.

¹ Libérateurs d'Athènes, dont la mémoire fut toujours célébrée par les plus grands honneurs et les éloges les plus magnifiques. Voyez *Hist. Anc.*, t. II, liv. 5.

Apollonius ne se fit point presser, et prit tranquillement le ton de maître avec un empereur âgé de soixante ans, qui avait passé toute sa vie dans l'administration des plus grandes affaires, gouverné des provinces et commandé des armées. Il faut pourtant avouer que la plupart des avis qu'il lui donne sont sensés ; et j'en citerai quelques-uns pour ne le point frustrer de la gloire qui lui est due, et lui rendre justice en bien comme en mal.

Ne tenez point en réserve, dit-il, des amas d'or et d'argent. En quoi de pareils trésors valent-ils mieux que des monceaux de sable ? Ne vous enrichissez pas par des impositions qui fassent gémir ceux qui les paient. C'est un or faux et malheureux, que celui que vous achèteriez par les larmes de vos sujets. Le meilleur usage que vous puissiez faire des richesses, c'est d'en soulager ceux qui sont dans le besoin, et de conserver aux riches la possession de ce qui leur appartient légitimement.

Que la loi vous commande. Vous établirez de sages lois, si vous vous y soumettez le premier.

Honorez les dieux avec plus de soin encore que vous ne faisiez simple particulier. Vous avez reçu d'eux de grandes choses, et vous en avez de grandes à leur demander.

Le vin, le jeu, les femmes, ne vous ont pas corrompu même dans votre jeunesse ; ainsi il est inutile que je vous en parle maintenant : mais la ville de Rome a grand besoin de réforme sur cet article ; procédez-y doucement. Il n'est pas possible de ramener tout d'un coup un grand peuple à la sagesse. Proscrivez tantôt un abus, tantôt un autre ; attaquez le vice, tantôt à découvert, tantôt par des voies plus cachées, et accoutumez peu à peu les esprits à une façon de penser plus sérieuse et plus solide. Tels sont les principaux avis que donne Apollonius à Vespasien ; et il n'y manque que d'être sortis d'une bouche plus propre à les faire respecter.

Pendant tout le temps que Vespasien séjourna à Alexandrie, il continua, je ne dirai pas de faire accueil à Apollonius, mais de l'écouter avec la docilité d'un disciple ; et lorsqu'il partit pour Rome, il témoigna souhaiter de l'emmener avec lui : mais le philosophe voulait visiter la haute Égypte, boire de l'eau du Nil à sa source, et surtout conférer avec les gymnosophistes¹, qui habitaient en Éthiopie², et comparer leur doctrine avec la sagesse indienne. Il s'excusa donc par ces raisons d'être du voyage de l'empereur, qui lui dit en le quittant : **Ne vous souviendrez-vous pas de nous ?** — Oui, répondit Apollonius, si vous persévérez dans le bien, et si vous vous souvenez de vous-même.

Il ne le revit plus. Quoique invité plusieurs fois par Vespasien à venir à Rome, il refusa constamment, ne pouvant lui pardonner d'avoir ôté la liberté à la Grèce. Philostrate rapporte trois billets laconiques d'Apollonius à Vespasien, d'un style et d'un ton tout-à-fait injurieux. Vespasien y est comparé à Xerxès, qui a asservi la Grèce ; il y est mis au-dessous de Néron, qui lui a donné la liberté. En voici un, qui ne contient que ce peu de mots : **Puisque vous êtes si ennemi des**

¹ Philostrate les appelle **Γυμνοῦς**. Je traduis gymnosophistes d'après les interprètes latins et français, quoique ce nom soit consacré par la plupart des écrivains aux philosophes de l'Inde.

² Il paraît que le pays où habitaient les gymnosophistes est la Thébàide, appelée abusivement par Philostrate du nom d'Éthiopie, puisqu'elle faisait partie de l'Égypte. C'est ce qui m'a autorisé à qualifier ces philosophes tantôt Égyptiens, tantôt Éthiopiens.

Greco, que vous les réduisez en servitude, quel besoin avez-vous de ma conversation ? Je crois bien qu'Apollonius pouvait être assez insolent pour écrire de cette façon à un prince dont il connaissait la douceur ; mais ce qui est absolument incroyable, c'est que Vespasien recherchât l'entretien d'un pareil extravagant.

Il ne convenait pas qu'Apollonius quittât l'Égypte sans y signaler la sagesse plus qu'humaine qu'il tirait de son commerce avec les dieux : un lion lui en présenta l'occasion. Cet animal était apprivoisé au point non seulement de se laisser gouverner par son maître, mais de caresser tous les hommes qui l'approchaient. On le laissait entrer dans les temples, parce qu'il n'avait point les inclinations cruelles de ceux de son espèce. Il n'était point avide de sang ; les membres des victimes déchirés et sanglants ne le tentaient point. Il vivait presque à la pythagoricienne, se contentant de gâteaux au miel, de fruits, de légumes, si ce n'est pourtant qu'il mangeait de la chair cuite. Ce lion si plein de douceur flattait un jour Apollonius d'une manière où il paraissait de la prédilection. *Savez-vous*, dit le philosophe aux assistants, *ce que me veut cet animal ? Il souhaite que je vous dise que c'est l'âme d'Amasis, ancien roi d'Égypte, qui a passé dans son corps.* Lorsque le lion eut entendu ces paroles, il rugit d'une façon plaintive, il plia les genoux, versa des larmes. *Vous le voyez*, reprit Apollonius. *Il n'est pas juste qu'un animal si noble fasse le métier de mendiant. Envoyez-le à Léontopolis¹, et nourrissez-le dans le temple de cette ville.* Les Égyptiens, adoreurs des bêtes, entrèrent aisément dans la pensée d'Apollonius. Le sort du lion en devint meilleur, mais non celui de son conducteur, dont je vois les intérêts ici absolument négligés.

Apollonius fit le voyage de la haute Égypte avec dix de ses disciples, prenant tantôt le Nil, tantôt le chemin des terres, et visitant, suivant son usage, tous les temples, tous les monuments du pays, tous les lieux renommés.

Il fut assez mal reçu des gymnosophistes, qu'avait indisposés contre lui un courrier dépêché par le jaloux Euphrate, pour les avertir qu'Apollonius venait à eux prévenu en faveur de la sagesse indienne. Or, il y avait rivalité entre les philosophes de l'Éthiopie et ceux de l'Inde. Je n'entrerai point dans le détail de ce qui se passa entre Apollonius et les gymnosophistes : je n'y trouve rien de fort intéressant, si ce n'est une réflexion judicieuse de Thespésion, chef de la philosophie éthiopienne, contre les prestiges mal-à-propos associés aux préceptes de la sagesse.

Nous vivons, dit-il, *d'une façon très-unie. La terre ne nous fournit point de lits de gazon, nous ne nous soutenons point en l'air, les sources de lait et de vin ne coulent point à nos ordres. Nous obtenons de la terre par notre travail une nourriture simple et fringale, et nous la trouvons plus agréable précisément parce qu'elle nous a coûté des sueurs. La sagesse marche avec simplicité, et elle n'a pas besoin de cet appareil théâtral que vous avez vu chez les Indiens. Je sais, je ne sais pas ; faites ceci, évitez cela : voilà le langage qui convient au sage, sans faste, sans fracas, sans affectation d'éblouir par le merveilleux les yeux du vulgaire.*

Rien n'est mieux pensé ni mieux dit ; mais l'amateur de la simplicité gâte tout par une bravade qu'il ajoute. *Si nous n'opérons pas*, dit-il, *ces merveilles qui vous ont inspiré de l'admiration pour les Indiens, ce n'est pas le pouvoir qui nous*

¹ Ville des Lions, en Égypte. Ces animaux y étaient honorés.

manque, c'est le mépris qui nous en empêche. Et pour preuve, orme qui m'écoutez, saluez le sage Apollonius. L'arbre obéit ; et, d'une voix qui ressemblait à une voix de femme¹, il salua le philosophe étranger.

L'esprit romanesque et le goût du mensonge accompagnent, comme l'on voit, partout Apollonius, aussi bien en Égypte qu'aux Indes. Admirateur décidé de la sagesse indienne, il fut très-scandalisé du discours de Thespésion, et il entreprit de le réfuter. Mais ces discussions misérables nous ennuièrent sans aucun fruit.

Après un séjour qui ne fut pas long, Apollonius quitta les gymnosophistes pour aller voir les sources du Nil. Il ne vit que les cataractes, qu'il appelle du nom de sources. Il en reconnaît pourtant d'autres ultérieures, auxquelles présidait un démon qui réglait la juste mesure des eaux du fleuve.

Dans Ce pays il trouva un satyre, qu'il endormit et rendit sage en lui donnant du vin à boire : et Philostrate ne veut pas que l'on doute de ce fait, car il a connu lui-même, dans l'île de Lemnos, un homme dont la mère recevait souvent les visites d'un satyre. Tel est le jugement et le sens du grave historien d'Apollonius.

Au retour de son voyage d'Éthiopie, notre philosophe apprit que Titus venait de terminer la guerre des Juifs par la prise de Jérusalem ; et, charmé de la modération que ce jeune prince faisait paraître après la victoire, l'en félicita par lettres. Titus, non moins disposé que son père à révéler Apollonius, l'engagea à se rendre auprès de lui en Cilicie ; et dans leurs entretiens, le prince et le conquérant fait le personnage de disciple, et le philosophe garde le ton de supériorité. Ne pouvant ou ne voulant pas accompagner Titus à Rome, il établit son substitut auprès de lui, Démétrius le cynique, à qui il écrivit en ces termes : *Je vous donne à l'empereur Titus pour maître, par rapport à la façon dont il doit gouverner.* Ce fait n'est pas aisé à concilier avec l'histoire, qui nous apprend que Démétrius fut banni de Rome par Vespasien, à cause de son insolence, et qu'il n'évita la mort que par le mépris que l'empereur faisait de lui.

Laissons là ces fables absurdes au milieu desquelles je trouve un trait digne de mémoire, et vraiment beau. Ceux de Tarse présentaient à Titus une requête sur des objets qui les intéressaient infiniment : Titus leur répondit qu'il s'en souviendrait lorsqu'il serait à Rome, et qu'il se rendrait lui-même leur agent auprès de son père. Cette réponse était favorable et obligeante ; mais Apollonius n'en fut pas content. *Si j'accusais devant vous quelques-uns de ceux-ci, dit-il à Titus, d'avoir conspiré contre vous et contre l'empire, d'avoir entretenu des intelligences avec les Juifs enfermés dans Jérusalem, quel traitement éprouveraient-ils de votre part ? — Je les ferais périr sur-le-champ, répondit le prince. — Eh quoi ! reprit le philosophe, n'est-il pas honteux de tirer vengeance dans le moment, et de différer les grâces ; de décider par vous-même du supplice, et d'attendre des ordres pour dispenser les bienfaits ?* Titus fut frappé de cette remontrance, et il accorda à ceux de Tarse ce qu'ils lui demandaient.

Apollonius ne voulut point, comme je l'ai dit, suivre Titus à Rome. Il ne lui restait plus néanmoins de longs voyages à faire ; sa curiosité était satisfaite. Il avait vu les mages en Chaldée, les brahmanes dans les Indes, les gymnosophistes en Égypte ; il avait vu les colonnes d'Hercule et Cadix : mais son caractère inquiet ne lui permettait pas de se tranquilliser dans un séjour fixe. Il passa le reste de sa vie à errer de ville en ville, dans l'Ionie surtout, et dans la Grèce. Je ne le suivrai point dans toutes ces différentes petites courses. Je ne trouve plus dans

¹ Le mot grec qui signifie *orme*, *πελέα*, est du féminin.

sa vie qu'un fait important à raconter, qui est son accusation devant Domitien : mais il faut reprendre les choses de plus haut.

J'ai dit, d'après Philostrate¹, qu'Euphrate était jaloux de la considération où il voyait Apollonius auprès de Vespasien. C'est, selon le même historien, cette jalousie qui, accrue et portée à l'excès par des disputes vives et continuelles entre ces deux philosophes, porta enfin Euphrate à s'oublier jusqu'au point de se rendre accusateur de son confrère.

Il est pourtant à propos d'observer qu'Euphrate, qui nous est représenté par Philostrate comme un méchant homme, a en sa faveur un témoignage bien respectable. Pline le jeune, après l'avoir connu et pratiqué pendant fort longtemps, lui donne les plus grands éloges. *La régularité de ses mœurs*, dit Pline², *est parfaite, et il y joint une égale douceur. C'est aux vices qu'il en veut, et non aux hommes : il ne réprimande point avec hauteur ceux qui sont en faute, il travaille à les réformer.*

Il est encore bon de remarquer qu'il ne paraît dans Euphrate aucun soupçon de prestiges et d'imposture : au contraire, c'est par cet endroit qu'il attaque Apollonius devant Vespasien. *Aimez*, dit-il à ce prince³, *et embrassez la philosophie naturelle : mais pour celle qui se vante d'être l'interprète des dieux, rejetez-la ; car ceux qui l'enseignent nous' enflent d'un vain orgueil, en débitant bien des choses fausses et insensées sur la Divinité.*

Sous ce regard, Euphrate a donc l'avantage sur Apollonius ; mais sur l'article de l'intérêt, Apollonius, selon le rapport de son historien, prend bien sa revanche, et brille beaucoup vis-à-vis d'Euphrate. Après la conférence qu'Apollonius, Dion et Euphrate, eurent avec Vespasien sur son élévation à l'empire, ce prince voulut les récompenser magnifiquement, et promit de leur donner tout ce qu'ils souhaiteraient. Apollonius ne demanda rien. Dion fit une demande plus noble que n'était le désintéressement même de son confrère. Il pria le prince d'accorder le congé à un jeune homme qui avait quitté l'étude de la philosophie pour les armes, et qui voulait revenir à sa première profession. Mais Euphrate demanda de l'argent pour lui et pour ses amis, ce qui lui attira de la part d'Apollonius ce reproche piquant : *Eh quoi ! pendant que vous aviez tant de choses à demander à l'empereur, vous conseilliez la démocratie !*

Euphrate chercha à se venger en prévenant, comme je l'ai dit, les gymnosophistes contre Apollonius. Lorsque celui-ci fut de retour, la querelle des deux philosophes éclata avec une aigreur scandaleuse. Nous avons des lettres d'Apollonius à Euphrate, toutes plus insultantes les unes que les autres. Il l'attaque, et dans ces lettres et dans quelques autres, non seulement sur l'intérêt, mais sur les mœurs. Il lui reproche des liaisons de débauche avec un certain Bassus, qu'il accuse de l'avoir voulu assassiner, après avoir empoisonné son propre père.

Euphrate irrité, comme on le peut penser, ne garda plus de ménagement, et il se rendit délateur contre Apollonius auprès de Domitien. Il lui imputait le crime de magie et celui de rébellion. Il prouvait le premier chef par la singularité de son vêtement et de sa manière de vivre, par la facilité qu'il avait de se laisser traiter de dieu, par le fait de la peste d'Éphèse. A l'égard du second, il prétendait

¹ PHILOSTRATE, *Vie d'Apollonius de Tyane*, VII, 9.

² PLINE LE JEUNE, *Ep.*, I, 10.

³ PHILOSTRATE, *Vie d'Apollonius de Tyane*, V, 37.

qu'Apollonius sollicitait Nerva et plusieurs autres sénateurs à conspirer contre l'empereur, et qu'il avait fait un sacrifice abominable et immolé un enfant, pour chercher dans ses entrailles la connaissance de l'avenir, et des moyens de faire réussir la conjuration.

L'histoire de la défense d'Apollonius est toute romanesque, et elle renferme tant de circonstances absurdes et visiblement fausses, que l'on est en droit de douter du récit entier. Je suis pourtant obligé de rapporter les choses telles que Philostrate¹ nous les débite, mais sans me rendre garant de rien, et sans demander créance même pour ce que je ne réfuterai pas expressément.

Le fait des intelligences d'Apollonius avec Nerva et d'autres sénateurs était vrai : il ne se ménageait pas même beaucoup dans ses discours, et il lui échappait, en présence de témoins, des paroles séditeuses qui exprimaient le désir de voir l'empire délivré du joug insupportable de Domitien. Ce prince, averti des intrigues qui se tramaient contre sa personne, mais n'en ayant pas la preuve complète, exila, comme je l'ai dit, Nerva à Tarente, confina Salvidiénus et Rufus dans des îles ; et pour s'éclaircir pleinement de tout le mystère, il fit expédier un ordre au proconsul d'Asie d'arrêter Apollonius et de le lui envoyer. Notre philosophe devin connu par révélation l'ordre qui avait été donné contre lui avant que le proconsul en fût informé, et sur-le-champ il se mit en chemin pour venir à Rome. Il lui aurait été aisé, comme il s'en vanta depuis, de disparaître et de se retirer dans des pays où les délations n'avaient point lieu ; mais en ce cas il abandonnait ses amis, contre lesquels sa fuite aurait été une conviction. Ce fut par ce motif généreux qu'il vint se jeter au milieu du danger, sans être retenu par les représentations de Démétrius le cynique, qu'il rencontra à Pouzzoles, et qui l'exhorta vivement à se mettre en sûreté.

Dès qu'il fut arrivé à Rome, Caspérius Élision, préfet du prétoire, qui, l'ayant connu en Égypte, avait toujours conservé de l'attachement et même du respect pour lui, mais qui était obligé de cacher la faveur qu'il lui portait, de peur de se rendre suspect, ordonna qu'on le saisît et qu'on l'amenât en sa présence. Sa charge lui procura la facilité de se ménager un entretien secret avec l'accusé, qu'il instruisit des griefs portés sur le mémoire de l'accusateur, et à qui il donna des avis sur la conduite qu'il lui convenait de tenir dans sa défense : après quoi il le mit à la garde d'un officier jusqu'à nouvel ordre. Au bout de quelque temps il le fit conduire dans une prison, mais de manière qu'Apollonius y conservait la liberté de marcher, de se promener, de parler à qui il voulait. Il vécut dans la prison à sa manière accoutumée, conversant avec les autres prisonniers, leur donnant des conseils philosophiques sur ce qu'ils devaient faire pour se rendre leur état plus doux, et s'entretenant avec Damis, qui lui tint toujours fidèle compagnie, de toute autre chose que de son affaire, dont il paraissait fort peu occupé.

Domitien, avant que de le juger solennellement, voulut le voir et l'interroger en particulier. Il désirait, comme je l'ai dit, et espérait tirer de lui des éclaircissements sur les desseins de Nerva et de ceux qui étaient dans la même cause. Voici la réponse d'Apollonius : Je connais, dit-il, Nerva pour le plus modéré des hommes, doux, affectionné à votre service, capable de bien gouverner de grandes affaires, mais en craignant si fort le poids, qu'il fuit les honneurs. Je pense de même de Salvidiénus et de Rufus : ils ne sont nullement propres ni à former des projets de rébellion, ni à entrer dans ceux qui seraient

¹ PHILOSTRATE, *Vie d'Apollonius de Tyane*, VII et VIII.

formés par un autre. Ici notre philosophe pêche grossièrement contre la sincérité : il avait lui-même exhorté fortement ceux dont il parle à conspirer contre Domitien, et il savait que la bonne, volonté ne leur manquait pas, mais la hardiesse et les occasions. Son panégyriste ne fait néanmoins aucune remarque sur ce mensonge, parce qu'il le jugeait glorieux, étant dans la dangereuse persuasion que contre un tyran tout est permis, et que les lois de la morale n'obligent plus vis-à-vis un ennemi du genre humain.

Domitien, mécontent de la réponse d'Apollonius, s'emporta violemment contre lui. Tu me regardes donc, lui dit-il, comme un calomniateur, puisque tu traites d'hommes vertueux et modestes ceux que j'ai trouvés coupables de complots criminels contre moi. Je pense bien que s'ils étaient à leur tour interrogés sur ton compte, ils ne conviendraient point que tu fusses ni magicien, ni téméraire, ni fanfaron, ni avide d'argent, ni contempteur des lois. Mais tous vos subterfuges sont inutiles : je suis informé de tout ce qui s'est passé entre vous, comme si j'avais été de la confidence. Apollonius, avec un sang-froid étonnant, lui répliqua : Seigneur, il est honteux pour vous, ou de chercher par la voie des procédures juridiques les choses dont vous êtes persuadé, ou d'être persuadé de ce qui doit être encore examiné et discuté par les formes judiciaires. Vous êtes plus injuste à mon égard que le calomniateur qui m'attaque. Il demande à vous instruire, et vous êtes déjà persuadé avant de l'avoir entendu.

Tel que Domitien nous est représenté dans tous les monuments de l'antiquité, il n'est pas aisé de croire qu'un homme qui lui aurait tenu ce langage remportât sa tête sur ses épaules. Philostrate, il est vrai, observe que l'empereur fut extrêmement irrité ; mais cette colère aboutit à ordonner que l'on coupât à Apollonius les cheveux et la barbe, qu'on le remmenât en prison, et qu'on lui mît les fers aux pieds et aux mains. Apollonius le poussa à bout en se moquant des peines qu'il lui faisait subir. Sûr l'ordre de le raser, il dit : Je ne m'attendais pas que mes cheveux et les poils de ma barbe dussent courir aucun risque dans cette affaire. Sur les chaînes il adressa la parole à l'empereur, qui l'avait traité de magicien : Comment, lui dit-il, si je suis magicien, viendrez-vous à bout de m'enchaîner ? Ces manières insultantes ne furent point punies, et le surcroît de colère qu'elles causèrent à Domitien s'exhala en paroles.

Apollonius ne fut que deux jours dans les fers, et, pendant ce peu de temps, Philostrate raconte de lui deux grands traits de forfanterie. Un espion de l'empereur étant venu le trouver, et feignant de plaindre son sort, lui demanda comment ses jambes pouvaient supporter les entraves qui les serraient. Je n'en sais rien, répondit-il, car mon esprit est ailleurs. Le second trait est plus fort, et consiste, non dans une simple bravade, mais dans une opération qui s'élèverait, si elle était réelle, au-dessus des lois de la nature. Damis se désespérait, et n'envisageait qu'une mort prochaine pour son maître et pour lui ; Apollonius commença par le rassurer, en lui prédisant qu'ils ne seraient mis à mort ni l'un ni l'autre. Et quand serez-vous délivré de vos chaînes ? dit Damis. — Si vous m'interrogez, répondit Apollonius, sur l'ordre qui doit être donné pour m'ôter les fers, ce sera aujourd'hui. Si vous parlez de ce qui dépend de moi, ce sera tout à l'heure. En même temps il tira sa jambe hors des fers, et ensuite la remit. Damis est le seul témoin de cette merveille ; et soit qu'il l'ait inventée, soit, ce qui est plus vraisemblable, qu'il ait été la dupe de la ruse et de la fourberie de son maître, qui avait peut-être trouvé moyen de limer la chaîne, il n'est point de supposition qu'il ne soit plus aisé d'admettre que son récit.

Le même jour, à midi, commença à se vérifier la prédiction d'Apollonius. Un officier vint lui annoncer que l'empereur avait ordonné qu'on lui ôtât ses chaînes, et qu'on le remît au même état dont il avait d'abord joui dans la prison, jusqu'à ce qu'il fût entendu dans ses défenses ; ce qui serait probablement dans cinq jours.

Le lendemain, Apollonius fit partir Damis, et lui ordonna d'aller l'attendre à Pouzzoles, vis-à-vis de l'île de Calypso¹. Observons en passant que la situation de l'île de Calypso est très-incertaine parmi les plus savants géographes, et qu'aucun ne la place près de Pouzzoles ; mais Philostrate n'y regarde pas de si près. Damis se rendit par terre au lieu marqué, et mit trois jours à faire le chemin.

Apollonius eut audience au jour qui lui avait été annoncé, et il fut mandé pour venir plaider sa cause devant l'empereur, assisté de tout ce qu'il y avait de plus illustre dans Rome. Domitien, qui espérait acquérir par les discours du philosophe des preuves contre Nerva et contre ceux qu'il regardait comme lui étant unis, était bien aise de mettre en évidence les motifs légitimes et solides qu'il aurait de sévir contre de si illustres personnages. Apollonius apporta à ce redoutable tribunal une sécurité que rien ne peut égaler. En y venant de la prison, il conversa tranquillement avec le greffier qui l'amenait, badinant même d'une manière assez froide ; car il ne brillait pas par le talent de la plaisanterie. Ce qui est plus étonnant, c'est qu'il affecta des airs de mépris par rapport au prince, ne daignant pas même le regarder. L'accusateur en fit la remarque, et le pressa de regarder celui qui était le Dieu de l'univers : Apollonius éleva les yeux en haut, pour marquer qu'il adressait ses regards et ses respects à Jupiter.

Le jugement se passa d'une façon très-singulière. Apollonius avait préparé un long plaidoyer, que Philostrate a inséré dans son huitième livre ; mais il n'eut point lieu d'en faire usage. Ni l'accusateur ne plaida contre lui, ni l'accusé n'eut besoin de prononcer un discours suivi. L'empereur interrogea lui-même Apollonius sur les quatre griefs que j'ai rapportés, et le philosophe le satisfit sur chacun par une réponse très-courte.

Pourquoi, lui dit Domitien, vous distinguez-vous des autres par le vêtement ? — La terre, qui me nourrit, m'habille, répondit Apollonius, et je laisse les malheureux animaux en paix.

Domitien lui demanda ensuite pourquoi il souffrait qu'on l'appelât dieu. Il répondit que tout homme de bien était honoré de ce titre. Nous avons vu qu'il tenait des philosophes indiens ce langage également absurde et impie, auquel il apporte néanmoins des adoucissements dans l'apologie dont j'ai fait mention. Il justifie sur ce point en disant qu'il y a entre Dieu et l'homme une liaison, une affinité, une ressemblance ; que le sage a quelque chose de divin, et autres expressions qui sont susceptibles d'un bon sens : mais il y nie formellement qu'aucune ville se soit assemblée par décret pour sacrifier à Apollonius. Cependant il est de fait qu'il se laissait adorer publiquement : la preuve en est dans un entretien rapporté par Philostrate² entre notre philosophe et un officier de guerre, qui, peu après son arrivée à Rome, lui parla des adorations qu'il souffrait qu'on lui rendît. Et qui est-ce qui m'a adoré ? dit Apollonius. — C'est moi, répondit l'officier, qui étant encore enfant vous adorai à Éphèse, lorsque

¹ Voyez le dictionnaire de La Martinière au mot *Calypso*.

² PHILOSTRATE, *Vie d'Apollonius de Tyane*, VII, 21.

vous nous eûtes délivrés de la peste. Apollonius convint du fait, et l'approuva. Vous aviez raison, lui dit-il, vous et la ville d'Éphèse que j'avais sauvée. Qui ne reconnaît dans ces tergiversations un fourbe orgueilleux, dont la vanité sacrilège était flattée par les honneurs divins, et qui, lorsqu'il se voyait attaqué sur un si odieux attentat, cherchait à se mettre à couvert par des interprétations et des subterfuges ?

Cette même duplicité de conduite et de langage se remarque par rapport à l'article de la peste d'Éphèse, qui faisait le troisième chef d'accusation contre lui. A Éphèse, il s'était laissé adorer comme sauveur de la ville. Interrogé par Domitien sur ce point, il n'est plus, comme je l'ai déjà observé, qu'un sage que la frugalité de sa vie met à portée de sentir avant les autres l'approche d'un mal à venir, et qui renvoie à lier-cule l'honneur de la guérison.

Restait le quatrième grief, qui roulait sur les intelligences d'Apollonius avec Nerva et les autres sénateurs dont j'ai parlé. Lorsqu'il fut question de ce point, le plus intéressant de tous sans comparaison pour Domitien, Philostrate¹ veut que nous croyions que le prince fût embarrassé et déconcerté. Il garda longtemps le silence ; il réfléchit beaucoup ; il parut agité de différentes pensées qui se combattaient : enfin, sans nommer Nerva, sans donner aucun signe de colère, il tourna son interrogation d'une façon captieuse. Lorsque vous sortîtes de votre maison un tel jour, dit-il à Apollonius, et que vous allâtes en pleine campagne, à qui sacrifiâtes-vous cet enfant ? La réponse d'Apollonius est inintelligible. Prenant le ton d'un maître qui remettrait sur les voies un enfant : Que dites-vous là ? répondit-il. Si je suis sorti de ma maison au jour que vous me marquez, j'ai fait le sacrifice dont on m'accuse. Si j'ai sacrifié, j'ai mangé de la victime. J'invoque ici des témoins dignes de foi. Le sens de ces paroles est développé dans l'apologie, que j'ai déjà citée plus d'une fois. Apollonius veut dire qu'au jour dont on lui parle il n'était point chez lui, mais chez un de ses disciples, nommé Philiscus, malade à la mort, qu'il y passa le jour et la nuit, et par conséquent qu'il n'a point été à la campagne et n'a point fait le sacrifice abominable qu'on lui impute, et qui est si contraire à ses principes, qu'il vaudrait mitant l'accuser d'avoir mangé de la chair humaine : enfin, qu'il est en état de prouver ce qu'il avance par le témoignage de Télésinus, homme consulaire, des deux médecins qui voyaient le malade, et de trente de leurs disciples qui les accompagnaient.

Si l'empereur et ses assesseurs virent dans la réponse énigmatique d'Apollonius tout ce que je viens d'exposer, ils avaient assurément une grande pénétration d'esprit. Il faut pourtant qu'ils aient compris ce mystérieux langage, car tout le tribunal y applaudit ; et Domitien, vaincu par ce consentement unanime, déchargea Apollonius de l'accusation, en lui ordonnant néanmoins de rester jusqu'à ce qu'il eût avec lui un entretien particulier. Je vous rends grâces, seigneur, dit Apollonius avec une fermeté plus grande encore qu'il n'avait jusque-là témoignée : mais par les manœuvres des scélérats semblables à ceux qui m'ont accusé, les villes entières sont renversées, les îles sont remplies d'exilés, les provinces de deuil et de larmes, les armées de lâcheté, le sénat de défiances et de soupçons. Ce n'est point pour mon intérêt que je parle ; je ne crains rien : mon âme par sa nature est invulnérable, et il ne vous est pas donné de vous rendre maître de mon corps. Non, ajouta-t-il en citant un vers d'Homère², vous ne me ferez point mourir ; car mon destin m'affranchit de la crainte de vos

¹ PHILOSTRATE, *Vie d'Apollonius de Tyane*, VIII, c. 5 et c. 7, sect. 10.

² Ce sont les paroles d'Apollon à Achille, qui le poursuivait. HOMÈRE, *Iliade*, XXII, 13.

coups. En achevant ces mots, il disparut du milieu de l'assemblée ; le même jour il se trouva à Pouzzoles, et rejoignit Damis : digne conclusion du roman.

Un prodige si éclatant, arrivé sur le plus grand théâtre de l'univers, dans Rome, sous les yeux d'une illustre assemblée à laquelle présidait l'empereur, dut assurément faire grand bruit ; cependant nul auteur que Philostrate n'en parle aucunement. Dion, tout avide qu'il est du merveilleux, a passé cette merveille sous silence. Pline¹, qui vivait dans le même temps, et qui dans une de ses lettres cite des prodiges dont il, cherche la cause et l'interprétation, ne dit pas un mot de celui-ci. Reléguons-les donc hardiment au pays des fables, et ne soyons point les dupes de notre déférence pour un aussi méprisable écrivain que Philostrate.

Apollonius avait appris à Domitien à ne point espérer de réussir dans les entreprises qu'il tenterait contre sa liberté et contre sa vie ; aussi laissa-t-il notre philosophe jouir d'une pleine sécurité. Apollonius passa tranquillement le reste du règne de ce prince dans la Grèce et dans l'Ionie, non seulement sans se cacher, mais avec un très-grand éclat, au milieu d'un cortège nombreux de disciples et d'auditeurs de toute espèce. C'est tout ce que cet espace de temps me paraît offrir de mémorable dans la vie d'Apollonius, si ce n'est la ressource qu'il trouva pour ses besoins dans le trésor de Jupiter Olympien. Manquant d'argent, il demanda mille drachmes² au prêtre qui avait la garde de ce trésor, et il les reçut. Il en usait familièrement avec Jupiter, comme avec un ami et un égal.

J'ai rapporté la dernière merveille qui couronna la gloire de ce prétendu thaumaturge ; et il est inutile de répéter ici ce que j'ai dit touchant le meurtre de Domitien, connu d'Apollonius à Éphèse, si nous en voulons croire Philostrate et Dion, dans le moment même qu'il s'exécutait à Rome.

Très-peu de temps après, Apollonius disparut du milieu de la société humaine, sans que l'on puisse marquer au juste les circonstances de sa mort. Voici ce qui la précéda.

Nerva, qui succéda à Domitien, comme je le raconterai bientôt, ne se vit pas plus tôt établi sur le trône des Césars, qu'il écrivit à Apollonius en ces termes : **Les conseils des dieux et les vôtres m'ont élevé à l'empire ; mais pour le conserver et le régir, j'aurai grand besoin de vos lumières**. Notre philosophe probablement se sentait défaillir ; et il était temps, puisque, si l'on peut compter sur les dates de Philostrate, Apollonius avait alors cent ans. C'est en ce sens qu'il faut prendre la réponse énigmatique qu'il fit à Nerva : **Nous nous verrons, lui disait-il, pendant un long temps, sans avoir personne à qui nous commandions, ni personne qui nous commande**. On a prétendu que cette réponse contenait aussi une prédiction de la mort prochaine de Nerva ; l'événement seul a fait naître cette idée.

Le fourbe prit ensuite ses mesures pour n'avoir point de témoins de sa mort, afin qu'elle ne démentit point les merveilles par lesquelles il avait prétendu diviniser sa vie. Il avait eu souvent à la bouche cette parole célèbre, qu'il n'avait jamais pratiquée : **Faites en sorte que votre vie demeure cachée** ; et il ajoutait : **Si vous ne pouvez y réussir, cachez au moins votre mort**. Le précepte de cacher sa mort est bizarre et sans objet par rapport au grand nombre des hommes ; mais il

¹ PLINE LE JEUNE, *Ep.*, VII, 27.

² Cinq cents francs.

convenait parfaitement aux vues de l'imposteur. Damis, fidèle compagnon de toutes ses démarches depuis plus de soixante ans, était un obstacle à ce dessein : Apollonius résolut de l'éloigner ; et il saisit l'occasion que lui offrait l'invitation qui lui avait été faite par Nerva. Il feignit ne vouloir pas manquer à un ami si estimable pour sa vertu, et parvenu à la première place de l'univers. Il dressa donc une lettre remplie de leçons et d'avis sur le gouvernement, et il chargea Damis de la porter à l'empereur, en lui disant qu'elle contenait des choses qui ne pouvaient être expliquées que par celui qui l'avait écrite, ou par le plus fidèle et le mieux instruit de ses disciples. C'était un mensonge ; car Damis témoignait dans ses mémoires que cette lettre aurait pu être envoyée par d'autres que par lui. Il en fut la dupe. Il ne se rappela point ce que son maître avait dit tant de fois du dessein où il était de dérober la connaissance de sa mort. Il avait l'esprit si peu ouvert, qu'il ne comprit pas même le sens des paroles par lesquelles Apollonius lui dit adieu, et qui néanmoins n'étaient pas obscures dans la bouche d'un homme centenaire : **Damis, en philosophant seul, ayez-moi toujours devant les yeux.** Il partit, et il ne revit plus Apollonius.

Ainsi finissaient les mémoires de Damis, qui n'avait rien écrit touchant la mort de son maître. Philostrate a voulu suppléer à ce silence ; et il paraît visiblement incliner à croire qu'Apollonius ne mourut point, et fut enlevé au ciel. Il remarque avec complaisance qu'on ne montre nulle part le tombeau de ce philosophe, et qu'on lui a bâti un temple à Tyane sa patrie. Cependant il rend témoignage à une tradition qui est sans doute la véritable, et selon laquelle Apollonius mourut à Éphèse entre les bras de deux femmes esclaves.

La gloire de cet imposteur a duré autant que le paganisme. L'impératrice Julie, épouse de Sévère, princesse qui aimait beaucoup les lettres et la philosophie, s'intéressait à la mémoire d'Apollonius, et ce fut par ses ordres que Philostrate composa la vie ou plutôt le panégyrique de ce philosophe. Antonin Caracalla lui consacra un temple. Alexandre Sévère avait son image dans une chapelle domestique qui lui servait d'oratoire ; et par un assortiment bien singulier, il l'associait pour le culte avec Abraham et Jésus-Christ. Vopiscus, dans la vie d'Aurélien, témoigne une profonde vénération pour Apollonius, et le traite nettement de dieu. Hiéroclès, sous Dioclétien, avait eu l'audace, comme je l'ai dit, de comparer Apollonius à Jésus-Christ. Et il paraît, par saint Augustin, que les défenseurs de l'idolâtrie expirante faisaient de ce parallèle une de leurs principales ressources. Mais qu'est-ce que toute cette gloire, qui n'a jamais eu qu'un éclat médiocre, et qui depuis treize siècles est totalement tombée dans l'oubli ?

Je ne parle point ici des brèches que sa réputation a souffertes, et des attaques que lui ont livrées, et de son vivant et après sa mort, ceux qui, le définissant mieux que les autres, l'ont qualifié magicien, fourbe et imposteur : mais je crois devoir observer que cet homme si zélé pour réformer et épurer le culte des dieux, qui s'est laissé adorer lui-même comme un dieu, était un impie qui ne reconnaissait d'autre divinité que la nature. La preuve de ce que j'avance se trouve dans une de ses lettres, dans laquelle, après avoir établi qu'il n'y a ni génération ni destruction, mais simple changement de forme dans l'univers, il ajoute : **Ce sujet de toutes les formes, comment l'appellerons-nous, sinon la première substance, seule agissante et seule passive, qui est toute en toutes choses, le Dieu éternel, à qui l'on ôte injustement son caractère propre par la variété des noms et des apparences ?** C'est là, si je ne me trompe, le pur spinosisme, digne couronnement des prestiges, des extravagances et de l'orgueil insensé que la vie d'Apollonius présente de toutes parts à un lecteur attentif.

Comme les derniers traits de cette vie sont liés avec l'Histoire des Empereurs, j'ai cru ne me pas écarter de mon sujet en donnant quelques détails sur un fourbe si fameux. Je reprends l'ordre des faits à la mort de Domitien.

NERVA

LIVRE UNIQUE

FASTES DU RÈGNE DE NERVA.

C. FULVIUS VALENS. - C. ANTISTIUS VETUS. AN R. 847. DE J.-C. 96.

Nerva est proclamé empereur par le crédit de ceux qui avaient fait périr Domitien.

Son gouvernement doux et modéré pèche même par excès d'indulgence.

NERVA AUGUSTUS III. - VIRGINIUS RUFUS III. AN R. 848. DE J.-C. 97.

Mort de Virginius. Tacite, consul substitué, fait son éloge funèbre.

Calpurnius Crassus conspire contre Nerva, qui lui pardonne.

Les prétoriens veulent venger la mort de Domitien ; et, animés par Caspérius Élianus, préfet du prétoire, ils s'attroupent séditieusement et forcent Nerva de leur livrer les auteurs du meurtre de son prédécesseur.

On reçoit nouvelle d'un avantage remporté sur les Barbares en Pannonie.

Nerva, reconnaissant que l'empire a besoin d'un soutien plus ferme que lui, adopte Trajan, qui commandait alors l'armée de la basse Germanie.

NERVA AUGUSTUS IV. - TRAJANUS CÆSAR II. AN R. 849. DE J.-C. 98.

Nerva meurt vers la fin de janvier.

Avant que de tuer Domitien, les conspirateurs avaient pris toutes les mesures nécessaires pour substituer Nerva en sa place. Ainsi dès le jour même, qui était le 18 septembre, Nerva fut proclamé et reconnu empereur. Il avait dans ses intérêts Pétronius Secundus, préfet du prétoire, qui entraîna sans doute par son autorité les cohortes qu'il commandait. Le chambellan Parthène l'aida aussi de son crédit auprès de ses amis. Les sénateurs n'avaient pas besoin d'être sollicités : ils détestaient Domitien ; ils étaient remplis d'estime pour Nerva : ils se portèrent donc avec effusion de cœur à lui décerner tous les honneurs et tous les titres dont l'assemblée constituait la dignité impériale.

Au milieu de ces applaudissements et d'une félicitation universelle, un sage ami osa tenir au nouveau prince un langage tout différent. Arrius Antoninus, qui fut aïeul maternel de l'empereur Tite Antonin, en embrassant Nerva, lui dit qu'il estimait l'empire heureux de l'avoir pour chef. Mais quant à ce qui vous regarde, ajouta-t-il, je suis plus disposé à plaindre votre sort qu'à le louer. Vous perdez la

tranquillité de la vie privée ; et à quels orages ne vous exposez-vous pas ? Que de fatigues ! que de dangers et pour votre personne et pour votre réputation, jusqu'ici sans tache ! Vous aurez à vous défendre des embûches de vos ennemis ; vous aurez à craindre l'avidité de vos amis, que vous ne pourrez satisfaire sans nuire au bien public, ni frustrer sans changer leur zèle en haine contre vous.

Arrius avait un objet précis en annonçant des dangers à Nerva. Les prétoriens regrettaient Domitien : ils avaient demandé à grands cris qu'on leur livrât les auteurs de sa mort ; et ce n'était qu'avec beaucoup de peine qu'ils s'étaient laissé apaiser par les remontrances des premiers de la ville, et par la promesse que leur fit Nerva d'une gratification. Ils parurent rentrer dans le calme ; mais ce n'était qu'un feu mal éteint, qui se réveilla bientôt après, et qui causa à Nerva, comme nous le verrons, de vives alarmes.

Les légions répandues dans les provinces suivirent l'impression et l'exemple de la capitale, si ce n'est pourtant que Philostrate¹ veut qu'il y ait eu des mouvements dans l'armée de Pannonie, que réprima, nous l'en croyons, l'éloquence du sophiste Dion Chrysostome, qui s'était exilé dans ces contrées : mais un fait qui n'a pour garant que cet écrivain fabuleux, me paraît bien mal appuyé.

Nerva méritait par sa vertu l'élévation à laquelle il fut, porté. C'était un caractère extrêmement judicieux et modéré, aimant les gens de bien, respectant les lois : il ne lui manqua, pour être un prince accompli, que la vigueur et la fermeté. Né avec des inclinations douces et même timides, on conçoit aisément qu'il ne s'était pas fortifié par l'âge, et que soixante-dix ans² de vie, joints à une santé toujours délicate, avaient dû faire dégénérer sa douceur en faiblesse.

Son gouvernement enchantait les Romains, d'autant plus sensibles au bonheur dont il les faisait jouir, qu'ils sortaient d'un état violent où ils avaient éprouvé toutes les rigueurs de la tyrannie. Le commencement du règne de Nerva est appelé par Pline l'époque du retour de la liberté. Tacite³ loue ce sage prince d'avoir su allier deux choses autrefois contraires et ennemies, l'autorité suprême d'un seul et la liberté des citoyens ; et le siècle ouvert par Nerva est, selon lui, le siècle de la félicité publique.

Son premier soin fut de réparer les maux du gouvernement précédent. Il déchargea de l'accusation ceux qui étaient actuellement poursuivis pour prétendu crime de lèse-majesté ; et il abolit entièrement cette vexation odieuse et cruelle, la terreur des honnêtes gens, et l'un des principaux ressorts de la tyrannie. Il fit cesser pareillement la persécution contre les chrétiens, en défendant d'accuser personne pour cause de judaïsme. Il rappela les exilés, et annula les confiscations prononcées injustement contre eux. Parmi ceux à qui le bienfait du prince rendit leur état, l'histoire nous fait connaître en particulier Junius Mauricus, frère d'Arulénus Rusticus ; Arria, veuve de Thraséa ; Fannia, fille d'Arria, et belle-mère d'Helvidius Priscus, mis à mort par Domitien ; et il ne nous est pas permis d'oublier l'apôtre saint Jean, qui sortit alors de l'île de Pathmos, et retourna à Éphèse.

¹ PHILOSTRATE, *Vie des sophistes*, I, 7.

² Je suis Eutrope et saint Jérôme, quoique Dion et Victor donnent seulement, l'un soixante-cinq, l'autre soixante-trois ans de vie à Nerva. Et ma raison est que le calcul d'Eutrope s'accorde mieux avec le langage de Pline, qui parle toujours de Nerva empereur comme d'un vieillard, comme d'un prince fort avancé en âge.

³ TACITE, *Agricola*, 3.

Non content de protéger et de rétablir dans la possession de leurs droits et de leurs biens ceux que la calomnie en avait dépouillés, Nerva les vengea de leurs délateurs. Les affranchis et les esclaves qui, par leurs accusations, avaient causé la ruine de leurs patrons et de leurs maîtres, furent punis de mort ; et il fut dit qu'à l'avenir aucun homme de condition servile ne serait écouté en jugement, sur quelque matière que ce pût être, contre ceux dont il serait ou aurait été esclave. Les autres délateurs, sans être traités si rigoureusement, éprouvèrent néanmoins la justice de Nerva, qui renouvela et aggrava les peines portées contre eux par l'ordonnance de Titus, dont il a été parlé en son lieu.

Des personnes du plus haut rang s'étaient mêlées de cet indigne métier, et on juge bien que leur crédit et leur puissance les mirent à l'abri du châtement mérité ; mais on les voyait dans un état d'humiliation qui faisait la joie publique. Nous pouvons en citer pour exemple le fameux Regulus. Il fit des démarches de soumission auprès de Pline, dont il avait persécuté les amis, et qu'il se souvenait d'avoir offensé personnellement. Il craignait d'être accusé par lui dans le sénat ; et pour obtenir que Pline voulût bien oublier le passé, il recourut à la médiation de tous ceux qu'il savait avoir quelque autorité sur son esprit. Pline s'abstint en effet d'intenter action contre ce scélérat, qui était riche, intrigant, à qui plusieurs faisaient la cour, qu'un plus grand nombre encore craignaient, comme capable de leur nuire ; motif plus puissant sur la plupart des hommes que l'affection. D'ailleurs, Regulus s'était observé sous Domitien, et avait pris soin de cacher ses forfaits. Un attentat commis en plein sénat, sur la personne du plus vertueux citoyen de Rome, parut à Pline un plus digne objet de son zèle.

On se souvient que lorsque Helvidius Priscus fut accusé dans le sénat, un ancien préteur, nommé Publicius Certus, se montra assez lâchement cruel pour mettre la main sur lui, et aider les archers à le mener en prison. Certus fut récompensé de ce crime ; et il était, à la mort de Domitien, intendant du trésor public, et désigné consul. Ce fut cet insigne criminel que Pline résolut d'attaquer, par vénération pour la mémoire d'Helvidius, par attachement pour Ania et Fannia, étaient depuis peu revenues d'exil, par le désir de venger la vertu et la décence publique, indignement outragées. Je voudrais qu'à des motifs si louables il n'eût pas ajouté lui-même celui de se faire de la réputation.

Dans l'exécution de ce dessein, il se conduisit avec autant de prudence que de courage. Il laissa passer les premiers jours du règne de Nerva, pendant lesquels chacun, se hâtant de profiter du moment favorable, demandait tumultueusement et obtenait justice contre ses ennemis particuliers, avec la précaution néanmoins de ne poursuivre que ceux qui étaient faibles et avaient peu de crédit. Pline jugea plus à propos de donner le temps à ce premier feu de s'amortir, et aux esprits de se rasseoir et de se calmer, afin que toutes choses se fissent en règle, et que Certus ne pût pas prétendre avoir été opprimé par l'emportement de la haine publique contre le gouvernement précédent. Il était résolu d'agir seul, s'il le fallait ; mais il crut convenable de proposer l'affaire à Antéïa veuve d'Helvidius, à Fannia sa belle-mère, et à Arria mère de Fannia, et de leur demander si elles voulaient se rendre parties. Elles y consentirent avec joie ; et Pline se disposa à poursuivre Certus, au nom de ces dames et au sien.

Le premier jour de sénat qui suivit, il se lève, et demande la permission de parler. Il commença par des généralités, et on l'écoutait avec beaucoup d'attention. Lorsqu'il entama la matière, et qu'il fit connaître à qui il en voulait, ce fut une réclamation universelle ; de tous les coins de la salle il s'éleva des voix contre lui : on lui demandait pourquoi il parlait hors de son rang, pourquoi il

voulait occuper le sénat d'une affaire que les magistrats n'avaient point mise en délibération ; quelques-uns s'écriaient : **Encore de nouveaux dangers ! Nous avons eu bien de la peine à échapper ; qu'on nous laisse au moins vivre en paix !** Pline écouta toutes ces clameurs sans se troubler, sans se déconcerter, soutenu, comme il l'observe lui-même, par le mérite de l'entreprise, et éprouvant quelle différence il y a entre déplaire ou être désapprouvé. Il ne put néanmoins reprendre ni continuer son discours, parce que le consul lui ordonna d'attendre son rang pour parler.

Pendant qu'on traitait des affaires courantes, un consulaire s'approche de Pline, et lui fait une grave remontrance sur la hardiesse de sa démarche ; il l'exhorte à revenir sur ses pas. **Vous vous ferez remarquer,** lui dit-il, **des princes qui viendront dans la suite.** — **A la bonne heure,** répondit Pline, **s'ils sont mauvais.** A peine ce premier moniteur s'était-il retiré, qu'un second vient à la charge. **Que faites-vous ?** dit-il à Pline ; **à quoi pensez-vous ? à quel danger ne craignez-vous point de vous exposer ? pourquoi comptez-vous sur l'état présent des choses, n'ayant aucune assurance de l'avenir ? Vous attaquez un homme déjà intendant du trésor public, et bientôt consul, dont le crédit est immense, qui a des amis très-puissants !** Il lui cita en particulier le commandant des légions de Syrie, dont Pline remarque en passant que la réputation était très-équivoque¹. A ces vives représentations, toujours la même réponse : **J'ai tout pesé, j'ai tout prévu ; et je ne refuse point d'être puni, s'il le faut, d'une très-bonne action, pendant que je poursuis la vengeance d'une lâche et indigne cruauté.**

Cependant vint le temps d'opiner. Ceux qui parlèrent les premiers, et qui formaient la tête de la compagnie, prirent presque tous la défense de Certus, quoiqu'il n'eût point été nommé, et lui firent ainsi eux-mêmes l'application des expressions générales de l'accusateur. Lorsque le tour de Pline fut venu, il soutint avec vigueur ce qu'il avait commencé : il réfuta sur-le-champ tout ce qui avait été avancé par les défenseurs de Certus ; et, soit par la force de ses raisons, soit par la fermeté de sa conduite, il ramena tous les esprits. Ceux qui s'étaient récriés d'abord contre lui revinrent à lui applaudir. Veiento seul voulut répliquer, et ne put obtenir qu'on l'écoutât ; ce qui ayant causé une altercation, le consul rompit l'assemblée sans qu'il y eût rien de décidé. Pline fut accablé de compliments et de félicitations. On lui savait gré surtout, d'avoir lavé le sénat du reproche d'inégalité et d'inconséquence ; d'indulgence à l'égard des membres de la compagnie, pendant qu'il usait de sévérité contre les autres coupables.

L'affaire n'alla pas plus loin. Nerva ne souffrit point qu'elle fût remise à la délibération du sénat ; mais il priva Certus du consulat qui lui était destiné. Il rendit ainsi une demi-justice ; et c'était quelque chose pour un prince qui savait mieux favoriser les bons que punir les méchants.

Cette facilité excessive de Nerva lui fut reprochée, non pas durement, mais avec liberté, par Junius Mauricus, dont j'ai eu occasion de parler plus d'une fois. Ce grave sénateur, après son retour d'exil, était à table avec l'empereur, et il voyait parmi les convives Veiento, l'un des instruments de la tyrannie de Domitien. On vint à parler de l'aveugle Catullus Messallinus, qui ne vivait plus alors, et dont la mémoire était en exécration à cause de ses délations odieuses et des avis

¹ M. de Tillemont entend autrement les paroles de Pline, *non sine magnis dubisque rumoribus*. Selon lui le sens est que l'on appréhendait quelques mouvements de la part du gouverneur de Syrie. Je me rendrais volontiers à l'autorité de ce grand homme ; mais l'interprétation que j'ai suivie me paraît plus simple et plus naturelle.

sanguinaires qu'il avait toujours été le premier à ouvrir dans le sénat. Comme chacun en disait beaucoup de mal, Nerva lui-même proposa cette question : **Que pensez-vous qu'il lui fût arrivé, s'il eût vécu jusqu'aujourd'hui ? — Il souperait avec nous,** répondit Mauricus¹.

Rien n'était mieux dit, ni plus vrai. Nerva eût été charmé que la vertu fût triomphante ; mais il ne savait arrêter ni le vice, ni l'abus du bien. La liberté qu'il avait accordée de tirer vengeance des délateurs dégénéra en licence ; et Dion rapporte à ce sujet un mot remarquable de Fronton, personnage consulaire et homme de sens, qui, voyant les accusations se multiplier sans fin, et en conséquence les esprits s'échauffer, la division s'allumer, osa dire : **Il est fâcheux sans doute d'obéir à un prince sous qui rien n'est permis à personne ; mais ce n'est pas un moindre inconvénient, que tout soit permis à tous.**

Je ne voudrais pourtant pas adopter en plein cette censure un peu chagrine. Fronton ne rendait pas assez justice au gouvernement de Nerva, qui, à l'exception d'un seul article, c'est-à-dire de l'indulgence poussée trop loin, fut parfaitement louable, et réglé sur le modèle de celui de Titus. Il confirma comme lui, par un édit, tous les dons de son prédécesseur. Pline nous a conservé cet édit, qui respire la bonté. **J'ai préféré,** dit Nerva², **le bien public à mon repos ; et mon intention, en acceptant l'empire, a été d'accorder de nouveaux bienfaits et de ratifier les anciens. Que ceux qui en ont obtenu de mon prédécesseur n'aient aucune défiance, et qu'ils n'appréhendent point que la mémoire du prince à qui ils en sont redevables ne nuise à leur solidité. Je ne prétends point même abolir ces concessions pour les restituer ensuite, afin que l'on m'en ait l'obligation : je ne veux point fatiguer ceux qui en jouissent, en les assujettissant à la nécessité d'en obtenir la confirmation. Qu'ils me laissent m'occuper du soin de répandre de nouveaux dons, et qu'ils sachent que l'on ne doit me demander que ce que l'on n'a pas.**

Ce langage dans la bouche de Nerva était sérieux, et il en prouva la sincérité par des effets. Il consacra des sommes considérables à acheter des terres, qu'il distribua ensuite aux pauvres citoyens. Il pourvut à la nourriture et à l'éducation des enfants de l'un et de l'autre sexe, nés de parents pauvres, dans toute l'étendue de l'Italie. Il soulagea par ses libéralités plusieurs villes affligées de différents fléaux. Il fit remise des accroissements de taxe dont on avait chargé ceux qui étaient lents à payer les tributs.

Pour suffire à ces largesses et à plusieurs autres de même nature, il fit établir par le sénat des commissaires qui travaillassent à diminuer les dépenses de l'état ; il diminua lui-même les siennes ; il retranscha des fêtes et des spectacles dont les frais étaient énormes ; enfin, manquant d'argent, il vendit des meubles précieux, des bijoux, et même des biens-fonds, soit de son patrimoine, soit du domaine impérial.

Plein de considération et de déférence pour le sénat, il ne décidait aucune affaire qu'après avoir prié l'avis des chefs de cette auguste compagnie ; et, ce que Titus avait fait le premier, ce que n'avait jamais voulu accorder Domitien, il jura qu'il ne ferait mourir aucun sénateur. Il tint parole : et Calpurnius Crassus, issu des anciens Crassus, ayant conspiré contre lui avec quelques autres membres du sénat, Nerva suivit à la lettre l'exemple qu'avait donné Titus dans un cas pareil.

¹ PLINE LE JEUNE, *Ep.*, IV, 22.

² PLINE LE JEUNE, *Ep.*, X, 66.

Il fit asseoir les conjurés à côté de lui dans un spectacle, et il leur mit en main les épées des gladiateurs, les invitant à examiner si elles étaient en règle, et les rendant ainsi maîtres de sa vie. Toute la vengeance qu'il tira d'un complot si criminel se réduisit à exiler Calpurnius Crassus à Tarente ; et il n'écouta point les représentations des sénateurs, qui blâmaient sa clémence comme excessive et périlleuse.

Nerva rendait la justice avec assiduité et intelligence : l'étude et la connaissance du droit étaient héréditaires dans sa famille. Son aïeul¹ avait été l'un des plus grands jurisconsultes de Rome. Il confirma la loi de Domitien qui défendait de faire des eunuques ; il abolit celle par laquelle Claude avait permis les mariages de l'oncle avec la nièce. J'ai parlé du droit du vingtième imposé par Auguste sur les successions collatérales. Aux cas d'exemption marqués dans la première loi, Nerva en ajouta d'autres, et il fraya la route à Trajan pour porter encore plus loin sur cette matière l'équité et la munificence.

Par tous ces traits de sagesse et de bonne conduite réunis, il paraît que Nerva se glorifiait à juste titre d'avoir gouverné de manière qu'il pouvait, en quittant l'empire, rendre bon compte de tout ce qu'il avait fait, et rentrer sans crainte dans la condition privée. Il n'en avait jamais perdu de vue la modestie. Il refusa les honneurs excessifs, et défendit qu'on lui dressât aucune statue d'or ni d'argent ; et il se faisait une gloire d'égaliser presque les particuliers avec lui.

Il est fâcheux qu'on ait à lui reprocher d'avoir favorisé la corruption publique en rétablissant les pantomimes, bannis par son prédécesseur : mais le peuple avait demandé leur rappel à grands cris, et il fallait à Nerva de puissants motifs pour lui inspirer la force de résister aux mouvements séditieux d'une multitude.

Ce bon prince ne pouvait mieux marquer quel cas il faisait de la vertu qu'en honorant le célèbre Virginus d'un troisième consulat, en même temps qu'il se faisait lui-même consul pour la troisième fois. Depuis la belle action que Virginus avait faite en refusant l'empire après la défaite de Vindex, et qu'il réitéra et confirma par de nouveaux refus en plus d'une occasion, il n'est plus parlé de lui dans l'histoire jusqu'à ce troisième consulat dont Nerva voulut décorer son tombeau ; car il approchait alors de quatre-vingt-trois ans. On ne peut guère douter qu'il n'ait été considéré de Vespasien et de Titus, princes amis de la vertu. Il se vit célébré par les éloges des poètes et des historiens² : il jouit de sa gloire ; et, pour me servir de l'expression de Pline, il vécut avec sa postérité. Cette douce séduction ne lui inspira point un fol orgueil : il garda la modestie, qui est un des principaux caractères d'une grande âme ; et Pline, dont il fut tuteur, qu'il aima avec tendresse, et qui, malgré la disproportion de l'âge, entretenait avec lui un commerce d'amitié intime, assure ne l'avoir jamais entendu parler qu'une seule fois de l'action qui faisait sa gloire. Le trait mérite de trouver place ici. Cluvius Rufus, fameux historien, disait un jour à Virginus : *Vous savez avec quelle fidélité doit s'écrire l'histoire ; ainsi je vous prie de me pardonner si vous trouviez dans mes ouvrages quelque chose qui ne vous fût pas agréable. — Ignorez-vous, répondit Virginus³, que ce que j'ai fait je l'ai fait afin que les écrivains eussent toute liberté de dire de moi tout ce qu'ils jugeraient à propos ?* Cette réponse est noble, et devait faire repentir Cluvius de son fade compliment.

¹ Coccéius Nerva, qui se laissa mourir de faim sous Tibère.

² PLINE LE JEUNE, *Ep.*, II, 1.

³ PLINE LE JEUNE, *Ep.*, IX, 19.

Virginius, déjà âgé lorsque Domitien monta sur le trône, s'enfonça dans la retraite, passant la plus grande partie de sa vie à une maison de campagne qu'il avait près d'Alsiurn, et qu'il appelait le nid de sa vieillesse. Il n'en sortait guère, et ne se montrait à Rome que pour des fonctions nécessaires ou pour des devoirs d'amitié, qu'il persista à rendre à Pline depuis même qu'il eut pris le parti de s'en dispenser à l'égard de tous les autres. Cette modeste obscurité dans laquelle il s'enveloppa le mit à l'abri des fureurs d'un tyran jaloux et soupçonneux.

Parvenu au règne de Nerva, il recommença à jouir des honneurs dus à son mérite ; mais ce ne fut pas pour longtemps. Ayant été fait consul pour la troisième fois, comme je l'ai dit, il avait préparé un discours d'actions de grâces à l'empereur, pour le prononcer dans l'assemblée du sénat, et il s'exerçait chez lui à le réciter. Un grand livre, qu'il se trouvait avoir à la main, tomba, et Virginius, en voulant le ramasser, glissa sur le plancher, tomba lui-même, et se rompit la cuisse. Comme il était fort âgé, l'accident en fut plus fâcheux, et la fracture ne put point être solidement guérie : il traîna assez longtemps, et mourut. Sa mort fut honorée par des funérailles publiques ; et Pline observe que le bonheur qui l'avait accompagné durant sa vie lui donna encore pour panégyriste, après sa mort, le plus grand orateur du temps, Corneille Tacite, actuellement consul.

Virginius avait pris soin de composer son épitaphe en deux vers, qui ne rappelaient que l'unique action par laquelle il se croyait surtout illustré ; en voici la traduction : **Ci gît Virginius, qui, après avoir réprimé l'entreprise de Vindex, assura la possession de l'empire, non à lui-même, mais à la patrie**¹.

Ce héros aimait les lettres : il s'amusait quelquefois à faire des vers, et même un peu libres. Pline le compte parmi ceux de l'exemple desquels il s'autorise pour composer des poésies où il s'égayait au-delà des bornes de l'honnêteté et de la décence, ne faisant point réflexion que ce n'est point par leurs endroits faibles qu'il faut imiter les grands hommes.

Nerva, depuis son avènement à l'empire, s'était vu respecté et chéri, et il avait joui du calme que méritaient la droiture et la pureté de ses intentions ; mais leur livrer sa facilité, propre à le faire aimer des bons, l'exposait à être bravé par les séditeux et les mutins. C'est de quoi il fit une fâcheuse épreuve dans le soulèvement des prétoriens, qui, animés par Caspérius Élianus, l'un des préfets du prétoire, vinrent avec des cris furieux assiéger leur empereur dans son palais, demandant qu'il leur livrât les meurtriers de Domitien. Il n'est point d'effort que ne tentât Nerva pour sauver ceux à qui il était redevable de l'empire : la bonté et la reconnaissance lui donnèrent du courage ; et, quoique son corps éprouvât tous les effets d'une peur extrême, la vigueur de sa âme se soutint. Il se présenta aux soldats forcenés, et, se découvrant la gorge, il les exhorta à le frapper plutôt lui-même ; mais un spectacle si touchant ne put arrêter leur fureur, parce que la faiblesse du gouvernement de Nerva leur avait appris à mépriser son autorité. Ils s'opiniâtrèrent à exiger qu'on leur abandonnât leurs victimes, et Nerva fut forcé d'y consentir. Ils tuèrent d'un seul coup le préfet du prétoire Pétronus Secundus ; mais ils prirent un plaisir inhumain à exercer les plus grandes cruautés sur le chambellan Parthène : et Caspérius, non content d'avoir humilié la souveraine puissance, en la privant de sa plus douce prérogative, qui consiste à mettre à l'abri ceux qu'elle protège, contraignit encore Nerva d'approuver ce qui venait d'être fait, et de témoigner, dans un discours au peuple, qu'il remerciait les soldats d'avoir purgé le monde des plus scélérats de tous les mortels.

¹ PLINE LE JEUNE, *Ep.*, VI, 10.

Cette cruelle aventure produisit pourtant le plus heureux effet, puisqu'elle fut cause de l'adoption de Trajan. Nerva sentit qu'il avait besoin d'un appui ; et en homme supérieur il le chercha, non dans sa famille, non dans ses connaissances, mais dans un mérite solide et prouvé. Trajan était celui qu'il lui fallait, et il est à propos de faire ici connaître son origine et ses commencements.

Né à Italica¹, dans la Bétique, il appartenait néanmoins à l'Italie par ses ancêtres. Cette ville reconnaissait pour fondateur le premier Scipion l'Africain, qui en quittant l'Espagne, dont il avait chassé les Carthaginois, déposa en un lieu voisin du Bétis² les soldats que l'âge et les blessures rendaient désormais incapables du service. La nouvelle ville s'accrut, devint florissante, et acquit les droits de municipe et de colonie romaine.

Le père de Trajan est le premier de sa famille qui soit parvenu aux honneurs dans Rome. Nous avons eu occasion de le nommer plusieurs fois, et toujours avec distinction et avec éloge, dans la guerre des Juifs. Il fut mis par Vespasien au rang des patriciens, s'éleva au consulat, et obtint les ornements du triomphe.

Son fils, encore jeune, l'accompagna et sur l'Euphrate et sur le Rhin ; et, dès ses premières années, il se fit un grand nom dans les armes. Il endurcissait son corps aux fatigues ; il faisait à pied de longues marches, comme le dernier soldat ; il se rendit, familiers, par une habitude assidue, tous les exercices militaires ; il travailla dans toutes ses campagnes à acquérir les connaissances nécessaires à un homme destiné à commander les armées. Populaire, affable, mais toujours avec dignité, il se faisait aimer du soldat, estimer et chérir de ses égaux. Il mérita ainsi les honneurs auxquels sa naissance lui donnait droit d'aspirer, et il devint consul ordinaire sous Domitien : Après son consulat, il paraît qu'il se retira en Espagne, puisque ce fut de là que Domitien le manda pour le mettre à la tête des légions de la basse Germanie. Dans cette place, l'une des plus brillantes de l'état, il suivit le même système de conduite qu'il avait tenu n'étant que simple tribun : mêmes exercices, même constance à supporter les fatigues de la guerre, même affabilité envers tous, sans préjudice de la fermeté et de l'autorité du commandement ; et telle fut la recommandation qu'il se procura auprès de Nerva, à qui il n'était lié, comme je l'ai dit, ni par le sang, ni par un commerce d'amitié familière.

Les grandes qualités de l'âme étaient accompagnées dans Trajan des avantages du corps³ : une santé vigoureuse, une haute taille, un air de tête plein de dignité et de majesté, un âge mur, qui ne se sentait pas néanmoins encore des infirmités de la vieillesse, quoiqu'il en portât dans ses cheveux blancs les marques vénérables ; il passait alors quarante ans.

Nerva s'étant donc fixé au choix que lui dictait l'amour du bien public, prit occasion de la nouvelle qui était arrivée d'un avantage remporté par les armes romaines en Pannonie. Ayant alors ajouté à ses noms celui de Germanique, il monta au Capitole pour offrir à Jupiter la branche de laurier qui lui avait été envoyée comme signe de la victoire ; et, en présence de toute la multitude assemblée pour la cérémonie, il déclara qu'il adoptait Trajan. S'étant de là transporté au sénat, il associa son fils adoptif à tous ses droits ; il lui conféra les titres de César, de Germanicus, d'empereur, il lui fit part de la puissance

¹ Sevilla Veia.

² Le Guadalquivir.

³ PLINE LE JEUNE, *Panegyrique*, 4.

tribunitienne. C'était moins un successeur qu'il se désignait, qu'un collègue qu'il se donnait.

Cette élection est un exemple rare et parfait des deux côtés. Nerva n'y eut en vue que l'intérêt de l'empire ; et Trajan avait été si éloigné de solliciter la première place de l'univers, qu'il ne savait pas même ce qui se passait à Rome, et qu'il se trouva fils de l'empereur et associé à la souveraine puissance avant que d'y avoir seulement pensé. Il reçut à Cologne la nouvelle de son adoption ; et la principale joie qu'il en ressentit, fut de pouvoir remédier aux maux qui l'avaient rendu nécessaire. Son nom seul avait abattu tout d'un coup la sédition et rétabli le calme dans la ville, et sa vigueur acheva l'ouvrage en vengeant l'insulte faite à la dignité impériale. Nerva lui avait demandé cette vengeance par une lettre écrite de sa main, où il employait un vers d'Homère, tiré de la prière de Chrysès à Apollon : [Que les Grecs expient par vos traits les larmes qu'ils m'ont fait répandre](#)¹. Trajan manda près de sa personne Caspérius Élianus et les autres instigateurs du trouble, et il en délivra l'état, soit par la mort, soit par l'exil.

L'adoption de Trajan fut la dernière action d'éclat du règne de Nerva. Il n'abdiqua point l'empire ; mais il en remit tous les soins au digne successeur qu'il avait choisi, et il goûta le repos dont son âge et ses infirmités avaient besoin. Il vécut ainsi trois mois, au bout desquels s'étant laissé aller à un mouvement de colère contre Regulus, qui n'était que trop capable de lui en fournir l'occasion, il prit la fièvre et en mourut vers la fin de janvier, étant consul pour la quatrième fois avec Trajan, qui l'était lui-même pour la seconde. Il avait régné un peu plus de seize mois, et vécu soixante-douze ans.

Il est le premier empereur qui ne fût pas d'origine italienne. Sa famille était crétoise, mais devenue romaine, au moins depuis son bisaïeul, qui eut grande part à l'amitié d'Auguste. Pour lui, il naquit à Narni, dans l'Ombrie ; et fils, petit-fils et arrière-petit-fils de consul, il fut élevé lui-même deux fois au consulat avant que de parvenir à l'empire. Il aima la poésie ; et, si nous en croyons Martial, il y réussit excellemment. C'est apparemment ce goût qui lui concilia l'amitié de Néron, sous lequel il obtint les ornements du triomphe, n'étant encore que préteur désigné. On lui reproche l'intempérance dans l'usage du via ; et sa réputation du côté des mœurs devient équivoque par le soupçon dont nous avons fait mention en parlant de la corruption des premières années de Domitien.

FIN DU TOME CINQUIÈME

¹ HOMÈRE, *Iliade*, I, 42.